

BERQUIN

LE

PETIT GRANDISSON

SUIVI DE

LE RETOUR DE CROISIÈRE
LES SŒURS DE LAIT — LES JOUEURS
L'HONNÊTE FERMIER

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES VIGNETTES
PAR G. STAAL

GRAVÉES PAR MM. DEMARLE, PANNEMARCKER, HOTELIN, ETC.

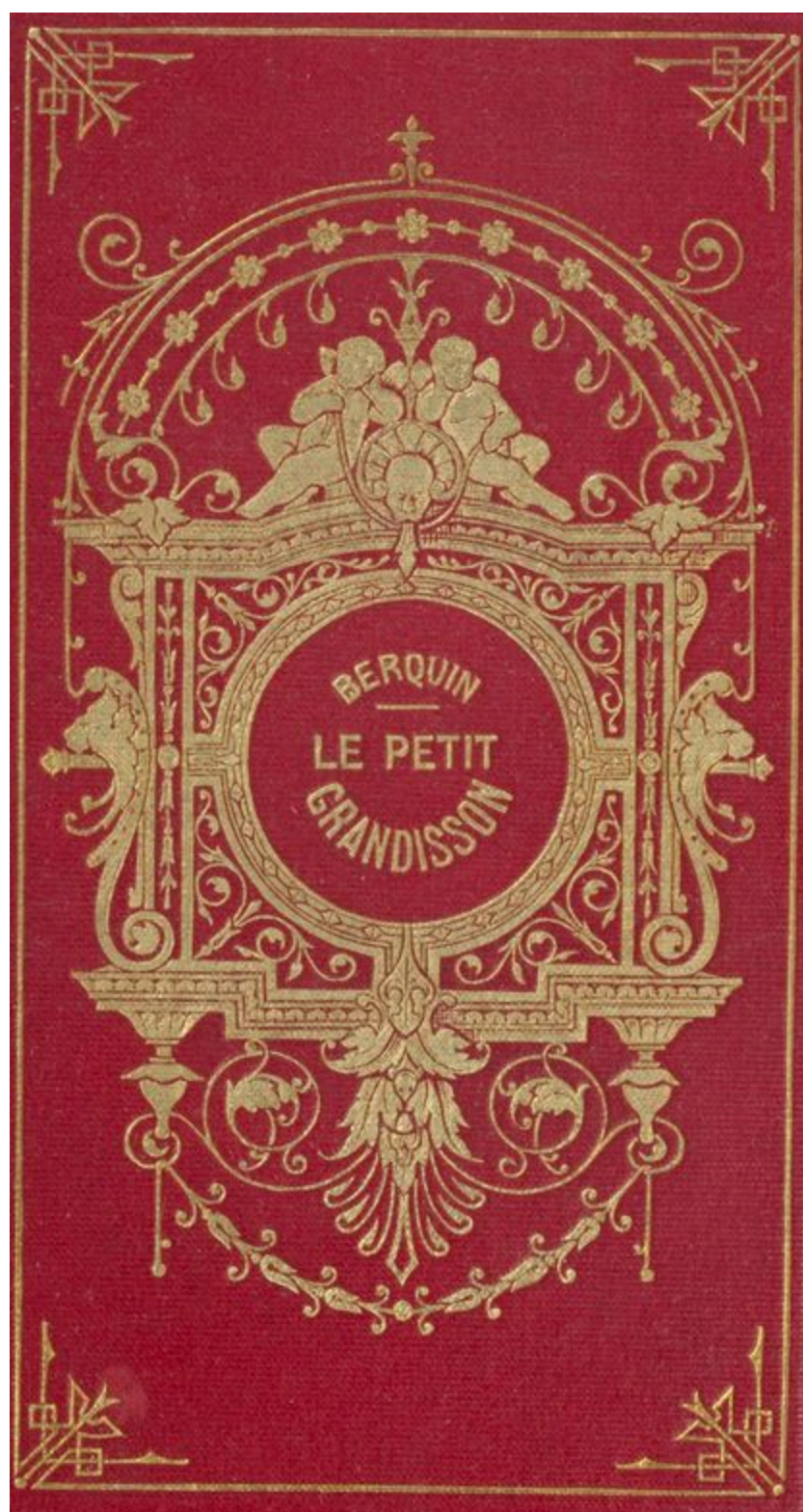


PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6







... M, Bartlet, qui est un homme très savant,...(P.8.)

BERQUIN

LE

PETIT GRANDISSON

SUIVI DE

LE RETOUR DE CROISIÈRE
LES SŒURS DE LAIT — LES JOUEURS
L'HONNÊTE FERMIER

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES VIGNETTES
PAR G. STAAL

GRAVÉES PAR MM. DEMARLE, PANNEMARCKER, HOTELIN, ETC.



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES FÈRES, 6





LE PETIT GRANDISSON

PREMIÈRE PARTIE

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 17 avril.



Vous m'avez permis de vous écrire, ma chère maman. Quelle douce consolation pour mon cœur ! Ah ! j'en avais grand besoin, puisque je me vois obligé d'être si loin de vous.

Me voici arrivé à Londres en bonne santé. Cependant je suis triste, oh oui ! bien triste, je vous assure. Vous allez dire que c'est une enfance ; mais je n'ai fait que pleurer pendant tout le voyage, lorsque je pensais au dernier baiser que vous m'avez donné en me séparant de vous. Allons, je ne vous en parlerai pas davantage. Je sais combien vous m'aimez, et je ne veux pas vous affliger.

Que cette ville est belle, et combien elle nourrit d'habitants ! Nous n'avons pas en Hollande une ville qui soit aussi grande de la moitié. Tout me paraîtrait fort bien ici ; mais je n'y trouve point maman. Ah ! voilà le mal.

Vous aviez bien raison de me vanter madame Grandisson votre amie. Elle est si douce et si bonne qu'il faut commencer à l'aimer dès qu'on la voit. Elle me reçut dans ses bras à mon arrivée, tenez, justement comme vous faisiez vous-même quand vous étiez contente de moi. Et M. Grandisson ! oh ! je ne puis vous dire combien il est estimable. Je veux le prendre pour modèle, et je suis bien sûr alors d'être estimé de tout le monde, quand je

serai grand. Mon papa devait être comme lui, puisque vous m'avez dit si souvent combien il était honnête homme. Ah ! si je le possédais encore, combien je serais heureux ! je ferais comme le petit Grandisson, je lui obéirais en la moindre chose, je mettrais tout mon cœur à l'aimer, sans vous en aimer moins pour cela. Mais le Ciel ne l'a pas voulu. Il m'a laissé du moins une mère, et une mère aussi bonne que vous l'êtes. Allons, je ne suis plus si à plaindre. Il n'y a guère d'enfants aussi heureux. Tous les jours je rends grâces à Dieu de ce bonheur, et je le supplie de vous conserver pour moi. Mais, adieu, ma chère maman. Adieu, ma petite sœur. J'enferme pour vous mille baisers et mille vœux bien tendres dans cette lettre. Pensez un peu à moi, qui pense toujours à vous. Oh ! quand pourrais-je vous revoir et vous embrasser ! Que cette année va me paraître longue ! Le temps coulait si vite quand nous étions ensemble !

MADAME D*** A SON FILS

Amsterdam, le 28 avril.

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, mon cher fils. La tristesse que tu as ressentie de notre séparation me fait voir que tu as un cœur sensible. Un enfant qui peut s'éloigner de sa mère sans chagrin, ne sait pas l'aimer. Il faut cependant écouter aussi la raison. Nous ne pouvons pas rester toujours ensemble ; et. s'abandonner lâchement à sa douleur, c'est une faiblesse dont il n'y a qu'à rougir. Apprends à t'armer de courage contre les événements de la vie. Celle qui paraît la plus heureuse est encore mêlée de mille peines, qu'il faut s'accoutumer dès l'enfance à savoir supporter. Lorsqu'il te viendra quelque tristesse de ne plus me trouver près de toi, tu n'as qu'à penser avec quel plaisir nous nous reverrons dans un an, et tu trouveras aussitôt de la consolation. En attendant, nous nous écrirons le plus souvent qu'il nous sera possible. Écrire, c'est presque se parler. Tu vois à présent comme tu as bien fait de t'instruire avec tant de soin. Qu'en arriverait-il si tu avais été assez malheureux pour négliger tes leçons ? Nous serions séparés, et nous ne pourrions nous rien dire l'un à l'autre.

Tu trouves M. Grandisson bien estimable, et tu veux le prendre pour modèle ? Tu me ravis, mon cher enfant. Ce choix est déjà un commencement de vertu. Oui, ton père était aussi comme lui, et je suis bien

sûre que tu sauras te rendre digne de te nommer son fils. C'est la plus douce consolation qui me reste après l'avoir perdu.

Adieu, mon cher Guillaume, embrasse pour moi madame Grandisson. Rends-moi compte de toutes tes occupations et de tous tes plaisirs. Mais écris-moi toujours comme si tu me parlais. Une lettre doit être simple, naturelle, et sans aucune recherche. Ta petite sœur te regrette beaucoup. Elle me demande cent fois par jour de tes nouvelles. Elle me reproche de ne savoir pas jouer avec elle aussi bien que toi.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 8 mai.

Mille et mille grâces, ma chère maman, de la bonté que vous avez eue de m'écrire. Je me suis empressé de montrer votre lettre à madame Grandisson. Quelle excellente mère vous avez ! m'a-t-elle dit après l'avoir lue. — Oui, madame, lui ai-je répondu, maman est une autre vous-même ; et elle m'a embrassé. — Écoutez, mon petit ami, a-t-elle ajouté, puisque votre maman vous permet de lui écrire, et qu'elle vous ordonne de lui rendre compte de tout ce qui vous regarde, vous ne devez rien oublier. Parlez-lui de vos études et de vos amusements, et rapportez-lui vos entretiens. avec mes fils et ma fille. Cela pourra lui adoucir le chagrin de votre absence. — Mais, madame, lui ai-je dit, maman m'a toujours défendu de parler de ce qui se passe dans la maison des autres, et sûrement elle veut que je ne lui parle que de moi. — Eh bien ! m'a-t-elle répondu, je vous permets de lui faire part de tout ce qui se passe dans notre maison. Je n'ai point de meilleure amie que votre maman. Je lui confierais moi-même tous mes secrets, et je vous charge de ma confiance.

Oh ! maman, combien cette permission m'a fait de plaisir ! Que j'aurai de choses à vous raconter de mon ami Charles ! Oui, c'est de lui que j'aurai le plus souvent à vous parler. Vous ne savez pas combien il a d'esprit et de raison, de sentiment et de bonté. Nous sommes toujours ensemble. Je l'aime tous les jours un peu plus que la veille. Édouard, son frère, qui a deux ans plus que lui, n'est pas à beaucoup près aussi aimable : mais pour la petite Émilie, leur jeune sœur, oh ! voilà une charmante demoiselle !

Madame Grandisson vient de vous écrire, maman. Elle me fait demander ma lettre pour la mettre dans la sienne. Je suis bien fâché de ne pouvoir causer plus longtemps avec vous. Il me semble que je ne serais jamais las de vous écrire. J'ai autant de peine à quitter ma plume, que j'ai eu du plaisir à la prendre. Adieu, ma chère maman, ménagez bien votre santé. Continuez-moi toujours vos sages leçons, et peut-être que je deviendrai aussi aimable que mon ami Charles.

J'embrasse tendrement ma petite sœur. J'ai du regret aussi de ne pouvoir jouer avec elle, puisqu'elle trouve que je m'en acquittais si bien.

MADAME D*** A SON FILS

Amsterdam, le 8 mai.

Je te félicite, mon cher fils, d'avoir un ami tel que Charles. Quelques personnes de ma connaissance qui l'ont vu chez son père me parlent de lui comme d'un enfant on ne peut pas plus intéressant. Tu vois par là ce que l'on gagne à se bien conduire et à remplir ses devoirs ; on se fait aimer et estimer de tout le monde. Édouard, dès ses premières années, a montré un caractère indocile et sauvage. Mais, mon cher ami, tu ne dois remarquer ses défauts que pour t'en préserver, sans donner dans ton cœur la moindre place à la haine. Édouard est jeune, il peut se corriger ; et jusqu'à cet heureux changement il n'est digne que d'une tendre compassion.

Il me paraît, par la lettre de madame Grandisson, qu'elle a pris de l'amitié pour toi. C'est un encouragement à faire de ton mieux pour mériter ce qu'elle me dit sur ton compte. Tu dois sentir combien les reproches qu'elle aurait à te faire seraient cruels pour mon cœur. Mais non, je te connais, tu ne veux point cesser d'être le bien-aimé de ta maman. Adieu, mon cher fils.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 27 mai.

Charles vous écrit, maman, Charles vous écrit. Vous trouverez sa lettre dans la mienne. Quelle belle écriture, et quelle jolie manière de s'exprimer ! Mais soyez tranquille, il ne tiendra pas à moi que je ne sois bientôt en état de faire aussi bien que lui. Je n'ai que douze ans, et il en a treize. Voilà un an de différence où je puis bien avancer.

Rien ne manquerait à mon bonheur, maman, si vous étiez ici pour voir combien je suis heureux. Toutes nos études sont autant de plaisirs. M. Bartlet, qui est un homme très-savant, vient nous voir deux ou trois fois par semaine, et nous trouvons beaucoup à profiter dans sa conversation. Nous apprenons le dessin, la danse, la musique, et nous faisons tous les jours des promenades dans la campagne pour connaître les plantes. Je sens mieux tous les jours combien il est triste de rester dans l'ignorance. Il y a tant d'avantage à cultiver son esprit ! et il n'y a qu'à savoir s'y prendre pour s'amuser en s'instruisant. Oh ! ne craignez pas que je perde mon temps en cette maison. J'ai un trop bon exemple dans mon ami Charles. Il règne entre nous une émulation qui ne prend rien sur notre amitié : au contraire, il semble que nous nous en aimions davantage. Mais il faut que je cesse de vous écrire, car on m'appelle pour déjeuner. Va donc, ma lettre, dis à ma chère maman que je l'aime de tout mon cœur, dis-lui que je l'embrasse mille et mille fois.

Je profite du petit coin de papier qui me reste pour faire à ma sœur encore plus d'amitié qu'il n'en peut tenir.

CHARLES GRANDISSON A MADAME D***

Londres, 27 mai.

Quelle obligation je vous ai, madame, de nous avoir envoyé votre fils ! C'est un ami que vous m'avez donné pour la vie. Si vous saviez combien il se plaît à s'entretenir de vous, et avec quelle tendresse il en parle ! Il me parle aussi fort souvent de son père. Lorsqu'il décrit sa mort, il me fait pleurer d'attendrissement. — Que tu es heureux, me disait-il hier au soir, d'avoir encore ton père. Un pauvre enfant est bien à plaindre lorsqu'il est privé du sien ! Hélas ! c'est perdre son plus cher protecteur et son meilleur ami. Comment peut-il se faire qu'il y ait des enfants qui désobéissent à leurs parents, et qui les affligent par leurs vices ! Ah ! si j'avais donné à

mon papa le moindre sujet de plainte, il n'y aurait plus pour moi un seul jour de bonheur. — Mais tu as encore une mère, lui répondis-je. — Oui, me répliqua-t-il, j'en ai une qui me chérit aussi tendrement que je l'aime. Ses soins pour moi sont redoublés depuis la mort de mon père, il faut bien que je redouble pour elle de respect et d'amour. Pourquoi ne suis-je pas déjà grand ? Je partagerais ses travaux, je l'aiderais à supporter ses chagrins. Oui, tant que je vivrai, je veux lui prouver par ma tendresse que je ne suis pas indigne de la sienne.

Il me fut impossible de lui répondre, tant j'étais attendri. Je ne pus faire autre chose que de l'embrasser. Ah ! madame, celui qui sait si bien honorer ses parents, doit être un ami bien fidèle.

Je ne saurais assez vous dire combien il est appliqué à ses devoirs. M. Bartlet s'étonne tous les jours de ses progrès. N'allez pas croire cependant que nous soyons toujours sérieux. Nous savons bien nous divertir ; et le plaisir ne nous paraît jamais si doux qu'après le travail. Nous courons dans la campagne, nous jouons aux boules, nous faisons tous les jeux qui demandent de l'adresse et du mouvement. Nos leçons, nos exercices et nos plaisirs, tout a son heure marquée ; et je puis vous répondre que chacune est bien remplie.



Que devez-vous penser, madame, de la liberté que j'ai prise de vous écrire une si longue lettre ? Mais non, vous me pardonnez, sans doute. Je

vous parle de ce que vous avez de plus cher. Tout ce qui le regarde doit vous faire plaisir. Je ne veux pas cependant abuser de votre complaisance. Daignez, je vous en supplie, excuser mon babil, en considération de mon amitié pour votre fils, et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
CHARLES GRANDISSON.

MADAME D*** A SON FILS

Amsterdam, le 4 juin.

Je t'envoie dans celle-ci une réponse à la jolie lettre que j'ai reçue de ton ami Charles. Je suis enchantée de ce qu'il me dit de tes sentiments à mon égard. Conserve-les-moi toujours, mon cher fils, et ta mère sera toujours heureuse.

J'ai une triste nouvelle à t'apprendre. Tu connaissais le jeune d'Étampes. Eh bien ! il vient d'être mis en prison. Sa passion pour le jeu l'a perdu. Il a presque ruiné ses parents. Il n'y a pas bien longtemps qu'ils avaient payé pour lui une somme assez considérable sur la promesse qu'il leur avait faite de ne plus jouer. Il a recommencé de nouveau, et ses pertes sont énormes. Il n'y a plus aucun moyen pour ses parents de le tirer d'affaire, à moins de se mettre sans pain. Que ce jeune homme est malheureux ! Tu sais combien il serait aimable sans cette terrible passion à laquelle il s'était livré. On le plaignait d'abord, on le méprise aujourd'hui. O mon fils ! que cet exemple soit toujours devant tes yeux, et te préserve d'un malheur aussi épouvantable.



Madame Grandisson vient de m'écrire que tu partages les leçons de ses enfants. Avec quelle bonté le Ciel supplée à l'impuissance où se trouve ta mère de te donner des talents selon ta naissance ! Sois reconnaissant envers tes bienfaiteurs, et songe sans cesse quel devoir c'est pour toi de profiter de leurs bonnes dispositions. Ton application est le seul moyen d'y répondre. Ne perds aucun moment ; l'heure qui passe ne revient plus. Combien je serai satisfaite de voir l'esprit de mon fils orné des connaissances les plus utiles ! Quel charme je pourrai trouver dans son entretien ! Cet espoir est bien capable d'adoucir pour moi l'amertume de notre séparation. Qu'il serve également à soutenir ton courage. Oui, mon fils, je te l'ai déjà dit, le Ciel ne nous a pas destinés à vivre toujours ensemble. Mais rien ne nous empêche de nous aimer, quand nous serions encore séparés par une plus grande distance. Adieu, mon cher enfant, remplis tes devoirs, mais sans négliger tes plaisirs. Je ne puis être heureuse que de ton bonheur.

GUILLAUME D*** A MÈRE

Londres, 12 juin.

Nous partons demain pour la campagne, maman. Comme je vais me divertir ! Charles vient d'empaqueter beaucoup de livres pour les emporter avec nous. Nos crayons ne sont pas oubliés. Toute la contrée est, dit-on, remplie de paysages charmants. Nous nous exercerons à les rendre sur le papier. La petite Émilie emporte son tambour à broder, pour imiter avec son aiguille les plus jolies fleurs. Quoiqu'elle n'ait pas encore douze ans, elle est d'une adresse qui ravit. C'est elle qui fait la plus grande partie de ses chiffons. Nous sommes tous trois bien joyeux d'aller à la campagne. Édouard seul en est fâché. Je le plains. Il me semble que c'est un mauvais signe de ne pas aimer l'air des champs. Je me suis trouvé présent à une conversation qu'il a eue avec son frère et sa sœur. Je vais vous l'écrire mot pour mot.

ÉMILIE. — Savez-vous que notre bon ami M. Bartlet vient avec nous à la campagne ?

CHARLES. — Oui, ma sœur, et j'en suis charmé.

ÉDOUARD. — Oh ! pour moi, je ne le suis pas.

CHARLES. — Et pourquoi donc, mon frère ?

ÉDOUARD. — C'est qu'il trouve toujours en moi quelque chose à reprendre,

CHARLES. — Eh bien ! ses reproches peuvent t'aider à te corriger. Il me semble que ceux qui ont la bonté de nous avertir de nos défauts, sont nos meilleurs amis ; et je les estime bien plus que ceux qui nous flattent.

Charles a bien raison, n'est-ce pas, maman ?

ÉDOUARD. — Je pensais au moins que je serais délivré pour quelque temps de ce maudit latin. Mais non, je vois qu'il nous faudra encore faire tous les jours notre version comme à la ville.

CHARLES. — Je l'espère bien, et je ne vois rien de difficile, lorsque M. Bartlet est avec nous. Et puis il veut nous apprendre à connaître toutes les plantes de la contrée. Oh ! ce sera un plaisir !...

ÉDOUARD. — Oui, vraiment, le beau plaisir que d'aller chercher des herbes, le nez en terre comme des moutons !

CHARLES. — Mais, mon cher Édouard, tu n'as pas fait encore ta malle, je crois ?

ÉDOUARD. — Je la ferai faire par un domestique.

ÉMILIE. — Les domestiques sont aujourd'hui bien occupés, mon frère.

ÉDOUARD. — Eh bien ! ils iront se coucher une heure plus tard.

ÉMILIE. — Les pauvres gens ! après avoir travaillé toute la journée, tu veux qu'ils perdent encore une heure de leur sommeil ?

ÉDOUARD. — Voyez le grand malheur !

ÉMILIE. — Tu pourrais le leur épargner, en faisant les choses toi-même, puisque tu en as le temps ; cela vaudrait peut-être mieux que de t'amuser à tracasser ton chien.

ÉDOUARD. — Mon chien est à moi, j'espère.

ÉMILIE. — Oui ; mais les domestiques ne sont pas à toi.

ÉDOUARD. — Écoutez, mademoiselle, je n'ai pas besoin de vos leçons ; gardez-les pour vous-même.

La querelle allait s'échauffer : Charles les a pris tous deux par la main. — Allons, mes amis, embrassez-vous, leur a-t-il dit : la dispute entre frères et sœurs est toujours un grand mal. Tiens, Édouard, puisque tu veux rester ici à t'amuser, donne-moi ta clef, je ferai ta malle tandis que les domestiques seront à dîner.

— Que Charles est un bon enfant, a dit Émilie ! je l'aime de tout mon cœur !

Oh ! maman, quelle différence entre les deux frères ! et combien la douceur et la complaisance sont des qualités aimables ! Mais, adieu, il faut que je vous quitte. J'aurai soin de vous écrire aussitôt que nous serons arrivés à la campagne. Que n'êtes-vous de la partie avec ma chère petite sœur !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 15 juin.

Nous voici arrivés, ma chère maman. Oh ! la jolie maison de campagne ! il y a de tous côtés des promenades charmantes. Le parc est très-vaste ; et, de ma fenêtre, je découvre un paysage à perte de vue. Les jardins sont entretenus avec une propreté qui ravit au premier coup d'œil. Charles en a un pour lui seul, où il peut semer et planter tout ce qui lui plaît. Il a couru le visiter à notre arrivée. Et savez-vous ce qu'il a fait, maman ? Non, il n'est pas possible d'être plus noble et plus généreux. Il a donné une demi-guinée au jardinier qui a pris soin de son jardin pendant son absence. Il pouvait sûrement se dispenser de lui faire ce cadeau. Son père paye largement le

jardinier : mais c'est un homme qui a six enfants encore tout petits ; il est pauvre, et Charles est bienfaisant. Il me semble donc qu'il a bien fait : cependant Édouard a trouvé qu'il faisait mal. Il faut que je vous raconte leur entretien à ce sujet. Édouard était près de moi ; il a vu la demi-guinée dans la main du jardinier ; il a couru aussitôt vers son frère.



ÉDOUARD. — Es-tu fou, Charles, d'avoir donné tant d'argent à cet homme ? mon papa lui paye son travail.

CHARLES. — Il est vrai, mon frère. Mais vois comme mon jardin est bien entretenu : cela vaut bien une petite récompense. D'ailleurs cet homme n'est pas riche, et il a beaucoup d'enfants. Ne faut-il pas avoir pitié des malheureux ?

ÉDOUARD. — A la bonne heure ; mais il ne fallait pas au moins lui donner au delà de ce qui lui revient.

CHARLES. — Ah ! mon frère, si notre papa nous donnait tout juste ce qui nous revient à nous-mêmes, ce serait bien peu de chose !

ÉDOUARD. — Est-ce que tu oserais lui dire ce que tu viens de faire ?

CHARLES. — Oui, sans doute : j'espère ne faire jamais rien que je ne puisse lui dire.

ÉDOUARD. — Il te gronderait d'une bonne façon, je te le promets.

CHARLES. — Et moi, je te promets qu'il ne me gronderait pas du tout. Je l'ai vu souvent donner quelque chose au même jardinier lorsqu'il est content de son travail.

ÉDOUARD. — Mon papa donne de son argent, mais celui que tu donnes ne t'appartient pas.

CHARLES. — Je te demande pardon, mon frère. L'argent que j'ai donné au jardinier était bien à moi : c'était le fruit de mes économies ; il m'était permis d'en disposer, et je ne pouvais en faire un meilleur usage.

ÉDOUARD. — Comme s'il n'eût pas mieux valu en acheter des fusées et des pétards, et donner un petit feu d'artifice à maman, en l'honneur de notre arrivée !

CHARLES. — Les fusées ne durent qu'un moment. Et qu'est-ce encore ? du bruit et de l'éclat, et rien de plus. D'ailleurs elles peuvent causer des accidents. Non, non, mon argent me deviendra plus utile : le jardinier en achètera des souliers pour ses enfants, et les pauvres petits ne seront pas réduits à courir pieds nus sur les pierres et à travers les ronces.

ÉDOUARD, avec un ris moqueur. — Et que nous importe que ces enfants aient des souliers ou non ? je ne vois pas en quoi cela nous touche.

CHARLES. — Mais cela les touche, mon frère, et c'en est bien assez. Que le ciel nous préserve de ne songer qu'à nos besoins, sans nous embarrasser de ceux des autres. Ah ! mon cher Édouard, prenons pitié des pauvres ; ils sont hommes aussi bien que nous.

Édouard ne trouva pas un mot pour répliquer ; mais il nous quitta brusquement pour aller tourmenter un chat qu'il voyait de loin dormir sur un banc de gazon.

Que dites-vous de cela, maman ? J'en suis honteux pour Édouard, et j'aime Charles plus que jamais. Madame Grandisson aura sûrement bien plus de plaisir à apprendre la générosité de son fils, qu'elle n'en aurait eu à voir toutes les fusées du monde. Oh ! si je suis jamais riche, je me garderai bien de fermer ma bourse aux nécessités des pauvres. Ce doit être un si grand plaisir que d'assister un homme qui a besoin de vous ! Adieu, ma chère maman, on vient de m'appeler pour aller faire un tour de promenade. Avec quelle impatience j'attends vos lettres ! Ah ! quand m'en viendra-t-il de ma petite sœur ?

MADAME D*** A SON FILS

Amsterdam, le 20 juin.

Je suis enchantée de ta dernière lettre, mon cher fils. Tu as bien raison de préférer la manière de penser de Charles à celle d'Édouard. Combien son bon cœur a dû être satisfait en voyant la joie de l'honnête jardinier ! c'est un plaisir qui se renouvellera toutes les fois qu'il verra des souliers aux pieds des pauvres enfants. Le meilleur moyen de mériter sa richesse est de faire des heureux.

Madame Grandisson vient de m'envoyer un de tes dessins : je suis charmée de te voir si bien profiter des leçons que l'on te donne. Si la fortune te refuse ses faveurs, la peinture est une profession honorable que le fils d'un colonel ne doit pas dédaigner : c'est d'ailleurs une occupation amusante, qui, en te préservant de l'oisiveté, te préservera de tous les vices qu'elle entraîne. La pratique des beaux-arts est la plus sûre sauvegarde de la jeunesse contre les passions.

Le désir que tu témoignes de recevoir des lettres de ta petite sœur, lui a fait faire beaucoup de réflexions. — Oh ! maman, me disait-elle hier au soir, que c'est une jolie chose que de savoir écrire ! Quand vous me lisez les lettres de mon frère, c'est comme s'il était avec nous, comme s'il nous parlait. Oh ! je vous en prie, maman, donnez-moi bien vite un maître à écrire, que j'écrive à mon frère ; ce sera aussi comme si je lui parlais, comme si j'étais avec lui. Elle m'a tant pressée que je lui ai promis de lui donner un maître le mois prochain. Elle m'a sauté au cou : — Ah ! maman, que je vais être sage ! Oui, je veux mériter la grâce que vous m'accordez ! Que pourrai-je faire pour que vous soyez toujours contente de moi ? — Tu n'as qu'à bien apprendre, ma fille, lui ai-je dit. — Mais, maman, bien apprendre, ce n'est pas pour vous, c'est pour moi. — Cela me regarde autant que toi-même, lui ai-je répondu : le bonheur de mes enfants n'est-il pas le mien ? — Oh ! maman, a-t-elle repris aussitôt, quand pourrai-je faire quelque chose qui soit pour vous toute seule ?

Eh bien ! mon fils, cela n'est-il pas joli de la part d'une enfant de six ans ? Je la pris dans mes bras, et je la serrai contre mon cœur. Je t'embrasse avec la même tendresse.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 27 juin.

Ah ! maman, il vient d'arriver un grand malheur. Édouard est tombé dans l'eau ; il est très-malade. Madame Grandisson est malade aussi. Nous sommes tous dans le chagrin. Vous allez voir que si Édouard souffre, c'est bien par sa faute. Il est encore fort heureux d'en être réchappé. S'il n'avait pas reçu de secours si à propos, il se noyait certainement.

C'était hier après-dîner. Il n'avait pas fait son devoir de la matinée. M. Grandisson lui avait ordonné de rester dans sa chambre pour le finir. Voyez comme il est désobéissant ! il descendit malgré cet ordre, et vint nous trouver. Mais attendez, je vous prie, il faut que je vous raconte la chose exactement comme elle s'est passée.

Nous étions partis depuis un quart d'heure, dans le dessein d'aller boire du lait chaud, pour notre goûter, à une petite ferme assez peu éloignée. Nous entendîmes bientôt Édouard qui accourait vers nous à perte d'haleine. Nous nous arrê tâmes pour l'attendre, croyant qu'il avait obtenu la permission de venir nous joindre. Il arriva. Nous reprîmes alors notre marche ; et après avoir fait quelques pas ensemble, nous rencontrâmes un petit garçon qui poussait une brouette où il y avait un petit tonneau de vinaigre. Il voulut se ranger civilement pour nous laisser passer. La roue tourna dans l'ornière, la brouette versa, et le tonneau tomba à terre. Le pauvre enfant se trouva dans un grand embarras, parce qu'il n'était pas en état de remettre le tonneau sur la brouette, et qu'il n'y avait pas une grande personne pour lui prêter la main. Charles, le bon Charles, courut aussitôt vers lui. — Allons, Guillaume, allons Édouard, s'écria-t-il, il nous faut aider ce brave petit garçon. Nous aurons bien assez de force à nous quatre pour remonter son tonneau. — Vraiment oui, dit Édouard, il nous siérait bien de nous occuper de ces choses-là. — Pourquoi non ? répondit Charles. Il ne messied jamais, ce me semble, de faire une bonne action. Tu n'as qu'à rester tranquille. Voyons, nous trois, si nous serons assez forts.

Nous voilà aussitôt à l'ouvrage ; et dans un moment la brouette fut relevée, et le tonneau remis par-dessus, tandis qu'Édouard ne faisait que chanter et se moquer de nous. Le petit garçon fut bien joyeux ; il nous remercia et poursuivit son chemin. — Allons, Charles, dit Édouard, voilà qui est à merveille. Je vois avec plaisir que tu serais un fort bon vinaigrier.

— Eh bien ! mon frère, lui répondit Charles en souriant, si je le suis jamais, et que j'aie le malheur de laisser tomber mon tonneau, je serai fort aise de trouver quelqu'un qui ait la bonté de me secourir. — Oui, tu n'as qu'à rire, reprit Édouard. Mais que dirait mon papa, s'il était instruit de ce que tu viens de faire ? — Il en estimerait davantage son fils, dit Émilie. Mon papa est bon, et, à la place de Charles, il en aurait fait tout autant que lui. — Fi donc ! repartit Édouard, vous me faites rougir pour vous deux. C'est bien à des gens comme nous de nous mêler des affaires du bas peuple ! — Oh ! interrompit Charles, s'il a besoin de nous quelquefois, nous avons plus souvent besoin de lui. Nous avons secouru ce petit garçon. Qui sait si son secours ne sera pas un jour nécessaire à quelqu'un de nous ?

Vous verrez bientôt, maman, que Charles avait raison.

A peine étions-nous arrivés à la ferme, qu'Édouard nous proposa de faire une petite navigation sur un batelet qui était là tout près dans un fossé. Émilie et Charles n'en voulurent rien faire, en disant que leur papa le leur avait expressément défendu. — Bon, il n'en saura rien, dit Édouard. — Mais, mon frère, répondit Charles, nous ne devons rien faire que notre papa ne doive savoir. — A la bonne heure, dit Édouard. En ce cas, je vais faire un tour dans la prairie, car je ne m'amuse pas ici. Nous pensâmes tous que c'était en effet son dessein. Mais l'auriez-vous cru, maman ? Au lieu d'aller, comme il le disait, dans la prairie, il tourna autour de la ferme, et il alla se mettre dans le bateau. Environ une demi-heure après nous entendîmes crier au secours : nous y courûmes avec le fermier et son fils. Quelle fut notre consternation en voyant le bateau renversé et le malheureux Édouard caché sous les ondes ! Un petit garçon était près de lui et le tirait par le pan de son habit, sans avoir la force de le soulever. C'était lui qui venait de crier au secours. Le fermier se jeta aussitôt dans le fossé, et vint à bout de les tirer de l'eau tous les deux. Mais Édouard était sans connaissance et sans mouvement. Émilie poussait des cris pitoyables. Moi, j'étais si saisi que je ne pouvais rien dire. Charles seul était calme et avait conservé toute sa présence d'esprit. Il ordonna d'abord que l'on portât son frère dans la maison du fermier pour le faire revenir de son évanouissement. Puis il dit à sa sœur de se tenir tranquille, de peur que ses cris n'allassent jusqu'aux oreilles de son papa. — Je vais retourner vers lui, ajouta-t-il, pour le prévenir doucement du malheur qui vient d'arriver. Ayez bien soin de mon frère.



N'admirez-vous pas, ma chère maman, des précautions si sages et si tendres ?

Mais quelle fut l'agitation de ses parents en entendant son récit ! Madame Grandisson tomba évanouie. M. Grandisson, après lui avoir donné des secours, courut aussitôt vers son fils. On venait de le porter dans la maison. Il n'était personne qui ne le crût mort. Malgré sa fermeté, M. Grandisson ne put s'empêcher de répandre des larmes. Oh ! combien un bon père aime ses enfants ! il oublie toutes leurs fautes lorsqu'il les voit en danger. A force de soins, on fit revenir Édouard à lui-même : mais il est encore au lit, parce qu'il a une grosse fièvre ; Le voilà bien puni de sa désobéissance : il a été sur le point de perdre la vie et de donner la mort à ses parents. C'est une bonne leçon pour m'apprendre à être toujours soumis et docile. Adieu, ma chère maman, je vous donnerai bientôt des nouvelles. Que j'aurais de choses à dire à ma petite sœur pour la scène touchante qu'elle a eue avec vous ! Je l'attends à notre correspondance.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 2 juillet.

Madame Grandisson est beaucoup mieux, maman. Édouard sera bientôt rétabli, et j'espère que cette aventure le rendra plus sage. Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, d'un petit garçon qui a sauvé Édouard. en le tenant par son habit. En bien ! j'avais oublié de vous le dire, c'est le petit vinaigrier que nous avons aidé à remettre son tonneau sur sa brouette. Charles le disait bien. On peut avoir besoin de tout le monde, sans pouvoir deviner comment. C'en était sûrement fait d'Édouard, si nous n'avions secouru le petit garçon, car en restant sur le chemin près de sa brouette renversée, il n'aurait pu se trouver à portée de voir l'accident d'Édouard, de se précipiter dans l'eau pour le soutenir, et d'appeler du secours. Mais il faut que je vous rapporte un entretien que nous eûmes à ce sujet hier après dîner, lorsque nous étions, avec M. Grandisson, dans la chambre du malade.

Vous avez bien de la bonté, nous dit Édouard, de venir me tenir compagnie.

CHARLES. — Ne viendrais-tu pas auprès de nous, mon frère, si nous étions malades ?

ÉDOUARD. — Guillaume aurait peut-être plus de plaisir à s'aller promener.

GUILLAUME. — Non, je t'assure, Édouard. C'est un assez grand plaisir pour moi de voir que tu commences à te trouver mieux.

ÉMILIE. — Surtout quand nous pensons au danger que nous avons couru de te perdre.

ÉDOUARD. — Cela est vrai. Sans ce brave petit garçon, c'en était fait absolument de moi.

M. GRANDISSON. — Je suis bien aise, mon fils, que cette réflexion occupe ton esprit. Tu vois à présent, comme te le disait Charles, que l'on ne peut jamais savoir si l'on n'aura pas besoin de telle personne qui se trouve avoir besoin de nous.

ÉDOUARD. — Vous avez raison, mon papa. J'ai bien du regret de n'avoir pas aidé ce petit garçon qui devait me rendre un si grand service.

M. GRANDISSON. — Je te sais gré, mon fils, de reconnaître que tu as eu tort. Il ne te reste plus qu'à te souvenir sans cesse de ton libérateur, dans la pensée qu'il viendra peut-être un jour où tu pourras lui rendre le change. Jusqu'à ce moment, tu peux, en quelque sorte, t'acquitter envers lui, en

secourant, à son intention, tous ceux que tu verras dans la peine. Tu peux encore tirer de ton malheur une leçon fort utile, c'est qu'il ne faut jamais mépriser ceux qui paraissent au-dessous de notre état. A la place du petit vinaigrier, qu'aurait fait un jeune gentilhomme ? Il se serait sans doute contenté d'appeler du secours sans te secourir lui-même, et tu aurais eu le temps de périr sous ses yeux avant qu'il eût osé mettre un pied dans le fossé. Le petit garçon, au contraire, plus courageux et plus compatissant, s'est précipité dans l'eau après toi, au péril de sa propre vie. Tu venais de lui refuser un service qui ne t'aurait coûté qu'un léger effort ; et, malgré ta dureté à son égard, il n'a pas craint de hasarder ses jours pour sauver les tiens. As-tu fait jusqu'à présent, et feras-tu peut-être dans toute ta vie une action qui approche de la sienne ? De tendres parents, un frère, une sœur, un ami, lui doivent un objet chéri qu'ils allaient perdre. La société lui doit un de ses enfants qui peut un jour travailler utilement pour elle. Gardons-nous donc bien de mépriser aucun de nos semblables, dans quelque rang que le sort l'ait placé, puisque les petits peuvent quelquefois nous être encore plus utiles que les plus grands.

J'avais les larmes aux yeux, ma chère maman, pendant le discours de M. Grandisson. Il me semblait que tous ses sentiments étaient déjà dans le fond de mon cœur. Oh ! oui, j'ai observé plus d'une fois que les gens du peuple sont les plus secourables lorsqu'il s'agit de voir quelqu'un dans le besoin ; et l'on ne peut pas être méchant, quand on est aussi bien disposé à secourir ses frères.

Adieu, ma chère maman. Nous allons demain dîner chez la sœur de M. Grandisson : c'est à plusieurs milles d'ici. Je suis obligé de vous quitter. Nous devons nous coucher ce soir de bonne heure, pour être levés demain de grand matin. Édouard ne peut pas venir avec nous ; il en est si fâché que cela me fâche pour lui. Voilà encore une autre punition de sa faute. Je vous rendrai compte de notre visite. Écrivez-moi, je vous prie, ma chère maman, jusqu'à ce que ma petite sœur puisse devenir votre secrétaire.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 5 juillet.

Nous avons eu beaucoup de plaisir, ma chère maman, chez mylord et mylady Campley. J'aurais voulu que vous eussiez pu voir comment mon ami Charles s'est comporté au milieu d'une nombreuse compagnie. Il y avait un autre jeune garçon à peu près de notre âge. Quelle différence entre Charles et lui ! Celui-ci a toujours un maintien roide et affecté. Il ne sait faire autre chose que des compliments et des révérences. Il n'ose regarder personne en face, comme s'il avait honte d'une mauvaise action. Charles, au contraire, est civil avec une noble assurance. Il se présente d'un air aisé et modeste tout ensemble. Il écoute avec attention, et se permet peu de parler ; mais ce qu'il dit est plein de grâce et de justesse, et tout le monde semble prendre du plaisir à l'entendre. Il distingue à merveille ce qu'il doit à chacun de ceux avec lesquels il se trouve. Respectueux envers ses supérieurs et les personnes plus âgées que lui, il est poli pour ses égaux et affable pour ses inférieurs. Sans paraître trop empressé dans ses soins, il a les attentions les plus délicates. Je ne vous en donnerai qu'un exemple.

Nous étions allés nous promener dans le jardin. Une jeune demoiselle avait oublié son chapeau à la maison. Elle ne tarda pas à se plaindre de l'ardeur du soleil. Charles l'avait déjà devinée ; et lorsqu'elle se disposait à aller chercher son chapeau, elle vit arriver Charles qui le lui apportait. Il lui demanda la permission de le lui mettre lui-même sur la tête : ce qu'il fit avec toute la gentillesse dont il est capable. Oui, je vous assure, il est en compagnie comme un homme de trente ans. Après le dîner, il exécuta sur le clavecin une pièce fort difficile, et il reçut des applaudissements de tout le monde. Oh ! si je pouvais devenir aussi aimable que lui, que je serais heureux ! quand ce ne serait, maman, que pour vous plaire davantage.

Les deux filles de mylady sont aussi très-bien élevées. L'aînée qui s'appelle Charlotte, chante à ravir, Émilie l'aime tendrement. Elles se sont promis de s'écrire l'une à l'autre.

Mais j'allais oublier de vous raconter ce qui nous est arrivé sur la route à notre retour. M. et madame Grandisson avaient pris les devants avec Émilie et une dame du voisinage qui les avait accompagnés. M. Bartlet, Charles et moi, nous étions dans une seconde voiture. A peine avions-nous fait deux milles, que nous vîmes un pauvre vieillard assis au pied d'un arbre. Charles fit arrêter le cocher ; et se tournant vers M. Bartlet : — Tenez, monsieur, lui dit-il, voyez, je vous prie, ce vieillard. Il paraît être aveugle, et il n'a personne auprès de lui. Que peut faire là ce pauvre malheureux ! Voulez-vous me permettre de l'aller questionner ? — Bien volontiers, mon ami, lui

répondit le digne M. Bartlet. Charles descendit aussitôt de voiture. Il courut vers le pauvre homme, et lui dit : — Qui êtes-vous, mon ami, et que faites-vous tout seul dans cet endroit solitaire ? — Hélas ! répondit l'aveugle, je demeure à plus de deux milles d'ici. J'étais sorti ce matin pour venir demander l'aumône dans ce village qui est... je ne sais plus de quel côté : et mon conducteur, qui est un mauvais enfant, n'a pas voulu me reconduire, parce que je n'avais pas ramassé assez d'argent pour le payer comme à l'ordinaire. Je n'ai d'autre espérance que dans le Ciel qui enverra peut-être quelqu'un pour me secourir. — Mais, lui dit Charles, le soleil vient de se coucher, il sera bientôt nuit, que deviendrez-vous ici ? — Il faudra donc que j'y périsse de misère, répondit l'aveugle. — Non, repartit Charles, je veux être celui que vous attendez de la part du Ciel pour vous sauver. — Oh ! monsieur Bartlet, lui dit-il en revenant vers nous, me refuserez-vous la douceur de sauver un misérable vieillard, un pauvre aveugle abandonné sans secours, et qui va périr si nous n'avons pitié de lui ? La nuit s'avance. Que deviendra ce malheureux s'il n'a personne pour le guider ? Son habitation n'est qu'à deux milles d'ici ! Qui nous empêche de l'y conduire dans notre voiture ? — Oui, Charles, lui répondit M. Bartlet, suivez les mouvements de votre cœur généreux. Charles n'eut pas plus tôt reçu cette réponse, qu'il alla prendre le vieillard par la main, et le fit monter dans le carrosse.



Un autre que mon ami aurait eu peut-être une mauvaise honte d'aller avec un homme qui avait des habits si déchirés ; mais lui, au contraire, il semblait s'en faire honneur. Il ne fallut pas nous détourner beaucoup de notre route pour ramener le pauvre vieillard dans sa chaumière. Je vis que Charles, en le faisant descendre de la voiture, lui glissait de l'argent dans la main ; et nous nous séparâmes de lui après en avoir reçu mille bénédictions. A notre arrivée tout le monde donna des louanges à cet acte d'humanité. — Mais, dit Émilie, cet homme, avec sa grande barbe et ses haillons, devait faire une singulière figure dans votre calèche. — Ah ! ma sœur, je ne pensais guère à son accoutrement, répondit Charles, tant j'avais de joie d'avoir pu secourir un malheureux ! M. Grandisson ne put y tenir, ses yeux se remplirent de douces larmes. Il tendit les bras à son fils, qui vint s'y précipiter ; et il le serra tendrement contre son cœur. Oh ! maman, que le mien était plein pendant une scène si touchante ! Il me semble que cette calèche est un beau char de triomphe pour mon ami.



GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 juillet.

Je vous remercie, ma chère maman, de votre lettre gracieuse. Il y avait bien longtemps que vous ne m'aviez écrit. Je craignais que vous ne fussiez pas contente de moi. Savez-vous ce que je fais ? Je porte toujours dans mon sein la dernière lettre que j'ai reçue de vous, pour être plus souvent à portée de la lire, et de repasser les bonnes leçons que vous m'y donnez. Il me semble que je vais en valoir un peu mieux chaque fois que je l'ai lue.

C'était hier la fête de madame Grandisson. Charles se leva de très-bonne heure. Sa prière fut beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire. Il pria sans doute le Ciel pour sa chère maman, comme je fais pour vous quand c'est votre fête. Il s'habilla ensuite de neuf. Vous auriez été charmée de sa bonne mine. Mais il faut que je vous reprenne les choses d'un peu plus loin.

Il y a près d'un mois qu'Édouard et Charles eurent chacun un habit neuf d'été, qu'ils avaient choisi eux-mêmes. Édouard mit le sien dès le premier jour ; mais Charles continua de porter celui de l'année précédente, qui était encore fort propre. Son père lui en ayant demandé la raison, il lui répondit qu'il réservait sa parure pour une visite de cérémonie. Voyez-vous,

maman ? Cette visite était celle qu'il devait rendre à sa mère le jour de sa fête ! Que Charles est aimable ! et comme tout ce qu'il fait est bien imaginé ! Émilie était déjà venue frapper à notre porte, et nous attendait avec impatience. Nous descendîmes ensemble, et nous trouvâmes M. et madame Grandisson qui déjeunaient dans le salon. Charles fut le premier qui souhaita une bonne fête à sa maman. Il mit un genou en terre devant elle, et lui baisa respectueusement la main. Oh ! si je pouvais me rappeler tout ce qu'il lui dit ! Mais j'étais trop vivement ému pour retenir la suite de ses paroles. Il lui présenta aussi un bouquet de fleurs qu'il avait cultivées de ses propres mains. Émilie le suivit, et donna à sa maman un joli sac à ouvrage qu'elle avait fait elle-même. Ce présent était tout à fait inattendu, et il en devint par là plus agréable. Madame Grandisson prit ses deux enfants dans son sein, et les baisa tendrement. Ils furent ensuite embrassés de leur papa, tandis que je faisais mon compliment du mieux qu'il m'était possible. Ce fut au moins avec un cœur bien sincère, car j'aime véritablement mes dignes bienfaiteurs. Édouard vint un moment après. Je suis bien sûr qu'il aime sa maman. Eh ! qui ne l'aimerait pas ! Mais il eut beau faire, ses manières ne me firent pas autant de plaisir que celles de Charles. L'un fait tout plus agréablement que l'autre. Émilie eut une jolie paires de bracelets. Charles et Édouard eurent chacun une montre à répétition. Croiriez-vous que depuis hier celle d'Édouard est déjà dérangée ? Et moi, ma chère maman, j'ai eu un beau microscope. Cela vaut mieux pour moi que tous les bijoux. Oh ! la bonne madame Grandisson ! Comment ai-je mérité ce cadeau ?

Le soir il nous vint une grande compagnie de toutes les maisons de campagne d'alentour. Charles fit les honneurs de la table comme un homme fait. Il dépeça les viandes, il versa les liqueurs, il servit les dames : en un mot, il remplit à merveille son petit emploi.

Voilà une bien longue lettre, maman ; mais je parle de mon ami, et c'est à vous que j'en parle. Je ne suis plus étonné que de pouvoir si tôt finir. Je ne le ferai pourtant pas sans avoir tendrement embrassé ma petite sœur, pour qu'elle vous le rende.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 15 juillet.

J'ai tous les jours ici de nouveaux plaisirs, ma chère maman. Votre fils est maintenant devenu jardinier. — Veux-tu m'aider, me dit l'autre jour mon ami ? Il faudrait donner une autre tournure à mon jardin. La saison des fleurs est passée. Je veux faire venir de la salade pour régaler maman pendant tout le reste de l'été. Si je le veux, lui répondis-je ? Oh ! sûrement. Je te serai toujours obligé, lorsque tu me donneras l'occasion de faire quelque chose pour toi. Nous allâmes aussitôt prendre une camisole légère, et nous voilà tous les deux la bêche à la main. Le jardin fut défriché le soir même. Nous recueillîmes avec soin les greffes et les oignons pour les remettre en terre avant notre départ.

Hier nous nous sommes levés à cinq heures. On n'a pas longtemps à dormir dans notre métier, parce qu'on ne peut rien transplanter à l'ardeur du soleil. Ce matin nous sommes retournés de bonne heure à l'ouvrage, et nous avons eu le plaisir de l'achever avant le déjeuner. Nous n'attendons plus que de voir lever nos semailles et prendre racine à nos plantations. Dans cet intervalle nous aurons assez de besogne à extirper les mauvaises herbes. Quel plaisir ce sera pour nous de voir croître nos petites plantes ! J'avais fait jusqu'ici comme les autres enfants, qui voient tous les jours les productions de la nature sans y faire attention. Mais Charles m'apprend à réfléchir sur tout ce que je vois. Je puis encore vous en donner un exemple dans un entretien que nous eûmes hier. Je ne sais si je vous ai déjà écrit que Charles avait une jolie volière peuplée de toutes sortes d'oiseaux, dont il prend soin lui-même. Nous avons fini notre jardinage, et nous faisons un tour de promenade avec Émilie. — Attendez un moment, nous dit Charles. Il faut que je vous quitte. Je n'ai pas encore pansé mes oiseaux d'aujourd'hui.

ÉMILIE. — Nous irons avec lui, n'est-ce pas, Guillaume ?

GUILLAUME. — Avec grand plaisir, Émilie.

CHARLES. — Vous êtes de bons enfants de venir rendre visite à mes petits pensionnaires.

GUILLAUME. — Oh ! les jolis oiseaux ! Comme ils paraissent joyeux de te voir !

CHARLES. — C'est qu'ils sont accoutumés à manger de ma main.

GUILLAUME. — On dirait qu'ils te reconnaissent.

CHARLES. — Je me flatte d'être un peu de leur connaissance. J'ai observé cependant que lorsque j'ai mon chapeau sur la tête, ils s'enfuient de

moi, comme s'ils ne me connaissaient plus. L'instinct de mon chien est plus sûr. Il me reconnaîtrait, je crois, sous toute espèce de déguisement.

ÉMILIE. — Édouard devrait bien apprendre de toi à être plus soigneux. N'a-t-il pas laissé mourir de faim l'autre jour sa linotte ? Oh ! si j'avais un oiseau, je me garderais bien de l'oublier.

CHARLES. — Tu as raison. Il faut bien soigner ces pauvres petits animaux, puisqu'ils ne sont pas en état de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

ÉMILIE. — Mais ne voudrait-il pas mieux encore leur donner la volée que de les tenir prisonniers ? On ne renferme que ceux qui ont fait du mal aux autres ; et sûrement ces pauvres oiseaux n'en ont fait à personne.

CHARLES. — Non, sans doute ; mais ils ne sont pas malheureux dans leur cage. S'ils avaient joui auparavant de leur liberté, je me serais bien gardé de les en priver. Mais ils sont nés dans leur prison ; et je parie que si je leur ouvrais la volière, ils craindraient d'en sortir.

ÉMILIE. — Ils voient cependant les autres voler librement dans les airs. Que penserions-nous si nous étions renfermés ?

CHARLES. — Nous penserions qu'il est fort agréable d'être libre, et fort triste d'être prisonnier. Mais les oiseaux n'ont aucune idée de cette différence. Pourvu qu'on leur donne à manger et à boire, ils sont contents. Ils jouissent de ce qu'ils ont, sans penser à ce qui leur manque

ÉMILIE. — Je suis bien aise de ce que tu m'as tranquillisée là-dessus. Ma tante Campley m'a promis un serin. Je ne pensais à le recevoir que pour lui donner la volée. Tu peux venir à présent, mon petit ami. J'aurai bien soin de toi, et tu auras abondamment du grain dans ta cage, malgré l'hiver, lorsque les autres oiseaux ont tant de peine à en trouver sous la neige.

Vous voyez, maman, combien Émilie est une bonne fille. Je pense que ma petite sœur ne trouvera pas ma lettre trop longue. Voilà un bon modèle que je lui présente pour l'imiter.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 18 juillet.

Charles, Édouard et moi nous sommes allés dîner hier chez le chevalier Friendly. Il a un fils à peu près de notre âge, avec qui nous nous sommes

bien amusés. Je veux vous faire part, ma chère maman, de l'entretien que nous eûmes à ce sujet, à notre retour. Émilie vint à notre rencontre, et nous demanda d'un air gracieux si nous étions contents de notre journée.

— Oui, ma chère sœur, lui répondit Charles ; mais j'aurais eu encore plus de plaisir si tu avais pu être de notre partie.

ÉMILIE. — Tu as bien de la bonté, mon frère. Cependant Édouard ne me paraît pas trop satisfait de sa visite.

ÉDOUARD. — Il est vrai, Je demeure une autre fois à la maison. Le jeune Friendly ne me convient pas du tout.

CHARLES. — En quoi donc, mon cher Édouard ? Il est si doux et si poli !

ÉDOUARD. — C'est qu'il ressemble plus à un homme de quarante ans qu'à un jeune homme de quatorze.

CHARLES. — Voilà justement ce que j'estime en lui. Ne trouves-tu pas surprenant qu'on puisse avoir tant de sagesse et d'instruction à son âge ?

ÉDOUARD. — Quel besoin avait-il de nous étaler tous ses instruments de physique ? Que dirais-tu si j'allais parler à une demoiselle des beautés du latin ? Ne serait-ce pas une impolitesse de ma part ?

CHARLES. — Oui, sans doute, parce que tu saurais déjà qu'elle n'a pas été élevée à entendre cette langue. Mais le jeune Friendly pouvait nous supposer aussi bien instruits que lui-même ; et je le crois trop modeste pour avoir eu l'intention de nous humilier. Il ne voulait que nous amuser un moment par quelques expériences curieuses sur sa machine électrique. J'avoue qu'elles m'ont fait d'autant plus de plaisir, qu'il m'a semblé que ces connaissances n'étaient pas au-dessus de notre portée ; et j'y ai pris une nouvelle ardeur pour m'instruire dans toutes les sciences qui ont pour objet l'étude de la nature.

ÉDOUARD. — Et que dis-tu de voir qu'un jeune homme de condition ait un tour à tourner ?

CHARLES. — Je le trouve si bien de mon goût, que je veux prier mon papa de m'en donner un.

ÉMILIE. — Oh ! oui, Charles, je t'en prie. Tu me feras de jolis ouvrages en ivoire.

ÉDOUARD. — Vraiment je ne puis m'empêcher d'en rire. Charles Grandisson se faire tourneur. C'est une excellente idée. Voilà un bon métier qu'il aura, s'il devient jamais pauvre.

CHARLES. — Ne crois pas badiner, mon frère. Il y a des gens bien au-dessus de nous qui sont tombés dans la pauvreté. Quoique j'espère n'avoir pas besoin de l'art de tourner pour gagner ma vie, c'est une occupation fort amusante, et qui donne de l'adresse à nos mains. Je la prendrai pour délassement quand je serai fatigué de l'étude.

O ma chère maman, si vous étiez assez riche pour me donner aussi un tour ! Mais non, que cela ne vous inquiète pas. Je travaillerai sur celui de mon ami Charles. Le jeune Friendly a tourné en notre présence une petite boîte d'ivoire qu'il m'a donnée. Je vous l'envoie pour ma petite sœur, jusqu'à ce que je puisse lui en donner de ma façon.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 juillet.

M. et madame Grandisson sont allés passer quelques jours chez un de leurs amis. M. Bartlet vient de partir pour Londres. Ainsi, ma chère maman, nous voilà restés seuls avec une ancienne femme de chambre et un petit nombre de domestiques. Émilie conduit le ménage en l'absence de sa mère. Oui, en vérité, c'est elle qui donne ses ordres à tout le monde et avec autant de sagesse que si elle avait dix ans de plus. N'est-ce pas bien joli de la part d'une si jeune demoiselle ? Elle n'a pas encore douze ans, et les domestiques la respectent déjà comme leur maîtresse. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'elle ne leur parle jamais qu'avec douceur sans se familiariser avec eux. Elle suit en cela l'exemple de son frère Charles. Vous ne sauriez croire combien il est aimé et honoré de tous les gens de la maison. Édouard, au contraire, ne fait que jouer avec eux ; et ils ne peuvent le souffrir. Il est vrai qu'il leur fait bien des malices, et qu'il les traite souvent avec une hauteur insupportable. Oh ! s'il était allé avec son papa et sa maman ! Dès qu'ils ne sont plus là pour le morigéner, il n'y a plus moyen de tenir avec lui.

Charles, Émilie et moi nous n'en remplissons pas moins nos heures d'études que si M. et madame Grandisson étaient ici pour veiller sur nous. Mais Édouard profite de leur absence pour passer sa journée à baguenauder ou à courir les champs. Il ne cherche même qu'à nous détourner de nos exercices, comme si notre application était un sujet de reproche pour sa

paresse. Nous étions hier au matin dans un coin de la chambre occupés à dessiner. Édouard s'amusa à faire voler un hanneton au bout d'un fil ; et sous prétexte de le suivre, il venait donner des secousses à nos chaises pour nous troubler dans notre travail. Émilie, emportée par sa vivacité, allait le tancer vertement. Charles la prévint ; et adressant avec douceur la parole à son frère : — Mon cher Édouard, lui dit-il, si tu veux jouer, à la bonne heure. Mais pourquoi nous interrompre ?

ÉDOUARD. — Ne vois-tu pas que c'est mon hanneton qui m'entraîne ?

ÉMILIE. — Voilà qui paraît croyable.

CHARLES. — Sans vouloir te fâcher, dis-moi quel plaisir peut trouver un garçon de ton âge dans un pareil amusement ? N'est-ce pas tourmenter une pauvre bête sans nécessité ?

ÉDOUARD. — Eh bien ! je vais lui donner la volée, pourvu que tu viennes te promener avec moi dans le jardin.

CHARLES. — C'est-à-dire que si je refuse d'y aller, tu continueras de tourmenter le pauvre hanneton. Ce n'est cependant pas sa faute, si je ne veux pas te suivre.

ÉDOUARD. — Te voilà bien ! Jamais il ne te plaît de faire ce que je demande.

CHARLES. — Écoute donc. Il vaut encore mieux, à mon avis, faire ce que demande mon papa ; et il veut que cette heure soit donnée au travail.

ÉDOUARD. — Comme s'il était ici pour nous y forcer !

ÉMILIE. — Tu ne fais donc rien que par force ?

ÉDOUARD. — Vous êtes toujours tous les deux à vous entendre contre moi.

CHARLES. — Non, mon frère ; et quoique Émilie ait raison, pour te prouver que je suis à ton service, me voilà prêt à te suivre. Je puis achever mon dessin dans un autre moment. Allons dans le jardin. Ce sera toujours un plaisir pour moi de t'obliger.

Ils n'étaient pas au bout de l'allée qu'il survint une grosse averse : ce qui les força de rentrer, au grand regret d'Édouard. Charles, pour le consoler, lui proposa de faire entre nous une petite lecture dans l'histoire ancienne.

— Va, je n'ai pas besoin de tes livres, lui répondit brusquement Édouard. Je n'ai pas envie d'être un savant, je dois être un officier.



CHARLES. - Eh bien ! crois-tu que la connaissance de l'histoire ne lui soit pas utile ?

ÉMILIE. — Un joli officier, qui ne saura parler que de bombes et de canons !

Édouard fit une grimace à sa sœur, et voulut nous obliger à jouer aux quatre coins, en prenant John pour faire le cinquième. Mais Charles, qui, malgré la douceur de son caractère, est capable de la plus grande fermeté, lui répondit : — Non, mon frère, il n'a pas tenu à moi tout à l'heure que je ne fisse ce qui pouvait te faire plaisir. La pluie nous a contrariés. Je t'ai proposé un autre amusement qui devait te satisfaire. Tu ne l'acceptes point ; mais il convient à ma sœur et à mon ami, et je crois devoir céder à un goût raisonnable plutôt qu'à tes caprices.

Édouard qui sait que son frère ne revient pas aisément du parti qu'il a pris, sortit aussitôt d'un air grognon ; et malgré la pluie, il courut jouer dans la cour avec un grand dogue, dont il a fait son ami pour le tarabuster sans cesse. Il n'en revint qu'au bout d'une heure, trempé jusqu'aux os, et tout couvert de crotte de la tête aux pieds. Pour nous, dans cet intervalle, après avoir lu la vie d'Épaminondas, qui nous fit infiniment de plaisir, nous eûmes le temps de reprendre nos dessins et de les achever.

Il se présenta dans l'après-midi une occasion pour les envoyer à M. Grandisson ; et nous avons eu ce matin le plaisir d'apprendre qu'il en a été

fort satisfait. Mais qu'aura-t-il pu penser d'Édouard qui ne lui a rien envoyé ? Voilà ce qui m'afflige. Je donnerais tout au monde pour qu'il fût aussi bon, aussi aimable, aussi appliqué que son frère. C'est alors qu'il ne manquerait plus rien au bonheur de ses parents. Je vois avec regret combien de peines il leur cause. Oh ! ma chère maman, s'il m'arrivait un jour de vous donner aussi des chagrins ! Non, non, rassurez-vous. Lorsque je pense à votre tendresse pour moi, je sens tout ce que je dois faire pour m'en rendre digne. J'ose vous promettre que je ne vous donnerai jamais que des sujets de satisfaction. J'entends d'ici ma petite sœur qui vous donne la même parole ; et je l'embrasse tendrement pour cette bonne résolution. Adieu, ma chère maman.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 24 juillet.

Une des servantes de la maison est très-malade. Vous allez voir, maman, s'il est possible d'avoir un cœur plus sensible et plus compatissant que la bonne Émilie. Elle s'est levée ce matin à la pointe du jour pour porter elle-même une potion à la pauvre malade. Elle n'a pas eu de repos qu'elle ne la lui ait vu prendre tout entière ; parce que c'était absolument de l'ordonnance du médecin. On dirait, à la voir, que c'est une sœur chérie à qui elle donne ses soins. Elle porte la complaisance jusqu'au point de lui faire la lecture, afin de l'endormir. Que c'est une chose aimable dans une jeune demoiselle d'avoir tant d'humanité ! Édouard a voulu lui en faire des reproches.

— Il te sied bien, lui a-t-il dit, de servir toi-même ta servante ! — Et pourquoi non, mon frère, a-t-elle répondu ? Tu joues bien aux quilles avec les domestiques. S'il est de leur devoir de nous servir lorsqu'ils se portent bien, c'est à nous de les soigner lorsqu'ils sont malades. D'ailleurs la pauvre Peggy ne m'a-t-elle pas veillée plus d'une fois dans les maladies de mon enfance ! C'est bien le moins que je fasse pour elle ce qu'elle a fait pour moi. Je pense combien j'aurais de plaisir à sa place de voir que l'on me témoigne de l'attachement.



Édouard s'est trouvé si honteux qu'il est sorti brusquement de la chambre. — Ah ! me suis-je dit à moi-même, Émilie ne fait que ce que j'ai vu faire à ma chère maman. Lorsque notre pauvre Nannette avait la fièvre, c'était maman qui lui donnait ses soins. Mais ce souvenir me fait venir une pensée qui m'attriste. Il y a tant de domestiques dans cette maison ! Et vous, ma chère maman, vous n'avez qu'une servante pour vous servir. Combien vous devez vous trouver malheureuse ! Il faut que vous fassiez vous-même une infinité de choses qui conviennent si peu à la veuve d'un colonel. Encore si ma sœur était assez grande pour vous soulager ! Mais non, elle ne fait que vous donner plus de peine. Et moi, que fais-je ici, au lieu d'être auprès de vous, pour vous aider de toutes mes forces, et pour vous consoler ? Cette réflexion me serre le cœur. Il n'y a qu'une chose qui puisse adoucir ma tristesse : c'est qu'à force de m'instruire, je puis un jour me mettre en état de finir vos malheurs. Oh ! comme une si douce espérance me donne de courage ! Adieu, ma chère maman, je vous embrasse entre les larmes et la joie.

MADAME D*** A SON FILS

Amsterdam, le 6 août.

Que j'aime la jeune Émilie ! Oui, mon fils, il n'est point de vertu plus aimable que l'humanité. Il serait bien à souhaiter que toutes les jeunes demoiselles voulussent profiter d'un si bel exemple, et qu'au lieu de tracasser les domestiques, elles apprissent à les traiter avec bonté. Comment peut-on être insensible au plaisir de se faire aimer de ceux qui nous entourent ?

Mais pourquoi t'affliger, mon cher fils, de ce que je n'ai qu'une servante à mes ordres ? La multitude des domestiques ne fait pas le bonheur : elle sert plus au faste qu'à l'utilité. Chaque domestique dans une maison annonce un besoin de plus dans le maître et la maîtresse, et les assujettit à plus de soins et de vigilance. Si j'en avais les moyens, j'aurais sans doute le nombre de gens que demanderait mon état : je le regarderais comme un devoir, pour assurer les besoins de la vie à de pauvres malheureux qui seraient peut-être réduits à souffrir faute d'emploi. Mais puisque le Ciel n'a pas trouvé bon de m'accorder des richesses, je ne me crois pas à plaindre de n'avoir qu'un seul domestique : c'est tout ce qu'il me faut ; je n'ai pas besoin d'autres services que les siens.

Maintenant, mon cher fils, quelles sont les occupations qui ne conviennent pas, dis-tu, à la veuve d'un colonel ? Tu n'as pas assez réfléchi à ce que tu voulais dire. Il n'y a aucune honte à se servir soi-même, lorsqu'on n'est pas en état de payer les services des autres. Ne vaut-il pas mieux pour toi de pouvoir dire après ma mort : Ma mère préparait elle-même ses simples repas ; nos habits étaient l'ouvrage de ses mains : à peine pouvait-elle nous procurer le nécessaire, mais elle ne devait rien à personne ; que si l'on te faisait ce reproche : Vos parents ont vécu selon leur rang et leur naissance ; ils avaient une superbe habitation, de magnifiques ameublements, une suite nombreuse de domestiques, mais ils ne vous ont laissé que des dettes ? — Qu'est-ce alors que le fils d'un colonel ? un jeune homme méprisé, qui, malgré son innocence, porte la honte de ses pères ; tandis qu'un homme d'honneur, de la naissance la plus commune, daigne à peine le reconnaître pour son égal.

Ce que je viens de te dire suffira, je l'espère, pour te guérir de ta tristesse, puisqu'il te fait voir que je suis entièrement satisfaite de mon sort.

Au reste, mon cher fils, la sensibilité de ton cœur et les témoignages de ta tendresse m'ont fait répandre des larmes de joie. Quand je serais encore plus pauvre que je ne le suis, je me croirais riche dans la possession d'un fils aussi vertueux. Adieu, mon cher enfant, continue à suivre les heureuses dispositions que tu fais paraître, et tu seras la consolation de la plus tendre des mères.

Ta petite sœur a été vivement touchée de ta lettre, et j'ai remarqué en elle, depuis ce moment, encore plus d'application et de docilité. O mes enfants, puissiez-vous toujours vous encourager l'un l'autre dans la pratique de vos devoirs !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 août.

O ma chère maman, de quel malheur affreux je fus témoin l'autre jour ! J'en suis encore tout saisi. Non, je n'aurais pas la force de vous le raconter. J'aime mieux vous envoyer une copie des lettres qu'Émilie et Charles ont écrites à leurs parents pour les en instruire, avec les réponses qu'ils en ont reçues. Vous y verrez comme l'humanité règne dans cette, généreuse famille. Lisez, je vous prie, lisez.

ÉMILIE GRANDISSON A SA MÈRE

Le 7 août.

Nous avons été dans une grande consternation, cette nuit, ma chère maman. La maison de M. Falston, notre voisin, a été entièrement brûlée. Oh ! quelles flammes épouvantables ! le ciel était rouge comme du sang. Le cœur me battait ; je pleurais. Il est si triste de voir un père de famille perdre tous ses biens ! Quelles précautions on doit prendre contre le feu, puisqu'en un moment il peut produire un malheur si terrible ! Ce sont les jeunes demoiselles Falston qui en sont la cause. Hier au soir, sans que personne

s'en aperçût, elles allèrent chercher dans la cuisine des charbons allumés, et les portèrent dans une petite chambre où l'on ne va guère, pour y faire cuire en secret une galette. Une demi-heure après, elles entendirent leur papa qui les appelait. Elles se hâtèrent de manger leur galette à demi cuite, et elles descendirent. L'heure de se coucher vint bientôt après, et elles montèrent dans leur appartement sans penser davantage aux charbons qu'elles avaient portés dans la petite chambre. Le feu aura pris sans doute au tapis, et de là au plancher et aux meubles. Enfin, cette nuit à deux heures, lorsque tout le monde était encore dans le sommeil, voilà la maison tout en flammes. Le Ciel les a bien punies. Voyez, maman, pour manger une mauvaise galette, réduire en cendres la maison de son père ! Maintenant elles se désolent, elles demandent pardon, elles sont à demi mortes de douleur ; mais à quoi cela sert-il ? le feu a tout consumé. On n'a pu sauver ni les meubles, ni les papiers, ni l'argent. A peine les jeunes demoiselles ont-elles pu s'échapper en simples camisoles ; et M. Falston lui-même a couru le risque de perdre la vie. Il est cruellement brûlé dans plusieurs parties de son corps : il serait péri au milieu des flammes, sans le courage de l'un de ses domestiques.



Que va maintenant devenir l'orgueil de ces jeunes demoiselles ? Hier elles étaient riches : elles sont aujourd' hui si pauvres ! Elles traitaient les paysans avec mépris, parce qu'ils n'avaient pas de belles maisons : elles sont aujourd'hui trop heureuses que ces paysans aient voulu les recevoir par pitié dans leur chaumière. Comme il faut peu de temps pour être humilié ! Oh ! certes il est bien mal de ne pas traiter ses inférieurs avec affabilité, lorsque l'on voit combien on peut avoir besoin de la compassion de tout le monde.

Cette lettre est déjà si longue, que je crains de vous importuner, ma chère maman. Cependant, quoique je n'ose guère vous dire ce que j'ai fait, j'ai encore quelque chose à vous marquer. Le pardonneriez-vous à votre Émilie ? Oh ! oui, vous êtes si bonne et si compatissante ! Les habits des jeunes demoiselles Falston ont tous été brûlés ; elles n'en ont pu sauver aucun. J'ai envoyé à la plus jeune, qui est à peu près de ma taille, une de mes robes et du linge. J'aurais bien voulu lui en envoyer davantage ; mais tout ce que je possède est à vous, et je ne puis en disposer sans votre aveu. Je vous supplie de vouloir bien approuver la liberté que j'ai prise ; j'en serai d'autant plus économe à l'avenir pour mes petites affaires. Vous n'aurez pas besoin de me remplacer ce que j'ai donné : grâce à vos bontés, j'en ai de reste. Adieu, ma chère maman ; embrassez pour moi mon papa, et soyez tous deux assurés de mon respect et de ma tendresse.

CHARLES GRANDISSON A SON PÈRE

Le 8 août.

Je prends la liberté, mon cher papa, de vous faire une humble prière pour une malheureuse famille. Ce mouvement de mon cœur pourrait-il vous déplaire ? Oh ! non, sans doute : le vôtre est trop sensible et trop généreux !

Vous aurez appris par la lettre d'Émilie à maman le cruel malheur qui est arrivé à M. Falston. Mais ce n'est pas tout. Émilie n'a pu vous parler que de sa maison et de ses effets : il est encore sur le point de perdre sa terre. Il a des créanciers qui ne le pressaient point lorsqu'il était riche : aujourd'hui que leur créance ne leur paraît pas en sûreté, ils veulent être payés à toute force, et ils l'ont déjà menacé de faire saisir ses biens pour les vendre. Dans une visite que je viens de lui faire, je l'ai entendu dire au procureur Nelson

que toutes ses dettes ne montaient pas à plus de deux cents livres sterling : c'est une petite somme. Faut-il pour cela qu'après avoir essuyé un malheur si cruel, il soit encore privé du seul moyen qui lui reste pour élever ses enfants, et qu'il soit livré au besoin dans sa vieillesse ? Que le Ciel nous préserve de le souffrir ! Voici, mon papa, ce que j'ai pensé.

Le legs que mon oncle m'a laissé en mourant, est de cinq mille livres sterling : c'est, je crois, une grosse somme : elle est entre vos mains, et vous pouvez en disposer. Je puis sûrement me passer de deux cents livres pour tirer un honnête homme d'embarras. Je serai bien assez riche, surtout avec la bonté que vous avez d'ajouter tous les ans pour moi les intérêts à la somme du legs. Je vous en supplie, mon papa, ne me refusez pas ma demande ; j'en aurai mille fois plus de plaisir que les deux cents livres ne pourraient jamais m'en donner. Oh ! si je pouvais préserver de l'indigence un malheureux vieillard et ses deux enfants, quel bonheur ce serait pour moi ! Permettez-moi de vous ressembler dans cette occasion, vous qui êtes si bienfaisant. Ne m'instruisez-vous pas tous les jours à l'être ? Si vous étiez ici, je me jetterais à vos pieds, et vous supplierais si ardemment... Mais en voilà assez : c'est à votre sagesse à décider si ma demande doit être écoutée. Mon devoir est une soumission aveugle à vos volontés, le respect le plus profond pour vos vertus, et l'amour le plus tendre pour votre personne.

Daignez, je vous prie, présenter à maman les plus vifs sentiments de mon respect et de ma tendresse.

M. GRANDISSON A SON FILS

Le 9 août.

C'est de moi, dis-tu, mon cher fils, que tu as appris à être bienfaisant. Sans doute j'ai toujours cherché à rendre ton cœur sensible aux maux de tes semblables : L'amour de nos frères, outre la douceur qu'il nous fait sentir, nous rend encore agréables aux yeux de l'Être suprême. La prière que tu me fais est un témoignage de la générosité de ton cœur, et une demande si louable mérite sa récompense. Les sentiments dont je te vois animé sont pour moi au-dessus des deux cents livres sterling. Tu trouveras ici un billet de banque de cette somme. Cours adoucir le chagrin du malheureux

Falston, et goûte la jouissance d'une âme noble. Mais pour ce qui regarde le legs de ton oncle, nous ne pouvons ni l'un ni l'autre en faire aucun usage jusqu'à ce que tu sois en âge de majorité. Je garde ce dépôt comme ton tuteur et non comme ton père. Adieu, mon cher fils ; nous t'embrassons, ta maman et moi, et nous t'aimons plus que jamais.

MADAME GRANDISSON A SA FILLE

Le 9 août.

Oh ! si j'étais près de toi, ma chère Émilie, avec quels transports je te presserais contre mon sein ! Oui, je t'approuve entièrement d'avoir secouru la jeune demoiselle Falston dans son malheur. Je veux te donner pour récompense une nouvelle occasion de goûter le plaisir de faire du bien. Tu trouveras dans ma garde-robe une pièce d'étoffe que je destinais à m'habiller ; tu en auras assez pour faire faire une robe à chacune des deux demoiselles. Si j'en crois le bon cœur de mon Émilie, cette disposition lui causera plus de plaisir que si je la faisais en sa faveur. Adieu, ma chère fille, n'oublie jamais la leçon que tu t'es donnée à toi-même dans ta lettre, de n'être jamais fière de la possession des biens de ce monde, puisqu'une seule nuit peut nous en priver ; ni dédaigneuse envers tes semblables, puisque tu peux avoir besoin de leurs secours au moment où tu y penses le moins. Conserve toujours devant tes yeux l'événement terrible dont tu m'as fait la peinture ; songe sans cesse combien il est dangereux de jouer avec le feu, puisque d'une seule étincelle dépend souvent notre ruine ou même notre mort.

Bien des amitiés de ma part à Guillaume et à tes frères. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous embrasser, et de te témoigner particulièrement la satisfaction que j'ai ressentie de ta conduite.

CHARLES GRANDISSON A SON PÈRE

Le 20 août.

Je m'empresse, mon cher papa, de répondre à la lettre gracieuse dont vous m'avez honoré. Si vous aviez vu combien M. Falston m'a témoigné de reconnaissance, vous en auriez pleuré d'attendrissement ainsi que moi. Tandis qu'il m'embrassait, je voyais de grosses larmes couler le long de ses joues. Ah ! ces larmes devaient être bien douces pour lui, puisque je trouvais tant de douceur dans les miennes. Je dois vous rendre compte de tout ce que j'ai fait : le voici. M. Falston a, comme vous le savez, de la fierté dans le caractère ; et il aurait pu être humilié de recevoir un secours qui, dans cette circonstance, aurait eu l'air d'une charité. Je ne lui ai présenté le billet de banque que comme un prêt dont il serait libre de s'acquitter à son aise. Il a voulu m'en donner une reconnaissance, je l'ai reçue ; mais je l'ai déchirée devant lui, en disant que je n'avais besoin que de sa parole, pour lui faire entendre qu'il n'aurait jamais de tracasserie à essuyer à ce sujet. Si j'avais pu mettre le billet en cachette dans sa tabatière, je l'aurais mieux aimé, parce qu'il n'aurait jamais su d'où lui venait ce secours ; mais je n'ai pas trouvé l'occasion de faire mon coup.

O mon cher papa, quel doux plaisir vous m'avez fait goûter ! et combien je désire d'être bientôt à vos genoux pour vous en remercier comme je le dois !

Dites, je vous prie, à maman, qu'Émilie a déjà rempli ses ordres : elle s'est privée de toutes ses heures de récréation pour mettre la main à l'œuvre ; et, grâce à son activité, les ouvrières ont fini les deux robes en un jour. Émilie vient de les envoyer.

Avec quelle impatience nous attendons l'instant qui nous rendra des parents si dignes de tous nos respects et de toute notre tendresse !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 août.

O ma chère maman ! Le pauvre Charles a une jambe échaudée. Il ne peut pas marcher. C'est Édouard qui en est cause par sa maladresse. Il a renversé sur lui une théière d'eau bouillante. Jamais, non, jamais on n'a montré autant de patience et de bonté que mon ami. Un autre se serait emporté contre son frère, et l'aurait accablé de reproches. Charles, au contraire, ne cherchait

qu'à lui cacher la douleur qu'il ressentait. — Ce n'est rien, disait-il, je ne souffre-pas beaucoup. Ne t'afflige pas, Édouard, je t'en prie.

Cependant nous vîmes bientôt qu'il y avait plus de mal qu'il ne disait ; car sa jambe devint si enflée, qu'on fut obligé de couper son bas avec des ciseaux pour le déchausser. Émilie fondait en larmes. — Voyez, dit-elle à Édouard, ce que vous avez fait par votre étourderie. Vous avez peut-être estropié votre frère pour le reste de ses jours. Je souhaiterais que ce malheur fût retombé sur vous-même. — Il vaudrait mieux qu'il ne fût arrivé à personne, dit Charles en interrompant sa sœur. Va, ma chère Émilie, cela ne vaut pas la peine de t'inquiéter. Je serai bientôt guéri. Édouard ne l'a pas fait par un mauvais dessein. C'est un malheur ; et quand il serait encore plus grand, il faudrait bien s'en consoler. — Non, répondit Émilie. Je ne saurais lui pardonner sa maladresse. Voyez-le donc. Il reste là immobile comme une bûche, au lieu d'envoyer tout de suite chercher un chirurgien. — Je n'en ai pas besoin, dit Charles. Donnez-moi seulement un linge et de l'eau fraîche pour bassiner ma jambe. Il n'y paraîtra plus dans quelques jours. — Mais, reprit-il, en nous adressant la parole à Émilie et à moi, M. Bartlet va venir ; ne lui dites pas, je vous prie, qu'Édouard soit pour rien dans cet accident. Et toi, mon frère, donne-moi la main, et embrassons-nous. Ton affliction me ferait plus de peine que cette petite brûlure dont je ne souffre presque plus.



Que l'on est heureux de pouvoir ainsi se rendre maître de soi-même ! On a beau voir que Charles a raison, qui pourrait faire comme lui ? Cependant je sens à merveille qu'il ne sert à rien de se dépiter. Les emportements n'emportent pas le mal. Mais le plaisir que je goûte à vous écrire, méfait oublier que Charles m'a prié de lui tenir compagnie. Adieu, ma chère maman, souffrez que je vous quitte pour retourner auprès de mon ami. J'embrasse ma petite sœur, et je la prie, au nom de son amitié pour moi, de se préserver de la brûlure. Elle se trouvera fort bien de cette marque d'attachement que je lui demande.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 14 août.

Le pauvre Charles ! Il y a maintenant deux jours qu'il a sa jambe étendue sur un coussin. Je crois qu'il souffre beaucoup, quoiqu'il s'obstine toujours

à n'en rien faire paraître. Émilie lui demandait hier s'il ne trouvait pas bien triste de ne pouvoir pas marcher. — Que me servirait de m'attrister, lui répondit-il ? Je ne ferais que rendre mon mal plus sérieux. J'aime mieux me réjouir de l'espérance d'être bientôt guéri. Et puis ne serait-ce pas une honte, si je ne pouvais me consoler d'un si petit malheur ? Il peut m'arriver cent fois pis dans ma vie ; et ces légères disgrâces m'apprennent de bonne heure à tenir mon courage tout prêt, lorsqu'il m'en viendra de plus grandes. — Mais, dit Émilie, c'est pourtant bien fâcheux de souffrir ainsi par la faute d'un autre. — Il est vrai, répondit Charles, j'aimerais mieux que ce fût par la mienne : mon frère n'en aurait pas tant de chagrin.

ÉMILIE. — Est-ce que tu ne t'ennuies pas d'être obligé de rester dans la chambre, sans oser remuer ?

CHARLES. — Comment veux-tu que je m'ennuie, quand j'ai le plaisir de recevoir des marques si touchantes de ton amitié ?

ÉMILIE. — Tu as bien de la bonté mon frère, d'y faire attention. Mais enfin il a tenu à fort peu de chose que tu n'eusses la jambe entièrement brûlée.

CHARLES. — Voilà qui doit encore me consoler dans mon accident. J'aurais bonne grâce à me plaindre lorsque je vois tant de gens condamnés pour la vie à marcher sur des béquilles.

ÉMILIE. — Je crois, en vérité, que tu aurais eu le secret de trouver aussi des consolations, s'il avait fallu te couper la jambe.

CHARLES. — Il n'est pas nécessaire de te dire que j'en aurais été bien affligé. Mais comme ce malheur ne me serait arrivé que par la volonté du Ciel, j'aurais tâché de lui soumettre la mienne, pour en obtenir la force dont j'aurais eu besoin.

Qu'en dites-vous, maman ? prendre son parti comme Charles, n'est-ce pas l'unique moyen de parer à tous les malheurs ? Je me souviens encore de ce triste jour où je perdis mon papa. Vous pleuriez, je me désolais : mais nos gémissements et nos larmes ne pouvaient lui rendre la vie. Vous me prîtes par la main, et vous me dîtes : Viens, mon fils, prions le Tout-Puissant de nous consoler. Je vis bientôt que vous étiez plus tranquille. Je sentis moi-même que mon cœur avait été soulagé par la prière. Voilà un bon moyen que j'ai trouvé pour adoucir la tristesse. Je me soumettrai aux ordres du Ciel dans tout ce qui m'arrivera de fâcheux. J'espère que j'aurai alors du courage pour souffrir, en pensant que c'est Dieu qui le veut, Dieu à qui je dis tous les jours : Que votre volonté s'accomplisse.

Mais pourquoi ai-je commencé à vous parler de choses si tristes, ma chère maman, vous à qui je ne voudrais rien dire que pour vous donner de la joie ? Je n'y sais qu'un remède, c'est de prendre dans vos bras ma petite sœur, de la caresser, de lui parler de votre tendresse et de la mienne. Je suis sûr que son joli sourire vous rendra la paix et le bonheur.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 18 août.

M. et madame Grandisson viennent d'arriver, ma chère maman. Nous en sommes tous dans une joie que je ne puis vous exprimer. Les domestiques eux-mêmes font éclater mille transports d'allégresse. N'est-ce pas un bon signe, lorsque les domestiques se réjouissent si vivement du retour de leurs maîtres ? Je veux, lorsque je serai grand, être aussi humain que M. Grandisson, puisqu'il y a tant de plaisir à se faire aimer. Mais il faut que je vous parle encore de mon ami Charles. M. Bartlet nous a demandé ce matin, après le déjeuner, si nous voulions aller faire un tour de promenade dans le parc. Quoique Charles se trouve à présent beaucoup mieux, il nous a priés de le dispenser d'être de la partie. — Ma brûlure n'est pas encore entièrement guérie, nous a-t-il dit ; et je souhaite que mon papa et ma maman, à leur retour, ne puissent pas s'en apercevoir. Si j'allais me promener à présent, ma jambe souffrirait peut-être de la fatigue, et mes parents ne manqueraient pas de le remarquer. Cela les affligerait. J'aime mieux me priver du plaisir de la promenade, que de leur causerie moindre chagrin. — Vous avez raison, lui a dit M. Bartlet ; et j'approuve une si grande prévoyance, Elle fait honneur à votre cœur. Charles est resté dans sa chambre ; et M. Bartlet, Édouard, Émilie et moi nous sommes allés nous promener jusqu'à midi.

A notre retour, nous avons trouvé Charles qui nous attendait dans le salon d'en bas. Nous en avons été surpris, parce qu'il ne nous avait pas dit qu'il voulût sortir de sa chambre. Il avait encore un peu souffert en descendant l'escalier. Mais le plaisir d'aller un peu plus près au-devant de son papa et de sa maman valait bien, nous a-t-il dit, une petite douleur. Il avait fait avancer l'heure du dîner, afin que nous fussions plus tôt libres pour recevoir ses parents. Avec quelle vitesse il a volé sur le perron, lorsque nous avons

entendu la voiture entrer dans la cour ! Avec quelle joie il s'est précipité dans les bras de son papa et de sa maman ! Il ne pouvait s'en arracher pour nous faire place. Vous auriez été émerveillée de voir avec combien de grâce et de respect il a donné la main à sa mère pour la conduire dans le salon. Cela m'a fait penser à la joie que je ressentirai, ma chère maman, lorsque je retournerai auprès de vous. Oh ! elle sera bien aussi vive que celle de Charles, je vous en réponds. Mais il faut que je vous rapporte un entretien qu'il vient d'avoir tout à l'heure avec son frère. Vous jugerez s'il est à sa louange, sans que j'aie besoin de vous en prévenir.

M. et madame Grandisson étaient montés dans leur appartement, pour quitter leurs habits de voyage : et nous, Édouard, Charles, Émilie et moi, nous étions restés dans le salon. Charles a prié sa sœur de nous jouer une pièce sur son clavecin. Émilie l'a fait de bonne grâce : mais à peine a-t-elle eu commencé, que nous avons entendu une porcelaine tomber, et se briser en mille morceaux.

ÉDOUARD. — Ah ! voilà encore une porcelaine brisée ! Ces domestiques sont de grands lourdauds !

CHARLES. — Ne les accuse pas si vite, mon frère. Nous ne savons pas si l'accident est arrivé par leur faute.

ÉDOUARD. — Je sais que la pièce est en morceaux. Ces gens-là traitent les meubles comme s'ils ne coûtaient rien.

CHARLES. — Je vais voir. J'imagine que le mal ne sera peut-être pas si grand.

ÉDOUARD. — Veux-tu parier, Émilie, qu'il trouve le secret d'excuser le coupable ?

ÉMILIE. — Il fera fort bien, mon frère. N'es-tu pas bien aise, lorsque tu as fait quelque faute, que l'on parle pour toi ? Combien de punitions Charles ne nous a-t-il pas sauvées à l'un et à l'autre ! Mets-toi à la place du pauvre domestique.

ÉDOUARD. — Tu vas voir. Charles va le soutenir, comme si rien n'était arrivé.

ÉMILIE. — Charles ne ment jamais. Il saura s'y prendre d'une autre manière.

ÉDOUARD. — Le voici qui revient. On dirait à sa mine que c'est lui qui a fait le mal.

ÉMILIE. — Cela prouve qu'il a un bon cœur.

ÉDOUARD, à Charles. — Eh bien ? Qu'est-ce donc ? Avais-je tort de dire que la pièce est en morceaux ?

CHARLES. — Je n'ai jamais dit le contraire. C'est une assiette de porcelaine.

ÉDOUARD. — Tu en parles comme si ce n'était rien.

CHARLES. — Quand le mal serait encore plus considérable, il faudrait toujours prendre son parti.

ÉDOUARD. — Si j'étais à la place de maman, je ferais bien payer le dommage à ce maladroit.

CHARLES. — Ce serait un peu dur pour un domestique, qui n'a que ses gages pour s'entretenir.

ÉDOUARD. — Cela lui apprendrait à être plus attentif.

CHARLES. — Mais, Édouard, n'as-tu jamais fait de maladresse, et es-tu bien sûr que tu n'en feras jamais ?

ÉMILIE. — Quand ce ne serait que de jeter de l'eau bouillante sur les jambes.

ÉDOUARD à Émilie. — Pourquoi te mêler de ce qui ne te regarde pas ? (A Charles.) Si je casse quelque chose, au moins c'est notre bien.

CHARLES. — Je te demande pardon, mon cher Édouard. Le bien de nos parents n'est pas à nous. Nous ne possédons rien encore.

ÉDOUARD. — Si jamais tu deviens maître, je vois que tes domestiques pourront briser tout ce qu'ils voudront.

CHARLES. — Tout ce qu'ils voudront, dis-tu ? Je ne crois pas qu'il y ait des domestiques qui brisent quelque chose de gaieté de cœur. C'est toujours par un accident ; et à ce titre, il me semble qu'ils doivent trouver grâce.

ÉDOUARD. — Voilà une bonté rare, sans contredit. Un valet maladroit ne fera jamais de mal chez toi.

CHARLES. — Je l'espère. J'aurai soin de ne pas prendre de gens maladroits à mon service. Je mettrai tous mes soins à les bien choisir. Cependant, si l'un d'eux venait à casser quelque chose, je le lui pardonnerais, comme si je l'avais fait moi-même.

ÉDOUARD. — Mais il me semble que mon papa et ma maman doivent être informés lorsqu'il se brise quelque chose chez eux ?

CHARLES. — Aussi mon dessein est-il de les en instruire, mais en même temps de demander grâce pour le coupable.

ÉDOUARD. — Et qui est-il ? Est-ce John, est-ce Arthur ?

CHARLES. — Ni l'un ni l'autre. Si je te disais que c'est toi, mon frère ?

ÉDOUARD. — Moi ? Oh ! voici du nouveau.

CHARLES. — Lorsque tu es allé te promener ce matin, n'as-tu pas donné la pâtée à manger à ton chien dans une assiette de porcelaine ? Et n'as-tu pas mis cette assiette dans l'office sur un banc de bois ?



ÉDOUARD. — Cela est vrai, mais que s'ensuit-il ?

CHARLES. — Le domestique est allé chercher ce banc sans lumière, et, en le prenant, il a fait tomber l'assiette qui était dessus.

ÉDOUARD. — Eh bien ! est-ce ma faute ? Quel besoin avait-il d'aller fureter dans les ténèbres ?

ÉMILIE. — C'est ce qu'il fait tous les jours. Va, mon frère, tout le mal vient de toi. L'assiette n'était pas à sa place ; et le domestique ne pouvait pas deviner qu'elle fût sur un banc.

ÉDOUARD. — Vous parlez toujours, mademoiselle, de ce qui ne vous regarde pas. Mais écoute, Charles. Papa et maman n'ont rien entendu ; ils ne s'aviseront pas de trouver cette assiette et ils n'auront rien à dire.

CHARLES. — Comment donc, Édouard ? tu voulais tout à l'heure que nos parents fussent informés de l'accident, et tu veux à présent leur en faire

un mystère, parce que tu en es la cause ? Cela n'est pas juste. Tu en obtiendras facilement ton pardon : le cas est bien gracieux. Vois maintenant, mon frère, si nous devons vouloir tant de mal à un domestique de quelque légère étourderie, puisque nous en sommes si souvent coupables nous-mêmes.

Charles avait à peine fini, que M. et madame Grandisson sont descendus. Il leur a raconté l'aventure de la porcelaine avec tant d'agrément, d'esprit et de gentillesse, qu'il y a eu plus à rire qu'à se fâcher. Edouard a été enchanté de se voir si bien tirer d'affaire.

O maman, qu'on est heureux d'avoir un frère tel que mon ami ! J'espère bien que je trouverai aussi un bon avocat dans ma petite sœur, si j'avais jamais besoin de son éloquence pour me justifier de quelque faute auprès de vous.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 août.

Je n'ai pas aujourd'hui de nouvelles à vous dire, ma chère maman ; mais j'espère avoir demain des choses bien intéressantes à vous apprendre. C'est le jour de naissance de Charles. Édouard m'a dit que nous nous amuserions comme des rois, parce que son frère a coutume de donner, ce jour-là, une fête à tous les jeunes gens de notre âge qui demeurent dans les environs. Émilie prétend au contraire qu'il n'invitera personne cette année, et qu'il a déjà résolu d'employer l'argent que son père lui donnera pour sa fête, à acheter des livres amusants et instructifs. Je voudrais bien qu'il prit ce parti. La compagnie se retire lorsque la soirée est finie, au lieu que les livres restent toujours avec nous.

Je ne crois pas trahir sa confidence, en vous disant qu'il élève en secret un joli serin de Canarie pour le donner à sa sœur, jusqu'à ce qu'elle ait reçu celui que sa tante lui doit envoyer. Il l'accoutume depuis quelques jours à venir manger dans la main, et à voler hors de sa cage. Émilie ne s'attend pas à ce cadeau. Elle sera bien surprise en le recevant. Le serin commence déjà à répéter joliment son nom. Je veux aussi en élever un qui me répète sans cesse le vôtre et celui de ma sœur. Je n'en ai pourtant pas besoin pour penser à vous. C'est le plaisir que je me donne, lorsque je veux me trouver

aussi heureux que je puis l'être, étant si éloigné de ce que j'aime le plus dans l'univers.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 24 août.

O ma chère maman, que vous allez être contente de mon ami ! Il n'a point donné de fête à ses jeunes voisins avec l'argent qu'il a reçu de son père. Il en a fait un bien autre usage. Mais il faut d'abord que je vous rapporte un entretien qu'il a eu avec son papa.

Nous nous étions levés ce matin de fort bonne heure. Notre coutume est de lire tous les jours une ou deux histoires de l'Ancien Testament avant de descendre pour déjeuner, M. Grandisson est entré dans la chambre au milieu de notre lecture. Charles s'est levé aussitôt de sa chaise pour saluer son père et lui baiser la main.

CHARLES. — Je vous souhaite le bonjour, mon papa. Avez-vous bien reposé cette nuit ?

M. GRANDISSON. — Très-bien, mon fils ; et toi aussi, à ce que je vois ? Mais continue, je te prie ; je ne veux pas te troubler dans ta lecture.

CHARLES. — Je craindrais, mon papa, qu'il ne fût pas décent de lire devant vous lorsque vous me faites l'honneur de me rendre visite.

M. GRANDISSON. — Le devoir doit passer avant tout : j'aurai du plaisir à t'entendre.

CHARLES. — Je suis prêt à vous obéir.

Il est allé chercher un fauteuil pour son père, et il a repris sa lecture à haute voix. Lorsqu'elle a été finie, M. Grandisson lui a témoigné combien il était content de sa manière de lire. — C'est un talent beaucoup plus difficile à acquérir qu'on ne pense, a-t-il ajouté. La plupart des lecteurs, sans prendre garde au sens de ce qu'ils lisent, prononcent les mots en nasillant ou en chantant, et cela est fort pénible pour ceux qui les écoutent. On doit lire particulièrement l'histoire d'un ton naturel et sans affectation, comme si l'on faisait soi-même le récit. Mais c'est aujourd'hui ton jour de naissance, et je suis monté pour te faire mon compliment.

CHARLES. — Je vous remercie, mon papa. Permettez que je vous embrasse, et que je vous exprime ma reconnaissance. Ce jour rappelle à

mon souvenir tout ce que je dois à vos tendres soins et à ceux de ma chère maman.

M. GRANDISSON. — Nous en sommes déjà récompensés par ta bonne conduite. Continue, mon cher fils, à remplir tes devoirs ; et puisse le Ciel mettre le comble aux grâces qu'il nous accorde, en nous rendant témoins de ta félicité !

CHARLES. — Je vais travailler avec une nouvelle ardeur à me rendre digne de ce vœu. Daignez toujours m'honorer de vos sages leçons, et je tâcherai de ne rien négliger pour les suivre. Mais, mon papa, avant de commencer une nouvelle année de ma vie, j'ai besoin de votre pardon pour toutes les fautes que j'ai pu commettre dans les précédentes.

M. GRANDISSON. — Je ne me souviens pas d'avoir reçu de ta part aucun sujet de reproche : j'aime à te rendre ce témoignage, non pour t'enorgueillir, mais pour t'encourager dans le bien. Ce jour est un jour de bonheur ; je veux que tu le passes dans la joie. Je te donne ce que tu trouveras dans ce papier, pour l'employer, si tu le veux, à donner une fête à tes meilleurs amis. Il est déjà près de neuf heures. Achève de t'habiller, et descends avec Guillaume : ta mère nous attend. Adieu, je vais vous annoncer.

O maman, qu'il est doux de se rendre digne de l'affection d'un bon père ! Comme M. Grandisson paraissait enchanté de son fils ! Des larmes de joie et de tendresse nageaient dans ses yeux. Mais aussi qu'il doit être cruel pour de braves parents d'avoir des enfants indignes de leur amour ! Oh ! je veux toujours suivre l'exemple de mon ami. Dieu même doit l'aimer. Que j'aurais encore de choses à vous dire, si ma lettre n'était déjà trop longue ! mais vous n'en perdrez rien ; je vous les garde pour en commencer une autre demain en me levant. Que je voudrais être auprès de vous pour vous exprimer combien je vous aime ! J'ai toujours peur que mes lettres ne vous le disent pas assez. Oh ! si ma petite sœur pouvait vous le dire à ma place, elle qui a le bonheur de vous embrasser ! Oui, maman, recevez mes caresses dans les siennes. Nous ne faisons qu'un cœur à nous deux pour vous mieux chérir.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 25 août.

Je vais commencer cette lettre, ma chère maman, à l'endroit où je finis celle d'hier.

Avant de descendre pour déjeuner, Charles ouvrit le papier que venait de lui donner son père. Il y trouva quatre guinées. Jamais il ne s'était vu tant d'argent à la fois. Il réfléchit un peu en lui-même. — Guillaume, me dit-il enfin, je voudrais bien savoir ta pensée. Il y a ici aux environs peu de jeunes gens dont la société puisse nous faire plaisir. Ils sont la plupart si turbulents, que leur commerce en devient insupportable. Le jeune Friendly est le seul dont le caractère soit d'accord avec le mien, et il est parti depuis trois jours pour Londres avec sa mère. Que me conseilles-tu de faire de mon argent ? — Si j'étais à ta place, lui dis-je, je le garderais pour en acheter quelque chose d'utile. Trois ou quatre heures de jeux ou de dansé sont bientôt écoulées, au lieu que des estampes ou des livres nous amuseraient tous les jours. — Mais, reprit-il, cela ne te fera-t-il aucune peine que nous passions la soirée à nous amuser tout seuls, comme à l'ordinaire ? — Non sûrement, lui répondis-je, ta société me suffit pour être heureux. — En ce cas-là, répliqua-t-il en m'embrassant, je pourrai suivre ma première idée ; et à ces mots nous nous trouvâmes à l'entrée du salon. Madame Grandisson embrassa son fils avec toute la tendresse imaginable, et lui souhaita une heureuse fête. Après le déjeuner, nous restâmes seuls avec M. Grandisson. Charles prit la main de son père, et lui dit :

— Puis-je vous demander une chose, mon papa ?

M. GRANDISSON. — Quoi donc, mon fils ?

CHARLES. — Jugez-vous absolument essentiel que je donne une fête à mes jeunes voisins ?

M. GRANDISSON. — Cela ne dépend que de toi.

CHARLES. — Je puis donc faire ce qu'il me plaira de l'argent que vous avez eu la bonté de me donner ?

M. GRANDISSON. — Oui, mon fils.

CHARLES. — Cela étant, je sais bien comment célébrer ma fête.

M. GRANDISSON. — Veux-tu me mettre dans ta confidence ?

CHARLES. — Je ne demande pas mieux, mon papa : je crains cependant que vous ne désapprouviez mon projet.

M. GRANDISSON. — Non, mon fils, tu peux parler en toute sûreté. Je ne t'ai jamais vu faire un mauvais usage de ton argent ; tu es libre d'en faire

telle disposition que tu voudras : je l'approuve d'avance. Voyons, que veux-tu acheter ?

CHARLES. — Je vous demande pardon, mon papa, je n'ai besoin de rien. Grâce à vos bontés, j'ai de tout en abondance : je veux seulement que l'on se réjouisse à ma fête. Mais savez-vous qui j'ai choisi pour la célébrer ? ce sont les pauvres de notre voisinage. Je me suis fait donner une liste de toutes les honnêtes familles qui sont dans la nécessité. Combien ces pauvres malheureux se réjouiront du petit festin que je leur prépare ! Les fils de nos riches voisins, que j'aurais pu inviter, ont du superflu en tout aussi bien que moi ; et ceux que je veux régaler aujourd'hui, sont quelquefois des jours entiers sans pain. Comme ils seront joyeux du bon repas que je leur ferai faire ! Leur bonheur me fera plus de plaisir que tous les jeux auxquels j'aurais pu me livrer avec mes camarades. Mais c'est toujours à condition que cela ne vous déplaie point, mon papa.

M. GRANDISSON. — As-tu pensé, mon cher fils, que cela pourrait me déplaire ? Non, non, j'approuve en tout ce dessein généreux. Ta quatorzième année, que tu commences si bien, ne peut amener pour toi que des jours pleins de bonheur : la bonté de ton cœur ne restera pas sans récompense.

CHARLES. — Eh ! mon papa, je ne fais en cela que remplir mon devoir. Combien de grâces n'ai-je pas reçues du Ciel dans l'année qui vient de s'écouler ! n'est-il pas juste que j'en rende quelque chose à mes semblables ?

M. GRANDISSON. — Embrasse-moi, mon fils, et cours accomplir ton louable dessein. Tu peux donner tes ordres aux domestiques : je vais leur dire de t'obéir.

Que dites-vous de cela, ma chère maman ? Oh ! si j'étais aussi riche que M. Grandisson, je vous donnerais tout, maman, à vous et à ma petite sœur ; puis je vous en demanderais une petite partie pour être bienfaisant comme mon ami.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 27 août.

C'est hier, ma chère maman, que Charles donna son repas aux pauvres habitants de la paroisse. Ils eurent un bon rôti, du riz et des légumes. Jamais je n'ai eu tant de plaisir que de voir manger ces bonnes gens. La reconnaissance et la joie étaient peintes sur leur physionomie. Ils burent d'excellente bière à notre santé, toujours avec ce refrain : — Vive Charles Grandisson ! Charles avait souvent les yeux baignés de larmes de plaisir. Pendant le repas, il s'aperçut qu'un pauvre homme, presque aveugle de vieillesse, n'était pas assez bien servi à sa fantaisie. Il fit venir le fils du fermier qu'il plaça près de lui, en disant : Ayez soin de ce bon vieillard ; c'est le plus cher de mes convives : je veux le voir manger de bon appétit. Mon père, lui dit-il, vous avez la première place dans mon repas : il faut que ces jeunes gens honorent votre vieillesse, pour qu'on les honore à leur tour quand ils seront comme vous.



Quand le repas fut fini, Charles partagea entre eux le reste de son argent. Oui, maman, il leur donna tout ce qu'il avait reçu de son père. Vous imaginez quelles bénédictions on répandit sur lui. Il en fut si attendri qu'il ne put y tenir plus longtemps. Il me prit la main, et nous nous en allâmes sans pouvoir prononcer une parole. Ce ne fut qu'en rentrant à la maison qu'il me dit : Eh bien ! mon ami, peut-il y avoir un plus grand plaisir que de soulager les malheureux ? — Oh ! non, lui répondis-je en lui sautant au cou, tu ne pouvais me donner une fête plus agréable. Mon cœur était aussi ému

que le sien. Hélas ! pensais-je en moi-même, que les pauvres sont à plaindre ! Ils manquent souvent des premiers besoins de la vie, tandis que nous sommes assis tous les jours à une table couverte de friandises, où notre embarras n'est que de choisir ce qu'il y a de plus délicieux. J'en serai d'autant plus reconnaissant envers le Ciel de qui nous tenons ces faveurs, et j'en aurai d'autant plus de pitié pour ceux qui souffrent l'indigence. Oui, mon plus grand plaisir sera de les soulager, à l'exemple de mon ami.

Après le dîner, nous allâmes faire une petite promenade. Nous croyions passer le reste de la soirée entre nous dans nos amusements ordinaires. Quelle fut notre surprise, en arrivant à la maison, d'y trouver une nombreuse compagnie ! M. Grandisson avait invité les gentilshommes du voisinage et leurs enfants à venir célébrer avec lui la fête de son fils. Nous eûmes un joli concert, et ensuite un bal. Charles et sa sœur y firent des merveilles. Que j'aurais désiré savoir comme eux chanter et toucher du clavecin ! Mais vous le savez, maman, ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas eu de maîtres : vous n'étiez pas en état de m'en donner. Aujourd'hui que je peux partager les leçons de mes amis, je vais en profiter si bien que je puisse un jour les égaler pour vous plaire.

Je suis obligé de finir ici cette lettre, ma chère maman : on vient de m'appeler pour aller faire un tour dans la campagne. J'espère que cette promenade sera fort agréable, et j'aurai soin de vous en rendre compte. Mais j'allais oublier de vous dire que Charles fit hier présent à sa sœur de son joli serin, pour lui payer le bouquet qu'elle venait de lui donner. Émilie est déjà fort bien avec son oiseau. Il siffle pour elle de jolis airs que Charles lui a appris sur sa serinette. Je n'ai jamais vu de petite bête si drôle. Je voudrais que ma sœur vît tout le soin qu'en prend Émilie. Mais j'aimerais mieux encore être auprès d'elle pour l'embrasser, car je serais aussi auprès de vous, ma chère maman.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 28 août.

Nous n'avons pas eu hier autant de plaisir que nous l'avions pensé, ma chère maman. Le temps était assez beau lorsque nous sortîmes ; mais il commença bientôt à tomber une grosse pluie, en sorte que nous fûmes

obligés d'entrer dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage. Édouard grognait entre ses dents, Émilie était triste ; et s'il faut vous l'avouer, je n'étais pas trop content moi-même. Charles, qui sait toujours prendre son parti, était le seul que ce contre-temps n'eût pas affecté, comme vous allez le voir par notre entretien.

ÉDOUARD. — Il est bien malheureux que cette pluie soit venue. Nous ne pourrons plus avoir de plaisir.

CHARLES. — Nous prendrons ici le thé. La pluie cessera peut-être. Sinon il sera facile d'envoyer chercher la voiture, pour que ma sœur n'aille pas dans l'humidité.

ÉMILIE. — Je te remercie, mon frère. Mais j'aimerais mieux qu'il fit sec.

CHARLES. — Je le conçois. Ta promenade en serait plus agréable. Mais notre jardinier désirait ce matin la pluie, parce que les plantes et les arbres en ont un grand besoin. De ses vœux ou des tiens, lesquels méritent le plus d'être exaucés ?

ÉDOUARD, avec un sourire moqueur. — Ceux du jardinier, sans doute.

CHARLES. — Oui, vraiment, car s'il ne pleuvait pas, les arbres auraient beaucoup à souffrir de la sécheresse. Et ne serais-tu pas bien fâché s'il ne venait pas de fruits ? Que deviendraient les malheureux si la chaleur étouffait le blé sur la terre, et que la disette des moissons fît renchérir le pain ?

ÉMILIE. — Oh ! ils seraient bien à plaindre.

CHARLES. — Réjouis-toi donc de la pluie qui détourne d'eux ce malheur. Tu y trouveras d'autres plaisirs toi-même. Tu verra comme la verdure paraîtra demain plus fraîche et plus brillante, comme les fleurs de notre parterre auront repris de nouvelles couleurs.

ÉMILIE. — Allons, voilà qui est fait. Je ne me fâche plus contre la pluie. Elle n'a qu'à tomber, sans craindre que je m'en formalise.

ÉDOUARD. — Un jour de moins ne faisait pas grand'chose. Il aurait bien mieux valu qu'elle ne fût arrivée que cette nuit ou demain. Nous aurions pu nous promener aujourd'hui.

CHARLES. — Ceux qui se mettront cette nuit ou demain en voyage aiment mieux qu'elle tombe à présent. Pourquoi veux-tu que le temps se gouverne de préférence à ta fantaisie ?

ÉMILIE. — Charles a raison. Nos désirs sont si contraires les uns aux autres, qu'il n'est pas possible que tout le monde soit satisfait.

CHARLES. — Crois-moi, nous serions bien malheureux, si toutes nos prières étaient exaucées. Et pour en revenir au temps qu'il fait, qu'est-ce que c'est que de nous priver pour un jour de nos plaisirs, en comparaison du bien que cette pluie va produire pour les autres, et pour nous-mêmes ?

ÉMILIE. — Mais regarde, les pauvres oiseaux ! Je les plains.

CHARLES. — Ils sauront bien se mettre à l'abri, si la pluie leur déplaît. D'ailleurs, à ce que dit mon papa, leurs plumes ont une espèce d'huile qui les empêche de se mouiller.

ÉMILIE. — Ah ! j'en suis bien aise. Il me semble que tout est arrangé bien sagement.

La pluie ne fit que devenir plus forte. Heureusement madame Grandisson ne nous avait pas oubliés ; et nous vîmes arriver la voiture qui venait à notre rencontre. Nous fûmes bientôt de retour à la maison. Émilie alla s'amuser avec son serin. Charles et moi nous fîmes une partie de volant, pour remplacer l'exercice de la promenade. Pour Édouard, il fut toujours grognon ; et il ne sut imaginer autre chose, pour se consoler, que de tracasser son chien. C'est une bonne leçon qu'il me donne. Je vois que lorsqu'on prend de l'humeur à la moindre contradiction qu'on éprouve, on court le risque d'être souvent malheureux. Allons, je tâcherai de m'accommoder de mon mieux à tous les contre-temps qui pourront m'arriver. Il en est un pourtant qui me paraît toujours bien sensible, c'est de-vous tendre les bras, sans pouvoir vous embrasser, vous, ni ma petite sœur. Je pense mille fois par jour que vous me tendez aussi les vôtres. Mais, hélas ! nous ne pouvons nous atteindre que par nos sentiments. Eh bien ! qu'ils soient assez vifs et assez tendres pour nous réunir.

GUILLAUME D***A SA MÈRE

Le 29 août.

Il faut, ma chère maman, que je vous raconte une drôle d'histoire qui nous est arrivée hier au soir.

Il y avait à peine une demie-heure que nous étions couchés, lorsque nous entendîmes un grand bruit. Qu'est-ce cela ? dis-je à mon ami. Je ne sais, me répondit-il. Ce sont peut-être des voleurs ? repris-je. Et au même instant nous entendîmes Édouard pousser un cri aigu. Charles sauta aussitôt de son

lit, prit quelques légers vêtements ; et saisissant son épée : Suis-moi, Guillaume, me dit-il. C'est dans la chambre d'Édouard. J'allumai un flambeau à notre lampe de nuit, et nous montâmes dans la chambre de son frère pour voir ce que cela pouvait être. Charles ne montrait pas la moindre frayeur ; mais moi, pour vous dire la vérité, je tremblais de tout mon corps. En entrant dans la chambre d'Édouard, nous le trouvâmes étendu à terre, couvert d'une table qui était tombée sur lui, avec ses livres et ses papiers. Après l'avoir aidé à se relever, Charles lui dit : Que t'est-il donc arrivé, mon frère ?

ÉDOUARD. — Je n'en sais rien. Mais je viens d'avoir une terrible peur !

CHARLES. — Et par quel hasard te trouves-tu à terre ?

ÉDOUARD. — Je vais te le dire. Mais laisse-moi un peu revenir à moi.

GUILLAUME. — As-tu vu quelqu'un ? Sont-ce des voleurs ?

ÉDOUARD. — Non je ne le crois pas. Mais je ne sais encore ce que c'est.

CHARLES. - Et pourquoi as-tu poussé un cri si affreux ?



ÉDOUARD. — Tu en aurais bien fait autant si tu avais été à ma place. Je ne sais comment je suis tombé du lit. C'est un esprit qui m'a poussé.

CHARLES. — Y penses-tu, Édouard ?

ÉDOUARD. — Il revient un esprit, te dis-je !

CHARLES. — Je craignais qu'il ne te fût arrivé quel que chose de fâcheux. Je vois à présent que ce n'est plus qu'un sujet de rire. Mais te voilà tout effaré. Guillaume est aussi tout hors de lui-même. Je vais vous chercher un peu d'eau de mélisse. Il est à propos d'en prendre quelques gouttes.

ÉDOUARD. — Ne descends pas tout seul. Appelle un domestique.

CHARLES. — Je n'en ai pas besoin. Gardons-nous de faire du bruit, de peur que mon papa et ma maman ne se réveillent.

GUILLAUME. — Est-ce que tu oseras parcourir la maison sans avoir personne avec toi ?

CHARLES. — Et pourquoi non, mon ami ? Que veux-tu que je craigne ?

ÉDOUARD. — Je ne suis pas plus poltron que toi, et cependant je n'oserais en faire autant. Écoute donc, Charles.

GUILLAUME. — Bon ! Il est déjà loin. Il est sorti d'un air délibéré. Franchement, il a bien du courage. Mais, Édouard, comment la chose est-elle arrivée ?

ÉDOUARD. — Je te le dirai, quand Charles sera revenu.

GUILLAUME. — Tiens, le voici déjà de retour !

ÉDOUARD. — N'as-tu rien vu, mon frère ?

CHARLES, avec un sourire. — Je, te demande pardon. J'ai vu l'allée, l'escalier, mon armoire et cette bouteille. Allons, prenez un peu de cette eau fortifiante. Elle vous donnera du courage pour attendre l'esprit.

ÉDOUARD. — Je te prie de ne point badiner là-dessus.

CHARLES. — Pourquoi non ? C'est justement avec les esprits qu'il faut badiner.

GUILLAUME. — C'est que tu ne crois pas qu'il en revienne.

CHARLES. — Il est vrai. Mais dis-nous un peu, Édouard, par quelle aventure sommes-nous tous les trois hors de notre lit à l'heure qu'il est ? Et d'abord, qui t'a fait sortir du tien ?

ÉDOUARD. — C'est l'esprit, te dis-je.

CHARLES. — C'est plutôt un rêve que tu auras fait.

ÉDOUARD. — Non certes, j'étais bien éveillé.

CHARLES. — Raconte-moi donc ton histoire.

ÉDOUARD. — La voici. Tu sais que je n'aime pas à dormir avec de la lumière dans ma chambre. Je venais d'éteindre mon flambeau et de me mettre au lit, lorsque j'ai entendu marcher doucement sur le plancher. Je me suis relevé sur mon séant ; et, en écartant le rideau, j'ai vu clairement dans

ce coin deux lumières qui étaient tantôt grandes et tantôt petites, et qui se remuaient.

CHARLES. — C'est un éblouissement qui t'aura pris, sans doute.

ÉDOUARD. — Vraiment oui, un éblouissement ! C'est une chose que j'ai vue comme je te vois.

CHARLES. — Eh bien ! ensuite ?

ÉDOUARD. — Je me suis tenu tranquille, sans oser souffler. Alors les lumières se sont éteintes, et j'ai entendu trotter dans la chambre ; puis, il s'est fait un bond violent contre la porte.

GUILLAUME. — Le seul récit me rend tout transi.

ÉDOUARD. — Charles a beau se tenir ferme, il aurait été aussi troublé que moi.

CHARLES. — Mais pourquoi n'as-tu pas appelé pour demander de la lumière ?

ÉDOUARD. — Est-ce que je le pouvais ? L'oppression m'avait fermé la bouche. Tout a demeuré tranquille un moment. Mais bientôt j'ai entendu quelqu'un se glisser contre le mur, et, tout de suite après, à la faible lueur de la lune, j'ai vu un grand fantôme blanc contre les rideaux de la fenêtre. Il paraissait, de moment en moment, devenir plus grand et plus gros. J'ai mis la main sur mes yeux, dans la crainte de voir quelque chose d'effroyable ; et j'ai voulu hasarder de descendre doucement du lit, et de m'esquiver hors de la chambre. Le fantôme, à ce qu'il m'a semblé, s'est mis à bondir, et il est venu droit à moi. Alors, dans ma frayeur, je suis tombé contre ma table, et je l'ai renversée sur moi, en poussant un cri qui est allé jusqu'à vous. Mais doucement ! je crois l'entendre encore.

GUILLAUME. — Il me semble aussi que j'ai entendu remuer quelque chose près du bureau.

CHARLES. — Je parie que c'est un rat qui s'est caché dessous.

ÉDOUARD. — Mais un rat n'est pas blanc ; et ce que j'ai vu est au moins aussi gros que notre chien de basse-cour.

CHARLES. — Nous n'avons qu'à chercher. S'il est ici, il faut bien qu'il se montre.

Charles se mit alors à fureter dans tous les coins. Il visita la ruelle, et regarda sous la commode, sous le secrétaire et sous le bureau. Voici l'esprit, s'écria-t-il enfin. Je l'ai trouvé. Et qu'est-ce que c'était que cet esprit ? Oh ! devinez, ma chère maman. C'était un gros chat blanc du fermier, qui sûrement s'était glissé, à la dérobee, dans la maison, et était monté dans la

chambre d'Édouard. Il nous échappa alors à tous les trois un grand éclat de rire. Charles plaisanta fort joliment son frère sur sa crédulité ; et le chat se sauva brusquement, aussitôt qu'il vit la porte ouverte. Édouard semblait confus de cette aventure. Je ne puis comprendre, dit-il, comment le chat a pu me paraître d'une grandeur si épouvantable. — C'est le propre de la frayeur, répondit Charles, de nous représenter les choses tout autrement qu'elles ne sont en effet, et surtout de les grossir à notre imagination. — Mais les deux flambeaux, je les ai bien vus ? — Je le crois. C'étaient les yeux du chat, qui te semblaient plus grands, ou plus petits, selon qu'il ouvrait ou fermait les paupières. Crois-moi, il en est de tous les esprits dont les sots se font peur, comme du chat de notre histoire. Lorsqu'on remonte à la cause, on voit qu'elle est toute naturelle.



Après cette conversation, nous retournâmes nous coucher ; et nous avons dormi fort tranquillement le reste de la nuit. Ce matin, à déjeuner, nous avons régalé M. et madame Grandisson de l'histoire de notre revenant. Ils ont donné des louanges à la résolution et au sang-froid de Charles. Il est vrai que je n'ai jamais vu sa présence d'esprit en défaut. Pour Édouard et moi, nous n'avons pas été les derniers à rire de notre faiblesse. Je suis honteux, en vérité, de n'avoir pas eu plus de courage. J'espère que cette

historiette amusera ma petite sœur, et qu'elle pourra lui donner, en pareille occasion, un peu plus de hardiesse que n'en a eu son frère.

Adieu, ma chère maman, vous ne m'écrivez pas aussi souvent que je le désire, et que j'en aurais besoin. Émilie me parle souvent de ma sœur. Elle voudrait savoir si vous en êtes toujours aussi contente. Donnez-moi de ses nouvelles, je vous en conjure, pour satisfaire ma tendresse, et l'intérêt que ma jeune amie daigne prendre à une petite personne que j'aime tant. Je l'embrasse par votre bouche, pour lui faire mieux sentir toute l'affection que j'ai pour elle.

MADAME D*** A SON FILS

Le 6 septembre.

Je suis fort sensible, mon cher fils, au tendre reproche que tu me fais de ne te pas écrire assez souvent. Je n'aurais point d'occupation plus agréable si j'étais libre de m'y abandonner ; mais tu dois aisément concevoir combien mon temps est rempli par tous les détails de mon ménage, et surtout par les soins qu'exige de moi ta petite sœur. Je suis obligée de l'instruire moi-même, puisque je ne suis pas assez fortunée pour lui donner les maîtres dont elle aurait besoin. Il est vrai que je me trouve bien dédommée de mes peines par ses heureuses dispositions. Elle apprend tout avec la plus grande facilité ; rien ne rebute son courage, et je suis chaque jour étonnée des progrès que fait son intelligence. Ses sentiments ne me donnent pas moins de satisfaction : il serait difficile d'avoir un cœur plus droit et plus sensible. Tout ce que tu m'écris de temps en temps sur Émilie, lui fait infiniment de plaisir. La jolie lettre que cette charmante demoiselle écrivit à sa mère au sujet des pauvres incendiés, et dont tu m'as envoyé copie, a fait la plus vive impression sur ta sœur ; elle ramène chaque jour la conversation sur ce chapitre.

O ma chère maman, me disait-elle hier, si j'avais été riche, j'aurais bien fait comme Émilie ! Qu'elle doit avoir eu de plaisir à secourir ces pauvres demoiselles Falston ! — Oui, ma fille, lui répondis-je, elle a dû être bien heureuse, et je le suis aussi de voir que tu sais prendre part aux peines des autres : c'est une preuve que tu as un bon cœur ; et tu mérites par ces sentiments que les autres prennent aussi du plaisir à partager tes chagrins.

Ces dispositions affectueuses sont nécessaires entre les hommes pour se soulager mutuellement dans leurs peines. — Ce que vous dites là, maman, est bien vrai, me dit-elle. Lorsque j'ai du chagrin, et que mes petites amies en paraissent affligées, il ne m'en coûte pas la moitié tant pour me consoler ; et puis encore il y a cela de bon, que je les en aime davantage : ce qui fait toujours plaisir.

N'est-ce pas là, mon fils, un sentiment bien délicat, et d'une expression charmante par sa naïveté ? Elle en a tous les jours de semblables, qui m'attendrissent jusqu'aux larmes.

Je ne suis pas moins touchée de ceux que tu me témoignes dans tes lettres : je sens qu'ils viennent du fond de ton cœur, et je les recueille avec joie dans le mien ; ils adoucissent ma mélancolie. Je vois que je n'ai pas tout perdu sur la terre en perdant mon époux, puisque mes enfants me restent pour me chérir aussi tendrement que je les aime. Oui, c'est vous deux que je charge du soin de mon bonheur : ce soin ne vous sera pas pénible, puisqu'il me suffit de vous voir heureux par vos vertus.

Toutes les lettres que je reçois de madame Grandisson sont pleines des témoignages les plus avantageux sur ton compte. L'amitié qui nous unit a sans doute un peu de part à ces éloges ; cependant j'aime à croire que tu sens assez vivement le prix de ses bontés pour ne rien faire qui puisse t'attirer des reproches sur ta conduite : il te serait bien honteux de les mériter, ayant continuellement sous les yeux un modèle aussi parfait que Charles. L'attachement qu'il a pris pour toi me flatte infiniment. On ne sent jamais une vive inclination pour ceux qui ne méritent point d'estime. Continue de suivre les bons exemples de ton ami : un jeune homme doué de qualités si nobles doit t'inspirer une louable émulation, et tu ne peux répondre à sa tendresse qu'en cherchant à devenir digne de l'aimer.

Je vois que ton cœur souffre de ne pouvoir imiter sa bienfaisance. Il me serait bien doux de te mettre en état d'exercer cette touchante vertu. Cultiva-la toujours dans ton sein, jusqu'au moment où la fortune te permettra de suivre des mouvements aussi généreux. En attendant, mon fils, reçois le peu d'argent que je t'envoie. Je souhaiterais pouvoir t'en offrir davantage ; mais c'est tout ce que l'état de mes affaires laisse en ce moment à ma disposition. J'ai fait remettre à M. Grandisson tout ce qu'il a bien voulu avancer pour tes besoins : ceci est uniquement destiné à tes plaisirs, et je suis sûre que tu sauras les trouver dans l'emploi le plus digne d'un cœur sensible et généreux. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse avec tous les

transports d'une mère qui n'attend sa félicité que de la tendresse et des vertus de ses enfants.

GUILLAUME D***A SA MÈRE

Le 12 septembre.

Je vous remercie mille fois, ma chère maman, du cadeau que vous m'avez envoyé. Comment ! vous dites que c'est peu de chose ! Oh ! non : permettez-moi de vous contredire, je trouve que c'est beaucoup. Vous n'êtes pas riche, il s'en faut, et vous me faites présent de deux guinées pour mes plaisirs. N'est-ce pas bien plus que si vous étiez dans l'opulence, et que vous m'eussiez donné dix fois davantage ? Hélas ! je crains que vous ne vous soyez mise dans la gêne pour m'enrichir : cette pensée trouble la joie que j'aurais eue de recevoir des marques de votre bonté. Soyez au moins persuadée que je sens toute la valeur de ce don, et que je saurai en faire un emploi dont vous ayez sujet d'être satisfaite.

Je vous avoue que j'ai senti un peu d'orgueil à instruire Émilie de ce que vous m'apprenez de ma petite sœur. Il me semble que je serais plus fier de ses perfections que de celles que je pourrais acquérir. Émilie m'a paru flattée que sa conduite ait mérité votre approbation : elle devient tous les jours plus sensée et plus aimable. Puisque ma petite sœur fait si bien son profit de ce que je vous écris sur le compte de mon amie, je vais vous rapporter une autre aventure qui lui est arrivée. Franchement, il y a d'abord un peu de sa faute ; mais la suite lui en fait trop d'honneur pour que je n'aie pas du plaisir à vous raconter la chose comme elle s'est passée.

La pauvre enfant était hier dans le salon avec Édouard. Ils s'amusaient à jouer tour à tour de petits airs sur le clavecin. Vous saurez qu'il y a dans ce salon une armoire en laque, remplie des porcelaines les plus précieuses. Émilie eut la curiosité de l'ouvrir pour regarder des figures chinoises dont on venait de faire présent à M. Grandisson. Elle en prit une dans ses mains, afin de la considérer de plus près. Édouard, qui songe toujours à faire des malices, lui dit brusquement, pour l'attraper, qu'il entendait descendre sa mère. Émilie, craignant d'être prise sur le fait, n'eut rien de plus pressé que de remettre la porcelaine dans l'armoire ; mais en retirant son bras avec précipitation, elle fit tomber une tasse qui se rompit en mille morceaux. Elle

fut saisie de consternation en voyant ce malheur ; elle savait que cette tasse était du plus grand prix, et que sa maman la conservait avec un soin extrême, parce qu'elle faisait partie d'un service de déjeuner qui lui venait de la meilleure de ses amies. Édouard quitta son clavecin au cri de douleur que laissa échapper Émilie ; et voici l'entretien qu'ils eurent ensemble :

ÉDOUARD. — Vraiment, tu viens de faire là un beau chef-d'œuvre. Je ne voudrais pas être à ta place.

ÉMILIE. — O mon frère, tu vois que je suis assez affligée ! Ne m'effraye pas davantage, je t'en supplie ; donne-moi plutôt un bon conseil.

ÉDOUARD. — Quel conseil veux-tu que je te donne ? Quand tu irais chez tous les marchands, tu ne trouverais pas une tasse comme celle-là : il n'y a d'autre moyen que de t'embarquer pour la Chine, afin d'y chercher sa pareille.

ÉMILIE. — Quel plaisir prends-tu à me tourmenter par tes railleries ?

ÉDOUARD. — Mais aussi, pourquoi fureter dans l'armoire ?

ÉMILIE. — Cela ne t'arrive jamais, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD. — C'est de toi qu'il s'agit. Avais-tu besoin de toucher à cette porcelaine ?

ÉMILIE. — Il est vrai : j'ai mal fait. Cependant, si tu ne m'avais donné une fausse peur, je n'aurais rien cassé.

ÉDOUARD. — Ce déjeuner de porcelaine qui faisait tant de plaisir à maman, le voilà décompleté. Autant vaudrait qu'il n'en restât plus une seule pièce.

ÉMILIE. — Je donnerais tout au monde pour que cela ne fût pas arrivé.

ÉDOUARD. — Oh oui, désole-toi, cela t'avancera de beaucoup.

ÉMILIE. — O mon frère, que tu es cruel ! Charles ne me tourmenterait pas ainsi.

ÉDOUARD. — Eh bien, ne pleure pas davantage : je vais te dire ce qu'il faut faire.

ÉMILIE. — Voyons, dis-moi cela, mon ami.

ÉDOUARD. — Personne au monde n'a entendu ce qui vient d'arriver. Nous n'avons qu'à ramasser les morceaux, et les mettre l'un à côté de l'autre dans l'armoire ; maman n'y regardera pas de ce matin. Pendant le dîner, tu pourras dire que tu as entendu des porcelaines tomber dans l'armoire ; je soutiendrai la même chose : maman ira faire sa visite, et sans doute elle imaginera que la porcelaine est tombée d'elle-même.

ÉMILIE. — Non, mon frère, voilà ce que je ne ferai point.

ÉDOUARD. — Et pourquoi donc ? tu n'accuses personne.

ÉMILIE. — N'importe : c'est un mauvais expédient. Dire un mensonge, c'est pis encore que de casser la porcelaine.

ÉDOUARD. — A la bonne heure. Je te donne un moyen de sortir d'embarras ; tu ne veux pas en profiter : ce sont tes affaires.

ÉMILIE. — Hélas ! que vais-je devenir ?

ÉDOUARD. — Je crains pour toi. Mais je suis bien bon de m'en mettre en peine ; tu ne demandes qu'à être punie.

ÉMILIE. — Oui, j'aime mieux être punie que de tromper maman. Je vais la trouver. Je lui dirai la faute que j'ai commise, et le malheur qui m'est arrivé ; je lui demanderai pardon, en lui promettant de ne plus toucher de ma vie à la clef de son armoire.

Émilie était prête à sortir quand elle vit sa mère entrer dans la chambre. Elle s'arrêta toute déconcertée ; elle rougit, elle pâlit : son visage devint de toutes les couleurs ; et, avant de pouvoir dire un seul mot, il lui échappa un torrent de larmes. Elle s'attendait à recevoir de vifs reproches. Quelle fut sa surprise, lorsque madame Grandisson, qui avait tout entendu, la prit tendrement dans ses bras, et lui dit, en la caressant : — Tu es une bonne fille, ma chère Émilie. Je ne sais pas ce que tu as brisé ; mais quand ce serait le morceau le plus précieux, je te le pardonne en faveur de ta franchise et de ta confiance. Pour vous, monsieur, continua-t-elle, en s'adressant à Édouard, montez dans votre chambre pour y méditer sur la leçon que votre jeune sœur vous a donnée. Vous êtes bien heureux que votre père n'en soit pas instruit ; il serait plus sévère que moi. Allez, et rougissez de votre menterie. Je vois que je ne puis plus compter désormais sur vos paroles, et que je puis toujours m'en rapporter à celles de ma fille.



Vous voyez, maman, combien Émilie fut récompensée de n'avoir pas suivi les mauvais conseils d'Édouard, car elle aurait payé cher son mensonge, puisque madame Grandisson avait tout entendu. Le récit de cette aventure ne sera pas, je crois, inutile à ma petite sœur. Ce n'est pas que je la soupçonne d'avoir jamais l'idée de vous tromper. Que le Ciel m'en préserve ! Mais c'est un nouvel encouragement pour persister dans les bons principes qu'elle a reçus de vous. Ah ! qu'elle est heureuse de pouvoir les recueillir de votre propre bouche ! Hélas ! il y a bien longtemps que je ne jouis plus de ce bonheur. La mer, en grondant, me sépare de ce que j'ai de plus cher au monde. Oh ! quand pourrai-je vous embrasser ? quand pourrez-vous nous voir, ma petite sœur et moi, tous deux à vos genoux pour vous témoigner à l'envi notre tendresse ?

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 16 septembre.

O ma chère maman ! tout le monde est ici dans la plus grande consternation. Charles est sorti ce matin de bonne heure à cheval, suivi d'un domestique, pour aller rendre visite à un de ses amis à deux lieues du château. Eh bien, il n'est pas encore de retour. Son père lui avait recommandé d'être revenu avant cinq heures, et il en est déjà plus de neuf. Jamais il n'avait désobéi aux ordres de ses parents. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur. La nuit est fort sombre. Il fait un brouillard affreux. M. Grandisson vient de faire partir un valet de chambre pour avoir des nouvelles de son fils. Avec combien d'impatience j'attends son retour !

Onze heures.

Quelle désolation ! le valet de chambre est revenu de la maison où Charles est allé passer la journée. Charles en était parti avant quatre heures avec son domestique. Que sera-il devenu ? S'est-il égaré dans la forêt ? Est-il tombé de son cheval ? Que sais-je ? des voleurs l'auront peut-être assassiné. O ciel ! madame Grandisson en mourra. Émilie ne fait que pleurer. Édouard court à grands pas, comme un fou, sur l'escalier et dans la cour. M. Grandisson cherche à consoler sa femme ; mais on voit bien qu'il est lui-même au désespoir. Il vient d'envoyer des hommes à cheval par divers chemins, pour tâcher de retrouver le pauvre Charles. Si ce n'était la crainte d'abandonner son épouse dans la douleur où elle est plongée, il aurait déjà volé à la recherche de son fils. Oh ! si j'étais allé avec mon ami ! J'aurais du moins partagé tous ses périls. Madame Grandisson a voulu que je restasse au château, à cause d'un petit rhume que j'ai. Si je l'en avais bien priée, elle m'aurait peut-être laissé partir avec lui. Je suis bien malheureux. Je ne sais comment je supporte mon chagrin. Je ne puis plus tenir la plume. Je ne vois pas ce que j'écris.

Une heure du matin.

Point de Charles encore. Personne ne s'est mis au lit. Comment pourrait-on reposer ? Les domestiques se tordent les bras de douleur. Édouard et

Émilie crient sans cesse : O mon frère, mon frère ! Et cela m'afflige encore davantage. Oh ! s'il était bientôt jour !

Six heures et demie du matin.

Dieu soit loué, maman, nous avons des nouvelles de Charles. Le domestique qui le suivait vient de rentrer. Il n'est point arrivé d'accident à mon ami. Ce n'est pas sa faute s'il nous a causé tant d'inquiétudes. Il ne s'est laissé retenir si tard ni par la négligence, ni par le plaisir. Loin de mériter qu'on le blâme, il est bien digne des plus grandes louanges. Oh ! quand vous saurez son aventure ! Mais M. Grandisson veut absolument que nous allions tous nous reposer pendant quelques heures, pour nous remettre du trouble et de la fatigue que nous avons ressentis cette nuit. Il faut bien obéir. Adieu, maman, jusqu'à mon réveil. Mon premier soin sera de vous écrire. J'en serai debout deux heures plus tôt.

Neuf heures.

Je vais tout vous raconter, ma chère maman, d'après le récit que nous en a fait le domestique.

Son jeune maître et lui s'étaient mis en route avant quatre heures, comme je vous l'ai marqué, pour être de retour au moment que M. Grandisson leur avait prescrit. A peine avaient-ils fait le quart du chemin, que le temps commença tout à coup à s'obscurcir. Il survint un brouillard si épais, qu'on ne pouvait rien distinguer à six pieds de distance. Charles, qui est naturellement courageux, ne s'en mit point en peine. Ils continuaient leur route au grand trot, lorsqu'ils aperçurent au devant de leurs pas un homme étendu sur le chemin.

— Qu'est ceci ? dit Charles en arrêtant son cheval.

— C'est apparemment quelqu'un qui a trop bu d'un coup, reprit le domestique. Allons toujours, mon cher maître.

— Non, reprit Charles : si c'est un homme pris de vin, il faut au moins le retirer de l'ornière, pour qu'une voiture ne l'écrase pas dans l'obscurité. Il n'avait pas dit ces paroles, qu'il était déjà descendu de cheval. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en s'approchant du malheureux, il aperçut un vieux officier en habit d'uniforme ! Il avait à la tête une large blessure, le sang coulait en abondance. Charles lui adressa la parole ; mais il n'en reçut aucune réponse.

— C'est un homme mort, s'écria le domestique, qui était aussi descendu de cheval.

— Non, non, il vit encore, dit Charles. C'est qu'il est évanoui. O Ciel ! qu'allons-nous faire ?

— Que ferions-nous en effet ? répondit le domestique. Il faut continuer notre chemin. Nous nous arrêterons au premier village pour envoyer à son secours.

— Que vous êtes impitoyable ! John, reprit Charles avec vivacité. Avant que les personnes que nous pourrions envoyer fussent rendues ici, le pauvre blessé serait déjà mort. Voyez combien de sang il a perdu. Attachez nos chevaux à ces arbres. Il faut nous-mêmes lui donner tous les secours qui sont en notre pouvoir.

— Comment, monsieur, dit John, y pensez-vous ? La nuit va nous surprendre. Jamais avec ce brouillard il ne nous sera possible de retrouver notre chemin.

CHARLES. — Eh bien ! nous resterons ici.

JOHN. — Et vos parents ? Vous figurez-vous leur inquiétude ?

CHARLES. — Oh ! tu as raison ; je n'y songeais pas.

Charles allait remonter à cheval ; mais en tournant vers l'officier ses yeux pleins de larmes, il se sentit arrêté par un pouvoir secret. — Non, malheureux vieillard, s'écria-t-il, je ne t'abandonnerai pas dans cette cruelle situation. Mes parents ne sauraient s'en fâcher. Je ne laisserai pas ainsi périr un de mes semblables sans avoir fait tous mes efforts pour le secourir.

En disant ces mots, il dépouilla précipitamment son habit et déchira sa veste par la moitié.

JOHN. — Que faites-vous donc là, mon cher maître ?

CHARLES. — Il faut lui bander le front pour arrêter le sang.

JOHN. — Mais, monsieur...

CHARLES. — Ne m'en dis pas davantage, et viens m'aider.

Il plia aussitôt son mouchoir en quatre, et l'appliqua sur la tête ensanglantée du vieillard. Puis d'un côté de sa veste replié dans sa longueur, il assujettit de son mieux le bandage avec quelques épingles. Ensuite, aidé de John, il tira le malheureux de l'ornière, et le porta sur le gazon.



— Que ferons-nous maintenant, monsieur ? lui dit John.

CHARLES. — Il faut que vous couriez au galop vers le premier village pour amener des gens qui transportent le pauvre blessé dans quelque ferme. Je les payerai de leurs peines. Je reste ici en vous attendant.

JOHN. — Que le Ciel me préserve de vous obéir ! Non, je n'en ferai rien, mon cher maître. Moi ! que je vous laisse tout seul dans cet endroit écarté ! M. votre père ne me le pardonnerait de sa vie.

CHARLES. — Je prends tout sur moi, et je vous l'ordonne.

JOHN. — Allons, monsieur, puisque vous me l'ordonnez si expressément, je n'ai plus rien à répliquer. Mais souvenez-vous au moins...

CHARLES. — Je me souviendrai de tout. Partez.

John se mit aussitôt à courir de toute la vitesse de son cheval. Il trouva à quelque distance une chaumière, où deux hommes travaillaient à des ouvrages d'osier, au milieu de plusieurs femmes et d'une troupe d'enfants. Il ouvrit la porte ; et s'adressant au chef de la famille, il le supplia de venir avec son fils aîné au secours d'un vieux officier qui était tombé sur le chemin, et qui nageait dans son sang. Ils montrèrent d'abord quelque

répugnance à sortir dans un temps si sombre sur la parole d'un inconnu. Mais enfin, persuadés par les larmes de John et par l'air de sincérité qui éclatait dans ses protestations, ils allèrent chercher un espèce de brancard, et le suivirent.

Dans cet intervalle, Charles n'avait pas quitté un instant le vieillard ; et à force de soins, il était parvenu à lui faire reprendre l'usage de ses sens.

— Oserai-je vous demander qui vous êtes, monsieur, lui dit-il aussitôt qu'il lui vit ouvrir la paupière, et par quel accident vous vous trouvez dans cet état ?

— Mon nom est Arthur, répondit le vieillard d'une voix faible et tremblante. Je suis major dans le trente-troisième régiment. J'étais sorti de chez moi pour faire un tour de promenade. Mon cheval a fait un faux pas dans cette ornière, et m'a entraîné dans sa chute. Ma tête a porté sur une pierre. J'ai voulu me relever. La douleur que j'ai ressentie, la perte de mon sang et la faiblesse de l'âge m'ont fait retomber sans connaissance. Je ne sais plus ce qui m'est arrivé depuis ce moment. Mais vous, aimable enfant, qui vous montrez si sensible à mon malheur, est-ce vous qui avez pansé ma tête et qui me sauvez de la mort ?

CHARLES. — Oui, monsieur, c'est moi qui ai eu le bonheur de pouvoir vous servir. J'avais un domestique à ma suite. Je viens de l'envoyer dans le premier village pour vous procurer un logement et des secours plus nécessaires que les miens.

LE MAJOR. — Quoi ! vous avez eu le courage de rester près de moi, malgré la solitude et l'obscurité ! Si jeune encore, vous m'avez prodigué les soins les plus bienfaisants ! Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas !

CHARLES. — Vous ne m'en devez aucune, monsieur. Je n'ai fait que mon devoir ; et si je puis vous être encore utile, je m'estimerai trop heureux.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de John avec les deux paysans. On étendit le major sur le brancard, qui était garni d'un bon matelas. Quelque soin que l'on pût prendre pour le transporter doucement, les secousses de la marche réveillèrent la douleur de sa blessure ; et il retomba de nouveau dans un évanouissement assez profond.

Charles ayant donné son cheval à conduire à John marchait en silence à côté du brancard, et rendait toutes sortes de soins au malade, pour tâcher de lui faire reprendre ses esprits. Lorsqu'on fut arrivé à la porte de la

chaumière, il fit aussitôt monter l'un des deux paysans sur son cheval, et l'envoya chercher en toute diligence le chirurgien.

Cependant John employait toujours les instances les plus vives pour engager son maître à reprendre la route du château, en lui représentant les transes où ses parents devaient être sur son retard.

— Quoi ! lui répondit Charles, je laisserai ce vieillard mourant entre des mains étrangères ! vous le voyez, il est encore sans connaissance. Qu'aurais-je fait pour lui, si je l'abandonnais à présent ? Non, non, je veux passer la nuit à son côté.

JOHN. — Que dites-vous, mon cher maître ?

CHAULES. — Ma résolution est prise. Courez auprès de mon père et de ma mère. Racontez-leur tout ce qui vient de se passer, afin qu'ils se tranquillisent sur mon compte. Dites-leur que j'attendrai ici leurs ordres demain.

JOHN. — Vraiment, monsieur, c'est ce que je ne ferai pas, s'il vous plaît. M. votre père me recevrait bien, je crois, si je rentrais sans vous !

— Il faut pourtant que cela soit ainsi, reprit Charles en prenant un ton de fermeté. Ne perdez pas de temps. Il est déjà nuit.

John eut beau éclater en protestations contre ce qu'il appelait l'imprudence de son jeune maître, il fallut partir.

Charles alors se trouva plus tranquille, dans la pensée que ses parents allaient recevoir bientôt de ses nouvelles. Mais il devait encore arriver un nouveau contre-temps. Le brouillard ne fit que s'épaissir. La nuit devint plus obscure ; et John égaré dans un bois qu'il fallait traverser, ne sachant de quel côté prendre pour en sortir, fut obligé, après bien des courses inutiles, de s'asseoir au pied d'un arbre, pour y attendre le jour, et de nous laisser toute la nuit dans les plus cruelles alarmes. Le pauvre garçon n'en pouvait plus de froid et de fatigue, lorsqu'il est arrivé ce matin. Malgré son empressement, il tremblait de paraître, craignant d'être chassé. Je ne saurais vous peindre sa surprise, lorsqu'après son récit il a entendu M. Grandisson s'écrier : Que je dois te bénir, ô mon Dieu, de m'avoir donné un tel fils ! Et vous, John, vous avez bien fait de remplir tous ses ordres. Voici deux guinées pour vous faire oublier une si mauvaise nuit. Allez vous rafraîchir et prendre un peu de sommeil, pour être en état de retourner vers mon fils. Je ne lui fais aucun reproche de l'inquiétude qu'il nous a causée. Il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour nous l'épargner.

Mais combien le cœur de mon ami va souffrir, lorsqu'il apprendra de John ce que nous avons souffert nous-mêmes ! John s'est déjà remis en chemin. J'ai vu que M. Grandisson lui avait donné pour son fils une bourse pleine d'or, afin qu'il ait de quoi pourvoir à tout ce qui sera nécessaire. Je brûle à présent d'apprendre si ce pauvre major est mort ou vivant. J'espère vous en donner bientôt des nouvelles. Adieu, ma chère maman, aimez-moi toujours. Aimez aussi mon ami Charles pour son courage, sa prévoyance et son humanité.

Onze heures.

Charles est enfin de retour, ma chère maman. Avec quel transport je l'ai embrassé ! C'est un ange à mes yeux. Grâce à ses soins, le major est beaucoup plus tranquille. Il sera bientôt guéri de sa blessure.

Charles est arrivé au moment où nous étions bien loin de l'attendre encore. Émilie l'a vu la première. Un cri de joie lui est échappé : — Charles ! Charles ! et elle a couru avec précipitation à sa rencontre. Ils sont entrés en s'embrassant. Charles l'a quittée à la porte pour voler à son père. Il s'est précipité à ses genoux, et ne s'en est relevé que pour aller se jeter au cou de sa maman, qui lui tendait ses bras. Je vais vous rapporter mot par mot tout ce qu'ils se sont dit. Je ne l'oublierai de ma vie.

CHARLES. — Pourrez-vous me pardonner, mes chers parents, de vous avoir causé tant d'inquiétude ?

M. GRANDISSON. — Te pardonner, mon fils ! Viens plutôt que je t'embrasse mille et mille fois. Tu as rempli ton devoir envers un de tes semblables, sans oublier ce que tu nous dois à nous-mêmes. Je ne croyais pas pouvoir t'aimer davantage. Combien je me trompais !

CHARLES. — Je me sens confondu par votre bonté, mon papa.

M. GRANDISSON. — N'en parlons plus, mon fils. Comment va ton malade ?

CHARLES. — Il est beaucoup mieux à présent. Il lui reste un peu de faiblesse : mais le chirurgien m'a déclaré que sa blessure n'était pas dangereuse.

MADAME GRANDISSON. — Est-il encore dans la cabane de ces pauvres gens ? Aura-t-on bien soin de sa personne ?

CHARLES. — Oh ! maman, n'en soyez pas en peine. Son fils est auprès de lui. Aussitôt qu'il m'eut appris sa demeure, j'y envoyai un exprès, pour instruire sa famille de son accident. L'aîné de ses fils accourut tout de suite. Quelle douceur pour moi d'avoir remis un père souffrant dans les bras de ce qu'il a de plus cher !

M. GRANDISSON. — Et le major aura-t-il le moyen de se procurer tout ce qui lui est nécessaire ?



CHARLES. — Oh ! oui, mon cher papa, il est fort riche ; et voici votre bourse, telle que vous me l'avez envoyée. Je n'ai pas eu occasion de m'en servir.

M. GRANDISSON. — Eh bien ! elle est pour toi, mon fils.

CHARLES. — Pour moi, mon papa ?

M. GRANDISSON. — Oui, Charles, je te la donne comme une marque de ma satisfaction. Je suis sûr que tu ne l'ouvriras que pour en faire un bon usage. Continue d'être toute ta vie tel que tu te montres aujourd'hui. Garde-toi bien de laisser jamais endurcir ton cœur pour les maux de tes frères.

CHARLES. — Oh ! mon papa, que puis-je vous dire ? Je craignais vos reproches ; et c'est de vos bontés que vous m'accablez.

MADAME GRANDISSON. — Mais comment te trouvais-tu dans cette chaumière ?

CHARLES. — Je vous avoue, ma chère maman, que je ne m'occupais guère de l'endroit où j'étais. Je n'avais devant les yeux que ce pauvre vieillard, que je craignais de voir mourir à chaque instant.

MADAME GRANDISSON. — Tu n'as donc pas dormi de toute la nuit ?

CHARLES. — J'avais fait mettre quelques bottes de paille à côté du lit du major. Mais vos inquiétudes, celles de mon frère, de ma sœur et de mon ami, que je me représentais sans cesse, mes craintes continuelles au sujet de mon pauvre blessé, tout cela éloignait le sommeil de mes yeux. Ah ! si j'avais pu penser que vous deviez être une nuit entière sans savoir ce que j'étais devenu, combien mon cœur aurait souffert ! Je serais revenu en tâtonnant dans les ténèbres.

MADAME GRANDISSON. — Embrasse-moi, mon fils, embrasse-moi encore. Mais je ne veux plus me livrer au plaisir de t'entendre. Il est bien temps que tu ailles goûter un peu de repos.

Il fallut se séparer, et je l'accompagnai dans sa chambre. Que je suis heureux, me dit-il en me serrant la main, de ce que mes parents sont contents de moi ! Malgré le plaisir que j'ai eu de servir ce pauvre major, je n'aurais pu me consoler de les avoir mis en colère.

— Aimable et cher ami, m'écriai-je en me jetant à son cou !... C'est tout ce que je pus lui dire, maman. Mes yeux étaient inondés de larmes ; mon cœur suffoquait de sanglots ; et je ne pouvais m'arracher de ses bras. Oh ! combien la sensibilité donne de plaisir ! et qu'il est doux d'avoir un ami tendre et vertueux

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 septembre.

Je me félicite, ma chère maman, d'avoir à vous faire connaître un nouveau trait de modération et de générosité de mon ami. Non, je ne puis assez vous le dire, il n'est pas, je crois, dans tout l'univers, un jeune homme de caractère aussi noble que le sien.

Le comte de *** lui fit présent, il y a quelques jours, d'un beau chien d'une espèce très-rare. Le jeune Falkland, l'un de nos voisins, l'avait déjà

demandé plusieurs fois au comte. Mais il n'avait pu l'obtenir, parce que l'on sait dans tout le pays avec quelle dureté il traite les pauvres bêtes qu'il tient à son service. Il n'a d'autre plaisir que de les tourmenter par mille exercices fatigants, ou de les dresser à combattre l'un contre l'autre, et à se déchirer. Ce Falkland a déjà une douzaine de chiens dans sa maison. Vous allez peut-être croire que c'est là toute sa ménagerie ? Oh ! non, certes. Il nourrit encore de toute espèce d'animaux, surtout des chats, des singes et des perroquets, avec lesquels il passe la moitié de sa journée.



Il me semble qu'il faut avoir l'esprit bien étroit pour prodiguer son temps à ces occupations misérables, au lieu de le consacrer à s'instruire dans les sciences et les arts. Quoiqu'il eût déjà un si grand nombre de bêtes autour de lui, il fut outré de voir que le comte, après lui avoir refusé son chien, en eût fait présent à un autre, qui ne le lui avait pas demandé. Qu'est-il arrivé de là ? A peine Charles possédait-il ce chien depuis quinze jours, que la pauvre bête fut trouvée morte dans un coin de la maison. Ce n'est que

d'hier que l'on a su d'un domestique de Falkland, que c'était lui qui l'avait fait empoisonner par une rage de jalousie.

Quels montres y a-t-il donc parmi les hommes ! J'ai dit monstres, et le mot n'est pas trop fort. Oui, ma chère maman, c'est un monstre à mes yeux, celui qui prive un autre de ce qu'il ne peut pas avoir, dans la seule vue de lui causer de la peine. Mais l'entretien suivant que nous eûmes hier au soir, Édouard, Charles et moi, en nous promenant dans le jardin, va vous apprendre comment mon ami s'est vengé de cette coquinerie.

Je lui témoignais le regret que j'avais de la mort cruelle de la pauvre bête.

— J'en suis aussi bien affligé, me dit-il. Je n'aurais jamais cru que la perte d'un chien pût m'être si sensible. Mais cet animal était d'une beauté singulière, et il commençait à s'attacher à moi.

ÉDOUARD. — C'est une action affreuse de la part de Falkland de l'avoir empoisonné. Je ne lui pardonnerais de ma vie, si j'étais à ta place.

CHARLES. — Il faut pourtant bien que je lui pardonne, à moins de vouloir être aussi méchant que lui.

ÉDOUARD. — Tu es trop bon, mon frère. Pour moi, je le hais à la mort.

CHARLES. — Je ne le hais point, mais je méprise son caractère. Je le plains surtout d'avoir des passions si violentes et si détestables. Donner une mort cruelle à une bête innocente, uniquement pour en déposséder un autre, c'est une cruauté de sang-froid qui annonce que l'on peut se porter aux excès les plus affreux.

ÉDOUARD. — Avant-hier encore le traître osait s'appeler ton ami.

CHARLES. — Je savais déjà qu'il ne faut pas s'en rapporter à de vaines paroles, et que nous devons bien connaître les gens avant de compter sur leur amitié.

ÉDOUARD. — Est-ce que tu ne rompras pas en face avec un si mauvais sujet ?

CHARLES. — Je n'irai point lui faire une insulte publique. Je me contenterai seulement de le voir aussi peu qu'il me sera possible. La société d'un jeune homme qui a une manière de penser aussi basse, ne peut me convenir en aucune façon.

ÉDOUARD. — Oh ! ce n'est pas assez. Tiens, veux-tu que je lui coupe les oreilles ? tu n'as qu'à dire un mot.

CHARLES. — Ce mot-là, je me garderai bien de le dire. Ses oreilles ne me rendraient pas mon chien.

ÉDOUARD. — Eh bien ! il nous reste un autre parti à prendre. Falkland a une douzaine d'épagneuls et de lévriers ; nous n'avons qu'à les empoisonner à notre tour. C'est une bonne revanche qu'il mérite.

CHARLES. — Et ses pauvres chiens l'ont-ils mérité ?

ÉDOUARD. — Quoi ! tu veux donc laisser sa méchanceté impunie ?

CHARLES. — Cela ne me regarde point. Je ne suis pas son bourreau. C'est assez pour moi de le livrer à sa conscience.

ÉDOUARD. — Je suis bien curieux de savoir ce que mon papa va penser de cette aventure. Je ne m'étonne plus s'il cherchait toujours à nous détourner d'une liaison trop étroite avec ce lâche garnement.

CHARLES. — C'est une preuve que mon papa savait lire dans son mauvais cœur. J'apprends par là que je dois consulter mes parents dans le choix de mes amis. Comme ils ont plus d'expérience que nous, ils savent mieux distinguer les bons et les mauvais caractères. Avec leurs sages conseils, j'espère me préserver des liaisons dangereuses qui pourraient me corrompre. Mais, Édouard, je pense qu'il ne faudrait pas dire à mon papa l'indigne action de Falkland.

ÉDOUARD. — Et pourquoi donc le ménager ?

CHARLES. — Nous le ferons mieux rougir par un froid mépris que par nos plaintes.

GUILLAUME. — Voilà une noble façon de penser, mon ami.

CHARLES. — C'en est assez, croyez-moi : parlons de quelque chose plus agréable. Nous avons aujourd'hui une belle soirée. N'irons-nous pas faire un tour dans les champs ?

ÉDOUARD. — Un moment, s'il te plaît. Regarde, regarde. Ne vois-tu rien là-haut sur cet arbre ?

GUILLAUME. — Il me semble que j'aperçois un oiseau d'un plumage extraordinaire. Il s'agite de toutes ses forces.

CHARLES. — Vraiment oui, il est pris par les ailes.

ÉDOUARD. — Oh ! quel bonheur ! C'est le perroquet de Falkland qui s'est échappé de sa cage. Je le reconnais. Puisque nous le tenons en notre pouvoir, il payera pour le chien. Son maître ne l'aurait pas donné pour dix guinées. Il va être bien puni.

CHARLES. — O mon cher Édouard ! la pauvre bête souffre. Guillaume, fais-moi le plaisir d'aller demander une échelle. Je veux monter sur l'arbre, et dégager le malheureux oiseau.

ÉDOUARD. — Pour le rendre à Falkland, peut-être ?

CHARLES. — Sans doute, puisqu'il est à lui.

ÉDOUARD. — Il a fait périr ton chien, et tu veux lui sauver son perroquet !

CHARLES. — Pourquoi non ? Ah ! je me fais une joie de pouvoir, dès ce jour, lui rendre un service pour le mal que j'ai reçu de lui.

ÉDOUARD. — Prends-y donc garde. Le sort ne pourra jamais te servir d'une manière plus heureuse pour te venger.

CHARLES. — Je regarde bien aussi comme une vengeance de lui montrer que mon cœur vaut mieux que le sien.

ÉDOUARD. — Oui vraiment, il est bien capable de le sentir !

CHARLES. — En ce cas je le ferai pour ma propre satisfaction.

J'avais crié au jardinier d'apporter une échelle. Elle arriva en ce moment. Charles monta lui-même sur l'arbre, où le perroquet, en s'abattant, avait embarrassé ses ailes entre deux branches qui le retenaient. Il parvint à le dégager ; et il courut aussitôt charger un domestique de le rapporter au jeune Falkland.



— Que penses-tu de mon frère ? me dit Édouard en le voyant s'éloigner à grands pas.

— Peux-tu le blâmer, lui répondis-je, d'être si généreux ?

— Non, sans doute. Mais je ne me sens pas encore assez parfait pour l'imiter.

— Il ne tient qu'à nous de le devenir avec un si bon modèle.

Charles vint bientôt nous rejoindre. Son visage brillait d'une douce satisfaction. Je n'ai jamais si vivement senti combien on peut goûter de plaisir à faire le bien. O ma chère maman, conservez, je vous prie, mes lettres, afin que je puisse les relire quand je serai de retour à la maison. Je serais bien indigne de mon ami, si sa conduite ne me donnait le désir et la force de profiter des bons exemples que je reçois de lui chaque jour. Je

voudrais qu'ils fussent connus de tous les jeunes gens de notre âge. Si l'on a tant de plaisir à lire les belles actions des autres, combien n'en aurait-on pas davantage à les faire soi-même ! Oui, ma chère maman, ce sentiment est au fond de mon cœur, et je le nourris avec joie, pour me rendre un jour plus digne de votre tendresse. J'embrasse ma petite sœur à travers le grand espace qui nous sépare. Elle trouvera bon que j'y revienne à deux fois ; car c'est moitié pour le compte d'Émilie, et moitié pour le mien.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 16 septembre.

Nous assistâmes hier, ma chère maman, à la récolte des fruits d'automne. L'air était doux, le ciel serein, et l'on entendait retentir toute la campagne de joyeuses chansons, accompagnées du fifre et du flageolet. C'était un charme de voir, à travers la verdure des arbres, les garçons jardiniers en vestes blanches, grimper sur les branches les plus élevées pour en cueillir les fruits, tandis que leurs femmes et leurs filles les recevaient dans leurs tabliers, et les déposaient ensuite dans des corbeilles. Nous aussi, nous étions occupés à dépouiller les rameaux qui pendaient à la hauteur de nos bras. Ces travaux avaient un air de fête qui pénétrait le cœur de plaisir.

Quelques petites paysannes, assez mal vêtues, nous regardaient à travers la haie. Une d'elles, lorsque nous eûmes fini, vint appeler le jardinier à la barrière, et lui parla d'un air suppliant en tournant quelquefois ses regards vers mon ami. Charles s'en aperçut ; mais il attendit que le jardinier eût achevé la conversation : il lui fit signe alors d'approcher ; et voici la suite de leur entretien, qui vous dira mieux la chose que toutes mes paroles.

CHARLES. — Qu'est-ce donc que cette petite fille vous demandait d'un air si touchant ?

LE JARDINIER. — Vous le dirai-je, monsieur ? Tout le monde sait ici que vous avez un cœur pétri de bonté. Elle me pria de vous demander quelques fruits pour sa mère qui est malade.

CHARLES. — C'est pour sa mère qu'elle demande ? C'est une brave enfant. Allez, et donnez-lui autant de pommes qu'elle en pourra porter. Je me fais un plaisir de récompenser son amour pour ceux de qui elle tient la vie.

LE JARDINIER. — Je vais donc lui donner des plus petites, de celles qui ne sont pas d'un si bon acabit.

CHARLES. — Comment donc, mon ami, vous voulez choisir pour une pauvre malade précisément ce qu'il y a de plus mauvais ? Non, non, s'il vous plaît. Donnez-lui, au contraire, de ce qu'il y a de meilleur.

LE JARDINIER. — Je craignais que cela ne fît tort à votre provision.

CHARLES. — Ne m'avez-vous pas dit que la récolte n'a jamais été plus abondante que cette année ?

LE JARDINIER. — Il est vrai, monsieur, nos greniers vont regorger de richesses.

CHARLES. — Eh bien ! de cette abondance que le ciel nous envoie, donnons au moins quelque chose à ceux qui n'ont rien.

LE JARDINIER. — Ah ! mon jeune maître ! que c'est avec raison que tout le monde vous aime et vous honore ! vous êtes la bonté du ciel sur la terre. Je ne manquerai point de vous obéir : je sais trop bien que tout ce que vous faites ne manque jamais de recevoir l'approbation de vos parents.

Le jardinier courut aussitôt exécuter ses ordres. Édouard avait entendu son frère ; il s'en approcha et lui dit : Je ne saurais te blâmer de ta bienfaisance ; mais je ne puis souffrir que les gens du peuple aient toujours quelque chose à demander.

CHARLES. — Eh ! mon ami, s'ils ne demandaient pas ce qui leur manque, aurions-nous l'attention d'y songer pour eux ? Nous demandons bien tous les jours mille choses superflues à nos parents. Laissons du moins aux pauvres la liberté de nous exposer leurs pressants besoins.

ÉMILIE. — Charles a bien raison. Ne serait-il pas affreux que nous eussions tant au delà de ce qu'il nous faut, même pour nos plaisirs, et que les pauvres fussent dépourvus des premières nécessités de la vie ? Je dirai ce soir à maman l'état où se trouve la mère de cette petite fille, et je suis bien sûre qu'elle lui enverra des secours.

M. Bartlet, qui en s'avancant vers nous, venait d'entendre les dernières paroles d'Émilie, lui donna des louanges sur son humanité. Charles lui demanda si les pommes étaient une nourriture saine pour les malades.

— Oui, sans doute, répondit M. Bartlet, surtout lorsqu'elles sont cuites. Ce fruit, qui convient à presque tous les tempéraments, est d'autant plus précieux qu'il peut se conserver pendant une grande partie de l'année. Quelle est la sagesse et la bonté du Créateur, qui prend soin de nous pour

l'hiver, lorsque la terre épuisée n'est plus en état de produire les fruits délicieux dont elle nous a nourris pendant l'été !

Oh ! ma chère maman ! je serai toujours plein de reconnaissance pour le Maître de la terre, qui pourvoit aux besoins de ses enfants avec une tendresse si généreuse. Hélas ! cependant, combien n'y a-t-il pas d'enfants ingrats qui dévorent les provisions de l'hiver sans penser à la main bienfaisante de laquelle ils les ont reçues ! Me préserve le Ciel d'être jamais de ce nombre, moi surtout qui lui dois tant de grâces pour avoir eu en partage une si bonne mère ! Oui, maman, vous me le feriez aimer quand je ne posséderais que vous sur la terre. Daignez recevoir l'hommage de ces sentiments, et me continuer ceux dont vous voulez bien m'honorer. Je vous les demande pour ma petite sœur et pour moi, et j'en accepte pour gage le premier baiser qu'elle recevra de votre bouche, puisque je ne peux avoir le bonheur de le partager.

P.-S. — M. Grandisson vient de recevoir en ce moment une lettre du comte de ***, premier chambellan du roi, qui mande le jeune Charles à la cour : on ignore pour quelle raison. Mon ami part demain pour Londres avec M. Bartlet. Oh ! combien de regrets va me coûter son absence ! Moi qui m'étais fait une si douce habitude de le voir à chaque instant, il faudra que je passe des journées entières sans le voir et sans lui parler ! Qui sait encore pour combien de temps il s'éloigne de nous ? M. Grandisson n'a point d'inquiétudes sur le sujet de ce message. La lettre de M. le comte est fort gracieuse, et ne peut annoncer rien de fâcheux. Cependant je perds mon ami. Il n'y a que l'idée de son bonheur qui puisse me consoler de notre séparation. Il m'a promis de m'écrire. Oh ! ma chère maman, avec quelle joie je vous enverrai une copie de toutes ses lettres !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 20 septembre.

Je m'empresse, ma chère maman, de vous envoyer, comme je vous l'ai promis, une copie de la première lettre que je reçois de mon ami Charles. Vous y verrez les aventures de son voyage et son arrivée à Londres. J'attends avec impatience les premières nouvelles qu'il doit me donner : mon cœur me dit qu'elles seront heureuses. Jugez de l'empressement que

j'aurai à vous en faire part. Plein de cette douce espérance, je vous embrasse avec plus de tendresse encore, vous et ma petite sœur.

CHARLES GRANDISSON À GUILLAUME D***, SON AMI

Le 18 septembre.

Je ne sais encore, mon cher ami, ce que produira notre voyage à Londres. Les commencements de notre expédition n'ont pas été fort heureux. Des esprits superstitieux pourraient croire que cela ne présage rien de bon pour la suite ; mais nous, mon cher Guillaume, qui avons reçu de nos parents des instructions plus sensées, nous nous garderons bien de nous laisser abattre par ces vains pronostics.

A peine avons-nous fait quelques milles, que l'un de nos chevaux s'arrêta, sans vouloir aller plus avant. Le postillon crut vaincre sa résistance en lui donnant de rudes coups de fouet : ce qui me fit de la peine, parce que je ne puis voir traiter durement un animal aussi doux et aussi utile. On ne tarda guère à s'apercevoir que la pauvre bête était enclouée, et qu'ainsi il n'y avait point de sa faute. Il fallut se traîner lentement jusqu'à la poste la plus voisine. Les chevaux frais que l'on nous donna, nous menèrent avec plus de vitesse ; mais vers le milieu de la route, dans un chemin raboteux, l'essieu de notre voiture vint tout à coup à se rompre : heureusement il ne nous en arriva aucun mal. Il n'y avait pas de maison dans le voisinage ; et nous ne vîmes d'autre parti à prendre que de descendre de voiture et d'aller à pied. Je me serais fort aisément consolé pour moi-même de cet accident ; mais j'en fus affligé pour notre digne ami, M. Bartlet. Le froid et l'humidité de l'air, ainsi que la fatigue de la marche, me donnèrent des inquiétudes pour sa santé. Le soleil était déjà près de se coucher, et nous allions lentement, suivis de notre domestique Henri. La pluie commença bientôt avec une extrême violence. Enfin, après une demi-heure de marche, nous aperçûmes, à notre droite, une petite maison peu éloignée du grand chemin. Nous y fûmes reçus par un honnête laboureur, courbé sous le poids du travail et des années, et par sa femme, qui n'était guère plus jeune que lui. Ces braves vieillards et leurs enfants, nous accueillirent avec beaucoup de bonté. Les fils aînés coururent aussitôt chercher un charron dans le voisinage, et ils allèrent ensemble vers la voiture pour aider le postillon à la

raccommoder de son mieux. On n'acheva de la réparer qu'assez avant dans la soirée. Il était trop tard pour nous remettre en route. Il fut donc résolu que nous passerions la nuit dans cette pauvre cabane qui, dans cette circonstance, me parut aussi bonne pour nous qu'un riche palais. Pendant que la jeune fille nous préparait un simple repas : Messieurs, nous dit le vieillard, n'ayez aucune inquiétude ; nous vous céderons notre lit, dans lequel vous pourrez goûter le repos qui vous est nécessaire pour continuer votre route. M. Bartlet ne voulait pas se rendre à cette proposition ; mais notre hôte et sa femme lui firent tant d'instances, qu'ils vinrent à bout de le persuader. On n'avait mis que deux couverts sur la table. M. Bartlet s'en aperçut, et leur dit : Est-ce que vous avez déjà soupé, mes amis ? — Non, pas encore, monsieur. — Eh bien ! il faut que nous mangions tous ensemble ; notre repas en sera plus joyeux. — Nous n'aurions pas osé prendre cette liberté, monsieur, lui répondit le vieillard ; mais puisque vous l'ordonnez, vous serez obéi. Le rustique repas fut aussitôt mis sur la table. Un bon morceau de rôti, un plat de légumes, du beurre, du fromage et quelques fruits, ce fut tout : mais, tu peux m'en croire, je n'ai jamais fait un meilleur souper de ma vie. J'ai dormi toute cette nuit d'un si bon sommeil, que M. Bartlet a eu de la peine à me réveiller. Je viens de faire un déjeuner excellent, et je profite, pour t'écrire, d'un moment que M. Bartlet vient de prendre pour aller remercier nos hôtes et leur témoigner notre reconnaissance. Je suis obligé de te quitter ; mais après notre première visite à M. le comte je m'empresserai de te donner de mes nouvelles. Mille respects à mon papa et à maman, et mille tendres amitiés à mon frère et à ma sœur.



Je t'embrasse, et suis à toi pour la vie.

CHARLES GRANDISSON.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 23 septembre.

Je vous le disais bien, ma chère maman, que j'aurais de bonnes nouvelles à vous apprendre de mon ami Charles. Voici la copie de la lettre qu'il vient de m'écrire, et de celle que M. Bartlet écrit à M. Grandisson. A peine aurai-je le temps de vous les transcrire pour le départ du courrier. Je voudrais bien cependant pouvoir vous exprimer toute la joie dont mon cœur est plein. Je ne puis que m'écrier : Quel bonheur pour moi de voir mon ami heureux, et de l'écrire à ma chère maman !

CHARLES GRANDISSON A GUILLAUME D***, SON AMI

Londres, le 21 décembre.

Pourrais-tu jamais deviner, mon cher ami, quel a été l'objet de mon voyage en cette ville ? Oh non, sans doute, puisque moi-même je n'ose encore le croire. Eh bien ! c'est par l'ordre du roi, qui vient de me donner le titre de comte et de m'honorer d'une place distinguée auprès de ses enfants. Je ne sais qui peut me valoir ces honneurs. On veut me persuader que j'en suis redevable à ma conduite ; mais il me semble que je n'ai fait en cela que remplir mon devoir, et que le devoir seul ne mérite pas de récompense. Ainsi je ne regarde ce qui vient de m'arriver que comme une pure grâce du Ciel qui veut payer les vertus de mes dignes parents. C'est pour eux, bien plus que pour moi, que je m'en réjouis. M. Bartlet écrit à mon papa : tu entendras sans doute lire sa lettre. A peine ai-je le temps de t'assurer que je suis pour la vie ton fidèle et tendre ami.

CHARLES GRANDISSON.

M. BARTLET A M. GRANDISSON

Monsieur et cher ami,

Quelle heureuse nouvelle j'ai à vous annoncer, et combien le cœur de madame Grandisson va tressaillir de joie ! Votre aimable fils... Oh ! vous méritez bien les faveurs dont le Ciel récompense sa conduite. Je vous l'ai toujours dit qu'il était destiné à remplir votre vie des plus douces jouissances. Si jeune encore, être l'objet des grâces de son souverain, et voir tous les honnêtes gens y applaudir ! Oui, certes, il n'est ici personne qui, après l'avoir vu, ne le trouve digne de son bonheur. Mais c'est trop vous tenir en suspens sur sa brillante destinée. Apprenez donc que le roi vient de l'honorer du titre de comte, et de le placer en qualité d'émule auprès de ses enfants. Le comte de ***, dont la femme est sœur du major Arthur, à qui Charles a sauvé la vie, a représenté votre fils à Sa Majesté sous des traits si avantageux ; il lui a rendu un si bon témoignage de son esprit, de ses

connaissances et de ses sentiments, que le roi a désiré de le voir ; et c'est d'après cette première entrevue qu'il vient de le combler de ses faveurs.

Le comte qui a introduit Charles auprès de Sa Majesté, et qui est resté à cette audience, déclare qu'il n'a jamais vu accueillir personne d'un air si gracieux. Le roi a daigné lui-même le présenter à ses enfants qu'il avait fait appeler. Votre aimable fils a répondu à toutes les questions qu'on lui a faites avec une liberté respectueuse et une noblesse d'expression étonnante à son âge. Les jeunes princes auraient voulu qu'il fût resté dès ce moment auprès d'eux ; mais il leur a représenté qu'il avait besoin de passer encore quelque temps dans la maison de son père pour profiter de ses instructions et se rendre plus capable de répondre aux vues que l'on a sur lui.



Il m'a avoué, en sortant, qu'il avait eu une autre raison pour demander ce délai : c'est que son ami Guillaume n'ayant plus que trois mois à passer en Angleterre, il aurait eu trop de regret pour se séparer de lui avant ce terme. Ainsi, vous le voyez, jamais sa présence d'esprit ne l'abandonne, et les séductions de la fortune ne lui font point oublier ce qu'il doit à l'amitié.

M. le comte vient de donner aujourd'hui un grand repas en l'honneur de votre fils. Charles a reçu les compliments de la compagnie avec autant de grâce que de noblesse. Les louanges qu'il a reçues n'ont pas fait naître en lui le moindre sentiment d'orgueil, et il a laissé tout le monde dans l'enchantement de ses qualités aimables. Ne croyez point, monsieur et cher ami, que mon attachement pour vous et pour votre famille, me fasse parler de votre fils avec trop d'enthousiasme ; vous recevrez les mêmes témoignages en sa faveur dans la lettre que M. le comte doit vous écrire.

Nous passerons encore cinq à six jours pour remplir quelques devoirs, et je ramènerai dans vos bras le digne objet de votre tendresse.

BARTLET.

P.-S. — M. le comte vient de me faire rouvrir ma lettre, pour vous annoncer qu'Édouard a, dès ce moment, une lieutenance dans le même régiment que le major Arthur, dont il est colonel.





SECONDE PARTIE

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 26 septembre.



J'étais si empressé, ma chère maman, de vous envoyer l'autre jour une copie de la lettre de Charles et de celle de M. Bartlet, que je n'eus pas le temps de vous faire part des réflexions que la fortune de mon ami a fait naître dans mon esprit. Je sens que je ne finirais pas aujourd'hui, si j'entreprenais de vous dire toutes mes pensées. Il m'est plus facile et plus doux de tâcher de vous peindre combien j'ai été sensible au souvenir qu'il a gardé de notre amitié. Comment ! dans la crainte de se séparer de moi avant le terme qui m'est prescrit, résister aux désirs des jeunes princes et sacrifier les agréments dont il aurait pu jouir dès ce moment à la cour ! Ah ! il n'a point fait ce sacrifice à un ingrat ! Vous saviez, maman, si je l'aimais ! Vous avez vu dans toutes mes lettres si elles sont pleines de ma tendresse pour lui. Eh bien ! il m'est encore devenu mille fois plus cher. J'ai trop senti, depuis son absence, combien il est nécessaire à mon bonheur. Malgré toutes les caresses de M. et madame

Grandisson, malgré les amitiés d'Édouard et d'Émilie, je trouve qu'il me manque à tous les moments du jour. Il me semble que je n'ai plus que la moitié de ma vie. Je n'ai d'autres ressources que de m'occuper sans cesse pour lui. Oui, maman, tous les travaux que nous faisons ensemble, je les fais à présent tout seul, afin que son absence ne s'y fasse pas sentir. J'ai remué tout son jardin, je l'ai orné de fleurs de la saison, pour qu'il voie, à son retour, les soins que j'ai donnés à ce qui l'intéresse. J'ai continué la copie qu'il a commencée d'une suite de dessins d'architecture : ils ne seront pas aussi bien que s'il les avait faits ; mais ils sont mieux que si je les avais faits pour moi. Je suis sûr que son amitié excusera la faiblesse de mes crayons, et qu'il les verra avec plaisir dans son recueil. J'ai aussi transcrit sur ses livres de musique des airs nouveaux qui nous sont venus depuis son départ. J'ai rangé ses livres dans sa bibliothèque, j'ai nourri ses oiseaux, j'ai donné quelque chose à ses pauvres ; enfin j'ai tâché de faire tout ce qu'il aurait fait lui-même. C'est dans ces moments que j'ai senti mieux que jamais ce que vous ne cessiez de me dire, combien le travail nous est nécessaire pour nous distraire de nos chagrins. Ah ! s'il m'avait fallu vivre dans tout cet intervalle sans occupation, que j'aurais été à plaindre ! J'ai tâché de ne me laisser aucun instant de vide dans la journée, de peur qu'il ne se remplit de ma tristesse : je vous en envoie, pour témoignage, une petite pièce sur les Avantages du Travail, que je viens de traduire.

Adieu, ma chère maman : lorsque mon ami est loin de moi, je sens doublement le regret d'être éloigné de vous. Je n'ai pour toute consolation que de savoir que vous m'aimez, et de sentir combien je vous aime.

LES AVANTAGES DU TRAVAIL

Non-seulement M. Dorville, riche fabricant, ennemi infatigable de l'oisiveté, consacrait la journée entière au travail, mais encore il avait soin de tenir en exercice tous les gens de sa maison. Bienfaisant envers ceux à qui des infirmités ou un grand âge ne laissaient plus la force de s'occuper, il était sans pitié pour ces robustes fainéants qui venaient mendier à sa porte ; il leur demandait pourquoi ils ne travaillaient pas ; et lorsqu'ils s'en excusaient sur ce qu'ils ne trouvaient pas d'ouvrage, il leur en offrait dans ses manufactures ; mais lorsqu'on l'avait une fois refusé, il ne fallait plus se présenter devant lui.

Il ne laissait ouvrir ni fermer un ballot de marchandises sans obliger François et Robert, ses enfants, d'y prêter la main. Il avait un jardin assez vaste derrière sa maison. Pendant l'été, il y faisait travailler ses fils sous les yeux du jardinier ; et, pendant l'hiver, il leur donnait à faire de petits ouvrages en carton ou au tour.

Ses trois filles n'avaient pas plus de temps à donner à l'oisiveté : elles étaient chargées de tous les détails du ménage qui convenaient à leur sexe.

Pour mieux exciter et soutenir leur zèle, M. Dorville payait à chacun son ouvrage, et il avait soin d'accorder une récompense particulière à celui qui s'était distingué par son activité. C'était avec ces petits profits que les enfants trouvaient le moyen de fournir aux dépenses de leurs plaisirs et de leur entretien.

On n'entendait jamais parmi eux de mauvais propos et de querelles. Ils jouissaient d'une santé parfaite ; et chaque jour amenait de nouveaux plaisirs, en leur faisant goûter le fruit de leurs travaux.

Si les garçons apportaient à leurs sœurs un bouquet d'œillet ou de jacinthes, cueilli dans leur parterre, ils en recevaient, à leur tour, des manchettes brodées, des bourses, des cordons de canne ou de montre, ouvrage de leurs mains industrieuses. S'ils présentaient au dessert des fruits venus sur de jeunes arbres qu'ils avaient plantés et greffés eux-mêmes, ils avaient la satisfaction d'entendre leurs parents en faire l'éloge, en apprenant à leurs amis à qui ils en avaient obligation. Alors chacun prenait son verre, et les convives en chœur buvaient à la santé des petits jardiniers.



Tous les ans on célébrait dans la famille sept jours de fête extraordinaires ; savoir, le jour de naissance de chacun des cinq enfants, et celui de leur père et de leur mère. On y voyait régner à l'envi la tendresse et le plaisir. C'était surtout pour la fête de leurs parents que les enfants, animés d'une louable émulation, cherchaient à se surpasser les uns les autres par la richesse de leurs hommages. Les jeunes garçons venaient offrir des ouvrages de carton bien vernissés, ou des bijoux d'ivoire et d'ébène artistement travaillés au tour. Les jeunes demoiselles présentaient des ouvrages en broderie qu'elles avaient travaillés en secret. Leur père et leur mère, comme on l'imagine sans peine, n'oubliaient pas de répondre à ces cadeaux. Ils donnaient ordinairement à leurs enfants un joli repas, auquel on invitait tous leurs petits amis. La fête se terminait toujours en un bal, où cette vive jeunesse, excitée par la musique, se trémoussait à ravir ; et les parents étaient transportés de joie en voyant leurs grâces naturelles et leur folâtre gaieté.

Qui croirait que ces enfants eussent jamais pu se dégoûter d'un genre de vie aussi doux ? C'est pour tant ce qui arriva. François, un jour, était allé faire visite à ses petits cousins. Il revint à la maison avec une physionomie chagrine. Son père, qui, sur quelques paroles indirectes, comprit d'abord le

sujet de ses soucis, fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Cependant, comme François avait encore, le lendemain, le même fonds de tristesse, M. Dorville l'ayant engagé, après le dîner, à faire avec lui une visite à ses pépinières, ils eurent ensemble l'entretien suivant :

M. DORVILLE. — Qu'as-tu donc, mon cher François ? Je suis inquiet de l'air de langueur que je vois répandu sur ta physionomie.

FRANÇOIS, affectant une mine riante. — Ce n'est rien du tout, mon papa.

M. DORVILLE. — Tu as beau vouloir sourire, tu n'as pas la figure aussi gaie qu'à l'ordinaire.

FRANÇOIS. — Je ne saurais en disconvenir.

M. DORVILLE. — Est-ce que tu aurais quelque sujet de tristesse ?

FRANÇOIS. — Oh ! si j'osais vous le dire !

M. DORVILLE. — Craindrais-tu de m'ouvrir ton cœur ? Ne suis-je pas ton ami ?

FRANÇOIS. — C'est que vous me gronderiez peut-être.

M. DORVILLE. — Moi, te gronder ? Tu sais que ce n'est ni dans mes principes, ni dans mon caractère.

FRANÇOIS. — Il est bien vrai : mais, tenez, mon papa, laissez-moi mon secret.

M. DORVILLE. — Pourquoi donc, puisqu'il t'afflige ?

FRANÇOIS. — C'est que vous ne voudriez pas remédier à mon chagrin.

M. DORVILLE. — Ainsi tu penses que j'aimerais mieux te voir triste que content ? Je croyais t'avoir fait prendre une autre idée de ma tendresse.

FRANÇOIS. — O mon papa, que dites-vous ! Non, non, je sais que vous n'avez pas de plus grande joie que de nous voir joyeux.

M. DORVILLE. — Je ne vois donc pas ce qui t'empêche de me faire ta confidence. Tiens, arrangeons-nous. Conte-moi ta peine, et moi je te promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour la dissiper.

FRANÇOIS. — Eh bien, mon papa, puisque vous le voulez, il faut que je vous le dise. Vous nous tenez à la chaîne comme des esclaves, pour nous faire travailler du matin au soir. Voyez mes cousins, comme leur papa leur laisse prendre du bon temps. Est-ce que nous ne pourrions pas en avoir aussi bien qu'eux ?

M. DORVILLE. — Quoi ! mon cher fils, c'est là tout ce qui te chagrine ? Il n'est rien de plus facile que de te contenter. A Dieu ne plaise que je veuille te faire travailler malgré toi : tu es le maître de prendre du repos

jusqu'à ce que tu viennes me presser toi-même de te rendre à tes occupations.

François, fort content de jouir de cette liberté de l'aveu de son père, employa le reste de la journée à baguenauder çà et là dans le jardin.

M. Dorville se levait tous les jours de très-bonne heure ; et, lorsque la matinée était belle, il se plaisait à faire un tour de promenade dans la campagne avec celui de ses enfants qui, la veille, avait été le plus docile et le plus appliqué à son travail.

Le lendemain de cet entretien, l'aurore, en se levant, annonça la plus belle matinée. M. Dorville se disposait à sortir. François l'entendit ; et quoiqu'il sentît en lui-même qu'il n'avait guère mérité d'accompagner son père, il se leva précipitamment, et vint lui demander la permission de sortir avec lui. M. Dorville y consentit volontiers. Ils allèrent s'asseoir au sommet d'une colline, d'où l'on découvrait toute la campagne des environs. C'était dans les premiers jour du printemps. Les prairies qui, un mois auparavant, étaient encore ensevelies sous la neige, étalaient la plus riante verdure. Les arbres des bocages se couvraient d'un feuillage tendre ; ceux des vergers se paraient de fleurs blanches et pourprées. L'oreille n'était plus déchirée des sifflements aigus de l'aiglon ; on n'entendait retentir les airs que du ramage des oiseaux ; on voyait les brebis et les jeunes chevaux bondir sur les gras pâturages. Le laboureur parcourait ses sillons en faisant résonner les échos de ses chants joyeux. Une foule de voyageurs était répandue sur tous les chemins d'alentour : les uns conduisaient d'énormes voitures chargées de blé, de vin ou de marchandises ; les autres-portaient sur leur tête des corbeilles pleines d'herbes et de fleurs. De jeunes paysannes semblaient marcher en cadence, la tête couronnée de vases de lait. Tous-s'avançaient à grands pas vers les portes de la ville, qui venaient de s'ouvrir pour les recevoir. François, ému par ce tableau, sentit son cœur tressaillir d'allégresse. Il se jeta dans les bras de son père en s'écriant : O mon papa, la délicieuse matinée ! Que je vous remercie du plaisir que je goûte en ce moment !

M. DORVILLE. — Si tous nos amis étaient ici pour en jouir avec nous ! Je suis fâché que nous n'ayons pas pris tes cousins en passant devant leur porte.

FRANÇOIS. — Oh ! ils sont encore au lit pour deux ou trois heures au moins.

M. DORVILLE. — Est-il possible ? Ils passent donc une partie de la journée à dormir ?

FRANÇOIS. — Je suis allé quelquefois leur faire visite à neuf heures du matin ; à peine avaient-ils les yeux ouverts.

M. DORVILLE. — Sans doute, en ce moment, leur sort te paraît digne d'envie ?

FRANÇOIS. — Non vraiment, mon papa ; si je dormais comme eux, je ne jouirais pas du plaisir que je sens.

DORVILLE. — Voilà un avantage de l'amour du travail. Il nous réveille d'assez bonne heure pour nous faire goûter le charme d'une belle matinée.

FRANÇOIS. — Mais, mon papa, est-ce que je ne pourrais pas me lever de bonne heure sans travailler ?

M. DORVILLE. — Et que ferais-tu ?

FRANÇOIS. — J'irais me promener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Aujourd'hui, je monteraï sur le sommet de la colline ; demain, je m'enfoncerais dans la forêt ; une autre fois, j'irais m'asseoir au bord de la rivière.

M. DORVILLE. — C'est fort bien, mon ami ; mais nous n'avons que trois cent soixante-cinq jours dans l'année : si nous en retranchons toutes les matinées froides et humides, à peine en restera-t-il soixante-cinq qui soient aussi belles que celle d'aujourd'hui. Iras-tu te promener le matin lorsqu'il fait du brouillard, lorsqu'il tombe de la pluie ou de la neige, ou qu'un vent impétueux souffle la gelée et les frimas ?

FRANÇOIS. — Oh ! non certes : ce vilain temps me ferait bien vite passer le goût de la promenade.

M. DORVILLE. — Que ferais-tu donc les trois cents autres matinées, si tu ne travaillais pas ?

FRANÇOIS. — Je n'en sais trop rien.

M. DORVILLE. — Et crois-tu franchement que tu serais fort heureux de ne savoir jamais ce que tu aurais à faire ?

FRANÇOIS. — Non, je l'avoue, le temps me paraîtrait bien long.

M. DORVILLE. — Ne vaudrait-il pas mieux travailler de bon courage, que de te frotter les yeux, d'étendre tes bras, de bâiller, et de te laisser tomber sur une chaise, comme tu fais lorsque tu t'ennuies ?

FRANÇOIS. — Mais, mon papa, si je ne travaillais pas, je pourrais m'amuser à quelque jeu.

M. DORVILLE. — Tu sais bien que je ne t'ai jamais empêché de t'amuser : mais voyons si c'est le travail, ou une vaine dissipation, qui te donne les plus vrais plaisirs. Je suis bien loin de vouloir que mes enfants ne soient pas aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Tu ne travailleras jamais, et tu joueras toujours, si tu me prouves que tes jeux te donnent plus de satisfaction que tes travaux.

FRANÇOIS. — Prenez-y garde, mon papa, cette preuve ne serait pas difficile.

M. DORVILLE. — Et bien ! voyons : je veux en courir le risque.

FRANÇOIS. — N'avez-vous pas observé qu'en jouant, je saute, je ris, je danse, je fais mille cabrioles ? Il n'en est pas de même lorsque je suis au travail.

M. DORVILLE. — Cependant je t'ai vu plusieurs fois t'amuser et rire avec ton frère tout en travaillant.

FRANÇOIS. — Il est vrai ; mais c'est bien mieux encore lorsque je joue tout de bon.

M. DORVILLE. — Tu ne laisses passer aucun jour sans jouer, pourrais-tu me montrer quelque chose d'agréable qui te soit resté de tes jeux ?

FRANÇOIS. — Non, mon papa, je n'en ai plus le souvenir.

M. DORVILLE. — Et n'as-tu rien qui te soit resté de ton travail ?

FRANÇOIS. — Je vous demande pardon. Il y a dans mon jardin plus de trois douzaines de jeunes arbres que j'ai plantés et greffés moi-même : toutes mes couches sont couvertes de bons légumes, et mes plates-bandes de belles fleurs.

M. DORVILLE. — Est-ce-là tout, mon ami ?

FRANÇOIS. — Non vraiment, mon papa. N'ai-je pas dans ma chambre une grande armoire pleine d'ouvrages en paille et en carton, ainsi que de mille petits bijoux d'ivoire et d'ébène, que j'ai tournés sur mon tour ?

M. DORVILLE. — Mais tous ces objets, tu ne les vois sans doute à présent qu'avec regret, en songeant à toutes les gouttes de sueur qu'ils t'ont fait répandre ? En voilà, dis-tu, qui m'ont coûté une journée entière de peine.

FRANÇOIS. — Et quand ils m'en auraient coûté encore plus ?

M. DORVILLE. — Eh bien ?

FRANÇOIS. — Tenez, mon papa, lorsque je vois mon armoire parée des fruits de mon travail, lorsque je cueille un bouquet pour mes sœurs, ou que j'ai de beaux fruits ou de bons légumes à présenter à maman, je me trouve

si heureux, que je ne me souviens plus de tous les soins qu'il m'a fallu prendre.

M. DORVILLE. — Et dis-moi, le temps que tu as consacré à cultiver ton jardin, ou à tourner, voudrais-tu maintenant l'avoir passé à te divertir ?

FRANÇOIS. — Non certainement ; car il ne m'en resterait plus rien aujourd'hui.

M. DORVILLE. — Au moins tu en aurais le souvenir. Est-ce que tu ne le comptes pour rien ?

FRANÇOIS. — Oh ! c'est bien peu de chose.

M. DORVILLE. — Je crois entendre dans ta réflexion que les jeux ne peuvent amuser que lorsqu'on les goûte ; et tu conviendras qu'ils n'amuse pas toujours autant qu'on l'avait espéré. Le travail, au contraire, après nous avoir occupés agréablement, nous laisse des jouissances utiles. Pendant plus de vingt ans, tu trouveras un nouveau plaisir à cueillir des fruits sur les arbres que tu as plantés de ta propre main ; au lieu que tu ne te souviendras pas même de tes jeux frivoles. Tu peux maintenant décider ce qui donne les vrais plaisirs : si c'est un travail utile, ou de vains amusements.

FRANÇOIS. — Oh ! mon papa, de la manière dont vous me faites envisager les choses, il n'y a pas à balancer : c'est le travail, sans contredit, qui me rend plus heureux.

M. DORVILLE. — Tu vois si j'ai raison de te le faire chérir. Si je te disais : Allons, François, ne travaille plus, je veux que tu passes ton temps à jouer : ne serait-ce pas te rendre malheureux pour le reste de ta vie ?

FRANÇOIS. — Oh oui ! je le sens : tous les jeux me deviendraient bientôt insupportables.

M. DORVILLE. — Ne te semblent-ils pas, au contraire, plus doux lorsque tu as travaillé ?

FRANÇOIS. — Oui, mon papa, j'en conviens.

M. DORVILLE. — C'est alors que je te presse moi-même d'en goûter le plaisir. Tu sais que je vais souvent engager tes cousins et quelques autres de tes camarades à venir se divertir avec toi. As-tu oublié vos combats à la lutte, vos courses, vos parties de barres ?

FRANÇOIS. — Non, mon papa, je m'en souviens à merveille. Vous avez la bonté d'y assister presque toujours, et je vous vois sourire lorsque j'y ai l'avantage.

M. DORVILLE. — En effet, cela t'arrive assez souvent.

FRANÇOIS. — C'est que je suis plus fort qu'aucun de mes compagnons. Mes pauvres cousins surtout, je ne les craindrais guère, quand ils se mettraient tous les deux contre moi.

M. DORVILLE. — Ils ne sont peut-être pas si âgés ?

FRANÇOIS. — Oh ! vous le savez bien. Je suis plus jeune d'un an que le cadet.

M. DORVILLE. — C'est donc que tu es mieux nourri ?



FRANÇOIS. — Je vous demande pardon, mon papa ; mais ils sont mieux traités les jours ordinaires que nous ne le sommes les jours de fête.

M. DORVILLE. — Je ne vois donc pas d'où cet excès de force pourrait te venir, à moins que ce ne soit du travail.

FRANÇOIS. — Avec votre permission, mon papa, cela n'est guère possible ; car le travail m'affaiblit quelquefois au point que je ne puis remuer mes membres.

M. DORVILLE. — Mais, mon fils, qui sont ceux qui courent le mieux ?

FRANÇOIS. — Ce sont les coureurs.

M. DORVILLE. — Et d'où vient cela, je te prie ?

FRANÇOIS. — C'est qu'ils sont accoutumés à courir.

M. DORVILLE. — Cependant la course les fatigue quelquefois, comme le travail t'affaiblit.

FRANÇOIS. — Sans doute.

M. DORVILLE. — Oui, mais le lendemain en sont-ils moins lestes, et toi moins frais et moins gaillard ?

FRANÇOIS. — Il est vrai.

M. DORVILLE. — Un mot encore. N'as-tu pas vu des gens qui aient des membres plus nerveux que les autres ?

FRANÇOIS. — Oh ! oui, notre forgeron, par exemple. Il n'y a qu'à voir ses bras. Tous ses muscles expriment la vigueur.

M. DORVILLE. — Et cette vigueur, comment peut-il l'avoir acquise ?

FRANÇOIS. — Que vous dirai-je ? Cet homme est courbé toute la journée sur son enclume. Il est exercé, dès sa jeunesse, à manier un marteau que j'aurais de la peine à soulever des deux mains.

M. DORVILLE. — Comment ! tu le crois plus fort que moi ?

FRANÇOIS. — Oh ! mon papa, je ne voudrais pas vous voir aux prises avec lui, quand je serais là pour vous secourir.

M. DORVILLE. — Cela me persuaderait encore que le travail fortifie les hommes. Voilà un forgeron qui fait des exercices plus violents que moi, et il est aussi plus robuste. Tu fais des exercices plus violents que tes cousins, et tu es plus robuste aussi. Le travail est sûrement pour quelque chose là-dedans.

FRANÇOIS. — En effet, je commence à le croire.

M. DORVILLE. — Tu me disais tout à l'heure que tes cousins étaient servis fort délicatement à leurs repas.

FRANÇOIS. — Et c'est bien vrai aussi.

M. DORVILLE. — Il me semble cependant que leur estomac est souvent malade.

FRANÇOIS. — Oui, presque toujours.

M. DORVILLE. — Et le tien, éprouve-t-il de ces incommodités ?

FRANÇOIS. — Jamais, mon papa. Vous savez bien que je suis toujours de bon appétit.

M. DORVILLE. — Oui, mais il y a des jours où tu sembles manger encore avec un nouveau plaisir. Je m'en aperçois surtout lorsque tu viens de remuer ton jardin.

FRANÇOIS. — Ah ! vraiment, je fais une rude guerre à vos provisions, quand j'ai bien travaillé.

M. DORVILLE. — Comment donc ? le travail fortifie tes bras et ton estomac, il aiguise ton appétit ; et je m'aviserais de te l'interdire ? Oh ! non certes. Je veux que mon fils fasse honneur à ma table sans avoir

d'indigestion comme ses cousins. Je ne veux pas que ses camarades soient plus forts à la lutte ni à la course.

FRANÇOIS. — Mais, mon papa, il y a bien des gens qui me disent que puisque vous êtes si riche, vous ne devriez pas nous faire travailler.

M. DORVILLE. — Ces gens-là parlent comme des étourdis ; et tu serais un plus grand étourdi de les croire. Si tu restes tous les jours au lit jusqu'à neuf heures, pourrai-je, avec tout mon argent, te faire jouir du charme d'une si belle matinée ?

FRANÇOIS. — Non, certes.

M. DORVILLE. — Pendant bien des années, tu auras à cueillir du fruit sur les arbres que tu as plantés. Tu peux de temps en temps faire des cadeaux à tes sœurs et à tes amis, des jolis ouvrages que tu as faits sur le tour. Voilà ce qui te reste de ton travail, et la source de bien des jouissances qui vont se renouveler mille fois. Mais avec tout mon argent puis-je faire qu'il te reste quelque chose d'aussi doux de tes jeux lorsqu'ils sont finis ?

FRANÇOIS. — Hélas ! non, mon papa.

M. DORVILLE. — Puis-je enfin, avec toutes mes richesses, te rendre les membres robustes et préserver ton estomac des indigestions ?

FRANÇOIS. — Oh ! encore moins.

M. DORVILLE. — Regarde maintenant combien d'avantages tu dois au travail : avantages précieux, que tout l'or du monde n'aurait pu te procurer.

FRANÇOIS. — J'en conviens.

M. DORVILLE. — Et pourquoi donc ai-je de l'or, moi ? Est-ce pour que mes enfants soient heureux ou malheureux ?

FRANÇOIS. — Pour qu'ils soient heureux, sans doute.

M. DORVILLE. — Et quel est le plus heureux, celui qui passe une partie de la matinée à rêvasser dans son lit, ou celui qui, se levant avec l'aurore, peut, lorsqu'il fait beau, aller se promener dans la campagne et contempler les beautés ravissantes de la nature ?

FRANÇOIS. — C'est le dernier, sans doute.

M. DORVILLE. — Quel est encore le plus heureux, celui qui consume sa vie en de vains plaisirs qu'il faut quelquefois attendre, qui ne l'amuse pas toujours, et dont il ne lui reste jamais rien ; ou celui qui s'occupe d'un travail agréable, dont il lui reste mille douces jouissances pour le temps qui vient après ?

FRANÇOIS. — C'est toujours celui-ci.

M. DORVILLE. — Je ne te demande pas s'il vaut mieux avoir des bras robustes que des membres énervés, de belles couleurs qu'un teint pâle, une santé vigoureuse que des faiblesses continuelles, et un bon appétit que des indigestions.

FRANÇOIS. — Oh ! il n'y a pas à balancer.

M. DORVILLE. — Tu viens de convenir que c'est le travail qui nous donne tous ces avantages.

FRANÇOIS. — Il est vrai.

M. DORVILLE. — Ne serais-je donc pas bien blâmable, si, m'embarrassant des sots propos de quelques étourdis, je négligeais de faire chérir le travail à mes enfants, sous le vain prétexte que je suis riche ? Et avec toutes mes richesses, ne les rendrais-je pas plus malheureux ?

FRANÇOIS. — Oh ! oui, je le vois bien. C'est moi qui étais un insensé de vouloir me dégoûter du travail. Allons, mon papa ; voici la matinée qui s'avance : je brûle d'aller reprendre mes occupations ordinaires. J'espère avoir un joli bouquet à donner à chacune de mes soeurs, et d'excellentes fraises à cueillir sur mes couches pour votre dessert.

M. DORVILLE. — Allons, mon fils, je suis charmé de t'avoir trouvé si raisonnable. Cela m'engage à te consulter sur une grande affaire qui t'intéresse. Nous en parlerons demain.

Le lendemain, François, un peu fier et encore plus curieux de répondre à la consultation que son père lui avait demandée, s'empessa d'aller lui offrir le secours de ses lumières.

— Il y a longtemps, mon fils, lui dit M. Dorville, que je cherche à placer avantageusement une certaine somme pour mes enfants.

FRANÇOIS. — Vous avez bien de la bonté, mon papa.

M. DORVILLE. — Ainsi je suis bien aise de te consulter sur l'emploi le plus avantageux que j'en puisse faire.

FRANÇOIS. — Mais, mon papa, il n'est rien de plus simple. Vous n'avez qu'à la mettre dans le commerce.

M. DORVILLE. — Elle y est déjà, mon ami. C'est du commerce, au contraire, que je songe à la retirer pour vous l'assurer davantage. Dans notre état, on est exposé à faire bien des pertes. J'en éprouve tous les jours. S'il m'arrivait quelque grand malheur, je voudrais avoir placé si solidement une certaine partie de ma fortune, qu'elle pût vous assurer une subsistance assez honnête pour toute votre vie.

FRANÇOIS. — Il me semble que vous pourriez en acheter des maisons ?

M. DORVILLE. — Oui bien, si elles ne couraient pas le risque de brûler.

FRANÇOIS. — En ce cas, achetez des terres. Elles ne brûlent pas, au moins.

M. DORVILLE. — Il est vrai, mais il faut veiller soi-même à leur culture, ou bientôt elles tombent en friche et ne vous rendent plus leur revenu ordinaire, d'après lequel vous aviez établi votre dépense ; en sorte que vous vous trouvez pauvre avec vos grandes possessions.

FRANÇOIS. — Je ne sais donc plus, mon papa, quel conseil vous donner.

M. DORVILLE. — Tiens, mon ami, je ne vois d'autre moyen, pour mettre cette somme à l'abri de tous les hasards, que de la dépenser de manière que vous ne puissiez jamais en perdre l'intérêt.

FRANÇOIS. — Comment donc, mon papa, la dépenser de peur de la perdre ?

M. DORVILLE. — Oui, vraiment. Par exemple, si je l'employais à vous donner des talents utiles, pour vous mettre en état de parer aux plus grands revers de la fortune. Alors, en quelque lieu que vous fussiez portés par le sort, vous seriez en état de vous procurer tout ce qui vous serait nécessaire. Tu commences à savoir bien calculer et tenir les livres de commerce ; tu sais planter et greffer des arbres ; tu travailles joliment sur le tour ; ton frère et tes sœurs ont aussi leurs talents particuliers : il m'en a coûté beaucoup d'argent pour vous donner ces instructions ; j'en sacrifierais encore plus pour achever de vous y perfectionner. Ensuite je vous tiendrais plus riches qu'avec un grand héritage, car on peut perdre ses biens, mais les connaissances utiles restent toujours.

FRANÇOIS. — Mais, mon papa, vous êtes bien à votre aise : vous avez une bonne manufacture. Il me semble qu'avec cela nous ne pouvons jamais manquer.

M. DORVILLE. — Il y a des gens plus riches que nous dont la fortune a été renversée. Il est bon de se préparer de loin à tous les événements. Je me souviens, à ce sujet, d'une petite histoire que tu ne seras pas fâché de savoir.

FRANÇOIS. — Oh ! voyons, mon papa, je vous prie. Je suis prêt à vous entendre.

M. DORVILLE. — Un jeune gentilhomme voulut épouser une fort aimable demoiselle. Il fut la demander en mariage à son père. Celui-ci lui dit : — Je vous donnerai volontiers ma fille ; mais avez-vous un bon métier pour être en état de la nourrir, elle et les enfants que vous aurez ? — Un

métier, monsieur ? lui répondit le gentilhomme. Ignorez-vous que je possède un grand château dans votre voisinage avec des terres considérables ? — Ce n'est rien que cela, lui répliqua le père de la demoiselle. Votre château peut brûler ; vos terres peuvent être dévastées ; il peut encore vous arriver mille accidents ruineux que je ne prévois pas. En un mot, si vous voulez obtenir ma fille, il faut que vous appreniez quelque métier qui me tranquillise. C'est une condition absolument essentielle que je mets à notre alliance.

Le jeune gentilhomme voulut en vain combattre cette proposition ; il ne put en faire revenir le père de sa maîtresse. Quel parti prendre ? Il aimait trop éperdument pour renoncer à son bonheur. Il courut se mettre en apprentissage chez un vannier, parce qu'il jugea son métier le plus facile ; et il n'obtint la jeune demoiselle qu'après avoir fait sous les yeux de son père une corbeille fort propre et divers petits ouvrages d'osier et de jonc.

Pendant les premières années de son mariage, il riait intérieurement de la prévoyance de son beau-père et de la condition bizarre qu'il lui avait imposée ; mais il cessa bientôt de s'en moquer.

La guerre se déclara. Les ennemis entrèrent dans sa province. Ils ravagèrent ses moissons, abattirent ses forêts, démolirent son château, pillèrent sa cassette et ses meubles, et le contraignirent de prendre la fuite avec sa famille. Notre riche gentilhomme se trouva tout à coup dans l'indigence. Il passa quelques jours à déplorer tristement son infortune, vivant avec peine du peu d'argent qu'il avait sauvé. Cette misérable ressource lui manqua bientôt. Il se souvint alors du métier qu'il avait appris. Son courage ne tarda pas à renaître ; et il se livra au travail avec d'autant plus d'ardeur, qu'il s'était réfugié dans une ville où son premier état n'était point connu. Sa femme, après avoir apprêté la subsistance commune, le soulageait dans ses travaux : ses enfants allaient vendre ses paniers et ses corbeilles. De cette manière il parvint à se soutenir fort honnêtement, lui et sa famille, jusqu'au moment heureux où le retour de la paix le fit rentrer dans la possession de ses biens.



Cette histoire fit une vive impression sur François. Il la raconta le même soir à son frère et à ses sœurs, qui en furent également frappés. Elle leur fit faire une foule de réflexions sur les ressources que l'on a besoin de se ménager contre les coups inattendus de la fortune. Hélas ! ils ne prévoyaient pas qu'ils dussent si tôt s'en faire l'application à eux-mêmes. Quelque temps après le feu prit, dans la nuit, à l'un des magasins de M. Dorville ; et tous les bâtiments de sa manufacture furent consumés avant qu'on pût avoir des secours pour arrêter les fureurs de l'incendie. Un autre se serait laissé lâchement abattre par ce désastre ; mais il ne fit au contraire que fortifier sa constance et redoubler son activité. Tous ses amis s'empressèrent de le soutenir. Il profita heureusement de ces moyens et de son industrie pour chercher à réparer ses pertes. Elles n'empêchèrent point que ses filles ne fussent bientôt recherchées par les hommes les plus riches et les plus sensés, parce qu'ils savaient qu'ils trouveraient en elles des femmes capables de conduire habilement leur maison. Pour ses deux fils, ils mirent une ardeur si infatigable dans leurs travaux, qu'ils parvinrent en peu

d'années à rétablir les affaires de leur famille, et à les porter même à un degré de prospérité où elles ne s'étaient jamais élevées avant l'infortune qui semblait devoir les renverser pour toujours.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE.

Le 27 septembre.

O ma chère maman, quel danger mon ami Charles vient de courir ! Eh quoi ! il a tenu à si peu de chose que je ne l'aie perdu ! Je frémis encore d'y songer. Que serais-je devenu s'il avait été aussi brutal que son adversaire, s'il en avait reçu la mort, ou s'il la lui avait donnée, et qu'il eût été obligé de fuir de sa patrie ? Heureusement tout s'est terminé à sa gloire ; et en se conservant pour ses parents et pour moi, il nous donne encore un nouveau sujet de l'aimer et de l'estimer. Mais c'est trop longtemps tenir votre curiosité dans l'impatience. Lisez, lisez, je vous prie, la lettre que M. Grandisson vient de recevoir de M. Bartlet. Je passe la soirée à la transcrire pour vous l'envoyer. O ma chère maman, combien de fois le cœur m'a battu en vous faisant cette copie ! Mais ce n'est plus de moi qu'il s'agit. Oubliez-moi quelques instants pour ne vous occuper que de mon ami Charles.

M. BARTLET A M. GRANDISSON.

Le 26 septembre.

Monsieur et cher ami,

Je ne puis assez vous féliciter du bonheur de posséder un fils tel que le vôtre. Je fus hier témoin, sans qu'il s'en doutât, d'une aventure qui lui fait infiniment d'honneur. Mais pourquoi m'étonner de sa conduite, lorsque j'y vois l'effet des bons exemples et des sages leçons qu'il a reçus de vous ?

Il se trouvait hier, dans notre société, un jeune homme nommé Stanley, fils de milord G***. Son caractère est d'une violence brutale.

Quoiqu'il n'ait encore que dix-huit ans, l'ambition et l'envie dévorent son cœur. J'avais déjà observé qu'il était jaloux du titre que vient d'obtenir votre fils. Il ne tarda guère à le harceler par de malignes plaisanteries, que Charles laissa passer en silence avec une retenue admirable. Ils étaient à jouer une partie de piquet. Stanley, plat fanfaron, qui voudrait se targuer d'un faux courage, crut pouvoir abuser de la modération de votre fils. Il prit enfin le parti de lui chercher querelle au jeu d'une manière si marquée, que Charles ne put s'empêcher de laisser paraître dans ses regards combien il en était indigné. Je vais vous rapporter ici mot pour mot tout leur entretien.

CHARLES. — Il me semble, monsieur, que vous ne prenez pas beaucoup de plaisir à notre partie. Ne vaudrait-il pas mieux l'interrompre ?

STANLEY, jetant les cartes sur la table. — Il est vrai. On ne peut guère trouver de plaisir à jouer avec des personnes qui entendent si mal le jeu.

CHARLES : — Il est possible que je ne l'entende pas à beaucoup près aussi bien que vous. Je n'en ai pas une aussi grande habitude.

STANLEY. — Si vous n'en savez pas davantage sur tout le reste, je crains qu'il ne vous soit difficile de soutenir le titre que vous venez d'obtenir.

CHARLES. — Je ne crois pas que la science du jeu soit absolument essentielle pour remplir cet objet. Mais parlons, s'il vous plaît ; d'autres choses. Vous avez là une forte belle tabatière.

STANLEY. — Elle ne vous conviendrait peut-être pas mal dans votre nouvelle dignité.

CHARLES. — Elle me serait inutile : je ne prends pas de tabac. Je crois qu'il vaut mieux ne pas s'y accoutumer à mon âge.

STANLEY. — C'est-à-dire que vous trouvez mauvais que j'en prenne ?

CHARLES. — En aucune manière. Il ne m'appartient pas de trouver à redire à ce qui vous convient, à vous et à vos parents.

STANLEY. — Mes parents n'ont rien à voir dans ces choses-là. Il suffit que cela me plaise.

CHARLES. — A la bonne heure. Chacun a sa manière de penser.

STANLEY. — Certes, voilà un enfant bien docile, qui ne voudrait pas prendre de tabac sans en demander la permission à ses parents !

CHARLES. — Il est vrai. Je ne fais rien sans les consulter.

STANLEY. — J'aurais tort d'en être surpris. Vous n'êtes pas aussi âgé que moi pour savoir penser et agir d'après vous-même. Il vous faut du temps pour vous former.

CHARLES. — J'espère, en effet, valoir un peu mieux lorsque je serai aussi âgé que vous l'êtes.

STANLEY. — Votre dessein est-il de m'insulter ? Pourquoi me dire que vous vaudrez mieux que moi ?

CHARLES. — Mieux que vous, monsieur ? Je suis incapable d'une grossièreté pareille. Il vous est aisé de comprendre que je n'ai voulu dire autre chose, sinon que j'espérais, à votre âge, valoir un peu mieux que je ne vaux à présent.

STANLEY. — Vous n'êtes pas maladroit, ce me semble, à tourner à rebours vos paroles ?

CHARLES. — Non, monsieur, je commence d'abord par bien penser à ce que je veux dire ; et mes paroles n'ont point de rebours.

STANLEY. — Il suffit. Voulez-vous bien venir faire un tour de promenade dans le jardin ?

CHARLES. — Très-volontiers, monsieur. Si cela vous est agréable, je ne vois rien qui m'en empêche.

Stanley aussitôt enfonça fièrement son chapeau sur sa tête, en cherchant de l'œil et de la main si son épée était à son côté. Charles posa la sienne sur un fauteuil, et suivit Stanley d'un pas ferme. J'attendis qu'il fût hors de la chambre pour me mettre doucement sur leurs traces, sachant assez, par ce que je venais d'entendre, combien Stanley est querelleur. Ils marchaient à quelque distance l'un de l'autre, et s'avançaient vers un petit bosquet qui est à l'extrémité du jardin. Je pris un chemin plus court et plus détourné pour m'y rendre ; et m'étant caché à quelques pas derrière une charmille, je fus à portée d'entendre toute la suite de leur entretien que je vais vous rapporter.

STANLEY. — Où donc est votre épée ? Vous l'aviez tout à l'heure.

CHARLES. — Il est vrai, monsieur ; mais je l'ai laissée à la maison.

STANLEY. — Courez la chercher, s'il vous plaît.

CHARLES. — Pourquoi donc, je vous prie ? Elle m'est inutile pour me promener.

STANLEY. — Oui, vous en avez besoin pour réparer l'offense que vous m'avez faite.

CHARLES. — Une offense, dites-vous ? Il serait bien étrange pour moi de vous avoir offensé à mon insu.

STANLEY. — Vous l'avez pourtant fait, et je n'aurais pas tardé si longtemps à vous en demander raison, si nous avions été seuls dans la chambre.

CHARLES. — Vous auriez pu me la demander là-haut tout aussi bien qu'ici. Je n'aurais pas craint les témoins pour vous répondre, comme je le fais, que je n'ai pu vous offenser, parce qu'il est dans mes principes de n'offenser personne.

STANLEY. — A quoi servent toutes ces vaines paroles ? Allez chercher votre épée, vous dis-je. Je veux avoir satisfaction sous les armes, à moins que vous ne vous soumettiez à me demander pardon.

CHARLES. — Vous demander pardon, monsieur ! Si je vous avais offensé, je l'aurais fait de moi-même, sans en attendre la loi de personne. Mais comme je ne vous ai point offensé, cette démarche est parfaitement inutile.

STANLEY. — Mais pourquoi avez-vous quitté votre épée ? Vous deviez bien voir que j'avais la mienne.

CHARLES. — Eh ! que m'importe, monsieur ? Je ne connais point de raison qui m'oblige de régler mes actions sur les vôtres.

STANLEY. — C'est au moins, pour ne rien dire de plus, une fort grande imprudence de votre part.

CHARLES. — En quoi donc, s'il vous plaît ? J'aurais gardé mon épée, si je vous avais pris pour un assassin ; et c'est alors véritablement que je vous aurais fait une offense cruelle.

STANLEY. — Vous me feriez perdre patience. Mon épée est encore dans le fourreau ; mais prenez-y garde, je vous en avertis.

CHARLES. — Je suis tranquille, monsieur. Je n'ai rien à craindre.

STANLEY. — Vous n'avez rien à craindre ? Ne croyez pas que je souffre sans ressentiment, qu'étant d'une naissance inférieure à la mienne, et plus jeune que moi de quatre ans, vous emportiez un titre qui me convenait, à tous égards, mieux qu'à vous.

CHARLES. — Il me semble, monsieur, que vous avez fait une longue marche pour en venir là. Je me doutais que c'était ce titre qui vous chagrinait. Mais vous êtes bien bon de me l'envier, lorsque je ne vous envie pas l'avantage d'une plus haute naissance.

STANLEY. — Comment donc ? Est-ce que vous trouveriez cet avantage si méprisable ?

CHARLES. — Non, sans doute ; mais je pense que ce serait une folie à moi d'en être jaloux, et surtout de vous le témoigner les armes à la main.

STANLEY. — Et pourquoi, je vous prie ?

CHARLES. — C'est que mon épée ne serait pas plus capable de vous le ravir, que la vôtre ne le serait de me dépouiller du titre dont le roi a bien voulu me revêtir. Après une réflexion aussi simple, croyez-vous encore que ce soit ici l'occasion de nous égorger ?

STANLEY. — Mais on ne se tue pas toujours pour éprouver son épée.

CHARLES. — En ce cas, nous pouvons nous mesurer aussi bien avec notre fleuret, et je vous donne rendez-vous à la première salle d'armes pour vider à toute outrance cette grande querelle.

STANLEY. — Vous moquez-vous de moi ?

CHARLES. — A Dieu ne plaise ! mais je craindrais, je l'avoue, que l'on ne se moquât de notre combat, et que l'on ne dît que nous sommes deux jeunes poltrons, qui nous sommes fait l'un à l'autre une égratignure pour faire parade d'un courage que nous n'avions pas. Voulez-vous m'en croire, et accepter une satisfaction qui nous convienne également à tous les deux ?

STANLEY. — Voyons, quelle est-elle ?

CHARLES. — C'est que je suis prêt à vous assurer que dans tout ce qui vous élèvera véritablement au-dessus de moi, je ne rougirai point de vous regarder comme mon supérieur, et que je vous crois dans les mêmes sentiments à mon égard.

STANLEY, remettant son épée dans le fourreau. — Eh bien ! c'est donc à moi de vous rendre le premier ce juste hommage. Oui, c'en est fait, aimable Grandisson, je me rends : vous me faites trop bien sentir l'indignité de ma conduite. Oh ! si vous pouviez me la pardonner aussi sincèrement que je me la reproche !

CHARLES. — Il suffit, monsieur ; je n'en ai plus aucun ressentiment.

STANLEY. — Que cette scène, je vous en conjure, reste à jamais ensevelie dans le plus profond secret : c'est bien assez d'en porter le regret dans mon cœur, sans en trouver le reproche dans les yeux des autres.

CHARLES. — Soyez tranquille, Stanley : voici ma main que je vous en donne pour gage.

STANLEY. — Je la reçois avec confiance. Je n'ose encore vous demander votre amitié ; mais laissez-moi l'espérance de l'obtenir, pour m'aider à m'en rendre digne.



Après s'être embrassés, les deux jeunes gens revinrent ensemble dans la maison. Personne ne sait rien de cette aventure : elle fait autant d'honneur à votre fils, qu'elle ferait de honte à son adversaire s'il ne l'eût un peu réparée par son retour. Dans cette circonstance délicate, Charles a montré du courage sans emportement, et de la modération sans faiblesse. Quoique plus jeune et sans armes, il n'en a pas moins su imposer à son ennemi par la seule vigueur de ses réponses. En un mot, je ne sais ce que je dois estimer le plus en lui, de sa prudence ou de son intrépidité.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 2 octobre.

Mon ami Charles est enfin de retour, ma chère maman. Quelle a été notre joie de le revoir ! Le moment de son approche fut le signal d'une fête. Les jeunes garçons du village, sans en rien dire à M. Grandisson, avaient élevé un arc de triomphe en verdure, à la première barrière de l'avenue. De jeunes filles, vêtues de blanc, l'attendaient avec des corbeilles pleines de fleurs qu'elles répandirent sur son passage. Ce fut par mille cris de : « Vive Charles Grandisson ! » que nous apprîmes de loin son arrivée. Nous

courûmes aussitôt à sa rencontre, en laissant marcher sa maman devant nous. Il s'élança de la voiture dans les bras de ses parents. Madame Grandisson le pressait contre son cœur et le baignait de larmes de tendresse. M. Grandisson en l'embrassant, tâchait en vain de retenir les siennes. Pour Émilie, elle ne pouvait se détacher de son cou. Édouard avait aussi l'air très-joyeux. Quoiqu'il soit l'aîné, il semblait ne regarder son frère qu'avec une sorte de respect. Et moi, maman, je ne pourrai jamais vous dire tout ce que j'ai senti. Je pleurais, je soupirais, comme si j'avais eu du chagrin ; et cependant mon cœur était rempli de la joie la plus vive. Oh ! quand mon tour est venu de l'embrasser, comme je l'ai serré étroitement dans mes bras ! Je pensais en même temps à vous. Ah ! me disais-je à moi-même, si je pouvais, en cet instant, porter mon ami jusque sous les yeux de maman ! Les domestiques allaient et venaient autour de lui, en poussant des cris de joie : ils auraient donné tout au monde pour pouvoir le prendre dans leur sein et le baiser à leur aise. Jamais personne n'a été aimé comme lui, et jamais aussi personne n'a été plus digne de l'être.

Tous les paysans vinrent danser hier au soir sous les fenêtres du château, et il y a eu cette nuit une illumination générale dans le village, dont toutes les maisons étaient ornées de guirlandes de fleurs.

Charles a reçu ce matin les compliments de toute la noblesse des environs. Quel honneur à son âge ! Mais cela ne le rend point orgueilleux : au contraire, il est plus modeste qu'auparavant. N'est-ce pas la meilleure preuve qu'il est bien digne de son bonheur ?

Au moment où nous allions nous mettre à table, nous avons vu arriver le vieux jardinier Matthews : c'est le père nourricier de madame Grandisson. Il vit, à trois milles d'ici, d'une pension que M. Grandisson lui paye pour l'aider à passer une vieillesse heureuse. Il venait lentement sur ses béquilles, pour faire son compliment. Du plus loin que Charles l'a vu dans l'avenue, il a couru au-devant de ses pas ; il l'a pris par la main et l'a conduit à sa mère ; il a voulu qu'il s'assît à table auprès de lui. Vous voyez, maman, que les honneurs n'ont point changé mon ami. Un jeune comte, faire asseoir un vieux jardinier à son côté, et prendre soin de le servir ! Ce n'est pas que cela ne me paraisse tout simple : mais Édouard s'en étonnait sans faire pourtant mine de le blâmer. — Je ne sais, a-t-il dit à son frère après le dîner ; mais il me semble que la visite de Matthews t'a fait plus de plaisir que toutes les autres. — Il est vrai, lui a répondu Charles. Les paroles de ce brave homme ne sont pas de vains compliments ; elles partent du fond

de son cœur. A son âge, il n'aurait pas fait plus de trois milles à pied sur ses béquilles, pour me féliciter, s'il n'eût été sincèrement touché de mon bonheur. Et puis, ne dois-je pas bien l'aimer, lui qui a nourri ma chère maman ? Ah ! je suis bien sûr qu'il l'aime comme sa propre fille.

Charles avait bien raison, maman. Pendant tout le repas, j'avais eu les regards attachés sur ce bon vieillard ; et quoiqu'il fût en pointe de gaieté, je voyais souvent de grosses larmes suspendues à sa paupière lorsqu'il regardait madame Grandisson. Le brave Matthews voulait s'en retourner de bonne heure, afin d'arriver chez lui avant la nuit ; mais Charles, pour le garder plus longtemps, a obtenu sans peine de M. Grandisson qu'on le ramènerait ce soir dans la voiture.

Vous imaginez bien, ma chère maman, que je n'ai pu être témoin de toutes les scènes que je viens de vous décrire, sans me peindre aussi l'heureux jour où je retournerai auprès de vous. Hélas ! je n'aurai point à vous apporter l'hommage d'un nouveau titre dont je sois décoré ; mais au moins j'aurai fait tout ce qui est en mon pouvoir pour vous offrir un cœur moins indigne de votre tendresse. Il n'y aura point d'illumination pour célébrer mon retour ; mais je verrai vos yeux et ceux de ma petite sœur briller, à travers de douces larmes, de tous les rayons de la joie. Je ne recevrai point de compliments flatteurs sur l'avancement de ma fortune ; mais je recevrai de votre bouche des paroles d'amour, je recevrai vos baisers et vos caresses. Je n'envie point à mon ami les faveurs qu'il reçoit de la bonté céleste ; je sens qu'il les mérite mieux que moi ; mais lorsque je le vois dans les bras de sa mère, je me demande pourquoi je ne suis pas aussi dans les bras de ma chère maman. Je n'ai plus que vous à aimer sur la terre, et j'en suis éloigné. Vous êtes toute ma richesse, et je ne vous possède pas. O maman, ma chère maman, il faut que je m'arrête. Je ne veux point me livrer à ces cruelles pensées ; j'aurais peut-être la force de les supporter pour moi seul, mais non pas pour vous. Ce n'est pas ma douleur que je crains, c'est la vôtre. Je ne tremblerais pas tant d'être triste, si je n'avais peur de vous affliger.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 6 octobre.

La fortune de mon ami Charles, ma chère maman, a fait une impression si vive sur Édouard, qu'il semble, depuis quelques jours, n'être plus le même. L'étude ne lui fait plus tant de peur ; il n'est plus si sauvage dans ses manières, et il cherche avec une ardeur incroyable à se faire aimer de ses parents et à se concilier l'estime des gens de la maison et des amis de son père. Si ces bonnes dispositions se soutiennent, comme je n'en doute pas, il ne peut manquer de devenir bientôt un jeune homme accompli. Je vais vous rapporter un entretien qui m'a donné bien de la joie. M. Grandisson était avec ses deux fils dans sa bibliothèque ; et moi j'étais dans un petit cabinet voisin, d'où je pouvais tout entendre. Ne croyez pas, ma chère maman, que je m'y fusse mis en cachette pour écouter leur conversation. Oh ! non, je vous assure. Vous m'avez trop bien appris combien il est indigne d'être à l'affût des secrets des autres ; je n'oublierai jamais cette leçon. Ils savaient fort bien que j'étais si près d'eux, et je faisais de temps en temps un peu de bruit pour me faire remarquer. M. Grandisson, après avoir fait sentir à Charles toute la grandeur des bontés du roi, et de quelle importance il était pour lui de les justifier aux yeux de la nation, se tourna vers Édouard, et lui dit : Et toi, mon fils, songe à profiter de cet heureux événement. Tu te destines au service militaire : sois persuadé que tu n'as pas d'avancement plus sûr à attendre que par la voie de la vertu. La manière de vivre de quelques officiers a pu te faire croire que dans cet état on n'avait pas de règles à se prescrire pour sa conduite. Préserve-toi, mon fils, d'une erreur si funeste. Le service militaire est un service d'honneur ; et l'on ne peut y bien remplir ses devoirs, sans être doué de qualités nobles et généreuses. Ce n'est point par des airs dédaigneux et par des manières turbulentes qu'un officier doit chercher à se faire distinguer : il doit au contraire se montrer modeste, humain et sensible. Il doit penser toujours que son sang ne lui appartient plus, mais qu'il appartient uniquement à sa patrie, qui en a reçu l'hommage. C'est une mère tendre qu'il lui faut respecter et chérir. Mais comment saura-t-il lui rendre ces devoirs sacrés, s'il les a méconnus envers les auteurs de sa vie ?

ÉDOUARD, se précipitant aux genoux de son père. — - O mon papa, je sens combien je mériterais vos reproches ! Ah ! je vous en conjure, daignez me pardonner mes fautes passées. L'exemple de mon frère a touché mon cœur. Je vois que c'est à sa bonne conduite qu'il est redevable des distinctions flatteuses qu'il a reçues. Quoique plus âgé que lui, je ne rougis point d'avouer sa supériorité sur moi. Je m'efforcerai du moins de marcher

sur ses traces. Vous et ma chère maman, vous nous aimez tous les deux : je sens néanmoins qu'il mérite d'être l'objet de vos préférences. Mais à l'avenir, je veux, comme lui, me distinguer par mes sentiments et par ma conduite. Vous en viendrez alors à aimer Édouard autant que Charles. Oui, mon papa, croyez-en l'assurance que je vous donne. Laissez-moi rentrer dans vos bonnes grâces, et vous ne recevrez de moi que des sujets de satisfaction.

M. GRANDISSON. — Relève-toi, mon fils. Ce jour est bien heureux pour mon cœur. Rien ne peut donner plus de joie à un père, que cette douce promesse d'un fils qu'il aime tendrement. Embrassez-vous, mes bien-aimés, et venez tous les deux, que je vous presse contre mon sein : vous ferez le bonheur de ma vie.

ÉDOUARD. — O mon papa, comment serais-je insensible à tant de bonté ! Quoi ! vous voulez bien me pardonner toutes les peines que je vous ai causées ?

M. GRANDISSON. — Oui, mon cher fils, et c'est du fond de mon cœur. Je me repose sur ta parole ; elle ne peut me tromper. Pour te donner la preuve la plus sûre de ma confiance, je vais te faire un cadeau, que je ne t'aurais jamais fait, si je n'eusse compté sur ta résolution. Voici le brevet d'une lieutenance dans le régiment du major Arthur, à qui ton frère a sauvé la vie. Je ne puis te le présenter dans un moment plus favorable. Tu dois ce premier grade à la vertu de ton frère ; mais songe que c'est à toi de mériter un plus grand avancement par tes propres vertus.

ÉDOUARD. — O quelle joie, mon papa ! Je pourrai donc, à mon tour, vous prouver que je ne suis peut-être pas indigne d'être votre fils. Donnez-moi votre bénédiction pour achever ma grâce. Je vais me jeter aux pieds de maman. J'implorerai aussi son pardon, et je commencerai une vie nouvelle, qui vous fasse oublier tous les sujets de plainte que vous avez reçus de moi.

M. Grandisson, ému jusqu'aux larmes, donna sa bénédiction à son fils, qui courut aussitôt chercher celle de sa maman. Charles resta seul avec son père. Leur entretien roula d'abord sur l'audience que mon ami avait eue de Sa Majesté, puis sur son séjour chez M. le comte. Charles répondit à tout avec sa sagesse ordinaire. M. Grandisson ne pouvait se lasser de l'entendre. Mais voyant qu'il était une circonstance dont son fils évitait de l'instruire : Tu ne me parles point, lui dit-il, de la querelle que tu as eue avec le jeune Stanley.



CHARLES, avec surprise. — Quoi ! vous la savez, mon papa ?

M. GRANDISSON. — Est-ce que tu voulais m'en faire un mystère ?

CHARLES. — Oui, je l'avoue. Cette affaire n'est pas à la gloire de Stanley. Il m'avait fait promettre de la tenir secrète ; et j'ai fait moi-même tout ce qui était en mon pouvoir pour l'oublier.

M. GRANDISSON. — Si cela est ainsi, je ne puis te savoir mauvais gré de ta réserve.

CHARLES. — Mais, mon cher papa, ne pourrais-je savoir comment cette aventure vous est parvenue ?

M. GRANDISSON. — M. Bartlet, à ton insu, en avait été témoin. Je sais jusqu'au moindre détail de ce qui s'est passé entre Stanley et toi. C'est lui qui t'a cherché querelle ; et tu lui as répondu avec la force et la prudence que j'aurais désiré mettre moi-même dans une pareille affaire.

CHARLES. — O mon papa ! que je suis heureux de vous voir approuver ma conduite ?

M. GRANDISSON. — Mais avais-tu pensé, lorsque tu descendis avec lui dans le jardin, que son dessein était de te voir sous les armes ?

CHARLES. — Oui, vraiment, mon papa. Il me regardait avec un air de menace et de fureur, et je lui avais vu porter la main sur la garde de son

épée.

M. GRANDISSON. — Pourquoi donc avais-tu quitté la tienne avant de le suivre ?

CHARLES. — Je voulais lui montrer que je ne m’effrayais pas de ses rodomontades, et que je me sentais assez de fermeté pour lui en imposer.

M. GRANDISSON. — Mais enfin, dans la fureur dont il était transporté, ne pouvait-il pas fondre sur toi, quoique tu fusses sans armes ?

CHARLES. — Ce n’était pas à moi de craindre cette lâcheté d’un gentilhomme.

M. GRANDISSON. — Et s’il eût attendu une autre occasion où tu aurais eu ton épée ?

CHARLES. — Alors, comme ma vie aurait été en danger, j’aurais usé du droit de la défendre. Je me serais tenu en garde, et j’aurais soutenu ses attaques avec tout le sang-froid dont j’étais capable. J’espère que ma modération m’aurait donné un grand avantage sur son emportement, et que dans cet état j’aurais trouvé le moyen non-seulement de me garantir de ses atteintes, mais encore de le désarmer, et de lui donner la vie.

M. GRANDISSON. — Embrasse-moi, mon fils. Que je me félicite de te voir ces nobles sentiments ! Les transports d’une colère brutale nous rabaissent au-dessous des bêtes féroces ; mais c’est presque s’élever au-dessus de l’humanité que de garder toujours l’empire de son âme, et de ne lui permettre que des mouvements généreux. Sois bien persuadé que la plupart de ceux qui vont ainsi cherchant des querelles pour faire parade d’un vain courage n’ont aucune véritable qualité qui puisse les distinguer aux yeux des hommes, et que c’est le plus souvent s’avilir que de descendre jusqu’ à eux pour réprimer leurs vaines bravades.

CHARLES. — Mais, mon papa, il est bien fâcheux d’avoir à les souffrir.

M. GRANDISSON. — Il ne dépend que de toi de les éviter, par le choix des bonnes compagnies que tu fréquenteras. Te souviens-tu d’avoir jamais entendu dans ma maison quelque propos dont personne ait eu sujet de s’offenser ? Crois que les honnêtes gens ne reçoivent chez eux que des personnes sûres, avec qui leurs amis puissent s’entretenir avec confiance et sûreté. Cependant si tu avais le malheur de te trouver dans le monde en présence de quelques-uns de ces méchants esprits qui croient ne pouvoir briller qu’en offensant les autres, conduis-toi à leur égard avec la plus grande réserve. Les plaisants de profession ne prennent jamais pour objet de leurs sarcasmes que des personnes qu’ils jugent aussi méprisables qu’eux-

mêmes. Ainsi donc, si tu sais t'élever à leurs yeux par un maintien décent et des discours raisonnables, ne crains point qu'ils t'adressent leurs traits. C'est toi-même qui leur feras connaître la crainte. Évite, autant que tu le pourras, d'entrer avec eux en aucune discussion. On peut combattre les idées d'un homme de sens, lorsqu'elles ne s'accordent pas pour cette fois avec les nôtres ; mais cherchera faire revenir un sot de ses erreurs, c'est une entreprise aussi vaine que ridicule : on ne fait qu'importuner ceux qui nous écoutent, en leur donnant à supporter la déraison et l'opiniâtreté de son adversaire. Ne dis jamais rien dont tu n'aies bien pesé le sens et la valeur. Un mot échappé de nos lèvres ne se rappelle plus ; et l'on se repent d'une indiscretion sans pouvoir la réparer. Évite surtout de prendre un ton railleur et caustique. D'une plaisanterie innocente naît souvent une querelle sérieuse. Il faut beaucoup d'esprit et d'usage du monde pour savoir badiner avec une juste mesure. Celui qui plaisante toujours peut amuser quelquefois ; mais il réussit rarement à se faire aimer. Ne cherche jamais à faire briller ton esprit et tes connaissances aux dépens des autres. Sans flatter basement leur amour-propre, garde-toi bien de l'humilier. Surtout, que tes expressions soient toujours pures et décentes devant les femmes. Voilà, mon fils, les plus sûrs moyens d'éviter toute sorte de désagréments dans le monde, et de t'y faire estimer et chérir.

CHARLES. — O mon papa, que je vous remercie de ces sages instructions !

M. GRANDISSON. — Je te les donne avec d'autant plus de plaisir que tu as toujours su profiter de celles que tu as reçues. Conserve dans tous les temps, mon cher fils, cette noble modération que tu as fait paraître dans ta conduite envers Stanley. Respecte tes semblables autant que toi-même. Songe que tu ne peux hasarder tes jours ni ceux d'un autre sans offenser l'Être tout-puissant qui ne vous a donné la vie que pour la consacrer à son service.

CHARLES. — O mon papa, je le jure entre vos mains, mon épée ne sortira jamais du fourreau que dans la plus grande nécessité, soit pour me défendre moi-même, soit pour secourir mon semblable.

M. GRANDISSON. — Oui, mon cher fils, c'est alors que l'on peut montrer toute l'étendue de son courage. Voilà les seules occasions où nous soyons libres de mettre notre vie en danger, puisque nous ne la hasardons uniquement que pour nous sauver, nous ou l'un de nos frères, d'un plus grand malheur.

O ma chère maman, quelles bonnes leçons ! et que je suis heureux de les avoir entendues ! J'espère qu'elles ne me seront pas moins utiles qu'à mon ami.

Cette lettre est devenue bien longue ; mais je ne crains point qu'elle vous ait ennuyée. Elle renferme les instructions les plus sages sur un point aussi délicat que celui du véritable honneur. Vous ne serez sûrement pas fâchée que votre fils vous ait fait part des principes qu'il vient de recueillir, pour les suivre toute sa vie. Oui, ma chère maman, je mettrai tous mes soins à ne m'en écarter jamais ; et je vois d'ici que vous me savez bon gré de cette résolution.

Nous devons partir pour Londres vers la fin de la semaine. Mais je ne quitterai point ces lieux, où je me suis tant occupé de votre doux souvenir, sans vous offrir encore un nouvel hommage de mon respect et de ma tendresse. Quoique ce ne soit me rapprocher que bien peu de vous, je recevrai un jour plus tôt de vos nouvelles, vous recevrez un jour plus tôt des miennes. C'est toujours quelque chose, lorsque l'on s'aime bien.

Adieu, ma chère maman, embrassez pour moi, je vous prie, ma petite sœur, et dites-lui sans cesse avec quelle tendresse je la chéris, afin de penser toujours à mon amour pour vous-même.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 12 octobre.

Puisque vous avez été contente, ma chère maman, de la petite pièce que je vous envoyai dernièrement sur les avantages du travail, en voici une sur un sujet qui n'est pas moins instructif, et dont je désire bien que vous soyez aussi satisfaite. Nous parlions l'autre jour des dangers auxquels on est exposé, malgré les meilleures dispositions, par la seule faiblesse de caractère. M. Grandisson nous dit qu'il venait de paraître à Londres un petit livre où ces malheurs étaient présentés dans l'histoire d'un enfant de notre âge. Je lui demandai la permission de le lire ; et voici comment j'ai arrangé ce conte, pour vous l'offrir.

LES SUITES DANGEREUSES DE LA FAIBLESSE DE CARACTÈRE

Se promenant un jour dans l'avenue du château de son père, William Sedley vit venir de loin un petit garçon tout en guenilles, et dont le visage était couvert de suie. — Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-il lorsqu'ils furent à portée de s'entendre. — Hélas ! mon cher monsieur, lui répondit le petit malheureux en s'approchant d'un air craintif, je viens voir s'il y a quelque cheminée à ramoner au château. Je voudrais bien qu'il y en eût, car l'ouvrage ne va guère ; et mon maître est de si mauvaise humeur qu'il n'y a pas moyen d'y tenir. — Et comment t'appelles-tu ? — Tom Climbwell, à vous servir, si j'en suis capable. — Viens-tu de loin ? — Non, monsieur, je ne viens que de ce village que vous voyez là-bas, un peu après la colline. C'est là que demeure mon maître. Oh ! si vous saviez combien il est méchant ! — Il est méchant, dis-tu ? — Vous ne pourriez jamais le croire. Tenez, encore hier il me roua de coups. — Et pourquoi donc, s'il te plaît ? — Je vais vous le dire. Il y a un de mes camarades qui vient d'entrer chez lui en apprentissage. Le pauvre petit n'a encore que sept ans ; et le maître voudrait qu'il sût ramoner comme un habile homme. Hier, on le mit à la besogne pour l'essayer. Et parce qu'il ne savait pas bien grimper encore, parce qu'il pleurait au lieu de chanter, lorsqu'il fut sur le haut de la cheminée, le maître le battit rudement, en disant qu'il ne serait jamais qu'un vaurien ; et comme je voulais demander sa grâce, il me battit à mon tour, jusqu'à me rompre les côtes. — D'où vient que tu ne le quittes pas pour retourner chez ton père ? — C'est que mon père est mort, et ma mère aussi. Il n'y a personne dans le monde qui prenne soin de moi, si ce n'est ma pauvre maîtresse. Oh ! voilà ce qui s'appelle une bonne femme. Il n'y en a pas de meilleure sur la terre. Elle me donnerait plus souvent à manger, si elle le pouvait ; mais elle ne l'ose pas. Son mari est si dur, qu'il la battrait sans miséricorde. Il nous fait travailler rudement, et nous laisse mourir de faim par-dessus le marché. — Mais ton maître est obligé de te nourrir comme il faut. Pourquoi ne le fait-il pas ? Si j'étais à ta place, j'irais me plaindre. — Ah ! mon cher monsieur ! on voit, bien que vous n'entendez rien à ces choses-là. A qui voulez-vous que j'aille me plaindre ? Le maître ne ferait que me traiter plus durement, s'il le savait. Ah ! je suis bien malheureux !

Comme il disait ces derniers mots, ils entendirent tout à coup un carrosse qui venait de leur côté. William n'eut besoin que de jeter un coup d'œil dans la voiture, pour y reconnaître M. Greaves son grand-père. Il poussa un cri de joie ; le cocher arrêta ses chevaux ; un domestique descendit pour ouvrir la portière ; et William, sans prendre congé du petit ramoneur, se précipita dans les bras de son grand-papa, qui alla descendre avec lui dans la cour du château.

M. Greaves était un de ces beaux vieillards dont les traits, animés encore par la bienveillance et la gaieté, savent faire oublier leur âge, même aux yeux dédaigneux de la jeunesse. Quoiqu'il eût déjà passé quatre-vingts ans, on le voyait s'intéresser aux amusements enfantins de ses petits-fils ; et tandis que sa sagesse leur imposait le respect, sa douceur, son enjouement et sa complaisance lui conciliaient leurs plus tendres affections.

Son arrivée était une fête pour sa petite famille. C'était à qui lui ferait le plus d'amitiés. William lui prenait les mains dans les siennes ; Fanny appuyait la tête sur son épaule ; et le petit Robert, après avoir dansé autour de lui, était venu s'asseoir sur ses genoux et lui passait ses petites mains caressantes sur les joues.

On se mit bientôt à table ; et le repas fut égayé par les santés joyeuses qu'on portait au brave vieillard, et par les chansons du bon vieux temps qu'il chantait encore d'une voix tremblotante.

Après le dîner, il alla faire sa méridienne dans un large fauteuil qu'on avait mis exprès dans un coin de la chambre. Puis, lorsqu'il eut reposé une demi-heure, il se réveilla, frotta ses yeux, secoua ses habits, rajusta sa perruque, enfonça son chapeau, et demanda à William s'il était disposé à faire avec lui un petit tour de promenade.

William ne demandait pas mieux. M. Greaves prit son bâton d'une main, et s'appuyant de l'autre sur l'épaule de son jeune compagnon, ils se mirent en marche vers les champs.

Après avoir parlé de plusieurs choses intéressantes pour son petit-fils, M. Greaves lui demanda ce qu'il avait eu à démêler avec le petit ramoneur, qu'il avait vu lui parler si vivement le matin lorsqu'il passait dans l'avenue. William rapporta toute la suite de leur conversation. M. Greaves en fut attendri. — Hélas ! dit-il, qu'il y a de gens à plaindre dans le monde ! En voilà un qui commence de bonne heure à souffrir. Je suis bien aise que tu aies quelquefois occasion de recevoir les plaintes des malheureux, pour

t'accoutumer à ouvrir ton cœur à la misère. J'espère que tu n'auras pas laissé celui-ci sans soulager ses besoins.

Malgré sa dissipation et son étourderie, William avait un cœur naturellement généreux et sensible.

— Le pauvre enfant ! s'écria-t-il. Votre arrivée et le plaisir de vous voir me l'ont fait brusquement quitter. Patience ! je saurai où il demeure, et je tâcherai de le dédommager de ce que mon oubli lui a fait perdre..... Mais faisons une chose, mon grand-papa. Nous voici à la vue de son village. Nous n'avons pas beaucoup de chemin à faire pour y arriver. Venez, venez, je vous en prie, avec moi. — Non, mon ami, lui répondit M. Greaves. Ce n'est pas tout que de descendre cette côte, il faudrait la remonter ; et la pente en est trop rude pour que je puisse le faire sans fatigue. Va tout seul. En attendant, je me reposerai sous cet arbre, et je jouirai de la perspective du beau paysage qui s'étend autour de cette colline.

William partit aussitôt avec une légèreté qui promettait un prompt retour. Au pied du coteau il rencontra un juif chargé d'une petite boutique de ciseaux, d'aiguilles, de boîtes, de chaînes de montres, d'étuis, et de toute espèce de joujoux. Celui-ci s'empressa d'offrir ses marchandises à William, qui lui répondit qu'il n'en voulait point acheter. Cependant, comme le colporteur lui dit que la vue ne lui en coûterait rien, il consentit à les parcourir d'un coup d'œil. A force de promener ses regards sur ces divers objets, il fut tenté de demander le prix d'un bilboquet garni en ivoire qu'on lui fit un schelling. En voulant le prendre, main se porta sur une lorgnette qui était tout à côté. Une lorgnette, vraiment ! C'était un bijou dont il avait eu toujours envie. Comme elle était du même prix, il balança quelques minutes avant de pouvoir se décider sur la préférence. Tantôt il jouait avec le bilboquet, tantôt il regardait la lorgnette. Il les prenait et les posait tour à tour, jusqu'à ce que le marchand, qui s'aperçut que l'un et l'autre de ces joujoux captivaient également sa fantaisie, fit si bien par ses belles paroles qu'il lui persuada de les acheter tous les deux.



Il s'en allait joyeux avec sa double emplette. Il vit bientôt venir à lui un jeune garçon, tenant dans sa main un nid de merles, dans lequel il y avait quatre petits qui commençaient à prendre leurs plumes. William les trouva si jolis, qu'il demanda au jeune garçon s'ils étaient à vendre. — Non vraiment, mon cher monsieur, lui répondit celui-ci ; cependant s'ils vous font plaisir, je vous les donnerai pour un schelling. — Je crains que ce ne soit trop cher pour mes finances, repartit William ; mais attends un peu, je vais voir. Il tira sa bourse, et il vit qu'il n'avait plus que neuf à dix sous, avec une demi-guinée qu'on lui avait donnée pour emporter à l'école, et que pour cette raison il ne voulait pas changer. — Tiens, dit-il au jeune garçon en lui offrant sa petite monnaie, voilà tout ce que je puis te donner pour tes oiseaux. Vois si tu veux me les céder à ce prix. — Ce n'est pas trop payé, répondit l'autre ; mais puisque vous le voulez, à la bonne heure. Le marché se trouva ainsi conclu ; et la petite famille emplumée fut remise entre les mains de William.

Il reprit alors sa marche, et parvint au village où demeurait Tony. On lui indiqua de loin sa maison. Il le vit bientôt lui-même devant la porte, avec un petit enfant qu'il tenait par la lisière pour lui apprendre à marcher. Ils renouvelèrent connaissance ; et William commençait à lui dire le dessein qui l'avait amené, lorsqu'il se rappela tout à coup, en rougissant, la situation de sa bourse, à laquelle il n'avait pas songé en faisant ses emplettes. Il ne voulait point avouer son embarras ; et il ne savait quel moyen employer pour en sortir. Sa générosité le portait à donner quelque chose à Tony ; mais il s'était rempli de l'idée d'avoir dans sa poche une demi-guinée, qu'il pût appeler son or. Sa sensibilité lui représentait la misère du malheureux orphelin ; mais l'orgueil d'avoir un pièce d'or entière en sa possession l'emporta sur tout sentiment de pitié. — Tony, lui dit-il enfin, si tu veux venir l'un de ces jours à la maison, je te ferai donner du pain et de la viande, pour faire le meilleur repas de ta vie. Mais adieu : je ne puis rester plus longtemps ; et il le quitta avec la triste conscience de n'avoir pas fait ce qu'il aurait du faire.

Comme il s'en retournait vers l'endroit où l'attendait son grand-papa, il rencontra au détour d'un chemin Jeffery Squander et sa jeune sœur. Ils s'étaient arrêtés pour acheter des gâteaux d'un vieux invalide à jambe de bois, qui gagnait sa vie à les vendre dans la campagne. Jeffery et William étaient voisins et compagnons d'école. Après les premiers compliments, Jeffery engagea son camarade à se régaler de ces gâteaux dont il lui vanta l'excellence. William s'en excusa vaguement, sans vouloir faire connaître la cause de son refus. Cependant la jeune miss s'étant jointe aux sollicitations de son frère, il dit qu'il n'avait sur lui que de l'or, et qu'il supposait que le pauvre Jonathan ne serait pas en état de le lui changer, qu'autrement il aurait été fort aise de manger de ces gâteaux qu'on lui disait si bons. Jonathan, à ces mots, plongea sa main dans une bourse de cuir qu'il portait à la ceinture, et qui était partagé en deux, moitié pour les schellings, et moitié pour les sous et les demi-sous. Il la retira toute pleine, et d'un ton goguenard : Oh ! s'il ne tient qu'à cela, dit-il, voici votre affaire. J'ai assez de monnaie pour vous rendre le reste de votre or, quand vous en auriez encore davantage. William ne s'attendait pas à cette réponse. Comme il ne pouvait pas faire d'autres objections, il donna sa demi-guinée à changer avec regret, et mangea trois gâteaux qu'il trouva les plus mauvais qu'il eût goûtés de sa vie.

Dans cet intervalle, M. Greaves était descendu au-devant de son petit-fils, dont la longue absence commençait à lui donner de l'inquiétude. Il le trouva justement comme il achevait son dernier morceau. Après. l'avoir blâmé avec douceur de s'être fait si longtemps attendre, il invita ses compagnons à venir passer la, soirée chez M. Sedley ; ce qu'ils auraient bien voulu, s'ils n'eussent été engagés à aller prendre le thé chez, un de leurs oncles.

Après qu'ils eurent pris congé les uns des autres, M. Greaves s'informa de William de ce qui s'était passé dans sa visite. — Tu m'as fait un peu impatienter, lui dit-il ; mais je te le pardonne. Tu n'es sans doute resté si longtemps que pour faire plus de bien. Voyons, qu'as-tu fait pour Tony ? Avais-tu tout l'argent qu'il te fallait pour soulager un peu sa misère ? J'ai oublié de te le demander, car tu es parti si brusquement !

William, déconcerté par toutes ces questions, baissa la tête, ralentit sa marche, et resta derrière son grand-père dans un silence confus. M. Greaves se retourna, et prenant la main de son petit-fils : — Qu'as-tu donc ? lui dit-il. On te croirait coupable de quelque faute. Mais non, je te fais injure. Cet embarras ne vient que de ta modestie, qui souffre en entendant louer ta générosité. Tu fais déjà la consolation de mes vieux jours. Viens, mon cher enfant, que je te presse tendrement contre mon sein. — Oh ! non, non, mon cher grand-papa, répondit William, ne m'accablez point de vos caresses. Je suis loin d'en être aussi digne que vous le croyez. Il est bien vrai que, lorsque je suis parti, j'étais plein du désir d'aller secourir le petit malheureux. Mais j'ai rencontré sur le chemin un colporteur ; et j'ai été assez faible pour dépenser deux schellings à acheter cette lorgnette et ce bilboquet. Il me restait encore quelques sous de monnaie ; et cela aurait été quelque chose pour un pauvre ramoneur, si je n'avais eu fantaisie de ce nid de merles que j'ai acheté d'un jeune garçon pour les élever.

— Mais tu avais encore de l'argent ? répliqua M. Greaves. N'as-tu pas payé les gâteaux que je t'ai vu manger ? — Oui, mon grand-papa. — Comment donc n'avais-tu rien pour donner à Tony ? — C'est que je ne voulais pas changer ma demi-guinée. — Tu l'as pourtant changée pour les gâteaux ? — Il est vrai ; mais je ne l'ai fait qu'à regret, parce que Squander avait l'air de se moquer de moi. Je craignais qu'il ne fît des railleries de mon avarice lorsque nous serions retournés à l'école. — Écoute, William, je ne veux point te gronder. Mais puisque tu ne voulais pas changer ta demi-guinée, n'aurait-il pas mieux valu garder les deux schellings et la petite monnaie pour Tony, que de les employer comme tu as fait ? — Oh ! oui, je

l'avoue, et j'en suis bien honteux. — Ce n'est rien encore. Tu sentais qu'il était de ton devoir de faire quelque chose pour Tony ; cependant, plutôt que de changer ta demi-guinée, tu l'as laissé sans secours, tandis que la crainte frivole de quelques mauvaises plaisanteries a eu plus d'effet sur toi que la pitié que tu devais à ton semblable, à un enfant pressé de mille besoins. Ah ! mon cher William, que je crains pour toi cette faiblesse de caractère, qui te fait perdre le fruit de toutes tes bonnes résolutions !

William prit la main de son grand-père, l'arrosa de ses larmes, et lui promit de réparer sa faute dès le jour suivant.

Il se leva en effet le lendemain, avec le projet de retourner au village de Tony. Aussitôt après le déjeuner, il se disposait à se mettre en marche ; lorsqu'il reçut une invitation à dîner pour le même jour, de la part du capitaine Beaufort, qui voulait lui faire renouveler connaissance avec Henri, l'aîné de ses enfants, retiré depuis peu de l'école.

Cette invitation et le consentement de M. Sedley comblèrent de joie William. Oh ! se dit-il à lui-même, quel plaisir de revoir mon ancien camarade ! Comme nous allons nous divertir !... Mais cependant n'avais-je pas résolu d'aller aujourd'hui voir Tony ? Il est bien vrai ; mais je puis le faire tout aussi bien demain. La différence d'un jour n'est pas grand'chose ; et le fils d'un capitaine doit avoir le pas sur un ramoneur. Allons, allons. Il s'achemina aussitôt vers la maison de M. Beaufort. Elle n'était qu'à la distance d'un mille ; et il trouva à moitié chemin le jeune Henri qui venait à sa rencontre.

Comme ce jeune homme va jouer un rôle assez considérable dans les affaires de William, je ne puis me dispenser de vous en dire ici deux mots.

Henri avait une figure pleine de grâces et d'esprit. Ses manières étaient engageantes, son maintien décent. La douceur était peinte dans ses regards ; et sa voix prenait un son tendre et affectueux, qui portait jusqu'au fond des cœurs les sentiments dont il les voulait pénétrer. Quel dommage, hélas ! que tous ces avantages ne fussent employés qu'à voiler une profonde hypocrisie !

Je passerai sur les circonstances de leur entrevue et de l'arrivée de quelques autres de leurs camarades, pour en venir tout de suite à l'issue de leur dîner.

Henri proposa à ses amis de faire un tour de promenade dans la campagne. Son père lui défendit d'aller à un village voisin où se tenait une foire, parce qu'il ne voulait point que son fils se mêlât parmi la mauvaise

compagnie qui se rend ordinairement en ces lieux. Henri promit d'observer cette défense, et après avoir embrassé son père, il prit avec ses camarades le chemin opposé.

Ils étaient à peine sortis de l'avenue, lorsque Henri se retourna brusquement, et, prenant William par la main : — Allons, lui dit-il, on n'a plus les yeux sur nous : il n'y a qu'à traverser ce champ, et nous irons voir ce qui se passe là-bas. En disant ces mots, il lui montrait du doigt le village où son père lui avait défendu d'aller.

— Tu n'entends pas sûrement aller à la foire ? lui répondit William avec surprise. Tu as promis à ton père que tu n'irais pas. — Bon ! répliqua Henri. Qu'importe à mon papa que nous allions d'un côté ou d'un autre ? C'est à nous de voir où nous espérons le plus de plaisir. Pourquoi veux-tu que je souffre de ses fantaisies ? Je sens bien qu'il ne faut pas le contredire en face ; mais je n'en fais pas moins toujours comme il me plaît.

Le cœur honnête de William fut blessé de l'idée d'une si lâche tromperie. Il dégagea sa main de celle de Henri, et lui protesta qu'il ne le suivrait point. — A la bonne heure, lui répondit Henri. Puisque tu ne veux pas venir, tu en es bien le maître. Mais si je consens à prendre une faute aussi grave sur mon compte, et à courir le risque du châtimement, qu'est-ce que cela te fait ? C'est moi qui ai promis et non pas toi. — Il est, bien vrai, répliqua William, que je n'ai rien promis ; mais je sens bien que mes parents seraient fâchés si j'allais en quelque endroit sans leur permission, surtout, lorsque ton père a exigé de toi positivement que tu n'irais pas.

— Il n'y a que Henri qui doive en répondre, s'écria l'un des jeunes gens. Ce ne sont point nos affaires. Mais si ce poltron de William a peur d'être battu, c'est une autre chose.

— Je n'ai point de semblable frayeur, répondit William avec indignation. Mes parents n'ont jamais employé de mauvais traitements à mon égard ; mais je ne veux pas les tromper. Ils se reposent sur moi du soin de ma conduite ; et ce serait une indignité d'abuser de leur confiance.

Henri et les autres jeunes gens levèrent les épaules à cette déclaration. Ce fut à qui cacherait les plaisanteries les plus malignes sur ce qu'ils appelaient la pusillanimité du pauvre William. Sa conscience lui disait qu'il était mal de céder ; mais bientôt l'exemple de ses camarades, leurs instances et leurs railleries, l'emportèrent sur sa résolution ; et malgré les reproches de son cœur, il se laissa entraîner sur leurs pas.

Ils arrivèrent à la foire. En marchant le long des boutiques, ils s'amusaient à regarder les jolies bagatelles qu'on y avait étalées. Peu à peu, séduits par les invitations des marchands, ils commencèrent à demander le prix de ce qui tentait le plus vivement leur fantaisie. William voulut d'abord acheter une trompette pour son petit frère. Il prit ensuite un joli portefeuille, dont on lui demanda six schellings. Comme il le trouvait trop cher, il le remit sur la tablette ; mais en se retournant pour aller plus loin, le pan de son habit fit tomber le portefeuille à terre.

Arnold, l'un de ses camarades, voyant que personne n'avait les yeux sur lui, le ramassa prestement et le mit dans son sein. Le marchand ne tarda guère à s'apercevoir que le portefeuille lui manquait. Il courut aussitôt à William et l'accusa de le lui avoir dérobé. William répondit fièrement à ce reproche ; mais le marchand persistant à haute voix dans son accusation, il se rassembla aussitôt une foule nombreuse autour de William, et il fut décidé qu'on le fouillerait, lui et ses camarades.

Arnold, qui n'avait pris le portefeuille que pour badiner, imagina, dans la même intention, de le glisser, à la faveur du tumulte, dans la poche de William. Celui-ci, qui se tenait sûr de son innocence, indigné de la menace que lui faisait le marchand, refusa absolument de se laisser fouiller. Cette résistance ne fit que fortifier les soupçons de la populace, qui se jeta de tous côtés sur lui. Il eut beau tenir les mains sur ses poches et se laisser couler à terre pour mieux résister à leurs entreprises, toute sa défense fut inutile. Mais que l'on juge de son étonnement, lorsque, vaincu par la force, il vit tirer de sa poche droite le malheureux portefeuille ! Ce fut en vain qu'il protesta de son innocence. Le moyen de l'en croire, lorsque le fait même parlait si hautement contre lui ! Plus d'intérêt en sa faveur. On n'entendit plus tomber sur sa tête que les noms de filou, d'escroc et de voleur. Ils partirent de toutes les bouches. Quelques-uns proposaient de le plonger dans la fontaine publique ; d'autres, de l'attacher à la queue d'un âne et de le fustiger ; et tous prophétisaient à grands cris qu'il finirait ses jours au gibet.

Arnold, dont l'indigne badinage avait eu des suites si cruelles, commençait à s'en repentir ; mais il n'eut pas la force d'en faire l'aveu, craignant d'attirer sur lui la condamnation qu'il voyait près de tomber sur son camarade. Il laissa le pauvre William se tirer de cette aventure comme il pourrait, et resta muet spectateur de la scène. La colère du marchand s'était de plus en plus enflammée. Il déclara qu'il voulait traîner son voleur devant

le juge de paix. Épouvanté de cette menace et consterné de l'idée d'aller en prison pour un crime dont il n'était pas coupable, William fut réduit à demander grâce à genoux, en offrant tout ce qu'il avait sur lui pour dédommagement. Le marchand consentit à le relâcher moyennant une guinée. Il ne restait à William que neuf schellings, toutes les contributions offertes par ses camarades ne pouvaient compléter la somme, et l'inexorable marchand ne voulait rien rabattre de ce qu'il avait demandé.

Dans cette affreuse situation, William se souvint d'une médaille d'argent que son grand-père lui avait donnée le matin du même jour, en lui recommandant de la garder toute sa vie pour se souvenir de lui. Il la tira lentement de sa poche ; mais à peine y eut-il attaché ses regards :

— Non, non, s'écria-t-il, je ne te céderais pas, même pour me sauver de la prison. Comme il disait ces mots, on entendit une voix d'enfant enrouée qui criait : — Attendez, attendez, j'ai un schelling pour lui. Tout le monde tourna la tête. On vit un petit ramoneur qui, jetant à terre sa longue corde et son balai, se mit à fouiller précipitamment dans sa poche, et en tira un schelling crasseux, qui brillait encore dans ses mains noircies. C'était le brave Tony qui venait d'arriver à la foire. Voyant une foule rassemblée, il s'y était glissé à travers mille rebuffades ; et reconnaissant aussitôt les traits de William, sans savoir encore pourquoi on lui demandait de l'argent : — Tenez, monsieur, lui dit-il, je n'ai qu'un schelling, encore appartient-il à mon maître ; quoi qu'il m'en puisse arriver, je vous le donne pour vous tirer de peine. La conscience de William s'émut à ce trait. — Ah ! se dit-il à lui-même, je ne voulais pas hier changer pour toi ma demi-guinée, Tony ; et toi, tu viens aujourd'hui... Un torrent de larmes qu'il avait retenues jusqu'alors s'échappa de ses yeux.



Le marchand prit le schelling, mais il n'en insista que plus vivement pour avoir la médaille, en déclarant qu'à ce prix il se désisterait de toute poursuite. William n'y pouvait consentir. Mais enfin, voyant que le peuple allait l'entraîner chez le juge, et ses compagnons protestant qu'ils ne pouvaient rester un moment de plus à cause des approches de la nuit, il racheta sa liberté au prix de sa médaille ; et d'un pas triste et silencieux il se mit en marche avec ses camarades vers la maison du capitaine Beaufort.

Comme ils ne voulaient pas avoir l'air de revenir directement du côté du village, il furent obligés de prendre un grand détour, en sorte qu'il était nuit close lorsqu'ils arrivèrent. Henri fit un conte plausible à son père pour excuser leur retour. William frémissait de crainte et de honte à chaque mot. Il prit bientôt congé du capitaine et retourna vers ses parents.

Lorsqu'il fut arrivé près de la porte, le cœur lui battit avec violence. Au lieu du plaisir qu'il éprouvait ordinairement en rentrant dans la maison paternelle, au lieu de l'empressement qu'il avait de voler dans les bras de sa maman, il sentit de grosses larmes s'échapper de ses yeux, et il se glissa tristement à la dérobée le long des murs de la cour. Il resta quelque temps dans la première salle, livré tout entier à ses cruelles réflexions. Mais il en sortit bientôt avec effroi pour prêter l'oreille à la voix de son grand-père qu'il entendait dans le salon. M. Greaves parlait au petit Robert.

— Oui, lui disait-il, j'ai donné à ton frère et à la sœur une médaille exactement pareille à la tienne. Je veux voir lequel de vous la conservera plus longtemps pour l'amour de moi.

Il serait impossible d'exprimer ce que le pauvre William ressentit en entendant ces paroles. Il se hâta de monter dans sa chambre, et se jetant le visage contre son lit : — O ciel ! s'écria-t-il, que vais-je faire ? et que pourrai-je dire ? Après avoir longtemps pleuré, comme il sentait réellement une violente douleur de tête, il résolut de s'en faire une excuse pour avoir la permission de s'aller coucher. Lorsqu'il eut composé son maintien, pour le mettre aussi bien d'accord qu'il était possible avec le personnage qu'il voulait jouer, il descendit dans le salon. Son petit frère courut au-devant de lui ; et lui présentant le cadeau qu'il avait reçu de son grand-papa : — Tiens, lui dit-il en sautant de joie, regarde, n'est-ce pas une jolie médaille ? Fais-moi voir la tienne, je t'en prie, pour voir si elles sont les mêmes.

Le front de William se couvrit de rougeur ; et comme son frère lui faisait encore les mêmes instances : — Laisse-moi tranquille, lui répondit-il un peu brusquement. Je ne l'ai pas sur moi. Il se plaignit ensuite du mal de tête qu'il ressentait ; et après avoir souhaité le bonsoir à tout le monde, il se retira pour aller se mettre au lit. Les tendres inquiétudes que ses parents avaient témoignées sur son indisposition ajoutaient encore à ses peines. — Combien peu je mérite leur tendresse ! s'écriait-il. Ah ! s'ils savaient de quelle manière je me suis conduit cette après-midi, comme ils me mépriseraient ! Comment pourront-ils désormais se reposer sur moi, lorsque je ne puis y compter moi-même ? Je savais que je faisais mal d'aller avec Henri, et cependant j'y suis allé. Tout ce qui m'est arrivé de honteux n'est que la suite de cette première faute. Oh ! j'espère, à l'avenir, ne me laisser jamais persuader de faire ce que je ne croirai pas bien en toute rigueur. Telles étaient toujours ses résolutions généreuses ; mais au moment de la tentation, il manquait de force pour les exécuter : faiblesse fatale qui peut nous entraîner dans tous les vices ! Après une suite de réflexions plus amères les unes que les autres, il s'endormit enfin ; mais son sommeil fut triste et pénible ; et les premiers mouvements qu'il sentit à son réveil furent encore les agitations d'une conscience coupable.

Qui pourrait croire qu'après les humiliations qu'il avait endurées, et la violence de ses remords, il fût près de tomber aussitôt dans une autre faute plus grande ? Il venait de sortir de sa chambre, le cœur serré de tristesse, et il traversait le salon pour aller faire un tour de jardin, lorsqu'il vit entrer par

la porte opposée l'auteur de tous ses maux, le jeune Henri Beaufort. — Comment donc, William, lui dit Henri, tu as une figure encore plus piteuse qu'hier au soir ! Je suis venu savoir comment tu, te trouves : il-faut que tes parents t'aient battu, je le vois. — Battu ? répondit William d'un air offensé, mes parents ne m'ont battu de leur vie. Je ne reçus hier de leur part qu'é des caresses trop tendres. Ils sont bien loin d'imaginer combien je suis coupable ; et voilà ce qui me donne le plus de chagrin. — Oh ! pour cela, reprit son compagnon, je ne t'aurais jamais cru si enfant. Mon père use familièrement avec moi de son fouet à cheval ; et lorsqu'il s'aperçoit que je lui ai désobéi, il me fait sentir jusqu'au sang ce qu'il appelle la discipline militaire ; mais je ne serais sûrement pas aussi abattu que tu parais l'être si je n'avais à craindre que les sermons grondeurs d'un vieux grand-papa. — Fi donc ! Henri, répliqua William, qui aimait son grand-père avec une extrême tendresse, parle avec plus de respect d'un homme vénérable ! Si tu savais combien il me chérit ! Mais, hélas ! peut-être va-t-il me retirer son amour. Je l'aurais bien mérité ! Cette médaille qu'il m'avait dit de conserver avec soin pour me souvenir toujours de lui, s'il vient jamais à savoir comment je l'ai perdue ! Je ne puis supporter cette affreuse pensée.

Henri employa vainement toute sorte de moyens pour raffermir le cœur de son camarade. La douleur de William devenait plus forte à mesure que l'heure du déjeuner approchait. Comment oser paraître aux yeux de ses parents ? comment oser recevoir leurs caresses, lorsqu'il se sentait si criminel ? On vint enfin l'appeler. Déjà il marchait à pas lents pour se rendre au salon. Henri l'arrêta tout à coup ; et lui montrant, au bord d'une allée, la médaille du petit Robert, que celui-ci avait sans doute laissée tomber étourdiment de sa poche en tirant son mouchoir : — Tiens, lui dit-il les yeux étincelants de plaisir, j'espère maintenant que tu vas sécher tes larmes, et que tu n'auras plus de crainte d'être découvert. William tendit la main avec un transport de joie. Mais, au même instant, se recueillant en lui-même : Ce n'est pas la mienne, s'écria-t-il. Oh ! si c'était elle ! C'est sûrement mon petit frère qui l'aura perdue. — Eh ! qu'importe ? lui répondit Henri étonné. Est-ce que tu ne la prendras pas ? Quel étrange scrupule t'arrête ? Si ton frère l'a perdue, c'est de son âge : on ne lui en fera pas de vifs reproches, et il ne sera taxé que d'un peu d'étourderie. Mais toi, songe de quelle importance il est de n'être pas découvert. Cette heureuse rencontre peut te mettre à l'abri de tout. Personne n'a besoin de savoir que

nous avons trouvé cette médaille ; et comme elle est exactement semblable à la tienne, je défie qui que ce soit de pénétrer le mystère.

William s'arrêta. Tous les reproches qu'il redoutait se présentèrent sous d'affreuses images à son esprit. Les paroles de Henri augmentaient d'un côté ses frayeurs, et de l'autre lui présentaient le moyen de s'en délivrer. Le moment était critique pour sa vertu : l'honneur lui défendait de commettre une action si basse ; mais la crainte d'aliéner de lui ses parents le portait à s'exposer aux reproches secrets de sa conscience plutôt que d'encourir l'indignation déclarée de sa famille. Les combats de son cœur furent violents, mais ils se terminèrent pour ce moment à sa gloire. — Non, dit-il avec fermeté, je n'ai déjà que trop souffert d'une première faute. Je ne serai pas assez méchant pour faire de la peine à mon frère, et tromper mes parents ; j'aime mieux m'abandonner à la bonté de mon grand-papa ; je veux lui dire honnêtement toute la vérité, si j'en ai du chagrin, tant mieux : il expiera du moins en partie le mal que j'ai commis. — Par pitié, lui répondit Henri, ne sois pas si intraitable. Si tu n'as point d'égards pour toi-même, aie du moins quelque considération pour moi. Tu es convenu hier d'être de notre partie, et maintenant tu veux me rendre victime de ta faiblesse. Si tu vas révéler la chose à ton grand-père, il en rejettera la faute sur moi seul ; il dira que je t'ai séduit, et il nous empêchera de nous voir davantage. Je sais combien il est rigide en fait d'obéissance : il ne manquera point de faire savoir à mon père que j'ai contrevenu à ses ordres ; et mon père est si sévère dans ses châtimens que la seule pensée m'en fait frémir. Cruel William ! je suis venu te donner des consolations ; et pour seule récompense, tu veux me faire punir. Je puis t'avoir innocemment entraîné dans cette peine ; mais je suis bien sûr que si j'étais à ta place, je ne voudrais pas en agir comme tu veux le faire envers moi.

Cet argument était habilement porté à la générosité naturelle de William. Henri savait trop bien qu'il était incapable de vouloir causer de la peine à un autre. Précipiter son ami dans l'embarras pour en sortir, ce procédé était, aux yeux de William, si lâche et si bas, que l'intérêt de la vérité même lui semblait devoir céder à cette puissante considération. Leçon frappante pour les jeunes gens les mieux nés du danger qu'ils courent à fréquenter de mauvaises compagnies, puisque, par imprudence et par faiblesse, un cœur généreux peut être induit à commettre le mal en croyant faire le bien ! C'est ainsi que William, en considérant les choses sous un faux point de vue, crut

prendre le parti le plus sage et le plus honnête en cédant aux persuasions de Henri. Il mit enfin la médaille dans sa poche, en disant :

— Je veux la garder comme un souvenir de la faute que j'ai commise en me laissant engager, contre les mouvements de ma conscience, à te suivre à la foire : c'est la première cause de l'embarras où je me suis plongé. Le mal n'a fait que s'accroître par des degrés rapides ; et qui sait où il s'arrêtera ? J'en suis déjà puni, quoiqu'il ne soit pas découvert : je sens que la désobéissance porte avec elle son plus terrible châtiment.

Comme l'on vint encore les appeler pour le déjeuner, ils se hâtèrent de s'y rendre. Henri présenta ses civilités à la compagnie avec cette aisance naturelle qui distinguait ses manières, et il alla s'asseoir, sans la moindre apparence d'embarras, auprès de M. Sedley. Il n'en fut pas de même de William : il se plaça tristement dans l'embrasure d'une fenêtre, et à peine avait-il la force de répondre aux questions affectueuses qu'on lui faisait sur sa santé. Il avait perdu la sécurité d'une âme innocente, et son esprit était livré au trouble, à la honte et à la confusion. Le déjeuner ne fut pas plutôt fini, que Henri prit congé de la compagnie ; et M. Greaves invita son petit-fils à faire avec lui une promenade dans les champs. William aurait bien voulu en être dispensé ; mais n'ayant aucun motif raisonnable pour s'en défendre, il se disposait à suivre son grand-papa, lorsque le petit Robert, qui était sorti avec sa sœur pendant le déjeuner, accourut du jardin, eu criant avec tristesse qu'il avait perdu sa médaille, et qu'il ne savait plus où la trouver. A ces paroles, William sentit son front se couvrir d'une vive rougeur : il se détourna promptement ; et, sans pouvoir rien dire, il pencha la tête vers la terre, comme s'il eût voulu chercher la médaille égarée. — O mon frère, lui dit Robert, tu as bien de la bonté de me la chercher ; mais ce n'est pas ici que je crois l'avoir perdue : je l'avais encore ce matin avant le déjeuner. — Tu ne l'as pas gardée longtemps pour l'amour de moi, lui dit son grand-père. Je suis bien sûr que William et Fanny ont été plus soigneux. Fanny tira aussitôt la sienne de sa poche : William allait en faire autant ; mais sa conscience ne lui permit pas de retirer sa main. Il tenait la médaille entre ses doigts, sans oser la faire paraître au jour. Robert soupirait et versait des larmes. — Ne pleure pas, mon ami, lui dit M. Greaves : je t'excuse sans peine ; tu es un petit enfant, et tu n'es pas accoutumé à tenir de l'argent dans tes mains. Je te donnerai une autre médaille, et ton frère en prendra soin. Il m'aime si tendrement ! J'ose répondre qu'il conservera longtemps la sienne après m'avoir perdu. William ne put rien dire ; mais un torrent de

larmes s'échappa de ses yeux. Son grand-père lui tendit les bras, et lui dit de ne pas se mettre en peine. — Je suis bien vieux, mon cher fils, ajouta-t-il, mais ne t'afflige pas. Quoique la médaille que je t'ai donnée soit peu de chose, qu'elle te rappelle sans cesse, lorsque tu la regarderas, combien je t'aimais, et combien je désirais ton bonheur. Souviens-toi bien, mon ami, que tu ne peux être heureux sans une bonne conscience ; et que chaque témoignage d'affection que tu recevras de tes parents soit un nouvel encouragement pour affermir ton âme dans l'honneur, la droiture et la générosité.



Les sanglots de William redoublèrent à ces dernières paroles. Les caresses de son grand-papa le tourmentaient plus cruellement que ne l'auraient fait ses plus vifs reproches. Vingt fois il fut près de tout avouer : mais la crainte d'entraîner Henri dans sa disgrâce lui imposa silence. Ils se

trouvèrent en ce moment à la porte du jardin, où ils laissèrent Fanny et le petit Robert, pour s'avancer dans la campagne. William marchait d'un air rêveur et d'un pas irrésolu. En vain M. Greaves, sans soupçonner la cause de son abattement, tâchait de l'égayer par ses propos. William sentait son cœur trop digne de blâme pour pouvoir s'entretenir avec sa liberté d'esprit ordinaire. Enfin, comme ils montaient une colline d'où l'on découvrait une perspective très-étendue, M. Greaves montrant du doigt à William le village où celui-ci était allé, il y avait deux jours, à la recherche de Tony, il lui demanda s'il l'avait vu depuis, et s'il avait rempli l'intention qu'il avait de lui faire un petit présent. Cette question était trop importante pour recevoir de la part de William une réponse immédiate. S'il disait qu'il l'avait vu, on pouvait lui demander où il l'avait rencontré ; et le dire, cela entraînait l'aveu de tout ce qu'il avait pris tant de peine à cacher. Il hésita pendant quelque temps, jusqu'à ce que son grand-père, observant sa confusion, le prît par la main, et avec un ton plus tendre encore que sérieux, lui adressât ainsi la parole :

— J'ai déjà vu avec peine, mon cher enfant, que tu as quelque secret qui pèse sur ton cœur : cependant je ne désire point ta confidence, si tu ne veux la donner librement à mon affection. Dis-moi ce qui t'embarrasse ; peut-être serai-je en état de te secourir de mes avis. Qu'une méfiance déplacée ne t'empêche pas de m'ouvrir ton âme et de l'épancher dans mon sein. — O monsieur ! s'écria Sedley d'une voix tremblante, je ne mérite pas que vous me traitiez avec cette bonté. Je ne suis pas le maître de vous dire mon secret ; un autre y est trop intéressé. Ah ! si ce n'était cela qui m'arrête, quelque coupable que je sois, je vous confesserais tout en ce moment. — C'est à toi, mon ami, répliqua M. Greaves, de savoir si tu as fait quelque promesse que l'honneur t'oblige de garder. Mais prends garde aussi que tu peux être entraîné dans le vice par une mauvaise honte et par un attachement trop opiniâtre à un faux point d'honneur ; sois sûr que ce n'est pas un véritable ami qui voudrait t'engager à cacher à tes parents une chose dont tu penses toi-même qu'ils devraient être informés.

Vivement frappé de ces réflexions, William, après s'être quelque temps débattu en silence avec son secret, allait enfin le laisser échapper, lorsqu'il vint à passer dans le même endroit deux personnes qu'il reconnurent aussitôt, l'une pour un gentilhomme de leur voisinage, et l'autre pour Jenny sa fille, qu'il avait fait sortir de sa pension, depuis deux jours, pour lui faire voir la foire du village. La petite miss était liée d'amitié avec la sœur de

William, et son père la conduisait en ce moment chez son amie. William se réjouit beaucoup de cette rencontre, qui venait heureusement suspendre une conversation dont il était si fort embarrassé. Il s'acheminèrent tous les quatre ensemble vers la maison. On devine aisément quelle fut la joie de Fanny lorsqu'elle revit sa compagne. Pour le pauvre petit Robert, il était assis tristement dans un coin, mordant le bout de son mouchoir, et rêvant à la perte qu'il avait faite. William sentit son cœur déchiré de la tristesse de son frère, et ne put en soutenir le spectacle. Il sortit précipitamment du salon pour aller faire un tour dans le jardin. Son cœur fut encore plus vivement ému lorsqu'il passa dans l'endroit où il avait trouvé la médaille : il la tira de sa poche, et, la regardant avec un sentiment d'horreur : — Non, tu n'es pas à moi, dit-il, et je vais te rendre à ton maître. Je ne veux pas que mon frère souffre plus longtemps de ma faute. Quoi qu'il puisse m'en arriver, je ne serai pas assez lâche pour agir toujours contre la conscience et l'honneur. Animé par cette noble résolution, il rentra dans la salle ; et courant vers son frère : — Tiens, lui dit-il, ne t'afflige plus ; voici ta médaille, je l'ai trouvée. Robert s'élança aussitôt pour la recevoir ; et jetant ses bras autour du cou de son frère, il fit éclater sa reconnaissance et sa joie par mille caresses naïves.

La satisfaction de William fut un peu affaiblie parla voix intérieure qui lui reprochait de mériter si peu ces tendres remerciements. Une mauvaise conscience empoisonne les sources de joie les plus pures, et ne laisse jouir d'aucun plaisir parfait. Il fut obligé de dire où il avait trouvé la médaille ; mais il se garda bien de faire connaître le temps qu'elle avait passé dans sa poche, laissant imaginer à tout le monde qu'il ne faisait que de la trouver. Agité de mille mouvements confus qui se combattaient au fond de son cœur, il ne put supporter plus longtemps ce trouble aux yeux de ceux qui l'environnaient, et il monta dans sa chambre pour y calmer ses esprits dans le repos de la solitude. Pendant cet intervalle, le petit Robert, après avoir sauté et gambadé autour de la chambre avec l'aimable gaieté de l'enfance, vint enfin s'arrêter devant l'amie de sa sœur, et lui montrant sa chère médaille, la pria de voir combien elle était belle, et protesta bien qu'il la garderait plus soigneusement à l'avenir. La petite miss la considéra quelque temps avec attention, et dit qu'elle en avait une exactement semblable, qu'un ami de son papa venait de lui donner.

M. Greaves demanda avec empressement à la voir, parce que celles qu'il avait données à ses petits-enfants étaient fort anciennes, quoique très-bien

conservées, et qu'il les croyait extrêmement rares. Après l'avoir posée un moment sur la table pour chercher ses lunettes, il la reprit, s'avança vers la fenêtre, la regarda très-attentivement, et se tournant vers la petite miss, il la pria de lui dire si elle savait comment l'ami de son oncle se l'était procurée. Elle lui répondit qu'il l'avait achetée la veille à la foire, et que le marchand lui avait appris qu'il la tenait en ce moment même d'un petit garçon qu'il avait surpris à dérober un portefeuille dans sa boutique, et que c'était tout ce qu'elle en savait. M. Greaves l'ayant priée de la lui confier pour un moment, sortit aussitôt de la salle, et montant à la chambre de son petit-fils, il le trouva qui écrivait à son bureau.

— Mon cher William, lui dit-il, je ne viens pas t'interrompre, mais prête-moi, je te prie, ta médaille, j'ai besoin de la comparer avec celle-ci. A cette demande inopinée, les joues de William se couvrirent de la rougeur de la pourpre. Il était trop honnête pour se défendre par une fausseté, et la confusion tenait sa langue enchaînée. — Je, je, je ne l'ai pas, dit-il enfin en balbutiant ; et tout à coup il fondit en larmes. — Mon fils, lui repartit gravement son grand-père, avoue-moi la vérité. William ne put d'abord répondre que par ses sanglots. Mais bientôt, pressé par une nouvelle injonction, il prit la main de M. Greaves, et avec le ton de la consternation la plus profonde : — O mon grand-papa, s'écria-t-il, je ne veux point vous tromper. Je suis bien digne de blâme : et une première faute m'en a fait commettre une longue suite de nouvelles. Mais si vous avez la bonté de me pardonner, j'ose vous promettre que je ne me rendrai plus coupable de ma vie. Alors il lui raconta ce qui s'était passé sur le chemin entre Beaufort, ses camarades et lui, puis enfin l'aventure de la foire, en protestant toujours qu'il n'avait point dérobé le portefeuille, comme on l'en accusait.

M. Greaves, le voyant assez humilié par cet aveu, ne voulut point achever de le confondre. — Cependant, lui dit-il, ce matin, lorsque vous avez cherché la médaille dans votre poche, vous saviez qu'elle n'y était pas, et qu'elle ne pouvait même pas y être. Pourquoi donc m'avez-vous laissé croire le contraire ? Pourquoi avez-vous reçu mes éloges, tandis que vous laissiez recevoir mes reproches à votre petit frère ? — Vous m'avez dit souvent, mon cher grand-papa, qu'un aveu prompt et sincère est la première réparation d'une faute : aussi vous l'aurais-je fait dès ce matin avant le déjeuner, si Beaufort ne m'eût persuadé de tenir la chose secrète, afin de lui épargner le châtement qu'il aurait reçu de son père. Je ne cherche point à rejeter sur lui le blâme pour me faire paraître moins criminel ; mais ses

mauvais conseils m'ont fait prendre la médaille de mon frère, que nous avons trouvée dans le jardin. Je l'ai gardée jusqu'au moment où vous me l'avez vu rendre, n'ayant pu prendre sur moi de la retenir plus longtemps. Si vous daignez vous en reposer sur mes promesses pour l'avenir, soyez bien sûr que je ne me comporterai plus d'une manière si indigne de votre affection. Oh ! que ne pouvez-vous savoir tout ce que j'ai souffert pour ma faute ! Cela vous engagerait sans doute à prendre pitié de moi et à me pardonner. Il finit à ces mots, et baissa la tête, sans avoir le courage de regarder son grand-papa.

Attendri par ses touchantes prières, M. Greaves prit son petit-fils par la main, et d'un ton plein de douceur, il lui dit :

— Mon cher ami, puisque je te vois si vivement pénétré, je crois pouvoir m'en fier à ton repentir. Si ton cœur est réellement généreux, un pardon absolu de ta faute te la fera plus détester que des reproches et des châtiments. Mais ce que je dois te dire, c'est que tu ne saurais veiller avec trop de soin sur toi-même. Tu vois qu'il ne suffit pas d'avoir des principes de droiture et d'honnêteté pour te préserver d'une erreur. Quant au caractère de Henri, tu peux juger toi-même s'il est digne de te servir de modèle, et s'il ne faut pas être bien corrompu pour se jouer des défenses de ses parents, et pour engager les autres à se mal conduire. Ses conseils n'étaient fondés que sur des motifs personnels, sur la bassesse et sur la tromperie. C'est ainsi, mon cher enfant, que d'une première faute tu as été conduit précipitamment, et sans pouvoir t'arrêter, dans une foule d'autres, jusqu'à ce que tu aies perdu cette douce paix qui n'appartient qu'à l'innocence, et que ton cœur ait été déchiré par mille sentiments douloureux. Si tu avais ajouté le mensonge à ta faute, je l'aurais eu bientôt découvert, parce que le marchand à qui tu as été forcé de céder ta médaille l'a vendue à une personne qui en a fait présent à Jenny, en lui racontant de quelle manière elle était tombée entre ses mains. Elle est à présent dans les miennes. La voici, regarde-la. Vois-tu ce W ? J'y avais moi-même gravé cette lettre avant de te la donner, comme j'ai aussi gravé les lettres initiales du nom de ton frère et de ta sœur sur les médailles que je leur ai données, afin qu'elles ne fussent jamais confondues ensemble, et que si l'une d'elles venait à se perdre, je pusse savoir à qui elle appartenait. Il ne me reste plus qu'à te montrer l'instruction que tu peux tirer de cette aventure. Dans quelque profond secret qu'une mauvaise action semble avoir été commise, il y a toujours quelque circonstance imprévue qui sert à la faire découvrir. Tu ne

croyais certainement pas ce matin rencontrer la petite miss qui est en bas. Tu croyais encore moins, lorsque nous l'avons rencontrée, et que tu te félicitais de ce qu'elle venait si à propos pour te tirer d'embarras, que ce serait elle-même qui servirait à te confondre, en me rapportant ta médaille. Apprends par là, mon ami, que si tu fais le mal, tu cours sans cesse le risque d'être découvert par les moyens les plus inattendus, et que par conséquent tu es continuellement exposé à la plus affreuse disgrâce. La sécurité fut toujours la douce compagne de la vertu. Un cœur honnête n'a jamais de secret honteux à cacher. Libre de ces cruelles inquiétudes, dont tu as été tourmenté ce matin, il n'a besoin d'aucun subterfuge : il frémirait de la seule pensée de descendre à un moyen si honteux. Cultive donc avec soin cette franchise de caractère si pure et si aimable, en évitant tout ce que ta conscience pourrait te reprocher. Cette voix intérieure sera toujours ton guide le plus sûr. Si tu sens ton cœur embarrassé, et que tu penses agir d'une manière qui serait condamnée par tes parents, rentre aussitôt en toi-même, et n'en sois point détourné par la crainte du ridicule. Tu peux éprouver, pendant quelques instants, qu'il est désagréable d'être en butte aux railleries de gens corrompus ; mais ces traits seront bientôt émoussés par ta fermeté : tu jouiras ensuite de l'approbation de tes amis ainsi que de la satisfaction de ton cœur ; et voilà, mon enfant, une noble récompense. Quant à la crainte du châtement ou à l'espérance de l'éviter, que nul de ces indignes motifs n'influe jamais sur ta conduite. Un enfant, qui n'est effrayé d'une mauvaise action que par la seule idée d'en être puni, doit avoir déjà perdu tout principe d'honneur. Si tes parents n'ont jamais employé envers toi de corrections violentes, c'est que jusqu'à ce jour tu as été sage et soumis. Ne crois point qu'ils voulussent laisser tes fautes dans l'impunité, si tu venais à changer de conduite. Ne te vante donc point de n'avoir pas de châtements à craindre, mais forme la noble résolution de ne les pas encourir. Cet objet ne doit te causer aucune terreur que par l'assurance où tu peux être de ne jamais rien faire qui puisse l'armer contre toi. Je sais que ton cœur est généreux ; mais il est facile à surprendre. C'est de sa faiblesse que tu dois travailler à le guérir, si tu ne veux errer pendant ta vie entière au milieu des précipices. La fermeté de principes, mon cher enfant, est absolument nécessaire pour former un honnête homme. Tu aimes tendrement ton frère ; cependant, égaré par de lâches séductions, tu as consenti à le tromper, à le dépouiller, à le plonger dans le chagrin. Que ne devais-tu pas souffrir, lorsque, dans sa crédule innocence, il t'a prié de

chercher sa médaille, et t'a remercié de la peine que tu feignais de prendre pour lui ? Tu as cependant étouffé dans ce moment tout sentiment d'honneur et de tendresse. C'est ainsi qu'une mauvaise action, de quelque genre qu'elle soit, endurecit le cœur et l'avilit. Je me flatte que cet exemple, pris en toi-même, te servira d'éternelle leçon. Veuille en croire ma longue expérience ; il est impossible de fixer des bornes au mal, et de dire : J'irai jusque-là dans mon égarement, et je m'arrêterai. Si tu consens une fois à descendre d'un seul degré de ton innocence, tes yeux seront bientôt obscurcis, et tu ne sauras plus à quelle profondeur tu t'enfonceras dans le crime. »

Ce discours fit une impression profonde sur William. Il promit, les larmes aux yeux, de se défier à l'avenir de sa faiblesse. M. Greaves, touché de son repentir, lui accorda le pardon qu'il implorait, et après avoir scellé sa grâce par les embrassements les plus tendres, il le quitta pour lui donner le temps de se remettre de son agitation. William, un peu soulagé du pesant fardeau qui avait oppressé son cœur, reprit bientôt assez de calme pour être en état de descendre auprès de ses parents, quoique le sentiment pénible qu'il avait conservé de ses fautes eût abattu sa vivacité et le rendit distrait et silencieux.

Toutes ses pensées et tous ses sentiments avaient été concentrés sur lui-même pendant la matinée. Mais après le dîner il se rappela qu'il devait à Tony le schelling que celui-ci lui avait si généreusement prêté dans sa détresse. Cependant il n'avait plus d'argent ; et en demandant à son grand-père, c'était lui rappeler des souvenirs qu'il aurait voulu effacer de sa propre mémoire. Dans cet embarras, il résolut de s'adresser à sa sœur, qu'il savait être toujours disposée à l'obliger, et qui se trouva par bonheur avoir trois schellings à son service.

C'est avec cette petite somme qu'il partit à grands pas pour se rendre au village de Tony. Il était près d'y entrer, lorsqu'il entendit des cris perçants qui partaient du milieu d'une épaisse bruyère à la droite du chemin. Il courut aussitôt de ce côté pour secourir le malheureux qui poussait ces plaintes. Mais à mesure qu'il approchait, elles devenaient plus faibles et plus étouffées ; et avant qu'il fût arrivé, elles avaient déjà cessé de se faire entendre. Un homme qui se releva tout à coup du milieu de la bruyère, et qui s'enfuit en le voyant, lui fit connaître l'endroit où il devait chercher le triste objet de sa pitié. C'était un enfant couvert de haillons, et couché par terre sans mouvement. Il s'avança pour le secourir. Quelle fut sa surprise,

lorsqu'il crut reconnaître Tony ! C'était lui en effet, que son maître cruel avait attaché par une corde à une souche d'arbre, et qu'il venait de déchirer en le frappant d'une sangle de cuir. Il avait fini par lui donner sur la tête un rude coup de bâton qui l'avait étourdi et privé de l'usage de ses sens. Peut-être même aurait-il poussé plus loin la barbarie, si l'approche d'un témoin qui aurait pu déposer contre lui ne l'eût obligé de prendre la fuite.



William se précipita sur le corps de Tony. Il rompit ses liens et s'efforça de le faire revenir à lui-même. Hélas ! le petit malheureux ne pouvait encore sortir de son évanouissement. William tourna les yeux de tous côtés pour voir s'il ne découvrirait personne qui pût le seconder. Il aperçut à travers la bruyère un jeune enfant qui lui rappela tout à coup l'idée du petit apprenti dont Tony lui avait parlé à leur première entrevue. Après l'avoir

inutilement appelé, il courut vers lui et lui demanda pourquoi il ne venait pas au secours de son camarade. — O mon cher monsieur, lui répondit le petit garçon tout tremblant, j'ai peur que le maître ne revienne et qu'il ne me batte aussi.

— Et pourquoi donc Tony a-t-il été si cruellement traité ?

— C'est qu'il n'a pas porté à la maison le schelling qu'il eut hier du chevalier Digby pour avoir ramoné ses cheminées. Il dit, en entrant, au maître qu'il lui donnerait le schelling aujourd'hui. Le maître a bien voulu attendre toute la matinée ; mais voyant que le schelling ne venait pas, il s'est mis si fort en colère qu'il a pris Tony, l'a mené dans cette bruyère, et lui a dit qu'il allait le tuer. Hélas ! je crains bien que la chose ne soit faite, car je ne vois point remuer Tony ; et sûrement, s'il n'était pas mort, il ne manquerait pas de se relever et de s'enfuir pour n'être pas encore roué de coups. — O Ciel ! s'écria William. Quoi ! c'est donc moi, mon pauvre Tony, qui suis la cause des mauvais traitements que tu viens d'essuyer ! Oh ! comment pourras-tu me le pardonner ? Comment pourrai-je me le pardonner moi-même ? Que pourrai-je faire pour te dédommager de tes souffrances ? En achevant ces mots, il retourna vers lui, et se mit à lui prodiguer les soins les plus tendres. Ils ne furent pas longtemps inutiles. Après un profond soupir, Tony entr'ouvrit un peu les yeux. — Juste Ciel ! il respire encore, s'écria William. Regarde, mon cher enfant, regarde ; c'est moi qui viens te secourir. La voix de la pitié était si étrangère à Tony, qu'il pouvait à peine en distinguer les accents. Il considérait William sans le reconnaître, et se croyait encore plongé dans son évanouissement. Peu à peu cependant il revint entièrement à lui-même. — Oh ! c'est vous, mon petit monsieur ? dit-il à William en le fixant d'un air ébahi. Je viens d'être rudement battu pour votre compte ; mais ne vous en affligez pas. Dieu merci, je suis fait à souffrir. Le mal est passé, et je n'y ai point de regret.

William, sans pouvoir lui répondre, l'aïda tristement à se relever. Il le conduisit à la barrière d'un champ voisin, que Tony eut beaucoup de peine à franchir ; et là, ils s'assirent à l'ombre d'une haie qui les déroba à tous les regards. William garda quelque temps le silence ; puis, essuyant des larmes qui baignaient ses yeux, il pria Tony de lui pardonner d'avoir été la cause de ses tourments, faute d'avoir plus tôt acquitté une dette aussi sacrée que la sienne.

— Mais, ajouta-t-il, pourquoi n'es-tu pas venu me trouver ? Tu pouvais être bien sûr que je t'aurais payé tout de suite ! — Oh ! mon cher monsieur,

répondit Tony, je pensais bien que c'était votre envie. Aussi ai-je couru ce matin chez vous, là-bas à ce château, vous savez bien ? par cette avenue où je vous vis la première fois, lorsque vous me quittâtes pour monter dans un beau carrosse qui passait au grand trot. J'ai demandé le petit monsieur, car je ne savais pas autrement votre nom. Et le cocher, j'imagine au moins que c'était lui, m'a dit que j'étais vraiment un joli garçon pour avoir des affaires avec son jeune maître, et que d'ailleurs vous n'étiez pas en ce moment au château. Alors, comme j'étais pressé, je lui ai dit que vous me deviez un schelling, et je l'ai prié de me le payer pour vous, en l'assurant que vous n'auriez pas de plus grand plaisir que de le lui rendre. Là-dessus, il m'a dit que tout petit que je paraissais j'étais un grand coquin. Il m'a envoyé, je n'ose pas trop vous dire où, mais c'était à tous les diables. Et après m'avoir donné deux ou trois coups d'un fouet à cheval qu'il tenait à la main, il m'a chassé sans pitié de la cour.

— O mon pauvre ami ! que j'en suis fâché ! s'écria William. Il faut que tu sois venu lorsque j'étais à la promenade avec mon grand-papa. Je puis te payer tout de suite, ajouta-t-il en lui donnant les trois schellings qu'il avait apportés. Je n'en ai pas davantage pour le moment ; mais le premier argent qui me viendra, je le réserverai pour toi, je te le promets. — Je ne vous ai prêté qu'un schelling, lui répondit Tony, ainsi vous m'en donnez deux de trop. — Oh ! garde-les, garde-les tous, répliqua William. Je voudrais seulement en avoir dix fois plus à te donner.

En ce moment, le petit apprenti, que la peur de son maître avait empêché de suivre William auprès de son camarade, accourut à toutes jambes vers Tony, pour lui dire qu'il pouvait retourner à la maison, parce que le maître venait d'aller au cabaret, où il passerait sûrement, suivant sa coutume, le reste de la journée. Tony se leva aussitôt, et dit à William qu'il voulait profiter de l'absence de son persécuteur, pour s'en retourner chez lui, parce que sa maîtresse, qui était la meilleure femme du monde, était sûrement en peine sur son compte, et qu'il brûlait de la tirer d'inquiétude. William lui répondit qu'il ne le quitterait pas ; et ils s'acheminèrent tous les trois vers la chaumière. Ils ne tardèrent pas à y arriver, quoique Tony ne se traînât qu'avec peine ; mais William et son petit camarade le soutenaient sous les bras, pour lui rendre la marche moins douloureuse. William, en entrant, vit la pauvre femme qui tenait une main sur l'un de ses yeux. De l'autre main, elle soutenait un enfant à qui elle donnait à teter. L'innocente créature quittait de temps en temps la mamelle, et regardait sa mère avec un sourire,

tandis que se penchant pour lui sourire à son tour, elle laissait tomber des larmes sur ses petites joues vermeilles. Une petite fille d'environ deux ans, était debout auprès des genoux de sa mère. Elle pleurait pour qu'elle la prît sur son sein, et qu'elle lui donnât à manger. Un autre enfant, auprès d'une table éclopée, tâchait d'atteindre à un morceau de pain bis, plus noir encore de suie que de sa propre couleur. Telle était la scène qui frappa les regards du jeune Sedley, à son entrée dans la chaumière, et qui lui présenta un contraste bien frappant avec la richesse à laquelle il était accoutumé. Tony le suivait, et oubliant ses meurtrissures, il se précipita dans la chaumière en s'écriant : Me voici, maîtresse ; ne pleurez pas davantage, me voici. Elle ne s'était pas aperçue de l'arrivée de William. Au son de la voix de Tony, elle releva soudain la tête, en essuyant ses yeux qui étaient si enflés qu'elle pouvait à peine le voir : Quoi ! c'est toi, mon pauvre enfant ! lui répondit-elle. Comment te trouves-tu ? Je craignais que tu n'eusses été assommé, tant mon mari était en fureur. C'est pour avoir voulu lui demander ta grâce, qu'il m'a donné ce coup terrible à la tête. Hélas ! en le recevant, j'ai bien cru qu'il finirait à la fois toutes mes peines. Mais n'est-ce pas là ce petit monsieur dont tu m'as parlé ? — Oh ! oui, c'est moi, répondit William. C'est à moi que Tony a prêté le schelling qui vous a causé à tous tant de souffrances, tandis que je devais être seul à souffrir.

Les enfants, qui avaient suspendu pour un moment leurs criailleries, les recommencèrent alors avec plus de force. La mère leur dit de prendre patience, qu'il ne lui restait pas un sou pour leur donner du pain. Tony aussitôt s'empressa de lui montrer l'argent qu'il avait reçu ; et il promit aux enfants que, s'ils étaient sages, il leur donnerait de quoi manger. En effet, il dépêcha tout de suite le petit apprenti pour aller acheter une galette, dont l'arrivée fit naître la joie dans toute la maison. L'avidité avec laquelle les enfants dévoraient ce pain lourd et à demi cuit causa à Sedley le plus grand étonnement. Toute la petite famille le remercia de sa générosité, lorsqu'elle apprit que c'était à lui qu'elle avait l'obligation de ce bon repas. William jouissait avec transport de la reconnaissance universelle. Mais, comme la nuit s'approchait, il se vit obligé de quitter la chaumière pour retourner au château. En marchant, il fit de profondes réflexions sur tous les événements qui avaient rempli cette journée et la précédente. Il vit combien la faiblesse qu'il avait eue de céder, contre sa conscience, aux mauvais conseils de Beaufort, lui avait attiré d'humiliations et de chagrin. C'était peu des affronts qu'il avait reçus à la foire, des angoisses qu'il avait senties au

retour, enfin de la honteuse découverte de sa dissimulation et de ses mensonges, il avait encore tenu plongé dans la douleur son petit frère qu'il chérissait tendrement ; il était cause que son généreux bienfaiteur avait été déchiré de coups, et qu'une malheureuse femme avait failli perdre la vie. Tous ces tableaux retracés vivement à son esprit le firent frémir d'horreur. Il sentit combien il était nécessaire de vaincre sa faiblesse, et de ne suivre que les inspirations de l'honneur et de la vertu. Ces principes se fortifièrent de plus en plus dans son âme. Il les suivit fidèlement depuis ce jour ; et ceux que cette petite histoire a pu intéresser en faveur du brave Tony seront bien aises d'apprendre que William eut la joie de lui procurer bientôt un sort plus heureux.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 24 octobre.

Nous voici revenus depuis hier dans cette grande ville, ma chère maman. Mais hélas ! ce voyage a été marqué par un événement bien fâcheux.

M. Bartlet, Charles et moi, nous allions devant dans une berline légère. M. et madame Grandisson nous suivaient avec Émilie et Édouard. Nous étions convenus de les attendre à une grande auberge pour dîner ensemble, et laisser reposer nos chevaux. Lorsque nous arrê tâmes, le brave Henri, en voulant descendre précipitamment pour nous ouvrir la portière, eut le malheur de tomber, et de se casser la jambe. Vous devez penser quel fut notre chagrin à cet accident. Nous fîmes aussitôt transporter le pauvre malheureux dans la meilleure chambre de l'auberge, et Charles envoya chercher le chirurgien du village. Malgré sa profonde douleur, il eut le courage d'assister à l'opération, et de prêter tous les secours qui furent en son pouvoir. La seconde voiture étant arrivée, mon ami supplia son père, après le dîner, de nous laisser dans l'auberge auprès du malheureux, jusqu'au lendemain. M. Grandisson y consentit, et continua sa route. Que ne puis-je vous peindre les soins tendres et empressés que Charles rendit au pauvre Henri pendant toute la journée ! Il ne voulut point quitter le chevet de son lit, et il lui donnait les plus douces consolations. Vers les dix heures du soir, il fit monter le cocher, à qui il ordonna de passer la nuit auprès de Henri, et de venir nous appeler, si notre présence était nécessaire.



Nous nous levâmes le lendemain de bonne heure, et nous eûmes le plaisir de voir que notre malade se trouvait assez bien pour son état. Cependant Charles ne voulut point se remettre en route avant l'arrivée d'une femme que M. Grandisson nous avait promis d'envoyer de Londres, pour rester auprès de Henri. Ce ne fut donc que le soir que nous reprîmes notre voyage, après que mon ami eut recommandé le malade et la garde aux soins du maître de l'auberge, avec la promesse d'une bonne récompense.

Voyez, ma chère maman, s'il est possible d'avoir plus de prudence et d'humanité que mon ami. On a beau le croire doué de toutes les perfections, chaque jour on en découvre en lui de nouvelles. Il en est de même de mon amitié. Je crois ne pouvoir pas l'aimer davantage, et cependant je l'aime tous les jours de plus en plus. Oh ! ce n'est pas pour lui seul que mes sentiments prennent une plus vive tendresse. O ma chère maman, ma chère petite sœur, c'est vous qui aurez toujours la meilleure part dans mes affections.

P.-S. — J'oubliais de vous dire qu'Édouard vient de partir pour aller se faire recevoir à son régiment.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 23 novembre.

La santé du brave Henri est entièrement rétablie, ma chère maman ; mais il ne marche encore que sur des béquilles. Sa jambe cassée est beaucoup plus courte que l'autre. Ainsi le voilà sans retour estropié pour le reste de sa vie. Son malheur affecte vivement M. et madame Grandisson, parce que c'était un domestique intelligent, fidèle, et rempli d'attachement pour ses maîtres. Charles et sa sœur ont eu ce matin, à son sujet, un entretien avec leurs parents, que je m'empresse de vous rapporter.

CHARLES. — Que je suis affligé, mon papa, de l'accident du pauvre Henri ! Il était si lesté et si bien fait !

M. GRANDISSON. — Je n'y suis pas moins sensible que toi, mon cher fils. Tu vois comme l'on n'est jamais sûr un instant de soi-même. On se lève frais et dispos, et un seul malheur, que toute la prévoyance imaginable ne peut nous laisser entrevoir, nous prive en un moment, ou de notre santé, ou de l'un de nos membres les plus utiles, et souvent même de la vie. La semaine dernière, un homme de ma connaissance invite toute sa famille pour célébrer sa fête, et lui donne un grand repas. Il se voit au milieu de ses enfants et de ses neveux. Il reçoit leurs tendres caresses, et se réjouit de vivre pour être aimé. Après le dîner, il veut descendre. Son pied porte à faux sur une marche de l'escalier, sa tête se brise, et le voilà mort. De pareils accidents arrivent tous les jours.

CHARLES. — L'infortune du pauvre Henri ne lui est arrivée que pour avoir mis trop d'ardeur à remplir nos ordres. Que fera-t-il maintenant ? Il n'est plus en état de servir.

ÉMILIE. — Hélas ! non. Qui voudrait prendre un domestique boiteux ? Par bonheur, mon papa et maman sont si bons ! Oui, j'ose le croire, je ne crains pas que jamais...

MADAME GRANDISSON. — Eh bien ! Émilie, poursuis. Que voulais-tu dire ?

ÉMILIE. — Ah ! ma chère maman ! que vous dirai-je ? Vous savez bien mieux que moi ce que vous pouvez faire pour lui.

M. GRANDISSON. — Parle librement, ma chère fille, quel parti penses-tu que nous devons prendre en cette occasion ?

ÉMILIE. — Puisque vous me l'ordonnez, mon papa, je vais vous obéir. Vous avez la bonté de faire une pension à votre ancien jardinier, parce que vous avez toujours été content de son service ?

M. GRANDISSON. — Il est vrai ; mais c'est un homme infirme, qui a servi dans la maison pendant plus de quarante ans. Il a éprouvé des malheurs considérables ; et il ne peut rien faire aujourd'hui pour gagner son pain, au lieu que Henri peut encore travailler.

ÉMILIE. — Oh ! il ne sera jamais en état de faire ce qu'il faisait auparavant. Daignez écouter ma prière, mon cher papa. Tenez, je serai plus ménagère à l'avenir pour mes habits et pour tous mes autres besoins ; et si vous voulez le permettre, le pauvre Henri profitera de ces économies.

M. GRANDISSON. — J'approuve, ma chère fille, cette manière de penser. Elle te fait plus d'honneur que ne le ferait la plus riche parure. Mais je veux avoir aussi le sentiment de Charles sur cette affaire.

CHARLES. — O mon papa ! que me dites-vous ? Ce n'est pas à moi de vous donner des conseils.

MADAME GRANDISSON. — C'est fort bien, mon fils ; mais puisque ton père te demande ta pensée, tu peux nous la dire.

CHARLES. — Eh bien ! je l'avouerai, j'aime beaucoup Henri, et je voudrais qu'il fût heureux.

M. GRANDISSON. — Sais-tu quelque moyen de faire son bonheur ?

CHARLES. — Oui, mon papa, je crois en avoir trouvé un.

MADAME GRANDISSON. — C'est sans doute le même que celui de ta sœur.

CHARLES. — Non, pas tout à fait. Il y a quelque légère différence.

M. GRANDISSON. — Voyons donc, je te prie.

CHARLES. — Son père était un fort honnête tisserand, qui aurait pu vivre à son aise de son travail, s'il n'avait eu un si grand nombre d'enfants à nourrir. Henri, dans sa jeunesse, a commencé par apprendre le même métier. Il ne l'a quitté que par le penchant qu'il avait à s'attacher à votre service. Son père est mort depuis plus de six ans, et tout ce qu'il possédait a été vendu pour payer ses dettes. Je suis sûr que Henri reprendrait volontiers son ancienne profession, s'il en avait les moyens. Mais comme il s'est chargé du soin d'entretenir sa mère, il n'a pu rien épargner de ses gages. C'est une chose que vous savez.

M. GRANDISSON. — Il est vrai.

CHARLES. — Eh bien ! mon papa, si vous aviez la bonté de lui avancer l'argent dont il a besoin pour acheter un métier, pour se procurer des outils, du fil, de la laine, et monter un peu son ménage, je le connais, il est honnête et laborieux, il saurait aisément se tirer d'affaire. Il pourrait prendre sa pauvre mère avec lui pour en avoir soin : il se mettrait en état d'amasser quelque chose pour ses vieux jours, et bientôt peut-être il vous rendrait l'argent que vous auriez eu la bonté de lui prêter.

MADAME GRANDISSON. — Oui, mais les intérêts qu'il nous devrait de cette somme le gêneraient sans doute ?

CHARLES, se jetant au cou de sa mère. — O ma chère maman ! permettez que je vous embrasse. Je vois que vous voulez faire pour lui plus que je n'osais désirer.

M. GRANDISSON. — Oui, mon cher fils, et je suis ravi que tes pensées s'accordent si bien avec les nôtres. Émilie ne pouvait pas tout prévoir. Une pension que nous aurions faite au pauvre Henri n'aurait servi peut-être qu'à lui donner le goût de l'oisiveté, et à lui en faire contracter les vices. Au lieu qu'en reprenant son premier état, il ne dépendra que de lui de se voir dans l'aisance par son industrie et son activité.

ÉMILIE. — Oh ! oui, mon papa, vous avez raison, je le sens à merveille.

M. GRANDISSON. — Puisque nous voilà tous d'accord, il ne te reste plus, Charles, que d'aller en instruire Henri, et de voir avec lui de quelle somme il peut avoir besoin. Tu peux lui dire que nous la lui donnerons avec une joie extrême, pour récompense de sa fidélité et pour consolation de son malheur.

MADAME GRANDISSON. — Oui, mon ami, et nous te laissons le plaisir d'arranger toi-même toute cette affaire.

CHARLES. — O mon digne papa, ma chère maman, que je vous remercie au nom du pauvre malheureux ! Permettez que j'aille tout de suite lui en porter la nouvelle.

ÉMILIE. — Attends, mon frère, je veux être avec toi. J'aime tant à voir les braves gens se réjouir !

O ma chère maman, quel bonheur d'avoir le moyen d'exercer la bienfaisance !

Je voulus aussi assister à cette scène. Le brave Henri versa d'abord des larmes de joie, lorsque Charles lui dit ce que ses parents voulaient faire en sa faveur. Ses larmes devinrent ensuite de tristesse, lorsqu'il songea qu'il

allait quitter de si bons maîtres. — Mais non ! s'écria-t-il, je ne les quitterai point. Je les aurai toujours devant les yeux au bout de mon métier.

Je ne puis aller plus loin. Mes larmes m'empêchent de vous dire ce que j'écris. Adieu, ma chère maman. Je serai donc dans deux mois auprès de vous et de ma petite sœur ! Nous pourrons nous voir toutes les heures du jour ! Toutes nos promenades, tous nos repas se feront ensemble ! Je vous verrai sourire à mes soins, et m'en payer par vos caresses ! Je pourrai vous ouvrir mon cœur, vous exposer tous mes sentiments et toutes mes pensées ! Je pourrai recevoir vos tendres avis, et vous en faire aussitôt recueillir le fruit dans ma conduite ! Je vous entendrai peut-être remercier le ciel de nous avoir donné le jour ! Oh ! avec quelle joie je vous embrasse dans cette espérance !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Londres, le 26 novembre.

Édouard est revenu cette après-midi à la maison, ma chère maman. Son habit d'officier lui sied à merveille. Il est aussi bien de taille et de figure que Charles. Ne serait-ce pas dommage que son cœur ne fût pas aussi bon ? Il paraît, par les lettres qu'il a apportées du major Arthur et du comte de ***, qu'il s'est fort bien conduit à son régiment. Il a été chargé par le major de présenter une superbe tabatière à mon ami Charles. Elle est ornée de son portrait entouré de diamants. Le major a pris une tournure bien noble pour la lui faire accepter. Il lui dit que, ne pouvant le remercier assez souvent de lui avoir sauvé la vie, il a chargé son portrait de lui en témoigner tous les jours sa reconnaissance.

Il vient d'arriver en ce pays une funeste aventure, qui montre de quelle imprudence il est toujours de parler mal des autres. Voici, ma chère maman, un entretien que nous avons eu à ce sujet, et dans lequel vous pourrez mieux en apprendre toute l'histoire.

ÉDOUARD. — Avez-vous entendu parler, mon papa, de la scène qui vient de se passer à Tunbridge ?

M. GRANDISSON. — Non, mon fils, qu'est-ce donc ?

ÉDOUARD. — Vous connaissez le colonel Brown, ce brave officier ?

M. GRANDISSON. — Oui, sans doute.

ÉDOUARD. — Eh bien ! ce digne homme a été tué la semaine dernière par le capitaine Fierly.

M. GRANDISSON. — Tué, dis-tu ? Et comment ?

ÉDOUARD. — D'un coup d'épée, en duel.

M. GRANDISSON. — Sais-tu le sujet de leur querelle ?

ÉDOUARD. — C'est que le fils du colonel, au milieu d'une grande compagnie, avait mal parlé du capitaine, et que celui-ci s'en est tenu offensé.

ÉMILIE. — O ciel ! Est-il possible ?

ÉDOUARD. — On dit que ce capitaine est un mauvais sujet, qui n'est estimé de personne.

M. GRANDISSON. — Cela peut être : mais il n'appartenait pas à un jeune homme d'en dire du mal, surtout dans une grande assemblée.

GUILLAUME. — Et comment cela est-il revenu aux oreilles du capitaine Fierly ?

ÉDOUARD. — Quelqu'un de la compagnie s'est empressé de l'en aller instruire.

ÉMILIE. — C'était une grande imprudence, n'est-il pas vrai, mon papa ?

M. GRANDISSON. — Sans doute, ma fille.

CHARLES. — Il me semble qu'il fallait se borner à prendre son parti, s'il y avait quelque moyen de le justifier des reproches qu'on lui faisait ; mais les lui rapporter, c'est une chose tout à fait indigne.

M. GRANDISSON. — Tu as raison, mon fils ; et cela nous montre, par un double exemple, combien il est imprudent de s'abandonner à l'indiscrétion de sa langue.

GUILLAUME. — Mais le colonel, comment avait-il à répondre des mauvais propos de son fils ? Est-ce qu'il les a soutenus ?

ÉDOUARD. — Non, au contraire, il les a désavoués.

GUILLAUME. — Eh bien donc ! mon ami, d'où vient qu'il se trouve dans la querelle ?

ÉDOUARD. — Le capitaine est l'homme de la terre le plus brutal. Il voulait avoir satisfaction ; et comme il ne pouvait la demander à un jeune homme de quatorze ans, il a cru pouvoir s'adresser à son père. Le colonel s'est engagé à punir lui-même son fils ; mais le capitaine a répondu que ce n'était pas assez pour sa vengeance, et qu'un père devait expier les fautes de ses enfants. Le colonel, poussé à bout, s'est vu dans la nécessité de se défendre : il a perdu la vie, et le capitaine a pris la fuite.



M. GRANDISSON. — Le barbare ! Quel fruit a-t-il retiré de sa férocité ? Il a teint ses mains d'un sang innocent ; et il faut qu'il abandonne sa patrie, poursuivi par la honte et par les remords.

ÉMILIE. — Et le jeune Brown, combien il est à plaindre !

CHARLES. — Comment vivra-t-il avec le reproche horrible d'avoir coûté la vie à son père ?

ÉDOUARD. — Le malheureux est au désespoir : il passe la nuit et le jour à déplorer sa funeste imprudence. On veille sur lui pour l'empêcher d'attenter sur lui-même. On l'a surpris hier prêt à se précipiter de la plus haute fenêtre de sa maison.

CHARLES. — La mort serait certainement préférable pour lui à l'existence : il ne doit plus avoir un jour de repos.

M. GRANDISSON. — O mes enfants ! vous voyez quels malheurs affreux la médisance peut entraîner à sa suite.

ÉDOUARD. — Il y a des personnes qui excusent un peu sa faute. On prétend qu'il n'a dit que la vérité sur le compte d'un homme justement voué

au plus profond mépris.

M. GRANDISSON. — Qu'importe, mon cher fils ? Il n'est permis de dire la vérité que lorsqu'elle n'offense personne. On est libre de garder le silence. Il est toujours plus beau de voiler les mauvaises actions de ses frères que de les découvrir au grand jour. Quel est l'homme sur la terre absolument exempt de défauts ? Nous trouverions certainement fort mauvais que l'on publiât les moindres fautes que nous commettons. Pourquoi donc nous permettre envers les autres ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fit à nous-mêmes ? Et qu'y a-t-il de plus dangereux que la médisance ? Celui qui se permet une fois de mal parler de ses semblables en prend bientôt l'habitude au point de publier sur leur compte le mensonge comme la vérité. Et alors de quel attentat on devient coupable ! Un calomniateur est mille fois plus à craindre qu'un voleur. Car le bien dont on nous dépouille, nous pouvons le regagner par notre industrie ; mais lorsque l'honneur est une fois perdu, c'est le plus souvent pour toujours.

ÉMILIE. — Mais, mon papa, quel plaisir peut-on avoir à dire le mal, faux ou vrai, de qui que ce soit au monde ?

M. GRANDISSON. — Ces indiscretions viennent toujours d'une fausse vanité. On croit paraître plus instruit, ou faire penser que l'on est soi-même à l'abri des reproches que l'on adresse aux autres ; mais on ne fait que s'attirer le mépris et la haine. Ceux même qui s'amusent un moment des traits de la médisance craignent d'en être, à leur tour, les victimes, et détestent celui qui fonde sa satisfaction sur la jouissance du mal qu'il fait à ses semblables. Mais si l'on est insensible au plaisir de n'inspirer jamais contre soi de si tristes sentiments, comment ne pas frémir des maux qui peuvent résulter d'une parole indiscrete ? Combien de ruptures, de vengeances et de meurtres un seul mot peut produire ! Et quel repos attendre de sa conscience, lorsqu'on y trouve le reproche d'avoir causé des malheurs que l'on ne peut réparer ?

ÉDOUARD. — Mais, mon papa, quel parti dois-je prendre s'il est question devant moi d'un malhonnête homme ?

M. GRANDISSON. — Garder le silence sur son compte, comme sur une personne indigne de ton attention. Ce n'est pas à toi de redresser sa conduite, puisque tu n'as aucun droit sur lui ; et si tu parles toujours avec transport d'un homme de bien, ton silence condamne assez le méchant.

CHARLES. — Oui, mon papa, je ne dois que le plaindre, et désirer pour lui qu'il apprenne à connaître la vertu.

O ma chère maman, que ce sentiment est noble et généreux ! Si le jeune Brown avait eu la manière de penser de mon ami, il n'aurait pas enfoncé l'épée d'un furieux dans le sein de son père. Hélas ! à la fleur de la jeunesse, que le monde doit être horrible pour lui ! Donner la mort à celui de qui l'on tient la vie : cette seule pensée me glace d'horreur. C'est une leçon qui ne s'effacera jamais de mon esprit ; et l'on ne m'entendra parler d'aucun de mes semblables que lorsque j'aurai du bien à dire de sa conduite et de ses sentiments.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 6 décembre.

J'ai vu par votre lettre, ma chère maman, que mon dernier conte a fait quelque plaisir à ma petite sœur. Cela me faisait penser hier à vous en envoyer un autre, lorsque Émilie me dit qu'elle voulait s'en charger. Elle monta aussitôt dans sa chambre ; et, après avoir travaillé toute la journée, voici le conte qu'elle m'a remis ce matin. Elle vous prie, vous et ma petite sœur, de le lire avec beaucoup d'indulgence, parce que c'est son premier ouvrage, et qu'elle ne l'a entrepris que par le désir de vous plaire. J'espère que cet essai donnera de l'émulation à ma petite sœur, et je m'attends bientôt à trouver dans vos lettres quelque jolie histoire de sa façon.

LE NID DE MERLES

Marcel et Cyprien étaient les deux plus jolis enfants du monde. Ils avaient pris l'un pour l'autre une si grande amitié, que si Marcel avait des fruits ou des gâteaux, il courait en offrir à Cyprien ; et lorsque Cyprien en avait à son tour, il n'y touchait point qu'il n'eût partagé avec Marcel : tous leurs joujoux semblaient appartenir également à chacun ; en un mot, on les eût pris pour deux frères, bien plus que pour deux simples camarades.

Leurs parents étaient fort satisfaits de voir s'établir entre leurs enfants cette douce union, parce qu'ils étaient eux-mêmes étroitement liés ensemble. Cyprien ne manquait jamais, en allant à l'école, d'aller prendre Marcel, et Marcel n'en revenait jamais sans attendre que Cyprien eût fini de

jouer, pour s'en retourner avec lui. Ils apprenaient ensemble leurs leçons ; et toutes leurs disputes étaient à qui se montrerait le meilleur écolier.

Les jours de congé, ils allaient faire tous deux un tour de promenade dans les champs ; ils s'amusaient à cueillir des fleurs sauvages et à faire des bouquets pour leurs sœurs. Quelquefois ils s'asseyaient sur l'herbe, et se racontaient de petites histoires, ou répétaient quelque jolie chanson qu'ils avaient apprise de leurs mamans.

Marcel étant un jour allé rendre une visite avec son père, Cyprien, se voyant privé de la compagnie de son ami, alla, pour se désennuyer, se promener tout seul dans la campagne. En marchant le long d'une haie, il découvrit dans l'épaisseur des buissons un nid de merles. Il n'était pas de ces enfants qui se font une maligne joie de ravir à une pauvre oiseau ses chers petits. Il résolut d'attendre qu'ils n'eussent plus besoin des secours de leur mère, et que leur mère n'eût plus besoin de les aimer. Il ne manqua pas cependant, le lendemain, de faire part de sa bonne fortune à Marcel. Il lui dit qu'il voulait lui montrer le nid, qu'ils iraient chaque jour faire une visite aux oiseaux jusqu'à ce que leurs ailes fussent venues, et qu'alors ils partageraient ensemble la nichée.



Marcel attendit avec impatience que l'école fût finie. Alors Cyprien l'amena devant le nid, et ils allèrent ensemble plusieurs jours de suite pour voir comment se portait la petite famille.

Du premier moment que Marcel avait vu le nid, il avait conçu le projet de s'en emparer. Il est difficile de concevoir ce qui avait pu lui inspirer cette vilaine pensée, puisque son ami lui avait offert volontairement de partager avec lui. Le mal se glisse avec tant de facilité dans le cœur des hommes, que l'on devrait bien se tenir toujours sur ses gardes pour l'empêcher d'y pénétrer. Les enfants devraient encore y veiller avec plus de soin, puisque leur cœur est plus faible. Cette vigilance leur est d'autant plus facile qu'ils ont toujours leurs parents ou leurs instituteurs pour les aider de leurs sages conseils. Ils ne savent pas assez qu'une faute légère peut bientôt faire naître un vice odieux, qui ne tarde pas à corrompre leur âme, et quelquefois pour le reste de leur vie.

Marcel étant sorti un jour avant l'heure où Cyprien venait ordinairement le chercher, il se rendit seul à l'endroit où était le nid. Il trouva les petit bons

à prendre ; et, oubliant tout à la fois les doux nœuds qui l'unissaient à son camarade et la générosité qu'il lui avait montrée, il saisit sa proie, et l'emporta le cœur tout palpitant.

Lorsqu'il eut fait la moitié du chemin, il s'assit sous un arbre pour regarder les petits oiseaux et les entendre gazouiller. Ce fut alors, pour la première fois, qu'il sentit des remords de l'indigne action qu'il venait de commettre. Son esprit était dans un grand embarras. S'il portait en cachette le nid à sa maison, il ne pouvait manquer d'être bientôt découvert ; et son père le punirait sévèrement pour avoir trompé son camarade, qui ne manquerait pas aussi de lui retirer son amitié. S'il rapportait le nid pour le remettre à sa place, il craignait de rencontrer Cyprien en y allant. Il lui vint ensuite la pensée d'aller jeter le nid dans un étang voisin, et de le faire couler à fond en le chargeant de pierres. Pendant qu'il flottait entre ces divers partis, il vint à passer un enfant d'un autre village, qui, ayant vu le nid entre ses mains, lui offrit en échange une douzaine de boules de marbre, renfermées dans un sac. Cette proposition venait fort à propos, à ce qu'il lui sembla, pour le tirer de peine. Il se hâta d'y souscrire, et se rendit à l'école, où il affecta de prendre un air aussi tranquille que s'il n'avait eu aucun reproche à se faire.



Il fallut trouver une mauvaise excuse auprès de son ami, pour ne l'avoir pas attendu le matin comme à l'ordinaire. Cyprien, qui n'avait aucun soupçon, se contenta de tout ce que Marcel voulut lui dire. Il lui dit à son tour que l'on avait congé l'après-midi, et qu'ils pourraient en profiter pour aller chercher les oiseaux, et s'en amuser le reste de la journée.

Ils partirent en effet immédiatement après leur dîner. Cyprien faisait déjà ses arrangements au sujet de la petite famille. Quel fut son chagrin, lorsqu'en arrivant devant le buisson, il la trouva dénichée ! Marcel fit semblant d'en être aussi surpris et aussi affligé que lui. Après s'être livrés quelque temps à de vaines lamentations, ils s'en retournèrent d'un air confus. Quoi qu'il en soit, Marcel, pour détourner Cyprien de penser plus longtemps à sa mésaventure, lui montra ses boules de marbre, en lui disant qu'il les avait trouvées le matin dans un sac, en allant à l'école, et qu'ils n'avaient qu'à jouer ensemble.

Je vous prie, mes chers amis, de considérer un moment, avec moi, combien les crimes de Marcel s'étaient multipliés dans le cours d'une

journée. Le matin, il avait volé son ami, en prenant seul le nid que celui-ci lui avait montré pour le partager ensemble ; ensuite, il avait eu la pensée de faire périr d'une mort cruelle les pauvres petites créatures ; puis, il avait fait l'hypocrite pour détourner les soupçons ; enfin, il venait de faire un mensonge, en disant qu'il avait trouvé les boules de marbre, tandis qu'il les avait reçues en échange des oiseaux. Telle est la rapidité des progrès du vice ! Et, ne vous y trompez pas, vous aurez beau les couvrir pendant quelque temps, la justice du Ciel saura bien à la fin les dévoiler. Il y aura toujours quelque accident qui mettra vos fautes en lumière. Vous-mêmes, vous servirez les premiers à les faire éclater ; car votre imagination n'enfantera pas autant de mensonges que vous seriez obligés d'en dire pour les couvrir les uns les autres. Le premier défaut de mémoire vous jettera dans une confusion qui doit conduire nécessairement à la découverte. Alors viendront la disgrâce et la honte, avec les châtimens que vous méritez.

Mais revenons à notre histoire. Cyprien, qui ne s'était fait une si grande joie de sa découverte que parce qu'il en devait partager le fruit avec son ami, ne le vit pas plutôt se consoler, qu'il se consola lui-même, et ils se mirent à jouer ensemble avec leurs boules. La partie alla fort bien pendant quelque temps ; mais d'autres enfants qui passaient, s'étant arrêtés pour les voir jouer, l'un d'eux, après avoir attentivement examiné les boules, les réclama comme lui appartenant, et dit qu'il les avait perdues le matin même, avec un sac où elles étaient renfermées. Marcel se moqua de sa prétention et soutint effrontément qu'il avait acheté les boules. Mais Cyprien, qui venait de lui entendre dire qu'il les avait trouvées, lui dit que c'était mal de mentir, et qu'il fallait les rendre à leur maître. Marcel refusa de le faire, en disant que s'il les avait trouvées, elles étaient à lui, et qu'il les garderait. Il fut cependant trompé dans son attente ; car L'autre petit garçon se jeta brusquement sur lui, lui donna un coup de poing sur le nez, lui prit les boules, et s'en alla, le laissant réfléchir tristement sur les premières suites de sa vilaine action.

Il est maintenant nécessaire de vous apprendre que le petit garçon qui réclamait les boules, les avait effectivement perdues, comme il le disait, et que celui qui les avait données à Marcel pour les oiseaux, les avait trouvées. Mais comme il pensait pouvoir tirer un plus grand parti des oiseaux que des boules, il avait fait le troc dont nous avons parlé ci-dessus.

Ce petit garçon était né de parents honnêtes, mais fort pauvres. On l'appelait Lubin, et il était bien connu à plusieurs milles à la ronde, parce

qu'il allait vendre dans tout le pays des fagots qu'il faisait lui-même du bois mort qu'on lui laissait prendre dans la forêt. Il en portait aussitôt l'argent à sa mère, pour l'aider à faire vivre toute sa famille. Comme ses parents n'étaient pas en état de l'envoyer à l'école, il avait du temps de reste pour son petit commerce, qu'il faisait avec beaucoup d'industrie et d'activité.

Ce petit Lubin, étant devenu maître du nid, examina les oiseaux, et, les trouvant déjà forts, il courut vers le village où demeuraient Marcel et Cyprien, pour tâcher d'y vendre la nichée dans la maison de quelque gentilhomme. Le hasard voulut que la première personne à laquelle il s'adressa fût le père même de Marcel, qui le connaissait de réputation, et qui, sachant qu'il était pauvre et honnête, lui donna un petit écu pour le nid. Lubin, qui ne s'était jamais vu tant d'argent à la fois, se hâta de le porter à sa mère, qui le reçut comme un présent du Ciel.

Marcel ne tarda guère à rentrer chez lui, tenant dans son mouchoir son nez encore tout ensanglanté. Lorsqu'on l'interrogea sur sa meurtrissure, il répondit que c'était un grand garçon qui lui avait jeté une pierre pour avoir voulu l'empêcher de battre un enfant : ce qui était, comme vous le voyez, un nouveau mensonge. Son père, pour le consoler de son malheur, se hâta de lui montrer le nid de merles qu'il venait d'acheter. Jamais étonnement ne fut égal à celui de Marcel, lorsqu'il vit que c'était le même nid qu'il avait si vilainement dérobé à son ami Cyprien, et qu'il avait donné pour les boules que l'on venait de lui ravir, en le battant encore par-dessus le marché. On conviendra sans peine que la justice de la Providence se déclare bien évidemment dans toute la suite de cette aventure, et qu'elle choisit la voie la plus directe pour punir le coupable.

Marcel sentit alors que c'était son premier manque de foi envers son ami qui avait amené toutes les circonstances fâcheuses où il allait se trouver embarrassé, et qu'il n'avait dit un si grand nombre de mensonges que pour servir à le tourmenter plus cruellement. La vue du nid lui fit verser plus de larmes que n'avait fait son mal. Son père ne savait comment s'y prendre pour le calmer. — Allons, mon cher fils, lui dit-il, ce n'est rien qu'un nez poché. Tu n'es pas blessé autrement ; et je vais te dire une chose qui te fera sûrement plaisir. Tu m'as dit que ton ami Cyprien t'a promis de partager avec toi le nid qu'il a découvert ? Tu ne seras pas en reste avec lui. Demain, avant d'aller à l'école, tu lui porteras deux de ces oiseaux que je viens d'acheter d'un pauvre enfant ; et il sera bien aise de te voir aussi généreux envers lui qu'il voulait l'être envers toi

Ce discours fut un nouveau coup de foudre pour Marcel. Il voyait que c'était le plus sûr moyen de faire éclater son indignité. Son esprit était douloureusement accablé de cette pensée. Il se livrait au désespoir ; il ne pouvait parler ; et à chaque instant il était prêt à s'évanouir. Son père, le voyant dans cet état, imagina qu'il était blessé plus grièvement qu'il ne paraissait l'être. Il le fit mettre au lit et lui fit prendre des potions restaurantes. Marcel était malade en effet. Il ne put dormir de toute la nuit. Une fièvre brûlante consumait son sang. Son père et sa mère commencèrent à craindre pour lui. Ils l'interrogeaient à chaque instant sur son mal, mais il était opiniâtrement résolu de n'en jamais découvrir la véritable cause, quand il devrait lui en coûter la vie.

Le lendemain Cyprien étant venu, selon sa coutume, chercher Marcel pour aller ensemble à l'école, on lui dit que son ami était retenu au lit par une grosse fièvre. Cette nouvelle remplit son petit cœur de tristesse. Il demanda la permission de monter auprès du malade, ce qui lui fut accordé. Marcel, en le voyant, fut saisi d'un cruel serrement de cœur, parce qu'il imaginait que Cyprien avait déjà vu le nid et qu'il venait l'accabler de reproches.

Voyez ce que c'est qu'une conscience criminelle. Quel est l'insensé qui voudrait se rendre coupable d'une faute, en pensant aux chagrins amers qu'elle doit entraîner à sa suite ? Qui oserait hasarder un mensonge, en voyant que tôt ou tard la vérité se découvre pour accabler l'imposteur ? Je ne vous demande que de réfléchir un moment sur la honte et le désespoir de Marcel ; et je suis bien sûr que vous ne ferez jamais rien dont vous ayez à rougir.

Cyprien, après avoir passé quelque temps à consoler son ami, le quitta pour aller à l'école. En descendant, il trouva dans le salon le père de Marcel, qui lui montra les oiseaux et lui dit qu'il se faisait grand plaisir de lui en donner deux, les plus jolis à son choix. Cyprien reconnut le nid d'un seul coup d'œil ; et son premier mouvement fut de s'écrier :

— Oh ! que c'est indigne à Marcel d'avoir enlevé mon nid, et de m'avoir soutenu si vilainement qu'il ne savait ce qu'il était devenu !

— Fi donc ! Cyprien, répondit le père de Marcel. Comment oses-tu accuser mon fils d'une si mauvaise action ? Il n'en est pas capable, je t'assure. J'achetai hier moi-même ce nid d'un petit garçon nommé Lubin.

Ce fut une grande joie pour Cyprien de s'entendre dire que Marcel était innocent. C'était bien son nid à la vérité : il n'était pas difficile à

reconnaître ; mais un autre avait bien pu le prendre. Il s'excusa de sa précipitation et dit qu'il avait tort d'avoir jugé si légèrement son ami. Le père de Marcel lui demanda alors s'il s'était trouvé avec son fils lorsqu'il avait reçu un coup si violent dans le nez ?

— Oui, monsieur, nous étions ensemble. — Eh ! qu'avait-il fait pour s'attirer ce traitement ?

Cyprien garda le silence. Il ne voulait pas dire un mensonge ; mais il craignait aussi, par un récit fidèle, de compromettre son ami, qu'il savait certainement être coupable sur ce point.

Le père de Marcel, surpris de l'embarras de Cyprien, n'en insista que plus vivement pour avoir une réponse précise à sa question.

Cyprien, voyant qu'il ne pouvait plus reculer, prit le parti de raconter tout ce qu'il savait au sujet des boules de marbre et des coups de poing dans le nez que le petit garçon avait donnés à Marcel.

— Comment, s'écria le père à ce récit, mon fils a été capable de me tromper ! Il m'a dit que c'était un grand garçon qui lui avait jeté une pierre, pour avoir voulu l'empêcher de battre un enfant. Viens avec moi, Cyprien, je veux...

Comme il disait ces mots, il entendit frapper à la porte. Il ouvrit. C'était Lubin, qui, pour lui témoigner sa reconnaissance du petit écu qu'il lui avait donné la veille, venait lui présenter un joli bouquet de fleurs des champs. — Ah ! c'est toi, mon ami, s'écria le père de Marcel ! Je suis bien aise que tu sois venu si à propos. Tiens, dit-il à Cyprien, en le lui présentant, voilà le petit garçon à qui j'achetai hier le nid.

— Oui, c'est moi, sans doute, dit Lubin.

— Quand donc est-ce que tu es allé le prendre ? lui demanda Cyprien.

— Je ne l'ai pas pris, répondit l'autre. Je l'ai eu en troc d'un petit monsieur, en habit rouge, pour une douzaine de boules de marbre que j'avais trouvées dans un sac. Cette réponse fut un coup de lumière pour Cyprien. Elle servit aussi à convaincre le père de Marcel de l'indignité de son fils. Il pria les deux enfants de monter avec lui dans la chambre du malade.

Marcel ne les vit pas plutôt entrer tous les trois ensemble, qu'il comprit que tout le mystère de sa conduite était découvert. Il s'élança précipitamment de son lit, se mit à genoux devant son père, lui raconta toute l'histoire, et lui demanda grâce en sanglotant. Il protesta que sa maladie

n'était venue que de la violence des remords qu'il sentait de ses fautes, et qu'il n'y avait qu'un généreux pardon qui pût le guérir.



Son père indigné gardait le silence. Cyprien, vivement ému de la douleur de celui qu'il avait tant chéri, se jeta dans ses bras et lui dit :

— Va, mon ami, je te pardonne. Je vois que tu es assez puni par tous les chagrins que tu as soufferts. — Ah ! s'écria Marcel, je ne voudrais pas les souffrir une seconde fois pour l'univers entier. Cyprien se joignit aussitôt à lui pour obtenir sa grâce de son père, qui ne put la refuser à leurs vives instances. Il se contenta de donner à son fils de sages instructions pour réparer ses fautes et pour se garantir d'en commettre de pareilles dans la suite. Elles eurent tout l'effet qu'il s'en était promis. Marcel, après cette

mémorable leçon, ne se distingua plus que par des sentiments nobles et généreux, dignes de l'amitié que Cyprien eut pour lui toute sa vie.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 29 août

Pardonnez-moi, ma chère maman, d'avoir été si longtemps sans vous écrire. Hélas ! qu'aurais-je pu vous apprendre ? je n'avais que des nouvelles bien fâcheuses à vous donner. Il règne ici la plus profonde tristesse. Mon cher bienfaiteur, le digne M. Grandisson est dangereusement malade. Tous les plaisirs, tous les amusements sont bannis de cette maison. On n'y entend que des pleurs et des soupirs. La crainte règne dans tous les cœurs, et les médecins mêmes ont perdu l'espérance. On n'attend plus à chaque instant que le coup fatal ! Ah ! faut-il que je sois ici pour voir les derniers jours d'un homme que j'aime tant et à qui j'ai de si grandes obligations ! Je ne puis m'accoutumer à cette affreuse pensée. Non, non, j'espère que le ciel détournera ce malheur de dessus nos têtes. Madame Grandisson est inconsolable. La tendre Émilie ne fait que pleurer, et prier à genoux, aux pieds du lit de son père. Oh ! je le crains, elle ne pourra pas résister plus longtemps à sa douleur. Edouard est abîmé dans le désespoir. Mais que vous dirai-je de Charles ? Je ne sais ce que je dois le plus admirer en lui, de son amour filial, ou de sa patience et de sa fermeté dans le malheur ? Il ne quitte presque pas le chevet du lit de son père. Il demeure nuit et jour dans son appartement pour le servir. C'est de sa main que M. Grandisson reçoit toutes les potions et tous les rafraîchissements. Lorsqu'il commence à s'assoupir, Charles semble retenir son haleine dans la crainte de le réveiller. Il croise ses bras et reste immobile. Il a la force de cacher ses larmes et d'étouffer ses soupirs, surtout devant sa maman qu'il sait consoler et soutenir un peu par ses tendres caresses. Quelle force d'esprit et de caractère ! Ah ! je le sens, il ne me serait pas possible de surmonter ainsi mon chagrin. Depuis six jours il n'a pas dormi une heure de suite, et il n'en paraît point abattu. Son courage supplée à ses forces. O ma chère maman, que je suis loin de tant de vertus ! Mais je ne puis y tenir plus longtemps. Je vais voir si ma présence est nécessaire à mon ami : je vous écrirai encore demain.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 2 décembre.

O ma chère maman, quelles vives émotions je ressentis hier au soir ! Au moment où je finis si brusquement ma lettre, j'allai, comme je vous le disais, dans la chambre du malade, pour tenir compagnie à mon ami. J'ouvris doucement la porte ; mais au lieu de Charles, je ne vis que madame Grandisson et sa fille, assises en silence auprès du lit. Je ne voulus point les troubler. Je sortis, et j'allai voir si Charles pouvait avoir besoin de moi. Je ne le trouvai dans aucun endroit de la maison. Personne ne savait où il était allé. M. Bartlet, Édouard, et quelques autres personnes, se promenaient dans le salon ; mais je n'osai pas leur demander des nouvelles de mon ami. Je courus le chercher dans le jardin. C'est là que je l'aperçus de loin sous le berceau. Je m'approchai doucement de lui, sans qu'il m'entendit. O ma chère maman, combien je fus attendri ! Il était à genoux. Son chapeau était à terre à son côté. Les larmes roulaient dans ses yeux ; ses mains étaient élevées, et son visage tourné vers le ciel. Il priait. Ah ! si j'avais pu entendre toute sa prière ! mais j'arrivai trop tard ; je n'en entendis que la fin, que je me rappellerai toute ma vie. Voici quelles étaient ses paroles :

« O mon Dieu ! je t'en supplie, daigne sauver mon père, et prends mes jours pour les siens. Il fait le bonheur de maman, de ma sœur et de mon frère : sa vie est essentielle pour eux tous, et la mienne ne l'est pas. Pardonne-moi, ô mon Dieu, ces vœux de mon amour, et daigne les exaucer. Mais si tu en ordonnes autrement, donne-moi la force de me soumettre à tes saintes volontés. »

Il se leva aussitôt et laissa échapper un torrent de larmes. Je ne pus rester plus longtemps en silence. Je volai vers lui en lui tendant les bras. Il fut étonné de me voir.

— O mon ami, lui dis-je d'une voix étouffée, le ciel te conservera ton père. La prière d'un fils tel que toi ne peut manquer d'attirer la bénédiction céleste.

— J'espère dans le Dieu de bonté, me répondit-il. Mais faisons un tour dans le jardin pour sécher mes larmes. Je ne veux pas que maman voie que j'ai pleuré ; elle en serait trop affligée.

Notre promenade, comme vous le sentez bien, fut triste et silencieuse. Je lui faisais plus d'amitiés que je ne pouvais lui dire de paroles. Je voulais l'entraîner un moment dans la campagne, pour lui faire respirer un air pur. — Non, me dit-il, je n'ai déjà été que trop longtemps séparé de mon papa. Permits que je retourne auprès de lui. Il faut que je lui rende tous les secours qui sont en mon pouvoir, pour adoucir ses souffrances. J'ai besoin de consoler maman, mon frère et ma soeur.



Nous rentrâmes aussitôt dans la maison. Quoique M. Grandisson n'eût dormi qu'une heure, il se trouvait beaucoup mieux. Dès qu'il entendit entrer Charles, il l'appela d'une voix faible et touchante. Mon ami s'approcha de son lit et se jeta à genoux. Il prit la main de son père qu'il baisa plusieurs fois. Les larmes coulaient le long de ses joues et il sanglotait à me fendre le cœur. Je ne saurais vous peindre, ma chère maman, l'expression qui animait sa physionomie. Il semblait être un habitant des cieux descendu sur la terre.

— Que voulez-vous de moi, mon cher papa ? lui dit-il.

— Ce que je veux, mon fils, lui répondit M. Grandisson ? Je veux t'exprimer ma satisfaction sur les soins que tu me donnes, et sur le témoignage que ta mère m'a rendu de ta conduite, depuis ma maladie. Quelle consolation j'emporterai au tombeau, s'il faut que je meure, en laissant à mon épouse chérie un fils tel que toi ! Tu seras, à ma place, l'ami de ton frère et le protecteur de ta sœur. Ton amour, ton obéissance, ton exactitude à remplir tes devoirs, tout ce qui m'a rendu le plus heureux des pères, me sert de consolation et d'espérance pour le temps où je ne serai plus. Conserve toujours la paix avec Édouard. Il commençait à se rendre digne de toute ma tendresse ; il méritera la tienne. Tu as une mère vertueuse ; suis ses conseils, et tu seras heureux. Tu ne manqueras jamais d'encouragements pour le bien, si tu choisis la société des honnêtes gens. Je me fie aux sentiments de ton cœur pour te conduire dans le chemin de l'honneur et de la vertu. D'ailleurs, mon fils, il te reste encore un père dans le Ciel, qui ne t'abandonnera jamais, tant que tu resteras fidèle à son service. S'il veut m'appeler à lui, supporte notre séparation avec constance : je ne te précède que de quelques pas. Attache-toi sans cesse à ton Créateur ; remplis tes devoirs envers tes semblables, et tu attendras sans crainte ce dernier moment qui doit nous réunir pour toujours. Mais la faiblesse où je suis m'empêche de poursuivre ; elle me présage peut-être ma fin. Quoi qu'il en arrive, mon fils, soumets-toi sans murmure à l'Être suprême, qui dispose à son gré de la vie et de la mort.

Charles se leva : son cœur semblait être déchiré, il tomba sur un fauteuil et joignit ses mains sans pouvoir proférer une parole.

Le médecin, qui depuis six jours ne s'est guère éloigné de la maison, entra dans ce moment avec M. Bartlet. Il trouva son malade beaucoup mieux, et nous donna des espérances. Le bon M. Bartlet, transporté de joie, courut aussitôt prendre Charles par la main et lui conseilla d'aller goûter quelque repos, d'autant que, depuis trois nuits entières, il n'avait pas seulement quitté ses habits. Mais mon ami le pria de l'excuser. — Non, monsieur, lui dit-il, je ne saurais dormir tandis que mon papa est dans les souffrances. Je sommeille auprès de son lit lorsqu'il repose ; et c'est assez pour moi. Un père ne saurait avoir de meilleure garde que son fils. Qui doit l'aimer autant que moi, et qui peut lui avoir autant d'obligations ? C'est à mon bras de le servir, c'est à mes yeux de veiller sur ses besoins. C'est moi qui dois le consoler et ranimer ses forces par mes secours. Il faut que je

réchauffe ses mains dans les miennes lorsqu'elles se refroidissent. C'est mon devoir, enfin, de sacrifier mes jours pour conserver sa vie.

Le médecin l'assura que, pour le moment, il n'y avait aucun danger ; qu'il pouvait aller reposer pendant deux ou trois heures, et qu'on le ferait appeler aussitôt que sa présence deviendrait nécessaire. Mais toutes ces instances furent inutiles : Charles persista toujours à dire que le peu d'instant où il lui serait peut-être permis de servir encore son papa étaient trop précieux pour en faire un mauvais usage, et qu'il ne s'éloignerait point tant qu'une vie si chère serait dans le moindre danger.

Quel digne fils, ma chère maman ! Et qu'est-ce qu'Édouard en comparaison ? Il se livre à la tristesse et abandonne le lit de son père. Qu'est-ce que la tendre Émilie ? Elle pleure, elle soupire, et ne fait que désoler davantage sa maman. Tous les trois montrent une grande tendresse pour l'auteur de leurs jours. Mais la sensibilité de Charles ne se borne point à de vaines larmes ; elle est mêlée de force, de courage et de raison. Oh ! que le Ciel daigne leur rendre ce bon père et me conserver aussi toujours ma chère maman !

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 22 décembre.

Réjouissez-vous avec nous, ma chère maman : M. Grandisson est absolument hors de péril : il commence même à se lever. Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, dans l'espérance de vous donner de meilleures nouvelles. Je puis enfin goûter ce plaisir. Les plaintes et les larmes sont maintenant changées en transports de joie. Que de grâces nous devons au ciel d'avoir rendu ce bon père à ses enfants ! C'est une bénédiction de la Providence, que les honnêtes gens jouissent d'une longue vie, puisqu'ils servent à répandre le bonheur sur tout ce qui les entoure. Hélas ! que serait-il arrivé si nous avions eu le malheur de perdre M. Grandisson ? Voici le temps de mon départ qui approche. Mais aurais-je pu abandonner mon ami à sa profonde tristesse ? Oh ! non, je le sens, cet effort m'aurait été impossible, je me serais mis à la place de Charles. N'est-ce pas lorsqu'on a du chagrin, que l'on doit le plus désirer d'avoir auprès de soi son ami ? et

ne lui devient-on pas plus cher dans la peine ? Oh ! cela est bien vrai, du moins pour moi, ma chère maman.

Oui, je peux le dire, je crois que j'aimais plus tendrement que jamais mon ami Charles dans le temps où il était si triste ; j'aurais voulu être de moitié dans ses peines pour le consoler ; j'aurais voulu partager ses larmes, pour qu'il en eût moins à répandre. Je vous aurais écrit à genoux, ma chère maman ; je vous aurais suppliée de me laisser ici quelque temps de plus ; mais les choses ont tourné plus heureusement, Dieu merci, et je retournerai auprès de vous avec un esprit plus tranquille. Je n'aurai rien qui trouble le plaisir de vous embrasser, vous et ma petite sœur, après un an d'absence. Que cette année a été longue et courte à la fois ! elle me paraissait éternelle lorsque je songeais au plaisir de vous aller rejoindre ; et puis, quand je pensais à tout ce qu'il me fallait faire pour que vous fussiez plus contente de moi, je m'effrayais de sa brièveté. Comment peut-on se plaindre de la longueur du temps, en considérant avec quelle vitesse il s'écoule ! Il n'est si lent que pour ceux qui ne savent pas en faire usage. C'est bien autre chose dans cette maison de bénédiction : des occupations utiles, des entretiens instructifs, des exercices salutaires et d'innocents plaisirs, tout cela fait paraître une journée bien courte. J'ai appris de Charles à donner une destination marquée à toutes mes heures ; et, sous votre bon plaisir, ma chère maman, je continuerai d'en faire de même auprès de vous. Je ne serai plus triste, comme je l'étais autrefois, de me trouver seul dans mes heures de récréation ; je saurai bien me les rendre agréables en faisant avec vous quelque lecture intéressante, en écoutant vos sages leçons, et surtout en vous entretenant sans cesse de mon amour, du désir que j'aurais de vous plaire, et de mes projets pour vous rendre heureuse. Je fais déjà mon bonheur de cette douce espérance, en attendant le moment de la réaliser. Adieu, ma chère maman : c'est dans ces sentiments que je vous embrasse ; et si je ne me flatte, vous devez le sentir vous-même aux palpitations de votre cœur.

GUILLAUME D*** A SA MÈRE

Le 28 décembre.

Jeudi prochain, ma chère maman, est le jour marqué pour mon départ. Ainsi, cette lettre sera la dernière que vous recevrez de moi. Je croyais me trouver encore ici pour célébrer la fête d'Émilie, qui arrive dans huit jours ; mais, comme un ami de la maison se propose de partir après-demain pour la Hollande, M. et madame Grandisson veulent absolument que je profite de cette occasion pour faire mon voyage avec plus d'agrément et de sûreté.

Mais comment se fait-il donc, ma chère maman, que je sois si triste ? Il semble que je m'éloigne de cette maison avec regret, lorsque je ne la quitte que pour retourner auprès de vous, qui m'êtes plus chère que tout le reste de la terre. J'aime M. et madame Grandisson comme mes tendres bienfaiteurs ; j'aime mon ami Charles autant que moi-même ; mais vous, je vous aime comme ma mère, c'est-à-dire au-dessus de tout. Je ne sais ce qui se passe au fond de mon cœur. Je brûle de partir, et je voudrais rester. Lorsque je suis avec Charles, je ne fais que verser des larmes. Je lui prends la main, je la serre dans les miennes, je la presse contre mon cœur, et je m'écrie : — O mon cher ami ! si je pouvais être toujours avec toi ! Alors ses yeux se remplissent de pleurs, et il cherche à me consoler, en me disant qu'il viendra bientôt me faire une visite, et qu'en attendant, nous nous écrirons l'un à l'autre. Ces douces promesses calment, pour un instant, ma douleur ; mais bientôt elle se réveille avec plus de force. Il est certain que c'est à moi que notre séparation doit le plus coûter. Où retrouverai-je un aussi bon ami ? Je ne l'ai donc connu que pour le regretter ! O ma chère maman ! l'amitié donne tant de plaisirs ! Pourquoi faut-il qu'elle cause aussi tant de peines ? J'étais lié si étroitement avec Charles ! Nos exercices, nos études et nos plaisirs, tout était commun entre nous ; tout réunissait nos pensées et nos sentiments. Et il faut rompre des nœuds si doux ! il faut se séparer peut-être pour toujours ! Je ne puis y songer sans frémir. Mais je l'entends qui monte dans ma chambre. Permettez-moi de quitter un moment la plume pour le recevoir.



Une heure après.

Savez-vous, ma chère maman, pourquoi l'aimable Charles est monté auprès de moi ? Je vais vous le dire. Il est entré d'un air riant, et il a fait comme s'il était bien joyeux. Mais il m'a semblé qu'il avait encore des larmes mal essuyées à sa paupière. — Tu écris, Guillaume ? m'a-t-il dit. Je reviendrai. Je serais fâché de t'interrompre. — Oh ! ne t'en va pas, mon ami, ai-je répondu. Le courrier ne presse pas ; et je puis reprendre ma lettre, quand nous aurons passé quelques moments ensemble. Hélas ! j'ai si peu de temps encore à jouir de ce plaisir. Nous avons fait plusieurs tours dans la chambre, sans pouvoir nous parler. Enfin, il m'a pris tout à coup la main, et il m'a demandé si je serais toujours son ami, si je lui écrirais souvent et si je serais bien aise qu'il vint nous faire une visite en Hollande. Vous jugez bien ce que j'ai répondu à ces tendres questions. Alors il m'a sauté au cou, et me pressant étroitement dans ses bras : — Sois toujours heureux, m'a-t-il dit, et chéris ton ami Charles. Tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant

que moi. Continue à présent ta lettre, et ne descends que lorsque tu l'auras achevée.

J'ai voulu lui répondre. Il ne m'en a pas donné le temps, et il s'est retiré avec une précipitation qui m'a surpris. Mais combien mon étonnement a redoublé, lorsque j'ai aperçu sur la table une bonbonnière montée en or, avec son portrait ! Il lui ressemble si parfaitement, que j'en ai été saisi. Je vais descendre tout de suite pour le remercier. Mais, hélas ! qui sait si je le reverrai encore ? Je me souviens qu'en sortant il a tiré son mouchoir pour essuyer ses yeux. O ciel ! si je ne devais plus le voir avant de partir ! Je ne puis être un moment dans cette incertitude. Il faut que je descende pour m'emparer de lui. Je veux le tenir serré si étroitement sur mon cœur, qu'il ne puisse m'échapper.

Une heure après.

Hélas ! je ne l'avais que trop bien deviné, ma chère maman. C'était le dernier embrassement que je devais recevoir de mon ami Charles. Je suis descendu dans le salon. J'y ai trouvé M. et madame Grandisson, Édouard et Émilie ; mais Charles n'y était pas. Je suis devenu pâle et tremblant ; mes genoux fléchissaient sous mon corps, et je ne pouvais avancer. Madame Grandisson s'en est aperçue. Elle est venue à moi, m'a fait asseoir auprès d'elle, et m'a demandé comment je trouvais le portrait de son fils. Je lui ai baisé la main sans lui répondre. Elle m'a fait encore la même question. Je lui ai dit, d'une voix étouffée, que je le trouvais d'une grande ressemblance, et que c'était le plus doux présent que je pusse recevoir. — Ainsi donc, a-t-elle repris, tu emmènes Charles avec toi dans ta patrie ? J'espère qu'il pourra servir à te consoler. — O mon aimable bienfaitrice, lui ai-je répondu, ce Charles que j'emmène ne me parlera pas ; et il m'est échappé un torrent de larmes. — Je suis touchée, m'a-t-elle dit, des sentiments que tu montres pour mon fils. Je sens ce qu'il en doit coûter à ton cœur de le quitter, mais sois tranquille ; tu le reverras en Hollande plus tôt que tu ne penses ; et lorsqu'il aura passé quelque temps auprès de toi, je prierai ta mère de te laisser revenir ici avec lui. Votre union est trop belle pour n'être pas cultivée ; et je suis charmée que mon fils ait fait choix d'un si bon ami. Je suis tombé à ses genoux ; mais je n'ai pas eu la force de prononcer une seule parole. — Cet arrangement doit te satisfaire, m'a dit M. Grandisson en me relevant et en me prenant la main. Pourquoi ne sert-il qu'à augmenter ta douleur ? Un jeune homme aussi raisonnable que toi, doit avoir assez de courage pour se soumettre, sans murmure, aux lois de la nécessité. Tiens,

voici un billet de mon fils. Il a voulu te faire voir, par son exemple, que l'on peut exprimer ses sentiments dans une lettre aussi bien que par des paroles. J'ai pris le billet d'une main tremblante. — Est-ce que je ne verrai plus mon ami ? me suis-je écrié en poussant des sanglots. — Il vient de partir tout à l'heure, m'a répondu M. Grandisson, pour aller passer quelques jours chez son oncle Campley. Il craignait que la vue de ton départ ne vous causât trop d'affliction à l'un et à l'autre.

A ces mots terribles, j'ai été frappé comme d'un coup de foudre. Édouard, Émilie, M. et madame Grandisson ont employé, à l'envi, les consolations les plus tendres pour adoucir ma tristesse ; mais je n'en étais que plus affligé ; M. Grandisson, pour me distraire de ma peine, s'est fait apporter une cassette. Il l'a ouverte. — Mon cher Guillaume, m'a-t-il dit, j'ai vu avec plaisir que tu étais fort attaché à l'étude des mathématiques. Voici quelques instruments qui pourront te servir à les cultiver. Cette science, en occupant ton esprit, adoucira le regret d'une séparation momentanée d'avec ton ami, jusqu'à ce qu'il puisse aller te rejoindre, et se fortifier avec toi dans les mêmes études. Combien j'ai été touché de tant de bonté, ma chère maman ! J'ai trouvé dans la cassette non-seulement un assortiment complet d'instruments de grand prix, mais encore une collection des meilleurs livres sur la géométrie élémentaire, et sur les principes de l'astronomie. Que je vais étudier pour vous plaire ! Oh ! si je pouvais avoir Charles avec moi ! Ma mère et mon ami, l'un près de l'autre ! les voir à la fois ! les caresser tour à tour ! Oh ! je le sens, ce serait être trop heureux sur la terre !

Aussitôt que j'ai pu me retirer, j'ai couru lire la lettre de Charles. Je vous en envoie une copie. Je garde celle qui est de son écriture pour la lire, la relire sans cesse dans mon voyage, pour avoir du moins, à chaque instant que je m'éloignerai de lui, de quoi me pénétrer davantage de son amitié, et pour rendre à son portrait, que j'aurai sur mes lèvres, tous les sentiments qu'elle saura m'inspirer.



Adieu, adieu, ma chère maman, je ne puis vous dire quels tressaillements agitent mon pauvre cœur, lorsque je pense que c'est ici la dernière lettre que je vous écris de ce pays. Ah ! sans vous écrire, je ne m'en occuperai pas moins de vous jusqu'au dernier moment de mon séjour. Mais comment accorder les émotions diverses que je ressens dans la même minute ? Je brûle de vous aller retrouver, et cependant je pleure de quitter cette maison. Me pardonnerez-vous d'être si triste, lorsque je ne pars que pour aller presser dans mes bras une mère que j'aime tant ? Oh ! oui, vous me pardonnerez, j'en suis sûr. Vous, maman, vous, dont le cœur est si sensible, vous vous mettrez, sans peine, à la place de votre fils, dans la situation touchante où il se trouve. Ne plus voir M. et madame Grandisson, qui ont eu des bontés si excessives pour moi ! Ne plus entendre la douce voix d'Émilie, cette aimable compagne de mes travaux et de mes plaisirs ! Quitter Édouard au moment où je le voyais mériter de plus en plus l'amour de ses tendres parents ! M'être déjà arraché des bras de mon ami Charles, qui remplit la moitié de mon cœur, à qui je dois tout ce qui pourra me rendre moins indigne de votre tendresse ! Oh ! combien il faudra que je vous aime pour me consoler de tant de pertes cruelles !

Cette lettre doit partir avant moi, mais je serai déjà sur la route lorsqu'elle parviendra dans vos mains. Ainsi, à chaque mot, à chaque ligne que vous en lirez, je me rapprocherai de plus en plus de vous. Ah ! si je

pouvais arriver à la fin pour achever de vous peindre moi-même tout ce qu'elle ne peut vous exprimer ! Adieu pour la dernière fois, ma chère maman ; avant huit jours, je serai dans vos brs, je recevrai vos caresses et celles de ma petite sœur. Je vous dirai à l'une et à l'autre, et vous le sentirez encore mieux à mes transports, que je ne veux respirer que pour vous aimer, pour consacrer à votre bonheur tous mes sentiments, toutes mes pensées et tous les instants de ma vie.

P.-S. — Je joins ici une copie de la lettre de mon ami Charles.

COPIE DE LA LETTRE DE CHARLES GRANDISSON A GUILLAUME D***

INCLUDE DANS LA PRÉCÉDENTE

Tu seras peut-être étonné, mon cher Guillaume, de ce que je n'ai pas profité jusqu'au dernier instant du peu de temps que nous avons encore à passer ensemble ; mais si tu savais quelle triste idée je me suis faite du moment de notre séparation, tu ne serais plus surpris du parti que je viens de prendre, avec l'agrément de mon papa. Soutenir à la fois ma douleur et celle de mon ami, l'effort eût été trop déchirant pour mon cœur, et, j'ose le croire, pour le tien ! J'aurais eu encore à partager les regrets de toutes les personnes de la maison, qui ne te verront partir qu'avec des larmes. Depuis quelques jours, tu as dû remarquer une tristesse générale aux approches de ton départ. Tu en étais toi-même attendri ; et je ne savais plus te consoler. Notre absence était en quelque sorte commencée, puisque c'était la seule pensée de notre séparation qui nous occupait. C'est pourquoi j'ai prié mon papa de me permettre de partir brusquement pour aller passer quelques jours chez mon oncle. Ne va pas croire cependant que cette résolution ne m'ait coûté aucun effort. Si tu savais quelle violence il a fallu me faire pour la suivre ! Mais pourquoi nous entretenir de nos chagrins, quand nous pouvons saisir quelque sujet de consolation ! Mon papa doit t'avoir déjà dit qu'il me permettrait, l'année prochaine, de passer quelque temps avec toi, pour te ramener ensuite auprès de nous. Dans cet intervalle, nous pourrons nous écrire toutes les semaines, et répandre ainsi dans le cœur l'un de l'autre les mêmes sentiments dont nous sommes animés. Qui nous empêche de donner à cette correspondance le même temps que nous donnions à nos

entretiens ? De cette manière nous imaginerons encore être ensemble ; et, crois-moi, cette illusion a bien aussi ses charmes. J'ai souvent éprouvé, lorsque nous avons été séparés pendant quelques heures, que mes pensées et mes sentiments s'attachaient à toi avec une force nouvelle. Il me semblait que je t'aimais davantage, et que j'allais avoir plus de plaisir à te voir et à t'entendre que je n'en avais jamais goûté. Il est vrai que rien n'altérerait cette douceur, parce que la jouissance en était prochaine ; mais si nous devons être plus longtemps cette fois sans nous réunir, au moins ne sommes-nous pas séparés pour toujours, ni même pour un intervalle de temps considérable. Pense au malheur de ceux qui sont obligés de quitter un bon ami et de tendres parents pour aller errer dans des contrées inconnues, où ils ne peuvent espérer d'apprendre de leurs nouvelles. Grâce au ciel, notre séparation ne sera pas aussi fâcheuse. Si tu me quittes, c'est pour voler dans les bras d'une mère qui t'aime et d'une sœur que tu chéris ; tu as la consolation de savoir que je reste avec des personnes qui me parleront sans cesse de toi ; tu emportes dans ton cœur mon estime et mon amitié, et tu es bien sûr d'avoir laissé les mêmes sentiments dans le mien.

Adieu donc, mon cher Guillaume, aime-moi toujours. Rappelle de temps en temps mon nom dans tes entretiens avec ta petite sœur et ta maman. Faites ensemble quelques amitiés à certain portrait que je te prie d'agréer. Je l'ai chargé de les recevoir pour moi, jusqu'à ce que je puisse vous les aller rendre moi-même.

Adieu encore une fois, je t'embrasse avec tous les sentiments de la plus tendre amitié, et suis à toi pour la vie.

CHARLES GRANDISSON.

POST-SCRIPTUM

Le jeune Guillaume D*** partit au jour marqué pour la Hollande. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes qu'il se sépara de M. et de madame Grandisson, d'Édouard et d'Émilie. Il les chargea tous ensemble des caresses les plus tendres pour son ami.

Son voyage fut heureux. Il fut reçu de sa mère avec des transports inexprimables de joie et d'amour. Pour sa jeune sœur, elle fut longtemps comme une petite folle, du plaisir qu'elle ressentait de revoir son frère auprès d'elle.

Il s'établit entre Charles et Guillaume une correspondance charmante, qui servit non-seulement à entretenir leur tendre amitié, mais encore à cultiver leur esprit, et à leur donner une manière d'écrire aisée et naturelle.

Charles n'alla point en Hollande comme il l'avait promis à son ami, parce que dès l'année suivante il eut le plaisir de le voir revenir en Angleterre avec sa mère, qui, étant Anglaise de naissance, prit le parti de retourner dans sa patrie pour y fixer son séjour.

Peu de temps après le départ de Guillaume, Charles fut installé auprès des jeunes princes. Il sut se rendre digne de leur estime et de leur amitié, ainsi que de la bienveillance de tous les gens de la cour.

Au bout de quelques années, il épousa une demoiselle d'une grande naissance et d'une fortune considérable. Quoique les charmes de sa personne la rendissent extrêmement intéressante, elle l'était encore plus par ses qualités naturelles et par ses talents. Charles trouva bientôt dans cette union le bonheur le plus parfait qu'un cœur tendre et généreux puisse goûter en ce monde.

Édouard, encouragé par l'exemple de son frère, se comporta d'une manière très-louable, et s'avança rapidement dans le service, en signalant dans plusieurs circonstances une prudence et une intrépidité à toute épreuve.

La douce et sensible Émilie, ornée de toutes les grâces qui parent une jeune demoiselle, fut recherchée en mariage par une foule de jeunes seigneurs. Mais ni le rang, ni la richesse, ni les agréments de la figure ne furent capables de la séduire. Elle désirait pour époux un jeune homme d'une conduite sage, et distingué par des sentiments nobles et par de belles qualités. Elle eut le bonheur de le trouver dans l'ami de son frère. Ce fut Guillaume D*** qui parvint à gagner son cœur, et qui, par son intelligence, son application et sa droiture, réussit à se procurer un poste assez brillant pour remplir son ambition et rendre son épouse parfaitement heureuse.

Sa jeune sœur n'est pas encore mariée ; mais elle vit dans la plus douce liaison avec Émilie, qui emploie tous ses soins à lui chercher un parti digne d'elle.

Puisse l'exemple de cette aimable jeunesse exciter une généreuse émulation dans mes jeunes lecteurs, et leur inspirer l'amour de l'honneur et de la vertu, en leur persuadant que ce sont les seuls biens qui peuvent fonder le bonheur sur la terre !





LE RETOUR DE CROISIÈRE

DRAME EN UN ACTE
PERSONNAGES

M..DE FAVIÈRES.

MADAME DE FAVIÈRES.

MELANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.	}	leurs enfants.

M. DE BLEVILLE, fiancé de Mélanie.

M. ARMAND, précepteur des enfants.

THOMAS, jardinier.

FANCHON, sa femme.

COLIN, leur fils.

MATHURIN. vieux fermier.

Troupe de jeunes filles et de jeunes garçons du village.

Foule de paysans.

La scène se passe au-devant du château de M. de Favières, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du théâtre représente le château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

THOMAS, COLIN.

Thomas est occupé à ratisser une allée ; Colin accourt à perte d'haleine, et se presse en tremblant contre son père.



THOMAS. — Eh bien ! eh bien ! petit drôle, où cours-tu ainsi tout effaré ?

COLIN. — Ah ! mon père ! mon père ! je suis mort.

THOMAS. — C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc ?

COLIN. — Un revenant ! un revenant !

THOMAS. — Un revenant en plein jour ! je crois que tu veux te moquer de ton père. Et quelle mine a-t-il ? d'une bête ou d'un homme ?

COLIN. — C'est... c'est fait comme un homme.

THOMAS. — Imbécile que tu es ! C'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

COLIN. — Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, et non pas comme nous pourtant.

THOMAS. — Quels sots contes viens-tu me faire là ?

COLIN. — Oh ! si vous l'aviez vu ! C'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS, un peu effrayé. — Une ombre de Turc ?

COLIN. — Oui, oui, mon père. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marseille. Eh bien ! c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise et un visage de mort sur le sien. (On entend du bruit

derrière la charmille.) Oh ! c'est lui, mon père ; c'est l'ombre, c'est le Turc. Sauvons-nous, sauvons-nous. (Il s'échappe.)

THOMAS, avec un air d'inquiétude. — Colin ! Colin ! veux-tu bien revenir ? (Colin, au lieu de se retourner, continue de courir de toutes ses forces. Thomas le poursuit ; mais comme son râteau lui échappe des mains et s'embarrasse dans ses jambes, sa course est ralentie, et il ne peut l'atteindre.) Ce petit poltron, me laisser tout seul ! S'il disait vrai, pourtant ! Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh ! je ne resterai pas ici pour les attendre. (Tandis qu'il se baisse pour ramasser son râteau, M. de Favières, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête et un masque sur le visage, s'approche de lui et le saisit par la camisole. Thomas, en se relevant, l'aperçoit. Il veut fuir ; mais se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi :) Au secours ! au meurtre ! un revenant ! un Turc !

SCÈNE II

M. DE FAVIÈRES, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, lui mettant la main sur la bouche et cherchant à lui imposer silence. — Eh bien ! Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me reconnais plus ?

THOMAS, sans le regarder. — Il n'y a que Satan qui puisse te connaître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIÈRES. — Ah ! je vois ce que c'est. (Il ôte son masque.) Regarde-moi à présent.

THOMAS, le visage caché dans ses mains. — Moi, regarder votre effroyable visage ! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIÈRES, tâchant de lui séparer les mains. — Que crains-tu de moi ?

THOMAS. — Finissez, vous allez me rôtir. Oh ! comme vous brûlez !

M. DE FAVIÈRES lui lâche les mains. — Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc, mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue ?

THOMAS. — Je la connais bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIÈRES. — Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS. — Eh bien ! oui ; mais reculez-vous.

M. DE FAVIÈRES, s'écartant de lui. — Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS, se reculant aussi. — Êtes-vous bien loin ? Attendez. (Il écarte un peu ses mains et le fixe.) Que vois-je ? Monseigneur ! est-ce vous ?

M. DE FAVIÈRES. — Eh oui ! mon cher Thomas, c'est ton maître.

THOMAS, se découvre un peu plus le visage. — Êtes-vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre ?

M. DE FAVIÈRES. — Mais je ne te reconnais plus, à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard.

THOMAS, le visage tout à fait découvert, et le regardant encore. — Oh ! oui, c'est bien vous à présent. (Il tombe à ses genoux et les embrasse.) O mon cher maître ! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite. (Il se relève.) C'est mon benêt de fils qui m'avait fourré ces frayeurs dans la tête. (Prenant un air fanfaron.) Un revenant ! Oh bien oui ! comme si je croyais aux revenants, moi... Mais, monseigneur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet ? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de paysan ? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie ! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mère qu'elle avait vu quelqu'un qui avait entendu dire de tout temps dans sa famille... Oh ! ce que je vous dis là est vrai au moins.

M. DE FAVIÈRES. — Bon ! bon ! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls ?

THOMAS. — Oui, vous et moi ; car ce sot de Colin ne s'avisera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un Esprit, il vous aurait laissé tordre le cou à son père.

M. DE FAVIÈRES. — Ma femme, mes enfants et leur précepteur sont-ils toujours ici ?

THOMAS. — Eh ! sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh ! comme ils vont être contents ! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle et la répandre ensuite dans tout le village. (Il veut sortir.) Allons, Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIÈRES le retient. — Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

THOMAS. — Comment ! Est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix ? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIÈRES. — Nous ferons aussi le nôtre ; sois tranquille.

THOMAS. — Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un si bon seigneur, et

nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devraient être en branle déjà. A quoi s'amuse le carillonneur ?

M. DE FAVIÈRES. — Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paraîtrai bien quand il en sera temps.

THOMAS. — Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience si cela dure.

M. DE FAVIÈRES. — Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscretion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bienvenue, je sois obligé de te congédier ?

THOMAS. — Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de nous laisser plus longtemps dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon maître ! si nous vous avions perdu ! s'il nous avait fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes et en habits de deuil ! Je frissonne seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, et ne pas vous perdre.

M. DE FAVIÈRES. — Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille !

THOMAS. — Eh bien ! que n'y venez-vous tout de suite ?

M. DE FAVIÈRES. — Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir avec une vive surprise. Fais-moi seulement parler au précepteur de mes enfants.

THOMAS. — A M. Armand ?

M. DE FAVIÈRES. — Oui, je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui et toi, vous serez les seuls du mystère. Mais chut ! j'entends venir quelqu'un par cette allée. (Il va se cacher derrière la charmille.) De la discrétion, Thomas.

SCÈNE III

THOMAS, seul.

Oui, de la discrétion ! il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on sait tout ce que je sais ! Ce secret-là, je sens déjà qu'il

m'étouffe. (Il se retourne et aperçoit M. Armand.) Dieu soit loué ! il m'envoie du moins à qui parler.

SCÈNE IV

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS, courant vers lui. — De la joie ! de la joie, monsieur Armand ! Nous avons la paix ; nous avons monseigneur ; nous vous avons ; vous m'avez... (Il jette son bonnet en l'air.)

M. ARMAND. — M. de Favières est ici !

THOMAS, avec un air important. — Je voudrais bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis ! Je suis, comme vous, de la manigance.



SCÈNE V

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES, sortant de derrière la charmille. — Voilà mon secret bien placé ! Vraiment Thomas, je n'aurais eu qu'à me fier à toi ! (Il court vers M. Armand qui l'embrasse.) Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir !

M. ARMAND. — O monseigneur ! quel jour de fête pour nous !

M. DE FAVIÈRES. — Pourvu que Thomas, avec sa joie folle et son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

THOMAS. — Ne m'avez-vous pas dit que M. Armand était du secret ? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde ?

M. ARMAND. — Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIÈRE. — Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, jusqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS. — Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. ARMAND. — Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire madame ou les enfants.

M. DE FAVIÈRES. — Oui, et surtout ne laisser entrer personne chez toi.

THOMAS. — Mais si madame se présente, ou bien quelqu'un de vos enfants, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne serait guère poli.

M. ARMAND. — Bon ! un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS. — Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND. — Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS. — N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grâce au moindre bouton. Dans ces jours de plaisir, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCÈNE VI

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND.

M. DE FAVIÈRES. — Croyez-vous, mon cher Armand, que madame de Favières ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. ARMAND. — Il ne m'aurait pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendrait agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière serait peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence, qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIÈRES. — Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah ! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas ?

M. ARMAND, — J'espère que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles et quelques jeunes gens du canton. Ils savent déjà leur rôle à merveille.

M. DE FAVIÈRES. — Et moi, pour compléter notre fête, j'amène le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquaient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles, et j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah ! j'oubliais de vous dire que j'amène aussi de Marseille toute sorte d'instruments. Je les ai laissés ici près à l'entrée du parc.

M. ARMAND. — Tant mieux, car nous n'avions que les ménétriers du village.

M. DE FAVIÈRES. — Je serais fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule créature vivante qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événements comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve longtemps le souvenir, pour le retracer à ses enfants et à ses petits-enfants. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son seigneur, à son roi et à sa patrie.

M. ARMAND. — O l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paraissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie et la bienfaisance.

M. DE FAVIÈRES, lui serrant la main. — Eh ! mon ami, ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ? (On voit Colin qui s'avance doucement le long de la charmille.)

SCÈNE VII

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, COLIN, portant un panier de fleurs à son bras.

COLIN. — Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le précepteur ! Il lui serre la main.

M. ARMAND. — N'entends-je pas quelqu'un ?



M. DE FAVIÈRES. — Oui. Je cours me cacher là derrière. (Il s'approche de la charmille et se trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, et tout à coup s'écrie avec transport ;) Eh ! c'est mon

parrain, mon bon parrain ! (Il jette son panier à terre, s'élance aux genoux de M. de Favières, lui baise les mains et les habits.)

M. DE FAVIÈRES, après l'avoir embrassé. — Doucement, mon ami, doucement.

M. ARMAND. — Oui, Colin. Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne, au moins.

COLIN. — Quoi ! ni à madame, ni aux enfants ?

M. ARMAND. — C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCÈNE VIII

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

THOMAS, en entrant sans voir Colin. — Allons, monseigneur, vous pouvez me suivre.

COLIN. — Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon père, toujours.

THOMAS, apercevant Colin. — Ah ! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulais l'envoyer en commission hors du village !

M. ARMAND, caressant Colin. — Va, va ; je suis sûr qu'il sera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami ?

COLIN. — Oh ! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la première fois.

THOMAS. — Oui. Et quand cela t'est-il arrivé ?

COLIN. — Eh parguienne l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avait dérobé les pommes du jardin, est-ce que je vous dis que c'était moi ?

THOMAS. — C'est toi qui m'as volé mes pommes ? Attends, attends. (Colin se sauve dans les bras de M. de Favières.) Oh ! tu me le payeras.

M. ARMAND. — A la bonne heure, s'il parle de monseigneur.

M. DE FAVIÈRES. — Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

THOMAS. — Entends-tu, Colin ? Un louis.

COLIN. — Bah ! Je l'aurais gardé pour rien, pour l'amour de monseigneur.

M. ARMAND. — Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme ?

THOMAS. — Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jaserà. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devrait savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de monseigneur. (Ils sortent.)

SCÈNE IX

COLIN, ramassant son panier et faisant un bouquet.

Si l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guère. Mais mademoiselle Mélanie, mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Minette, M. Constantin ! Ces pauvres enfants ! Cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disais à l'oreille à mademoiselle Minette ! Elle est bien de mes amies, mademoiselle Minette ! C'est la plus petite ; mais c'est la plus fûtée. Oh oui ! voilà qu'elle le dirait à mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à mademoiselle Mélanie, mademoiselle Mélanie à sa maman, et puis tout le monde serait du secret. Un louis de perdu, et mes oreilles coupées. Oh ! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. (Il frappe sur sa bouche.) Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCÈNE X

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN, frappant doucement sur l'épaule de Colin. — Bonjour, mon ami.

ALEXANDRINE, lui faisant profondément une révérence moqueuse. — Je suis la très-humble servante de M. Colin.

MINETTE, lui prenant la main d'un air d'amitié. — Eh ! bonjour, mon petit homme. (Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.)

CONSTANTIN. — Te voilà seul ? (Colin lui répond d'un signe de tête.)

MINETTE. — Maman voudrait parler à ton père. Où est-il ? (Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.)

ALEXANDRINE. — Te moques-tu de nous ? Est-ce que tu ne sais pas parler ? (Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.)

CONSTANTIN. — Mais parle donc ?

ALEXANDRINE, lui donnant un coup sur les mains. — Ah ! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE, retenant Alexandrine. — Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin, (Colin regarde Minette d'un air d'amitié.)

CONSTANTIN, d'un air impérieux. — Il n'a qu'à parler, ou je le... Est-ce qu'il est devenu muet ?

ALEXANDRINE. — Ou bien sourd ?

MINETTE. — Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas, mon ami ? (Colin lui fait signe que non. — Alors tous les enfants, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble :) Oh ! bien ! tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE, tâchant de les écarter. — Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE. — Le beau champion qu'il aurait là pour le défendre !



MINETTE, à Constantin. — Mon frère, toi qui es l'aîné, fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, et j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN, avec fierté. — Non, je veux qu'il obéisse quand je lui commande.

MINETTE. — Laisse-moi faire, (A Colin.) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne serait qu'un petit mot. (Colin lui sourit ; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas.)

MINETTE. — Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colère contre toi ? Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son père, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE. — Oui, oui, je le dirai à Thomas qui le fera parler peut-être. (Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin en secouant la tête.)

CONSTANTIN, d'un air d'autorité. — Comment ? Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur ? Attends, attends.

MINETTE, retenant Constantin. — Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. — Eh bien ! Colin, va donc chercher toi-même ton père, et dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu ? (Colin lui fait signe que oui, et sort. Les enfants le suivent des yeux.)

SCÈNE XI

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE. — Il entend, au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE. — Je savais bien, moi, que j'en tirerais. ce que je voudrais.

CONSTANTIN. — Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le payera, de ne m'avoir pas obéi, (on voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son père et lui dit d'aller trouver les enfants. Thomas s'avance.)

MINETTE, le voyant venir. — Ah bon ! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCÈNE XII

CONSTANTIN. ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS. Tous les enfants courent vers Thomas et sautent autour de lui.

THOMAS. — Bonjour, mon jeune monsieur ; bonjour, mes jolies demoiselles ; comment vous en va-t-il aujourd'hui ?

MINETTE. — Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin ?

THOMAS. — Ce qu'il a ? Bon appétit, toujours.

MINETTE. — Il n'est donc pas malade ?

THOMAS. — Lui, malade ?

CONSTANTIN. — Il est donc bien obstiné ?

ALEXANDRINE. — Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE. — Ah ! quelle tête !

THOMAS — Comment donc ?

MINETTE. — Je craignais qu'il ne fût devenu muet,

THOMAS. — Lui, muet ?

ALEXANDRINE. — Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS. — Est-il possible ? Il m'a bien étourdi de ses criailleries ce matin. Il ne tenait qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN. — Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS, en souriant. — Est-il vrai ? Ce petit coquin ! Voyez la finesse ! Il a cent fois plus d'esprit que son père.

MINETTE. — De l'esprit à ne pas parler ?

THOMAS. — Dites-moi où il est allé prendre cette imagination ?

ALEXANDRINE. — Que veux-tu dire ?

THOMAS. — Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis ! Les enfants ont, morguienne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE. — Ils sont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, et l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS. — Oh ! il savait bien ce qu'il ne disait pas, et je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE. — Nous ne le savons guère, nous autre.

THOMAS. — Il n'y a pas grand mal. Mais où est madame ? Colin m'a dit qu'elle me demandait.

CONSTANTIN. — Il te l'a dit ?

MINETTE. — Il parle donc ?

CONSTANTIN. — Oh bien ! s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE. — Allons, allons.

THOMAS. — Oui, oui, allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue. (Constantin et Alexandrine sortent.)

SCÈNE XIII

MINETTE, THOMAS

MINETTE. — O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui !

THOMAS. — Oui, oui, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, et nous nous parlerons tous bientôt. Oh ! qu'il y aura de gens à parler !

MINETTE. — Bon ! bon ! Je vais courir après mon frère et ma sœur pour empêcher qu'on ne le tourmente. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

THOMAS, seul.

J'ai bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auraient tant houspillé, qu'ils lui auraient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant ? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici madame avec mademoiselle Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme et son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCÈNE XV

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, THOMAS

MADAME DE FAVIÈRES. — Eh bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher ? Il y a une heure que je t'ai fait appeler par mes enfants.

THOMAS. — Eh oui, madame, je courais aussi près de vous.

MADAME DE FAVIÈRES. — C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il désirerait en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour...

THOMAS. — Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez vous... (En se détournant.) Chut ! Qu'allais-tu dire toi-même, Thomas ?

MADAME DE FAVIÈRES. — Est-ce que tu aurais appris de ses nouvelles ?

THOMAS. — Pardienne oui, de ses nouvelles ! C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (A part.) Où diantre me suis-je enfourné ?

MÉLANIE. — Que veux-tu dire, Thomas ? Explique-toi.

THOMAS. — C'est que... Tenez, comprenez-vous ? Quand le marché est fini je reviens à grands pas vers notre ménage : encore n'ai-je pas une femme comme vous, madame, ni une fille comme mademoiselle Mélanie. (A part.) Peste ! ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. (Haut.) Ainsi, par semblance du cas, je vois que monseigneur galope vers ici. C'est clair ça ; demandez.

MADAME DE FAVIÈRES. — Ah ! quand viendra cet heureux moment où je pourrai le presser contre mon sein, et le retenir dans mes bras ?

THOMAS. — Que sait-on ? Je vais toujours me dépêcher. Ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon râteau était un coup de fouet pour son cheval ! Je ne ménagerais pas non plus celui de votre fiancé, mademoiselle Mélanie. (Mélanie sourit.)

MADAME DE FAVIÈRES. — Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS. — C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes ? Vous êtes comme des fleurs après une ondée de printemps, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, et qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie ! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui !

SCÈNE XVI

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND. — Tout va bien, madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles et les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête : elle est prête à commencer. Je fus très-satisfait hier de l'ordre et de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices, et j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

MADAME DE FAVIÈRES. — Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle, de votre intelligence et de votre activité.

M. ARMAND. — Je ne pouvais, madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étais-je pas déjà payé de mes soins, par l'idée de seconder

vos vues, et de prévenir celles de votre époux ? Il aurait été fâché qu'un événement si heureux pour ces vasseaux n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

MADAME DE FAVIÈRES. — Oui, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise et de sa satisfaction !

THOMAS. — Il ne sera peut-être pas le plus surpris ni le plus content de l'aventure. (M. Armand fait à Thomas un signe de silence.)

MADAME DE FAVIÈRES. — Que veux-tu dire, Thomas ?

THOMAS, embarrassé. — Oh ! c'est que... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais et gaillard, tout rebondi de santé, de gloire et de plaisir. Mademoiselle Mélanie sera bien surprise de revoir son jeune fiancé. Je parierais ma bêche contre une de vos épingles qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres ; car un bon seigneur, ça surprend toujours.

M. ARMAND. — Ah ! madame, que ce serait un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son père, son frère, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, et jusqu'aux plus petits enfants, tresser des guirlandes, et les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même !

MADAME DE FAVIÈRES. — Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. ARMAND. — D'où naîtraient vos frayeurs ? Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvait l'exposer à des dangers.

MÉLANIE. — Ah ! maman, vous rappelez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous semblait voir son nom dans toutes les listes des morts et des blessés.

M. ARMAND. — Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

MADAME DE FAVIÈRES. — Oui, je la bénis cette paix céleste ; je la bénis au nom de toutes les mères, de toutes les épouses.

THOMAS. — Et moi, au nom de tous les jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la dernière

guerre d'Allemagne, j'y servais... dans un jardin. Il vint de ces maudits housards. Au bout d'une heure, il n'y avait pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amours, les Jupiter, les Hercule, il vous les prenaient par le nez, et leur faisaient lever les jambes en l'air. Tous ces dieux-là auraient encore pu s'en aller au diable : mais mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendait le cœur. Je n'étais pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis jardinier en chef, figurez-vous si cela m'était arrivé. Je me serais jeté la tête la première dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! nous avons la paix. De la joie, de la joie ! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça. (Ils sortent.)



SCÈNE XVII

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE.

MADAME DE FAVIÈRES. — La gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon âme. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

MÉLANIE. — Hélas ! maman, je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, et chaque jour elle s'évanouit.

MADAME DE FAVIÈRES. — Nos murmures contre le ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissais cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux ! Eh bien ! la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes, chargé de la reconnaissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers. Il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfants. Il ramène avec lui l'époux que ton choix et le nôtre te destinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence ? Ah ! ma fille ! combien de femmes sur la terre envient aujourd' hui notre sort !

MÉLANIE. — Oui, maman, je suis une folle ; mais vos bontés m'ont jusqu'à présent rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

MADAME DE FAVIÈRES. — Embrasse-moi, ma fille, et laisse reprendre à ta figure sa gaieté naturelle. Elle te sied si bien ! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCÈNE XVIII

MADAME DE FAVIÈRES, MÉLANIE, CONSTANTIN,
ALEXANDRINE, MINETTE, MATHURIN.

MINETTE, courant vers sa mère. — Maman, maman ! c'est le bon Mathurin que je vous amène.

ALEXANDRINE, qui la suit. — Le voici, le voici ! (On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur son bâton et de l'autre sur Constantin. En apercevant madame de Favières, il veut doubler le pas ; il chancelle. Madame de Favières et Mélanie s'avancent vers lui.)

CONSTANTIN. — Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

MÉLANIE, — Doucement, mon cher Mathurin.

MADAME DE FAVIÈRES. — Prends bien garde de ne pas tomber.

MATHURIN. — Madame, on est venu chercher nos enfants dans le village, avec leurs habits de fête. Est-ce que monseigneur serait arrivé ? Je ne me le pardonnerais pas.

MADAME DE FAVIÈRES. — Non, mon ami, nous l'attendons encore.

MATHURIN. — Ah ! tant mieux. Et par où doit-il venir ? dites-le-moi. J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même temps.

MADAME DE FAVIÈRES. — Comment ? est-ce que tu voudrais aller à sa rencontre, faible comme tu l'es ?

MATHURIN, avec vivacité. — Si je le veux ? Quoi ! je resterais ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins ? Je me ferais plutôt porter par mes enfants.

MÉLANIE. — Non, Mathurin, mon papa te saurait mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

MATHURIN. — Quand ce ne serait pas pour lui, ce serait pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil qui ragaillardit ma vieillesse.

MADAME DE FAVIÈRES. — Mais, mon ami, à ton âge...

MATHURIN. — Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connais depuis plus longtemps que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà ! Il n'était pas si grand que M. Constantin, qu'il était déjà mon bienfaiteur. J'étais pauvre alors, et lui, il n'avait que l'argent de ses plaisirs. Eh bien, il trouvait encore le secret de me tirer de peine. J'avais beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savait en deviner plus que je ne lui en cachais. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, et de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnait ma femme, il ajoutait, lui, de quoi le nourrir. Grâce à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, et de les établir dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, et je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

MADAME DE FAVIÈRES. — Tu sais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement. Il est peu de ses lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

MATHURIN, avec transport. — Est-il vrai ? Mais oui, je le crois. Écoutez donc, il me le doit, au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre ; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage ; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années ; il a payé la taille pour eux : je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le révèrent ; mais je mourrais de chagrin, si je savais qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, madame, et pour VOUS aussi, mademoiselle. (Madame de Favières et Mélanie lui font des amitiés.)

LES ENFANTS, sautant autour de lui. — Et nous, Mathurin ?

MATHURIN. — Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfants. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE. — Nous, te fâcher ?

MATHURIN. — Oui, vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On dirait que je suis si vieux, si vieux !

MINETTE. — Oh que non ! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en petit maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonnière.

ALEXANDRINE. — Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

CONSTANTIN, se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille. — Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

MATHURIN. — O chères petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre père. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez...

MADAME DE FAVIÈRES. — C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfants dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence et de la vertu. (Les enfants se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse et les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.)

MATHURIN, se relevant avec vivacité. — Qu'est-ce que j'entends ? Serait-ce monseigneur ?

MÉLANIE. — Ah ! plutôt au Ciel !

MADAME DE FAVIÈRES. — Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.



MATHURIN. — Oh ! je veux la voir. J'y figurais autrefois. A peine aujourd'hui pourrais-je la suivre. Permettez que j'aie me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

MADAME DE FAVIÈRES. — Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE. — Oui, entre nous deux.

MATHURIN. — Moi, madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village ?

MADAME DE FAVIÈRES. — Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la vieillesse et la probité ? Viens, mon ami. (Madame de Favières et Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, et le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine et Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.)

MATHURIN, en essuyant ses yeux. — Pourvu que je n'aie pas mourir de joie avant l'arrivée de monseigneur ! (On voit entrer des deux côtés de la scène des jeunes garçons et des jeunes filles qui viennent se réunir deux à

deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne ; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles et des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des ménétriers du village. A la suite de la marche s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lis. La troupe après avoir défilé devant le banc où madame de Favières est assise avec ses enfants et Mathurin, porte les présents sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les ménétriers se rangent sur un côté de la scène en face du banc. La ronde commence autour de l'arbre, au son du tambourin et du galoubet.)

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

AIR du tambourin des Vendangeurs : Pour animer nos chansons.

Allons, joyeux tambourin,
Amis, en cadence ;

(Bis en chœur.)

La paix, sur un gai refrain,
Veut mener la danse.

(Bis en chœur.)

UN JEUNE GARÇON.

AIR : Soleil, soleil, brillant soleil.

O paix ! ô paix ! ô douce paix !
Tu viens essuyer nos larmes
O paix ! ô paix ! ô douce paix
Voici les heureux que tu fais.

La guerre à nous opprimer
Avait excité nos armes,
Toi, du besoin de s'aimer

Tu nous fais sentir les charmes.
O paix ! etc.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Anglais, voici notre main,
Jetez là vos lances ;
(Bis en chœur.)
Et, sous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances.
(Bis en chœur.)

UN VIGNERON.

AIR : Je ris, je bois.

Qu'il vienne un fer ennemi
Me présenter son défi
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La paix ! la paix !
Pour sa fête, buvons frais.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Pourquoi d'un fer assassin
S'entr'ouvrir la panse,
(Bis en chœur.)
Lorsqu'on peut, dans un festin,
Crever de bombance ?
(Bis en chœur.)

UNE JEUNE FILLE.

AIR des Vendangeurs : C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette,
Les yeux en pleurs, et dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs nous appelions la paix,
La paix ! la paix !
Elle a déjà réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence.

(Bis en chœur.)

Vive en éternel refrain
Louis et la France.

(Bis en chœur.)

(La ronde finie, les jeunes gens vont prendre les bouquets, et les apportent à madame de Favières, à Mélanie, aux enfants et à Mathurin.)

MADAME DE FAVIÈRES. — Oh ! mes amis ! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerais-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux !

MINETTE. — Ah ! maman, s'il était ici ? N'est-ce pas, Mathurin ?

MATHURIN. — Je crois que j'oublierais ma vieillesse pour danser de plaisir. (Au même instant, on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se lève ; on voit sur un piédestal M. de Favières en habit algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand et du même côté Thomas, Fanchon et Colin. Tout le jardin est illuminé. On aperçoit sur la terrasse des groupes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien. Les enfants se

regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favières, le reconnaît, et s'écrie : Eh ! c'est mon papa !)

ALEXANDRINE ET MINETTE, qui le suivent. — Oh c'est lui ! c'est lui ! (Madame de Favières, Mélanie et Mathurin se lèvent à ces cris, balancent un moment et accourent, L'habit algérien de M. de Favières et celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds et les laissent voir en habit d'uniforme de marine. M. de Favières s'élance le premier du piédestal, et se précipite dans les bras de sa femme et de sa fille, qu'il embrasse tour à tour.)

MADAME DE FAVIÈRES. — O cher époux !

MÉLANIE. — Mon père !

LES ENFANTS, le tirant par son habit. — Mon papa ! mon papa ! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIÈRES. — Je voudrais vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfants !

MADAME DE FAVIÈRES. — Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement ?

M. DE FAVIÈRES, présentant M. de Bléville. — Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance. (M. de Bléville baise la main de madame de Favières.) Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurais pas songé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune héros.

M. DE BLÉVILLE. — J'étais animé par votre présence, et je ne voulais me présenter à mademoiselle qu'après une action qui me rendit moins indigne de ses bontés. (Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant.)

M. DE FAVIÈRES, se tournant vers Mathurin. — Mais ne vois-je pas là mon vieux ami ? (Il court à Mathurin et l'embrasse.)

MATHURIN. — Je ne pouvais parler tant j'étais ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon seigneur, je puis mourir aujourd'hui ; je mourrai content.

M. DE FAVIÈRES. — Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, et notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services. (Il se tourne vers les autres paysans.) Et vous, mes enfants,

que je me réjouis de vous revoir ! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurais désiré ; la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnaissance par votre bonheur. (Un cri général s'élève.)

— Ah ! le bon seigneur que nous avons ! — Qu'il vive, qu'il vive ! — Vive notre bon seigneur !

M. DE FAVIÈRES, attendri. — Et vous aussi, mes enfants, vivez tous heureux ; et, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissements ; tout est préparé.

M. ARMAND. — Madame, nous voulions surprendre M. de Favières ; mais il est plus alerte que nous.

THOMAS. — Ouf ! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

COLIN. — Et moi donc, mon père ?

MINETTE. — Ah ! tu parles à présent.

FANCHON. — Oui, vantez-vous bien, vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée, car je n'ai que ce mot à dire, et je suis la dernière à parler. (Les paysans, au signal de M. de Favières, prennent Mathurin dans leurs bras, et le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favières s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue à certains intervalles par le tambourin et le galoubet.)





LES SŒURS DE LAIT

DRAME EN UN ACTE
PERSONNAGES

MADAME DE PREVAL.

JULIE,
LÉONOR, } ses filles.

MARGUERITE, leur nourrice.

MARIETTE, sœur de lait de Julie.

JEANNETON, sœur de lait de Léonor.

La scène est dans l'appartement des enfants de madame de Preval.

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONOR, en entrant.



Enfin ! me voilà seule ; on imaginera que je suis montée pour étudier ma leçon, et personne ne viendra me troubler. Il faut que je passe en revue toute ma toilette. Je ne connais pas de plus grande joie que de visiter mes bonnets et mes rubans, et de les bien assortir. (Elle ouvre quelques tiroirs et s'apprête à en tirer des chiffons, lorsqu'elle entend du bruit. Elle prête l'oreille.) N'entends-je pas la voix de maman sur l'escalier ? J'ai failli être surprise. (Elle referme précipitamment ses tiroirs, court à son clavecin, et commence sa sonate par le milieu, sans faire semblant de voir sa mère, qui vient d'entrer.)



SCÈNE II

MADAME DE PREVAL, LÉONOR.

MADAME DE PREVAL. — Eh bien ! Léonor, où est donc ta sœur ?

LÉONOR. — Dans le jardin, maman.

MADAME DE PREVAL. — Quoi ! toujours au jardin ! Qu'y fait-elle ?

LÉONOR. — Elle est occupée sans doute à courir après des papillons.

MADAME DE PREVAL. — La belle occupation à son âge ! C'est une petite fille bien dissipée. Il n'entre jamais une idée sérieuse dans sa tête. Je ne crois pas qu'elle devienne plus raisonnable ; et c'est l'ainée pourtant.

LÉONOR. — Je pense que je ferai bien de ne pas prendre exemple sur elle. Mais moi, maman... (Elle baise la main de sa mère d'un air flatteur.) Êtes-vous contente de moi ?

MADAME DE PREVAL, — Oui, ma fille. Quoique la plus jeune, tu es la plus posée et la plus réfléchie ; et j'espère que tu deviendras de jour en

jour plus digne de ma tendresse.

LÉONOR. — Oh ! oui, maman, je vous le promets.

MADAME DE PREVAL. — Que faisais-tu ici renfermée toute seule dans ta chambre ?

LÉONOR. — Je répétais ma leçon de clavecin. Mon maître ne doit pas venir aujourd'hui, mais je n'ai point voulu laisser passer l'heure marquée pour cet exercice.

MADAME DE PREVAL. — Tu m'enchantes, ma chère fille. Écoute. Je suis obligée de sortir pour une heure. Lorsque ta sœur reviendra, ne manque pas de lui dire combien je suis mécontente de sa légèreté.

LÉONOR. — Laissez-moi faire, je lui parlerai comme il convient.

MADAME DE PREVAL. — Fais-lui, en mon nom, une sévère réprimande. Elle mérite cette humiliation. Si elle ne la reçoit pas bien de ta part, c'est à moi qu'elle aura affaire.

LÉONOR. — Oui, maman.

MADAME DE PREVAL. — Je ne te charge qu'à regret d'une commission si fâcheuse. Je sens combien ton cœur doit souffrir.

LÉONOR. — Oh ! quand c'est par amitié !

MADAME DE PREVAL. — Tu la gâtes. Ne la ménage point, je te prie. Elle abuse de mes bontés.

LÉONOR. — Ah ça ! maman, reviendrez-vous bien vite ? Vous savez que je suis toujours triste loin de vous.

MADAME DE PREVAL. — Oui, ma chère enfant, le plus tôt qu'il me sera possible. Ma plus grande joie est de te voir. C'est toi qui me consoles des chagrins que ta sœur me fait éprouver. Adieu. (Elle embrasse Léonor et la quitte. Léonor prend un air affligé, qu'elle dépouille par degrés, à mesure que sa mère s'éloigne.)

SCÈNE III

LÉONOR, seule.

Aussitôt qu'elle voit madame de Preval au bas de l'escalier, elle court se poster devant un miroir, caresse sa coiffure, et se donne des grâces.

Je pensais bien aussi que je valais mieux que ma sœur. Je ne lui épargnerai pas les reproches que maman m'a chargée de lui faire. Elle sentira que je mérite la supériorité, quoiqu'elle soit l'aînée. Je gage qu'elle est à discourir avec le jardinier sur ses choux et sur ses laitues, ou qu'elle joue avec les enfants de Babet, et leur donne tout son argent, au lieu de l'employer à acheter de jolis rubans. Cela ne pense à rien de solide.

SCÈNE IV

LÉONOR, JULIE.

Julie entre en sautant. Elle tient à la main une petite boîte de carton.

JULIE. — O ma sœur, ma sœur ! vois les deux jolis papillons que je viens d'attraper.

LÉONOR. — C'est quelque chose de bien merveilleux, en effet !

JULIE. — Quand je te dis qu'ils sont charmants ! c'est comme un réseau d'or sur leurs ailes.

LÉONOR. — Une demoiselle de ton âge et de la naissance ne devrait-elle pas rougir de s'occuper de semblables enfantillages ?

JULIE. — Enfantillages tant qu'il te plaira ! que m'importe, pourvu qu'ils m'amuse ?

LÉONOR. — Tu ne crois donc pas avoir rien de mieux à faire ? Tu n'as donc ni esprit, ni talents à cultiver ? Que ne t'exerces-tu, comme moi, sur ton clavecin ?

JULIE. — C'est qu'il m'ennuie. J'ai plus de plaisir à t'en entendre toucher.

LÉONOR. — Dis plutôt à courir dans le jardin.

JULIE. — Soit encore, si tu veux. Il faut que je te l'avoue ; lorsque notre vieux maître, avec ses sourcils épais et sa mine empesée, s'assied à côté de moi et me crie sans cesse dans l'oreille d'une voix enrouée : « Eh bien ! mademoiselle, que faites-vous ? Allez donc en mesure : du goût, de la légèreté. Cela ne vaut rien, recommençons. » Au lieu de penser à ce qu'il me dit, je ne songe qu'à finir, pour courir au jardin.

LÉONOR. — Quel charme ce jardin a-t-il donc pour vous ?

JULIE. — C'est que personne ne m'y contrarie. Je cueille tous les fruits qui sont à ma portée. Je fais des bouquets des plus jolies fleurs, ou je les

metts dans mes cheveux ; puis je vais chercher les filles de Babet, pour se rouler avec moi sur le gazon. Il n'y a pas de mal à tout cela.

LÉONOR. — Je vous le ferai défendre par maman. Aussi bien il faut que je vous dise qu'elle est fort en colère contre vous, et qu'elle m'a chargée de vous faire, en son nom, les plus vifs reproches.

JULIE. — Je serais bien fâchée de faire de la peine à maman ; et je voudrais, pour lui plaire, avoir dès à présent autant de goût que toi pour le clavecin. Mais si je ne l'ai pas encore, il viendra ; et je t'aurai bientôt rattrapée.

LÉONOR, d'un air d'ironie. — Oui vraiment, je le crois.

JULIE. — TU verras, ma sœur. Mais, à propos, j'ai une nouvelle bien agréable à t'apprendre.

LÉONOR. — Quelle est donc cette nouvelle ?

JULIE. — Elle te fera plaisir, j'en suis sûre. Mais d'abord cherche un peu à la deviner.

LÉONOR. — Je ne veux pas me rompre la tête pour vos énigmes.

JULIE. — Il n'y a pas de quoi se rompre la tête. C'est quelqu'un que nous attendions aujourd'hui.

LÉONOR. — Est-ce quelque demoiselle de nos amies ?

JULIE. — Oh ! c'est bien mieux ! Comment ! Tu n'y es pas ?

LÉONOR. — Si tu ne veux pas me le dire, je ne m'embarrasse guère de le savoir.

JULIE. — Eh bien ! je te dirai que la bonne Marguerite est arrivée.

LÉONOR, d'un air dédaigneux. — Voilà donc cette grande nouvelle qui devait me faire tant de plaisir ! La bonne Marguerite est arrivée.

JULIE. — Oui, elle est ici. On vient de me le dire en passant. Je la croyais avec toi.

LÉONOR. — Et tu aurais voulu que je me fusse donné la peine de le deviner ? Ha ! ah ! ah ! (Elle rit d'une manière ironique.)

JULIE. — Il me semble qu'il n'y a pas de sujet de pousser de ces grands éclats de rire moqueurs.

LÉONOR. — Il faut bien que je sois joyeuse, puisque tu veux tant que je le sois.

JULIE. — Ce n'était pas de cette manière. Mais, dis-moi sérieusement, ma sœur, est-ce que tu n'es pas bien charmée de revoir Marguerite ?

LÉONOR. — Cela ne me fait ni plaisir ni peine. Qui est-ce qui s'embarrasse de pareilles gens ?

JULIE. — C'est pourtant ta nourrice, aussi bien que la mienne. C'est elle qui nous a élevées dans notre berceau. Pendant que nous avons été dans sa maison, elle nous a fait tout le bien dont elle était capable.

LÉONOR, avec froideur. — Oui, cela peut être.

JULIE. — Elle a aussi amené nos sœurs de lait Mariette et Jeanneton.

LÉONOR. — Elle aurait pu leur épargner la peine du voyage.

JULIE. — En vérité, je ne te conçois pas, Léonor. Tant de froideur pour notre bonne Marguerite ! Je pensais qu'après nos parents, personne au monde n'était plus digne de notre reconnaissance, par tous les services qu'elle nous a rendus.

LÉONOR. — Comme si elle n'en avait pas été bien payée !

JULIE. — Tu crois donc que l'on peut payer avec de l'argent les soins de la tendresse ?

LÉONOR, d'un air de dépit. — Point de reproches, mademoiselle. Savez-vous bien qu'entre nous, c'est moi seule qui ai le droit d'en faire ?

JULIE. — Toi ? Et qui t'a donné ce droit, s'il te plaît ?

LÉONOR. — C'est maman, vous pouvez le lui demander. Elle sait que je suis plus sensée que vous, et elle m'a fait votre gouvernante.

JULIE. — La belle duègne que voilà ! Tu veux donc rire, petite fille ?

LÉONOR. — Vous verrez bientôt si je ris. En attendant, vous pouvez aller trouver ces petites gens dont l'arrivée vous rend si folle.

JULIE. — J'y cours de ce pas ; mais ce n'est pas à cause de ta permission, entends-tu ? Adieu. Je me moque de ta gouvernance, comme de Jean de Vert. (Elle sort en sautant et en chantant.)

SCÈNE V

LÉONOR, seule.

Avez-vous jamais rien vu de si léger et de si impudent que cette petite créature ? Mais laissons revenir maman, elle me le payera. Je la ferai gronder comme elle le mérite, pour me manquer de respect. — Mais ne voilà-t-il pas sa chère Marguerite avec ses deux petites mijaurées de villageoises ? Il faut qu'elle ne l'ait pas rencontrée. Voyons à nous en débarrasser promptement. (Elle va s'asseoir dans un coin, tire son sac à ouvrage, et prend un air de froideur et de dignité)

SCÈNE VI

LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

Marguerite court avec joie vers Léonor, ses filles la suivent avec une contenance timide et embarrassée.



MARGUERITE. — O ma chère enfant, ma chère Léonor ! comme vous voilà grande et bien formée ! Qui m'aurait dit que j'aurais eu tant de peine à vous reconnaître ?

LÉONOR, sans la regarder. — Bonjour, Marguerite, bonjour.

MARGUERITE, en lui tendant les bras. — Bonté divine, je la mangerais, je crois, de mes yeux. Moi, qui l'ai vue si petite, si petite ! pas plus haute que ça. Oh ! comme les enfants nous attrapent bien vite ! Mais je ne puis y tenir plus longtemps. Que je vous embrasse. (Elle se penche sur elle.) Je pleure de joie de vous sentir contre mon cœur.

LÉONOR, poussant un cri. — Oh ! ne me serrez pas si fort, je vous prie.

MARGUERITE. — Vous êtes devenue bien délicate ! Il n'en était pas ainsi autrefois. Quand je vous étouffais de tendresse, vous vous laissiez volontiers mijoter.

LÉONOR, sans discontinuer son travail. — Oui, lorsqu'on est petite ; mais aujourd'hui...

MARGUERITE, prenant Jeanneton par la main et la menant à Léonor. — Tenez, voici ma Jeanneton. Elle était si aise de venir vous voir ! N'est-ce pas ? La voilà aussi bien grande et bien robuste ; mais elle n'est pas sûrement aussi jolie que vous. (A Jeanneton.) Eh bien, Jeanneton, qu'as-tu à reculer comme une écrevisse ? Viens donc à Léonor.

Jeanneton. — Je suis toute honteuse, ma mère.

LÉONOR. — Elle a raison, Marguerite ; ne la tourmentez pas.

MARGUERITE. — Non, non, c'est une simplicité. Eh bien donc ? Est-ce que tu ne reconnais plus Léonor, ta chère sœur de lait ? Vous étiez autrefois si bien ensemble ! Vous sembliez n'avoir qu'une tête et un cœur à vous deux ! Avance donc, ma fille.

JEANNETON s'approche enfin pour embrasser Léonor. — Si mamselle veut me le permettre...

LÉONOR, se reculant d'un air de dédain. — Non pas de si près, je vous prie, vous gêtez ma robe.

JEANNETON, les larmes aux yeux. — VOUS le voyez, ma mère. Ce n'est pas cette Léonor qui m'aimait tant !

MARGUERITE. — Non, ma fille, c'est toujours elle ; mais depuis qu'elle est sortie de chez nous, elle nous a oubliées. On l'a couverte de beaux habits, et ces beaux habits lui ont tourné la tête. Ne vois-tu pas ? elle a honte de ce que nous ne sommes pas aussi nobles et aussi riches qu'elle. Il lui aurait fallu une princesse pour la nourrir.

JEANNETON. — Quel mal lui avons-nous fait pour ne plus nous aimer ?

MARIETTE. — Ah ! ma sœur Julie nous recevrait bien mieux, j'en suis sûre.

MARGUERITE. — Oui, oui, tu peux y compter. Il en sera de l'une tout comme de l'autre. Tant que ça reste petit, ça vous est d'une amitié charmante. Ça vous appelle mie Marguerite ! Ma chère Marguerite ! Ça vous dit cent fois par jour : Oh ! combien je t'aime ! Va, sois tranquille, toute notre vie nous penserons à toi ; tant que nous aurons quelque chose, rien au monde ne pourra te manquer : ne crains rien. Et puis, quand ça

devient grand, et que ça peut voir dans un miroir que c'est mieux habillé que vous, ça vous oublie et vous méprise.

LÉONOR, d'un ton d'amertume. — Eh bien ! Marguerite, finirez-vous bientôt votre bavardage ? Si vous m'avez nourrie et soignée, c'était votre devoir ; et maman n'est sûrement pas en reste avec vous.

MARGUERITE. — Oh ! votre maman est une bonne dame. Je ne me plains pas d'elle. Elle m'a fait toutes sortes de bien et d'amitiés. Elle me les continue toujours. Mais vous, que j'ai tant chérie, vous, que j'ai regardée comme mon propre enfant, me traiter avec tant de mépris ! Ça me fend le cœur. (Elle se détourne pour pleurer.)

SCÈNE VII

JULIE, LÉONOR, MARGUERITE, MARIETTE, JEANNETON.

JULIE, courant les bras ouverts à Marguerite. — Ah ! tu étais ici, ma bonne nourrice ? Il y a une heure que je ta cherche dans toute la maison. (Elle se jette à son cou.) Sois mille et mille fois la bienvenue !

MARGUERITE. — Que le bon Dieu vous reçoive un jour comme vous nous recevez, mademoiselle Julie.

JULIE. — Ha, ha ! te voilà aussi, ma chère Mariette ! Comme tu es ronde et potelée ! Eh bien ! comment cela va-t-il ?

MARIETTE, en s'essuyant les yeux. — Vous nous faites honneur, mademoiselle.

JULIE. — Comme tu me parles ! On dirait que nous ne nous sommes jamais vues. Je crois que tu pleures ? Qu'as-tu donc ? Conte-moi cela.

MARIETTE. — O ma mère ! Je vous l'avais bien dit.

JULIE. — Eh bien ! Marguerite, pourquoi ces larmes ? Tu pleures aussi, Jeanneton ? Que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? Est-ce que mon papa nourricier est malade ?

MARGUERITE, en s'inclinant. — Non, grâce à Dieu, mademoiselle.

JULIE. — Je ne comprends rien à tes révérences et à tes mademoiselle. Est-ce que vous ne me reconnaissez plus, vous autres ? Ah ! Marguerite, crois-tu que je ne me souviens plus de ton amitié et de tes soins pour moi ?

MARIETTE. — Je vous le disais bien, ma mère, que Julie aurait plus de bonté pour nous.

JULIE, lui prenant la main. — Oh oui ! ma grosse petite boule, je t'aime de tout mon cœur.

MARIETTE, lui faisant une révérence. — Je vous remercie, Ju... mademoiselle, voulais-je dire.

JULIE. — En vérité, savez-vous bien que vous me mettriez en colère avec vos façons ?

MARGUERITE. — On nous a déjà fait sentir que de pauvres gens de la campagne, comme nous, ne sont plus dignes de l'amitié des grandes demoiselles de la ville.

JULIE. — Tu rêves donc, Marguerite ? Qui t'a fait sentir cela ? Est-ce que je ne suis plus ta Julie comme autrefois ? Pourrais-je oublier un moment que je te dois ma santé, peut-être même ma vie ?

MARGUERITE. — O l'excellent petit cœur ! Hélas ! si d'autres enfants ingrats et orgueilleux qui ne daignent plus nous reconnaître, pouvaient prendre exemple sur VOUS ! (Léonor, pendant toute cette scène, est restée muette, et les yeux attachés sur son ouvrage. Elle a laissé de temps en temps éclater son dépit par des mouvements de tête et des haussements d'épaules. Enfin elle se lève brusquement à ces derniers mots, et sort en disant :) Non, je ne peux plus y tenir, c'est trop familier ! Comme ces gens-là s'oublient !

SCÈNE VIII

JULIE, MARGUERITE, JEANNETON, MARIETTE.

JULIE. — Ah bon ! elle s'en est allée. Nous en serons plus libres. Il y a mille ans que vous n'étiez venues, au moins. (Elle court à une commode et en tire une boîte.) Tiens, ma nourrice, voilà un bonnet et un mouchoir de soie qui sont là depuis longtemps à t'attendre.

MARGUERITE. — Comment ! vous songiez donc à moi ? Mais c'est trop, beaucoup trop. (Elle s'essuie les yeux.)

JULIE. — Prends, prends toujours. Et toi, ma chère sœur Mariette, voilà ce que je te donne, un petit cœur d'or. Tu le porteras à ton cou pour te souvenir de moi.

MARIETTE, avec un soupir. — Ah ! je n'en avais pas besoin pour cela. Je pense toujours à vous, et je vous aime toujours, mademoiselle.



JULIE. — Encore des demoiselles ! Je vais te reprendre ce petit cadeau, et je ne te regarde plus, si tu ne m'appelles pas ta sœur Julie.

MARIETTE. — Oh ! je n'oserais jamais.

JULIE. — Et moi, je le veux. Allons, embrasse-moi. Et toi, ma pauvre Janneton, attends, il faut que je te cherche aussi quelque chose. Bon ! voici une petite croix d'argent avec des pierres de couleur. Une autre fois, je te donnerai quelque chose de mieux.

JEANNETON. — Mais je ne suis pas votre sœur de lait, moi.

JULIE. — Qu'importe ? Je te la donne.

JEANNETON. — Je la prends, puisque vous me l'ordonnez, et je vous en remercie.

MARGUERITE. — Le cœur me baigne de joie ! O ma chère enfant, cela me fait oublier la mauvaise réception que nous venons d'essuyer !

JULIE. — Et de qui donc, ma bonne nourrice ?

MARGUERITE. — Si vous aviez vu comme votre sœur nous a traitées ! La plus haute dame ne nous aurait pas reçues avec tant de fierté. Elle nous a

rebutées, nous qui l'aimions tant ! Non, je ne sais encore où j'en suis : et la pauvre Jeanneton n'en peut revenir.

JULIE. — Non, non, Marguerite, ma sœur n'est pas si méchante que tu le dis ; et puis, si elle ne t'aime pas, moi, je t'aimerai pour nous deux, et tu n'y perdras rien. Sois tranquille, Jeanneton, je veux être aussi ta sœur. Oh ! comme je suis aise de vous revoir ! (Elle saute de joie autour de la chambre.)

SCÈNE IX

MADAME DE PREVAL, JULIE, MARGUERITE, JEANNETON,
MARIETTE.

MADAME DE PREVAL, d'un ton sévère à Julie. — Eh bien ! mademoiselle, toujours à faire des cabrioles ! N'avez-vous donc pas assez couru tout aujourd'hui dans le jardin ? Fi ! vous devriez avoir honte. Je n'ai point connu d'enfant de votre âge si dissipé. (Elle aperçoit Marguerite, qui s'est un peu éloignée par respect.) Hé ! hé ! n'est-ce pas Marguerite ?



MARGUERITE, en s'avancant d'un air respectueux. — Oui, madame, c'est moi. Vous ne trouverez pas mauvais que je sois venue voir vos filles ?

MADAME DE PREVAL. — Comment donc ! C'est une véritable fête pour nous. Tu sais bien que je te gronde toujours de ne pas venir assez souvent. Voilà sans doute tes filles, les sœurs de lait des miennes ? Comme elles sont grandes et robustes ! Cela doit te faire bien du plaisir.

MARGUERITE. — Oh oui, madame ; et puis ce sont de braves enfants, sans les flatter.

MADAME DE PREVAL, en les caressant. — Avez-vous déjà vu vos sœurs ? Comme Léonor sera contente ! autant que moi, j'en suis sûre.

MARGUERITE, avec un soupir. — Vous avez eu toujours tant de bonté pour moi, madame, tant de bonté...

MADAME DE PREVAL. — Qu'as-tu donc, Marguerite ? Tu ne me parais pas joyeuse ? Est-ce que l'on t'aurait manqué chez moi ? (Elle regarde Julie.) C'est cette petite fille qui t'aura joué quelque tour.

JULIE. — Moi, maman ? Ma bonne nourrice peut vous dire si je ne lui ai pas fait toutes sortes d'amitiés.

MADAME DE PREVAL. — Je ne te crois pas d'un mauvais naturel ; mais c'est que, sans y penser, tu lui auras dit quelque chose de désobligeant. Je connais ton caractère.

MARGUERITE. — Oh ! ne la grondez pas, madame, je vous en prie. Nous n'avons pas à nous en plaindre, tant s'en faut ! (Elle soupire.)

MADAME DE PREVAL. — Allons, Marguerite, je veux absolument savoir ce que tu as sur le cœur. Est-ce qu'on ne t'aurait pas reçue comme je le désire ? Oui, je m'en doute, c'est Julie qui t'aura fâchée : tu cherches vainement à l'excuser. (A Julie.) Quoi donc ! mademoiselle, n'apprendrez-vous jamais de votre sœur à être attentive et polie ? O Léonor ! je suis bien sûre qu'elle aura été transportée de joie de votre arrivée, qu'elle aura comblé de caresses sa Jeanneton. Voyez-vous ? La voici qui revient. Elle ne peut pas vous quitter.

SCÈNE X

MADAME DE PREVAL, JULIE, LÉONOR, MARGUERITE,
MARIETTE, JEANNETON.

MADAME DE PREVAL. — N'est-ce pas, ma chère fille, tu es enchantée de revoir ta nourrice et ta sœur ?

LÉONOR, d'un air de joie affecté. — Oui, sans doute, maman.

MADAME DE PRÉVAL — Ah ! je le pensais bien ! Ma Léonor porte un cœur délicat et sensible. (En se tournant, vers Marguerite.) Mais qu'as-tu donc là dans ton tablier ? Est-ce que ma fille t'a fait quelque cadeau ? Je lui sais gré de son attention et de sa reconnaissance. (Elle embrasse Léonor.) Tu fais aujourd'hui toute ma joie, et tu seras la consolation de mes vieux jours. (A Julie.) Voyez, mademoiselle, ce que l'on gagne à faire le bien. Prenez exemple de votre sœur, si votre légèreté vous le permet.

MARGUERITE. — Ne soyez pas fâchée, madame ; mais ce n'est pas mademoiselle Léonor, c'est Julie qui m'a donné tout ceci, et qui a fait aussi des présents à mes filles. Voyez.

MADAME DE PREVAL, avec surprise. — Julie ? Elle ne m'en a rien dit.

JULIE. — Je ne croyais pas que cela en valût la peine, maman.

MADAME DE PREVAL. — Et Léonor ?

MARGUERITE. — Oh ! madame, nous ne sommes pas dignes d'approcher d'elle et de lui parler. Elle est trop grande demoiselle pour nous. Elle n'est pas faite pour s'abaisser jusqu'à de pauvres gens comme nous le sommes.

MADAME DE PREVAL, avec indignation. — Comment donc !

LÉONOR, confuse. — N'en croyez rien, maman, je vous prie.

MADAME DE PREVAL. — N'en croirai-je pas ce que je vois et ce que j'entends ? Otez-vous de devant mes yeux. Dupe que j'étais de ma folle tendresse ! Pauvre Julie ! que n'ai-je connu plus tôt ton bon cœur ! Mais va, je te dédommagerai de mon injustice.

JULIE. — Moi, maman, vous m'avez toujours traitée avec plus de bonté que je ne mérite. Mais donnez-m'en un nouveau témoignage, en faisant grâce à Léonor. (Elle court vers sa sœur, et prend sa main, qu'elle cherche à lui dérober.)

MARGUERITE. — O l'excellente enfant ! Que je suis fière de l'avoir nourrie !

JULIE. — Allons, ma chère maman, faites grâce, je vous en conjure, à ma pauvre sœur. Il faut bien pardonner quelque chose à notre âge.

MADAME DE PREVAL. — Je puis pardonner à votre âge l'étourderie et la légèreté, mais non l'orgueil et l'ingratitude. Sortez de ma présence, mademoiselle ; vous ne méritez plus mon amour. Pourquoi craindrais-je de vous traiter durement, lorsque vous n'avez pas craint de traiter avec dureté ceux que vous deviez tant chérir ? Que dois-je attendre pour moi-même de votre cœur, lorsque je le vois fermé à votre seconde mère ? L'enfant qui peut cesser d'aimer sa nourrice, ne saura jamais aimer ses parents.





LES JOUEURS

DRAME EN UN ACTE
PERSONNAGES

M. DE FLORIS.

HÉLÈNE, sa fille.

ALBERT, son fils.

JULES, voisin d'Albert.

AUGUSTE, ami de Jules.

RAOUL,	}	jeunes joueurs.
VICTOR,		
CARAFFA,		

La scène se passe dans un jardin commun aux appartements de M. de Floris
et du père de Jules.

SCÈNE PREMIÈRE

JULES, AUGUSTE.



AUGUSTE. — Que vas-tu donc faire chez Albert ?

JULES. — Il faut que je lui parle. Tu le connais aussi, toi ?

AUGUSTE. — Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES. — Je le vois plus souvent depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE. — Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paraît. Je te vois toujours fauflé avec des jeunes gens tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES. — Tu ne les connais que trop bien. Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus !

AUGUSTE. — Que me dis-tu, mon ami ? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES. — Ah ! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirais-tu, si je te confiais mon embarras ?

AUGUSTE. — Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur !

JULES. — O mon cher Auguste ! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE. — Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami ?

JULES. — Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avait à déjeuner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois ; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE. — Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi.

JULES. — Oh ! ce n'est pas tout ! Écoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avais plus d'argent, et que je croyais toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche et tout ce que je pouvais avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paye pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa ; et tu connais sa sévérité.

AUGUSTE. — Je ne vois qu'un parti à prendre : c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te ferait grâce, en voyant ton repentir.

JULES. — Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurais à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE. — Mais que veux-tu donc faire ?

JULES. — Je n'ose te le dire.

AUGUSTE. — Voyons toujours.

JULES. — J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueraient pas de m'arriver, si mon papa savait ma perte ; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE. — Cela doit être bien imaginé.

JULES. — Ce n'est pas certainement ce qu'il y aurait de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déjà fait lier connaissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui ; je lui-ai vu une bourse tonte pleine d'écus.

AUGUSTE. — Eh bien ! est-ce que vous prétendez le voler ?

JULES. — Dieu m'en préserve ! Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait : ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE. — Comment ! Pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller ! Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux ? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage ?

JULES. — Oh que non ! J'ai vu qu'il jouait sans malice.

AUGUSTE. — Est-ce que tu joues en aigrefin, toi ?

JULES. — Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE. — Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner ?

JULES. — Je ne sais comment cela doit arriver ; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avaient de petites adresses particulières, et que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

AUGUSTE. — Des adresses ? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela ; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrais t'en servir ou en profiter ! Tu sais que je ne suis pas riche ; mais quand je devrais le devenir comme un Crésus, je rougirais d'acquérir ma fortune à ce prix ; et je voudrais même, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

JULES. — Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets...

AUGUSTE. — Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper ?

JULES. — Non, je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur-le-champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (Auguste branle la tête.) Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serais de moitié que dans le profit.

AUGUSTE. — Eh bien ! je veux être témoin de la partie.

JULES. — Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cette après-midi. Son père est à la campagne et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE. — A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie...

JULES. — Eh mon Dieu non ! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux ? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE. — Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé ; je n'aurais à répondre de rien.

JULES. — Et à qui aurais-tu à répondre ?

AUGUSTE. — A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES. — Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE. — Garderais-tu le silence, si tu voyais un filou escamoter une bourse, même à un étranger ?

JULES. — Bon ! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE. — Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

JULES. — Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE. — C'est le jeune Albert lui-même.

SCÈNE II

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT. — Je vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE. — Bonjour, monsieur Albert.

JULES. — Comment ! vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir.

AUGUSTE. — M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser sans quitter la maison.

ALBERT. — Oh ! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet ; et puis j'ai déjeuné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

JULES, un peu surpris. — Quoi ! votre père est déjà de retour ? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

ALBERT. — Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendais que le mois prochain !

JULES. — J'aime bien aussi mes parents ; mais s'ils aimaient les voyages, je ne leur en saurais pas du tout mauvais gré. Je supporterais de temps en temps leur absence pour quelques jours.

ALBERT. — Je voudrais que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon !

JULES. — Et le mien si dur et si sévère ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

AUGUSTE. — Qui sait les plaisirs qu'il te faudrait pour te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT. — Je croyais que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES. — Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT. — Pourquoi non ? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; et l'on croirait, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES. — Voilà ce qui s'appelle un bon père ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble ?

ALBERT. — Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE. — Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

JULES. — Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusements ?

ALBERT. — Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade.

JULES. — Mais on est bientôt las de marcher ; et je ne vois rien de si triste que d'aller et revenir continuellement devant soi.

ALBERT. — Je le trouve bien doux, après avoir resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'aperçoit pas de la fatigue. Je voudrais que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connaître les plantes et les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties pour les classer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris ; et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.



AUGUSTE. — Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

ALBERT. — A parler de mille choses curieuses au coin d u feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'Histoire naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons aussi de petits Drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES. — Mais pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête ?

ALBERT. — Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES. — Un jeu de cartes me paraît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

ALBERT. — Vraiment oui. Mon papa veut bien de temps en temps me mettre de sa partie.

JULES. — Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT. — Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE. — C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT. — Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au delà de mes besoins.

JULES. — Et combien donc, pour voir ?

ALBERT. — Six francs par semaine.

JULES. — Voilà une jolie pension ! et tout cela pour vous divertir ?

AUGUSTE. — Oh que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

ALBERT. — Oui, de ces petites bagatelles pour lesquelles je rougissais d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE. — Je le crois. On sent mieux le prix des choses, lorsqu'il faut les payer soi-même.

JULES. — Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

ALBERT. — Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnaie.

JULES. — Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une si grande somme ?

ALBERT. — Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? Je paye les mois d'école des enfants de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle ; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres et quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur ; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES. — Mais vous n'y êtes pas si malheureux, monsieur Albert ? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sols au Vingt-et-un.

ALBERT. — J'en ai du regret : je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux Dames-Polonaises et aux Échecs.

JULES. — Bah ! autant vaudrait étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Êtes-vous engagé ce soir ?

ALBERT. — Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES. — Tant mieux, et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver, je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connaître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT. — C'est bon : j'aime les voyageurs ; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici ?

JULES. — Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCÈNE III

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT. — Voulez-vous me suivre, monsieur Auguste ? Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE. — Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demande la permission de rester dans le jardin.

ALBERT. — Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV

AUGUSTE, seul et rêveur.

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvais l'en voir sortir ! mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCÈNE V

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE. — Ah ! vous voilà, monsieur Auguste ! Vous êtes seul ? Il me semblait avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE. — Il vient de me quitter à l'instant même

HÉLÈNE. — Je voudrais bien, si sa société vous était agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurais plus d'inquiétude sur son compte.

. AUGUSTE. — Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre pour lui.

HÉLÈNE. — Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise ? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE. — Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE. — Je l'espère ; mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il, si ceux qu'il croit ses amis, étaient des méchants ? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE. — Vous savez que je ne suis pas riche ; ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE. — Mais vous aimez M. Jules. Êtes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons ?

AUGUSTE. — S'il faut vous le dire, j'aimerais mieux qu'il s'en tint à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parents éclairés qui veillent sur leur conduite.

HÉLÈNE. — Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

AUGUSTE. — Vous me paraissez, mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Écoutez-moi ; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera sans doute ; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étais ici pour attendre sa réponse ; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderait peut-être pas à revenir ; trouvez bon, mademoiselle, que je me retire et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, seule.

Voilà qui me paraît sérieux. Ah ! mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allais changer pour son tourment !

SCÈNE VII

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT. — Les amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE. — Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire ?

ALBERT. — Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE. — Chez M. Jules, sans doute ?

ALBERT. — Oui, chez lui-même.

HÉLÈNE. — J'en étais sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisait.

ALBERT. — Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes grâces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur ?

HÉLÈNE. — Mais, comme toi, mon frère.

ALBERT. — Tu penses te moquer ?

HÉLÈNE. — Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT. — Que prétends-tu dire par là ?

HÉLÈNE. — Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, et très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

ALBERT. — Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endêver son frère, et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

HÉLÈNE. — Vraiment, j'avais oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT. — Mais que veut dire tout ce babil ? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules ? Le connais-tu assez

pour en parler ?

HÉLÈNE. — Je cherche à le connaître par ses actions.

ALBERT. — Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin ?

HÉLÈNE. — Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, et par leur liaison.

ALBERT. — Ah ! j'entends ; il te déplaît parce que je le fréquente, et que je suis de sa société.

Hélène. — Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT. — Des vauriens ?

HÉLÈNE. — Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

ALBERT. — Voyez la belle merveille qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis ! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent et je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLÈNE. — Oui, tu leur as gagné leur monnaie, et ils le gagneront tes écus.

ALBERT. — Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur ! Elle serait désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferais tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLÈNE, lui prenant la main. — Non, mon frère, tes plaisirs sont les miens ; mais je ne me consolerais jamais, s'ils te faisaient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

ALBERT. — Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HÉLÈNE. — Tu ne serais pas le premier qui aurait eu cette confiance, et qui cependant... Mais voici mon papa.

SCÈNE VIII

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS. — Ah ! mes enfants, je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, et de recevoir les

témoignages de leur attachement.

HÉLÈNE. — Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connaître.

M. DE FLORIS. — Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour ?

ALBERT. — Comment ne le serions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLÈNE. — Notre maison était un vrai désert pour moi depuis votre absence.

ALBERT. — Je ne trouvais plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah ! sans vous, mon papa...

M. DE FLORIS. — Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre ; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HÉLÈNE. — Eh ! mon papa, auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir ?

ALBERT. — Oui, vous vivrez longtemps encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurais une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS. — Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ?

ALBERT. — M. Jules... Vous savez que son père est notre voisin ? Eh bien ! il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS. — Voilà une nouvelle connaissance que je ne te savais pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE. — Une bonne société, entends-tu, mon frère ?

ALBERT. — Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois ; et il m'a fait connaître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE. — De braves jeunes gens aussi ?

ALBERT. — Oui, ma sœur. Je les connais mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS. — Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils sont doux, bien élevés...

ALBERT. — Oui, mon papa, fort doux et fort polis.

M. DE FLORIS. — Honnêtes, appliqués, fidèles à leurs devoirs ?

HÉLÈNE. — Comment pourrait-il savoir tout cela pour les avoir vus seulement dans quelques passades ?

ALBERT. — N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société ?

M. DE FLORIS. — Et de quelle manière s'est formée votre connaissance ?

HÉLÈNE. — N'est-ce pas au jeu ?

ALBERT. — Pourquoi pas au jeu ? Mais est-ce au jeu seulement ? N'avons-nous pas causé longtemps ensemble ?

HÉLÈNE. — Et vous n'avez pas joué surtout ?

ALBERT. — Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS. — Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans des moments où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HÉLÈNE. — Je croyais, mon papa, qu'il n'était pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

ALBERT. — Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS. — La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourrait sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étaient si bien composées qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un sujet récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

HÉLÈNE. — Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

ALBERT. — Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. DE FLORIS. — Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT. — Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS. — Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

HÉLÈNE, le regardant tendrement. — Mon frère !

ALBERT, attendri. — Hélène, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS. — Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang-froid, quand ce ne serait que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble ! (Hélène et Albert lui prennent la main.)

HÉLÈNE. — O mon papa, que vous êtes bon et conciliant !

ALBERT. — Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS. — Je ne serais pas digne de vous élever, si je tenais une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfants, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerais peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dus, mais jamais de manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein ; et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le relever.

HÉLÈNE. — J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

ALBERT. — Pourquoi vous cacher nos fautes ? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS. — Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi longtemps que vous serez mes amis comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connaisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère ?

HÉLÈNE. — Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étaient un peu dissipés, et qu'ils avaient continuellement des cartes à la main.

ALBERT. — Et qui t'a fait ce rapport ?

HÉLÈNE. — Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS. — Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT. — Oh ! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le Vingt-et-un.

M. DE FLORIS. — Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

ALBERT. — Pourquoi donc, mon papa ? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. DE FLORIS. — Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu du hasard !

ALBERT. — Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux ?

M. DE FLORIS. — Avec cette différence, qu'ici le hasard seul décide ; au lieu que, dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête : or, un jeu où la tête n'a rien à faire me paraît indigne d'un homme sensé.

HÉLÈNE. — Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT. — Ah ! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup d'œil sa destinée !

M. DE FLORIS. — Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT. — Mais encore dans les jeux de société n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS. — Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides ni des regrets honteux. d'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin, le pis est que dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT. — Oh ! mon papa, croyez-vous ? Comment cela serait-il possible ?

HÉLÈNE. — J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS. — Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent ; car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT. — Oh ! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS. — Volontiers, mon fils. Quand j'étais à Spa, je vis un jeune Anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinait à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montait à plus de cent mille écus.

HÉLÈNE. — Mon Dieu ! tout son bien ! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre ?

ALBERT. — Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS. — Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetait autour de lui des regards que je n'osais soutenir. Il grinçait des dents, se frappait le front, s'arrachait les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet ; il haletait et râlait comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

ALBERT. — Et parmi ceux qui le gagnaient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent ? Je lui aurais plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS. — Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardaient seulement en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLÈNE. — Oh ! les méchants ! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS. — Tu ne connais pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talents, s'était cassé la tête d'un coup de pistolet.

HÉLÈNE, — Ah ! que me dites-vous ?

ALBERT. — Mais c'était encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avait des qualités et des talents, ne pouvait-il pas rétablir sa fortune ?

M. DE FLORIS. — Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison, et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avait laissé dans sa patrie une jeune demoiselle très-vertueuse, à qui ses parents avaient dessein de l'unir par un mariage qui lui promettait la plus entière félicité.

HÉLÈNE. — Oh ! la pauvre demoiselle, que je la plains ! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS. — La honte de lui présenter une main qui venait de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avait eu plus d'empire que le sentiment d'estime qu'elle était si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltait son orgueil ; et par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourments de sa conscience.



ALBERT. — O mon papa ! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous promets. Je cours trouver Jules, et lui dire...

M. DE FLORIS. — Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis était agréable, innocent, et même utile.

HÉLÈNE. — Utile ? mon papa.

M. DE FLORIS. — Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HÉLÈNE. — C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS. — Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses

moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT. — Dieu merci, je ne suis point avare ; mais, pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. DE FLORIS. — Ce serait une faiblesse dont tu aurais à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer ?

ALBERT. — Oh ! je les connais. Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS. — Eh bien ! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connaître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

HÉLÈNE. — Moi, mon papa ?

M. DE FLORIS. — Oui, je te le permets.

HÉLÈNE. — Et si ces messieurs me gagnent mon argent ?

M. DE FLORIS. — Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT. — Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge ?

M. DE FLORIS. — Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison ? Je pensais...

HÉLÈNE. — Le malin papa ! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS. — Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT. — Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes !

M. DE FLORIS. — Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT. — Ainsi, je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. DE FLORIS. — Oui, mon enfant. Surtout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge ; et vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLÈNE. — Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT. — Un mot encore, mon papa ; resterons-nous dans le jardin ?

M. DE FLORIS. — Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau ou dans le petit pavillon.

SCÈNE IX

M. DE FLORIS, HÉLÈNE

M. DE FLORIS. — Écoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère : il peut avoir besoin de tes conseils.

Hélène. — Je crois que votre présence serait encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS, — Comment donc ?

HÉLÈNE. — Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS. — Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filous, et je me cacherais derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrais clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

HÉLÈNE. — J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance !

M. DE FLORIS. — Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons ; et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu à laquelle il me paraît tout prêt à s'abandonner.

HÉLÈNE. — Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ? Il devrait bien se connaître. Il est si crédule, qu'il ferait naître à tout le monde l'envie de le tromper, et si bouillant, qu'il perdrait la tête au premier coup de malheur.

M. DE FLORIS. — Voilà en effet son caractère. Je ne te croyais pas tant de talent pour observer les hommes.

HÉLÈNE. — Il faut bien qu'on étudie ceux qu'un voudrait servir.

M. DE FLORIS. — Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLÈNE. — Oui, les voilà.

M. DE FLORIS. — Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCÈNE X

HÉLÈNE, seule.

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner ! O mon frère ! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCÈNE XI

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES, à Hélène. — Je craignais, mademoiselle, que notre société pût vous importuner ; mais M. Albert a voulu...

ALBERT. — Comment l'importuner ? J'espère bien que ma sœur vous tiendra compagnie.

HÉLÈNE. — De tout mon cœur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR, avec un air contraint. — C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA, bas à Jules. — Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici ?

ALBERT. — Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL. — Oui-da ! Et qui donc ?

ALBERT. — Vous verrez. Il a une bonne bourse, celui-là.

JULES, à part. — Ah ! tant mieux.

HÉLÈNE. — Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE. — Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL. — Est-ce que vous pensez à vous promener, vous ?

AUGUSTE. — Qu'aurais-je autrement à faire ?

VICTOR. — Et jouer ?

AUGUSTE. — Je ne sais pas le jeu ; et quand je le saurais, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA. — Comme si l'on était sûr de perdre toujours !

AUGUSTE, en le fixant. — Oui monsieur, surtout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT. — Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES. — Et moi aussi.

RAOUL ET VICTOR. — Nous de même.

AUGUSTE. — Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions ; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HÉLÈNE. — C'est bien pensé, monsieur Auguste.

AUGUSTE. — Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

HÉLÈNE. — Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir. (On voit éclater la joie sur leurs traits.) Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère, va faire préparer des rafraîchissements ; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA. — Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT. — Comment, sur vous ?

CARAFFA. — Oui ; c'est mon livre de récréation.

HÉLÈNE. — Et des jetons, en avez-vous aussi ?

CARAFFA. — Je vous prierai de nous en procurer, à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES, bas à Caraffa. — Vous savez bien que je n'en ai pas. (Haut.) Non, non, c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté...

HÉLÈNE. — Il suffit ; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère. (Albert sort avec Hélène, les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.)

SCÈNE XII

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR. — Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL. — Bon ! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas ?

CARAFFA. — Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, monsieur Jules.

JULES. — Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL. — Et puis, lorsque Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR. — Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA. — C'est bien là mon compte. Mais soyez prudents. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sols ; et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES. — Vous savez bien ce que vous m'avez promis ?

CARAFFA. — Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous payerons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES. — Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

CARAFFA. — Vous ne devez rien jusqu'au compte ; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR. — Je voudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce serait un oiseau de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL. — Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA — Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorsqu'ils reviendront. (Il tire des cartes de sa poche.) Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre, (Il parcourt les cartes, et les dispose.) Tenez, vous allez voir. (Il donne une à une, deux cartes à Jules, Victor et Raoul. A Jules.) Êtes-vous content ?

JULES. — Non, je demande une carte.

CARAFFA. — La voici.

JULES, regardant la carte — Je crève.

CARAFFA, à Victor. — Et vous ?

VICTOR. — Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA. — Je vous la choisis, tenez.

VICTOR, regardant la carte. — Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, à Raoul. — A votre tour de crever une carte, n'est-ce pas ?

VICTOR. — Non, je m'y tiens.

CARAFFA. — Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

VICTOR. — Seize.

CARAFFA. — Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenait qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, et je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES. — Mais, comment cela peut-il arriver ?

CARAFFA. — Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES. — Ah ! voyons, voyons.

CARAFFA. — Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt et un. Eh bien ! je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES. — Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnaissez donc par derrière ?

CARAFFA. — Voilà mon secret ; et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paraisse.

SCÈNE XIII

HÉLÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLÈNE, posant sur la table une boîte de jeux avec des cartes, des fiches et des jetons. — Vous connaissez le prix du temps, à ce qu'il me semble ; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA. — C'est que je montrais à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES. — Vous êtes des nôtres, mademoiselle ? vous nous ferez cet honneur ?

HÉLÈNE. — Je ne sais pas encore si je connais le jeu que vous jouerez.

VICTOR — C'est le vingt-et-un. Il est tout simple.

RAOUL. — Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

HÉLÈNE. — Oh ! je le sais un peu. Il serait peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant si cela vous fait plaisir.....

JULES. — Oh oui ! le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR. — Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLÈNE, en souriant. — C'est bien mon projet.

RAOUL, avec un air hypocrite. — Cela ne pourrait guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES, d'un ton d'impatience. — Eh bien ! à quoi vous amusez-vous ? Le temps se perd à causer.

CARAFFA. — Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCÈNE XIV

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT, de loin. — Me voici ! me voici ! On va vous apporter des rafraîchissements.

JULES, allant au-devant d'Albert. — Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT. — Ah ! je vous remercie.

VICTOR. — Faisons le partage des fiches. Combien à chacun ?

RAOUL. — Nous sommes six. Chacun en aura vingt, et dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES. — Mais combien la fiche ?

CARAFFA. — C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLÈNE. — Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT. — Nous jouâmes deux sols la fiche la dernière fois.

HÉLÈNE. — Eh bien ! qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sols.

JULES, à Victor. — As-tu fini de compter ?

VICTOR. — Oui, voilà qui est fait. (Le jeu commence. Caraffa prend la main. Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est tout entière de leur côté et de celui de Jules.)

HÉLÈNE. — Eh ! eh ! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA. — Tant que nous ne jouerons que deux sols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de longtemps.

VICTOR. — Il n'y a qu'à la mettre à quatre sols.



ALBERT. — Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir. (Il tire sa bourse, et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire, Caraffa lorgne la bourse en-dessous, et Jules la considère avec avidité.)

HÉLÈNE. — Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

CARAFFA. — En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu ; pour qu'il n'y ait pas

d'embrouillamini. Voyons. (Il compte ses jetons et ses fiches.) Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sols ; les voilà.

RAOUL. — J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sols.

VICTOR. — Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit sols ; en tout trois livres huit sols, que voici.

ALBERT. — Et vous, monsieur Jules ?

JULES. — Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sols. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sols qui restent.

HÉLÈNE. — Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sols ; et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sols de surplus, mon frère lui donnera une fiche ; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sols. Albert, il doit te rester encore six fiches et un rejeton que perd M. Caraffa ; prend ses trente-deux sols. Cela fait-il ton compte ?

ALBERT, comptant. — Oui, tout juste.

HÉLÈNE. — Ainsi tu gagnes trois livres dix sols, et moi quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce c'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL. — Oh ! je perds toujours, moi.

JULES. — Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sols.

ALBERT. — C'est entendu.

CARAFFA, prenant et mêlant les cartes. — Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XV

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE, qui survient dans le cours de la scène.

A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés et rougissent.

M. DE FLORIS. — Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT. — Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disais bien que j'attendais un de mes bons amis. Je n'aurais qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

HÉLÈNE. — Oh oui ! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feraient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS. — Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais avant tout, que chacun reprenne sa place. (Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer : M. de Floris les retient.) Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi ? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc. (Ils s'asseyent enfin. A Caraffa.) C'était à vous, monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord si le jeu est complet. (Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt.) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses ? Faites-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLÈNE. — Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (En montrant Caraffa.) en avait apporté dans sa poche et le jeu était commencé, quand je suis venue.

M. DE FLORIS, à Auguste qui s'avance. — Ah ! vous voilà, monsieur Auguste ; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas ?

AUGUSTE. — Non, Monsieur, permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS. — Je vous loue de votre prudence. (A Caraffa.) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. (Caraffa les prend d'une main tremblante.) A quoi jouez-vous ?

ALBERT. — Au Vingt-et-un.

M. DE FLORIS. — Et combien la fiche ?

HÉLÈNE. — Quatre sols. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS. — Un louis ? Y pensez-vous ! Mais soit, pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses.

Monsieur Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous. (Jules pâlit.) Qu'avez-vous donc, mon ami ? Est-ce que vous vous trouvez mal ?

JULES, tremblant. — Oui, monsieur, permettez que je... (Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres et baisse les yeux.)

M. DE FLORIS. — Que vois-je ? L'un pâlit et bégaye, les autres sont tout en sueur ; et vous, monsieur, (A Caraffa.) vous semblez vous déconcerter ?

ALBERT, surpris. — Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. DE FLORIS. — Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT. — Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur et moi qui gagnons.

CARAFFA, qui reprend un peu de courage. — Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

JULES. — Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS. — Je m'attendais bien qu'ils se démasqueraient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allais te livrer.

ALBERT. — Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. DE FLORIS. — Eh bien ! parlez, monsieur Jules, vous me paraissez le moins endurci. N'y avait-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfants ?

JULES. — Oui, monsieur, il est vrai ; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulais que ravoir ce que j'ai perdu. Oh ! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné ?

M. DE FLORIS. — Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (A Caraffa.) Restez-là, monsieur. (A Raoul et Victor.) Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parents.

RAOUL et VICTOR, tombant à genoux. — O monsieur, pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS. — C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfants soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité ! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié pour votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parents ; mais s'il me revient que vous continuez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inspirez trop d'horreur. (Raoul et Victor se retirent muets et confondus.)

SCÈNE XVI

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS, à Caraffa. — Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

AUGUSTE. — Rien que sa montre, ses boucles et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS. — Est-il vrai ?

CARAFFA, les yeux baissés, et en balbutiant. — Oui, monsieur.

M. DE FLORIS. — Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout à l'heure.

JULES. — Hélas ! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étais pas en état de payer,

ALBERT. — O mon papa ! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvait y suffire ! Tenez, il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS attendri prend la bourse. — Oui, oui, mon cher fils.

JULES. — Quoi ! monsieur Albert....

ALBERT. — Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me payerez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé. (Caraffa rend à Jules ses effets.)

M. DE FLORIS, à Jules. — Tout vous est-il rendu ?

JULES. — Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon père. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, à Caraffa, en lui montrant la bourse. — En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption ; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie. Éloignez-vous de quelques pas. Votre présence souille nos regards. Caraffa se détourne, en pleurant de rage.)

JULES, se jetant aux genoux de M. de Floris. — O monsieur ! de quel abîme vous me retirez ! Eh ! sans vous, que serais-je devenu ? Chassé de la maison de mon père, peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices, je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (Il se relève et saute au cou d'Albert.) Et vous, généreux Albert, vous que j'allais...

ALBERT. — Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE. — Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS, à Jules. — Eh bien ! vous pouvez continuer de voir mon fils ; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderais comme le dernier des hommes si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES. — Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLÈNE. — O mon papa ! comme vous êtes terrible envers les méchants !

M. DE FLORIS. — Autant que je suis passionné pour les gens de bien. Monsieur Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerais pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avais en même temps à satisfaire ma reconnaissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE, lui baisant la main. — O monsieur ! je n'avais besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS. — Vous voyez, mes enfants les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT. — O mon Dieu ! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS. — Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT. — Oh oui ! mon papa ; et je sentirai surtout combien il est heureux d'en avoir un dans son père.



L'HONNÊTE FERMIER

DRAME EN CINQ ACTES
PERSONNAGES

M. DE VERVILLE.

THIBAUT, son fermier.

MARGUERITE, femme de Thibaut.

VALENTIN, cru leur fils.

GEORGE, leur fils.

JEANNETTE, leur fille.

LOUISON, leur fille.

LE BAILLY du village.

ROBERT,
GERVAIS, } voisins de Thibaut.
PELAGE, }

La scène se passe dans la maison de ferme de Thibaut.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chaumière. On y voit une armoire, une table. quelques chaises, et, dans l'enfoncement, sous un rideau, un berceau où repose un enfant.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, debout devant la table, coupe deux morceaux de pain, et y étend du beurre.



Après avoir travaillé pendant la plus belle moitié de notre vie, tomber dans la pauvreté ! A quoi nous sert de n'avoir pas un seul instant ménagé nos peines, pour élever nos enfants avec honneur ? Encore, s'ils étaient tous en état de gagner leur pain ! Mes chers enfants, ce n'est pas sur moi, c'est sur vous que je pleure : en perdant notre pauvre bétail, nous avons tout perdu. Ce qui nous reste est bien loin de pouvoir suffire à payer monseigneur. Qu'allons-nous devenir ? Si mon digne mari ne soutenait mon courage, je serais bientôt réduite à mourir de chagrin. Mais le brave Thibaut ; oh quel homme ! comme il paraît tranquille à travers nos malheurs ! Si je n'étais sûre qu'il me cache, par amitié la moitié de ses peines, de peur de m'affliger, il faudrait le croire insensible. « Pourquoi pleurer, Marguerite ? me dit-il, quand je n'ai plus la force de retenir mes larmes. Nous avons perdu notre bétail ; eh bien ! qui sait ce que le ciel fera pour nous ? Il n'abandonne jamais les honnêtes gens dans leurs afflictions. Je compte sur lui ! » Hélas ! sans être riche, il n'a jamais abandonné lui-même les malheureux. Combien de familles dans le village il

a sauvées de la misère par ses conseils et par ses secours ! Non, il n'est pas de meilleur homme sur la terre. Je possède encore ce qui manque à beaucoup de femmes dans la richesse : un bon mari, et des enfants qui nous aiment, qui se conduisent de manière à remplir notre cœur de joie. Lorsque je pense à toutes ces bénédictions de la Providence, je sens qu'elle veille sur nous ; et mon chagrin m'en devient cent fois plus léger. Allons, un peu de courage, Marguerite. N'as-tu pas conservé ce qui pourrait te consoler de tous les malheurs ? (Elle se retourne, avance de quelques pas vers la porto de la cabane, et appelle :) Jeannette ! Jeannette !

SCÈNE II

MARGUERITE, JEANNETTE.

JEANNETTE, en entrant. — Me voici, ma mère, que me veux-tu ?

MARGUERITE. — Tiens, ma fille, voilà ton déjeuner.

JEANNETTE. — Oh ! ma mère, il y en a trop de la moitié ; je ne pourrai jamais manger tout cela.

MARGUERITE. — Regardes-y donc, ce n'est que ta ration ordinaire. J'espère que tu n'es pas malade ?

JEANNETTE. — Non ; mais je sens que je n'aurai plus autant de faim qu'auparavant.

MARGUERITE. — Que viens-tu me conter ? Depuis quand fais-tu la petite bouche ? Allons, mange ton déjeuner comme une grande fille. Veux-tu prendre ce pain ?

JEANNETTE, prenant le pain, et le rompant en deux avec les doigts. — J'en aurai trop, je t'assure. C'est bien assez d'en manger la moitié. (Elle présente l'autre moitié à sa mère.) Tiens, garde ceci pour Louison.

MARGUERITE. — Est-ce qu'elle t'a donné le soin de régler son appétit ?

JEANNETTE. — C'est tout ce qu'il lui faut, elle ne t'en demandera pas davantage.

MARGUERITE. — Il me paraît que tu connais à merveille ta sœur ! Va, Louison mangera bien son morceau tout entier comme toi. En voici que j'ai apprêté pour elle.

JEANNETTE. — Non, non, elle le gardera pour ce soir, et alors elle m'en donnera la moitié à son tour. Laisse-nous faire. Nous nous sommes arrangées ensemble.



MARGUERITE. — Que signifie ce bel arrangement ? Je suis curieuse de l'apprendre.

JEANNETTE. — Pourquoi me le demander ? c'est un secret entre nous deux. Je t'en prie, ma mère, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

MARGUERITE. — Comment donc ? Je veux absolument que tu me dises ce qu'il y a là-dessous.

JEANNETTE. — Eh bien, puisque tu me l'ordonnes, je vais te le raconter. Hier au soir nous entendîmes mon père qui te disait : Maintenant que nos pauvres bêtes sont mortes, il faut nous arranger à la volonté du Ciel, et tâcher de faire tourner cette disgrâce à notre avantage. Nous devons être plus diligents, plus industriels, et ménager autant que nous pourrons, afin de soutenir notre famille. Tu lui répondis, en l'embrassant, que tu serais la première à lui en donner l'exemple. Je fis signe à ma sœur de sortir. Nous nous embrassâmes comme vous ; et tout ce que vous voulez faire pour nous, nous convînmes aussi de le faire pour vous de notre côté.

MARGUERITE. — Mes chers enfants, vous prenez trop de part à nos peines. Elle ne sont pas faites pour votre âge. Ne craignez rien : le Ciel prendra soin de nous. O ma fille ! tu me fais sentir combien il est heureux d'être mère. (Elle l'embrasse.) Quel bien sur la terre vaudrait, pour moi, la tendresse que tu montres à tes parents ? Console-toi. Je vous avais conservé ce dernier reste de beurre ; et tu peux encore aujourd'hui manger ton pain tout entier. Il faut qu'il te donne des forces, afin que tu puisses nous en gagner quand tu seras plus grande. Ne seras-tu pas bien aise alors de travailler pour tes parents ?

JEANNETTE. — Ah ! si je le serai ! Heureusement nous pouvons commencer déjà. Nos mains sont petites, mais nous en travaillerons plus longtemps dans la journée ; et tout ce que nous viendrons à bout de gagner, nous le donnerons à mon père pour acheter du bétail. Nous élèverons aussi des poules, nous vendrons nos œufs ; et cet argent, ma mère, tout cet argent, nous te l'apporterons avec joie. (voyant les yeux de Marguerite pleins de larmes.) Oh ! ne pleure donc pas, je te prie, cela m'ôterait le courage.

MARGUERITE. — Va, si je pleure, c'est la joie que tu me donnes. Mais il est temps que tu déjeunes. Il y a bien des choses à ranger dans la maison ; et je veux que ton père trouve tout en ordre lorsqu'il reviendra.

JEANNETTE. — Est-ce qu'il est aux champs avec mes frères ?

MARGUERITE. — Non, il est allé faire un tour à la ville. Il avait besoin de parler à monseigneur.

JEANNETTE. — Ah ! tant mieux. Mon père est toujours gai lorsqu'il revient de chez lui. C'est un bien excellent homme, n'est ce pas, que ce M. de Verville ?

MARGUERITE. — Oui, ma fille. Jusqu'à présent il a eu des bontés pour nous. Dieu veuille qu'il nous les continue, lorsque nous en avons le plus grand besoin. Depuis les pertes que nous avons faites, nous ne sommes plus

en état de le payer ; et souvent les personnes qui nous ont montré le plus d'attachement quand nous avons été exacts à les satisfaire ne nous regardent que d'un plus mauvais œil lorsqu'elles se voient en danger de perdre quelque chose de notre part.

JEANNETTE. — Monseigneur ne sera pas de ces personnes-là, j'en suis sûre.

MARGUERITE. — Je l'espère aussi, mon enfant ; autrement nous serions bien à plaindre.

JEANNETTE. — Qu'il me tarde que mon père soit rentré pour avoir de bonnes nouvelles ! Doit-il revenir ce matin ?

MARGUERITE. — Il s'est mis en route au lever du soleil, et je l'attends à chaque minute.

JEANNETTE, posant son pain sur la table. — En ce cas, avant de déjeuner, je vais tirer du vin et le mettre rafraîchir. Il ne sera pas fâché d'en boire une goutte à son retour.

MARGUERITE. — Mange d'abord ton pain ; je me chargerai de ce soin, moi.

JEANNETTE. — Tu me demandais tout à l'heure si je ne travaillerais pas volontiers pour mes parents, et maintenant tu ne veux pas que je travaille.

MARGUERITE. — A la bonne heure. Je serais fâchée de te dérober ce plaisir. Aussi bien je vois qu'il t'en reviendra des caresses de ton père.

JEANNETTE. — Ah ! je ne sais qui de nous deux est le plus content, lorsque je les mérite. Je vais tâcher d'en gagner. (Elle sort.)

SCÈNE III

MARGUERITE

Chers enfants, le Ciel en est témoin, c'est pour vous surtout que l'indigence me paraissait affreuse ; et c'est vous qui me donnez les premières consolations. Que je dois bien plus vous aimer, lorsque vous êtes le seul bien qui me reste ! Sans le malheur, je n'aurais pas connu toute votre tendresse. Peut-être m'aidez-vous à vaincre mon chagrin, à force de combattre pour vous le cacher. Non, je ne troublerai point de mes plaintes la charmante gaieté de votre âge. (Elle court vers le berceau, en tire l'enfant,

le serre entre ses bras, et le regarde avec attendrissement.) C'est à toi seul que je viendrai dire mes peines, toi qui ne sens rien encore des maux de tes parents. Je puis verser des larmes en ta présence, sans craindre de t'affliger. Heureux enfant, je pleure sur ton sort, et tu me réponds d'un sourire. (Elle l'embrasse avec transport.)

SCÈNE IV

MARGUERITE, JEANNETTE

JEANNETTE, arrivant au moment où Marguerite tient l'enfant dans ses bras. — Ma mère, donne-le- moi à mon tour que je le caresse. (Elle le prend et l'embrasse.) N'est-ce pas, mon ami, quand tu seras fort comme moi, tu travailleras aussi pour tes parents ? Oh ! tu verras comme je vais prendre soin de ta petite personne, pour que tu viennes plus tôt grand et robuste. Tiens, nous sommes occupées, il faut que tu ailles dormir un peu. (Elle le remet dans son berceau, tandis que Marguerite les regarde l'un et l'autre d'un œil où la tendresse et la joie percent à travers quelques larmes. Jeannette revient vers Marguerite et lui dit :) Ma mère, je viens de mettre le vin rafraîchir : prête-moi la clef de l'armoire pour avoir du linge et une camisole pour mon père. (Elle prend la clef et ouvre l'armoire.) Il fait si chaud ! Je crois le voir venir trempé de sueur et mourant de fatigue.

MARGUERITE. — Ah ! s'il a fait quelque chose de bon pour sa famille, il arrivera tout lassé.

JEANNETTE, refermant l'armoire, et posant du linge blanc sur une chaise. — Je le connais. C'est qu'il voudra tout de suite s'en aller aux champs. Il n'y a jamais un moment de perdu avec lui.

MARGUERITE. — C'est une bonne leçon pour nous. Toi, par exemple, tu ferais bien de manger ton pain, pour aller à l'école quand tu auras embrassé ton père.

JEANNETTE. — A l'école ! Oh ! je n'y vais plus à présent.

MARGUERITE. — Qu'oses-tu dire, Jeannette ? Est-ce que tu ne veux plus apprendre à lire et à écrire ? Va, mon enfant, à quelque nécessité que nous soyons réduits, j'espère que notre travail nous mettra toujours en état de te faire instruire. Je me retrancherais plutôt la moitié de mes besoins.

JEANNETTE. — Il n'y aura plus rien à dépenser pour cela. Est-ce que mon frère Valentin ne lit pas aussi couramment que le magister au pupitre ? C'est lui qui sera notre maître à Louison et à moi. Il nous le disait ce matin : Mes sœurs, vous savez que je me repose une demi-heure après le dîner, avant de retourner au travail ? Eh bien, si vous voulez, pendant ce temps, je vous commencerai une leçon ; et le soir, à mon retour, je vous l'achèverai. Vous n'aurez qu'à vous bien appliquer, bientôt vous en saurez autant que la plus forte écolière du village. Nous devons commencer aujourd' hui, et tu verras.

MARGUERITE. — Comment ! cette pensée est déjà venue à Valentin ?

JEANNETTE. — Oui, ma mère, de lui-même. Je ne m'avisais pas d'y songer. C'est moi, disait-il, qui ai le plus coûté à nos parents, parce que je suis le plus âgé. S'ils avaient moins dépensé pour moi, ils auraient encore cet argent, et ils pourraient le dépenser pour mes sœurs. Ainsi donc il faut que je vous rende, autant que je pourrai, l'instruction que j'ai reçue, et qu'ils ne sont plus en état de payer pour vous.

MARGUERITE. — Hélas ! pouvions-nous penser, en lui donnant des maîtres, que vous n'auriez pas un jour le nécessaire ? Il nous a coûté un peu, il est vrai, pour le faire instruire ; mais j'en suis aujourd'hui bien contente. Cet argent n'a pas été mal employé. Valentin est reconnaissant, et il cherche de son mieux à nous en donner des preuves.

SCÈNE V

MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON

LOUISON, en sautant. — Le voici ! le voici !

MARGUERITE. — Que veux-tu dire, Louison ?

LOUISON. — C'est mon père ; il vient d'arriver.

SCÈNE VI

THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE, LOUISON

MARGUERITE, courant vers Thibaut les bras ouverts. — Ah ! mon ami !

JEANNETTE, lui baisant la main. — O mon père !

LOUISON. — Que je suis joyeuse de te voir de retour !

THIBAUT. — Bonjour, ma femme, bonjour, mes chères enfants.

MARGUERITE. — Tu dois être bien fatigué de ta course.

THIBAUT. — Non je me sens tout dispos. Mais toi, ma pauvre Marguerite, tu as l'air un peu triste. Tes yeux sont rouges ; tu as pleuré, je le vois.

MARGUERITE. — Il est vrai, mon ami, mais n'en sois pas en peine ; c'est du plaisir d'avoir de si braves enfants. Si tu savais combien ils m'ont donné ce matin de satisfaction à ton sujet !

THIBAUT. — Tu me fais bien plaisir de me dire ces douces paroles ! Il n'y a pas de plus grand bonheur, lorsqu'on fait son devoir, que de le voir faire à ceux qui nous appartiennent. Je suis allé à la ville le cœur plein de votre idée ; maintenant que je rentre à la maison, je vois que ma femme et mes enfants se sont occupés de moi. C'est bien consolant.

MARGUERITE. — Veux-tu prendre quelque chose ? Veux-tu changer d'habits ? Jeannette a pourvu à tous ces besoins.

THIBAUT. — Non, je te remercie, il n'est pas nécessaire. Cette seule pensée me rafraîchit et me délasse. (Il baise au front Jeannette.)

MARGUERITE. — Tu as vu monseigneur ? Eh bien, comment l'as-tu trouvé ?

THIBAUT. — Comme je m'y attendais. Il a un cœur bon et sensible. C'est un homme, Marguerite, un homme dans toute la force du mot.

MARGUERITE. — Est-il vrai ? A-t-il été touché de notre malheur ? Conte-moi cela.

THIBAUT. — Aussitôt qu'on lui a dit que j'étais arrivé, sans me faire attendre un moment, il est venu me recevoir, et m'a fait entrer dans la plus belle salle de son hôtel.

JEANNETTE. — Dans la plus belle salle ?

THIBAUT. — Oui, Jeannette. Il était à prendre du café avec sa femme. On a fait porter d'un jambon pour moi sur la même table ; et madame a bien voulu m'en couper une tranche.

LOUISON. — Madame elle-même ?

THIBAUT. — Vraiment oui, de ses propres mains, et d'une façon bien aimable encore !

MARGUERITE. — Oh ! la chère dame !

THIBAUT. — On n'a point voulu me laisser parler d'affaires que je n'eusse achevé de déjeuner.

MARGUERITE. — Voyez, comme c'est charmant ! Et ensuite ?

THIBAUT. — Eh bien, mon cher Thibaut, quelles nouvelles ? m'a dit monseigneur. — De bien mauvaises, lui ai-je répondu. En huit jours, j'ai perdu tout mon bétail par une maladie qui est venue à la suite de cette horrible sécheresse. Me voilà ruiné. Je viens vous en avertir, pour que vous soyez libre de donner votre ferme à un autre. Je viens aussi vous offrir tout ce qui me reste dans le monde. Il est bien affligeant pour moi de n'avoir pas assez pour vous satisfaire. Mais je vous promets en honnête homme de travailler nuit et jour, afin de parvenir à vous payer en entier. Le pain va me paraître amer, tant que je ne vous aurai pas satisfait jusqu'au dernier sou.

MARGUERITE. — Oh ! certainement nous le ferons avec joie. Qu'a dit monseigneur ?

THIBAUT. — Je savais déjà tes pertes, mon pauvre Thibaut, et j'en suis bien affligé. — Que je te plains aussi ! a dit madame avec sa douce voix. Ah ! c'est de tout mon cœur.

MARGUERITE. — Le digne couplé ! Ils sont aussi bons l'un que l'autre.

THIBAUT. — Je ne viens pas, leur ai-je dit, pour vous porter à la compassion envers moi. Je n'en ai pas besoin, je suis en état de travailler. Ce qui me tourmente, c'est de ne pouvoir m'acquitter envers vous. J'avoue que je suis aussi bien triste pour ma femme et pour ma jeune famille : moi qui aurais donné tout mon sang, pour qu'elles ne connussent jamais le besoin ! Vous êtes riches, vous autres, et vous n'avez pas d'enfants. Vous ne savez pas ce que c'est que de voir souffrir ceux à qui l'on a donné la vie. Ah ! si vous aviez des enfants tels que les miens ! si vous les aimiez de toute votre âme ! si vous en étiez aimé comme je le suis !..... En disant ces mots, la douleur m'a fait cacher le visage entre les mains. Quand j'ai relevé ma tête, j'ai vu monseigneur qui ne me voyait plus. Il était tourné vers sa femme. Ils se regardaient l'un l'autre avec tendresse, et les yeux pleins de larmes. Ce n'était pas seulement de pitié : j'ai bien compris qu'il y avait là-dessous quelque chose qui les touchait en personne.

MARGUERITE. — Et tu ne leur en as pas demandé la cause ?

THIBAUT. — Je n'en ai pas eu le courage. Dès que j'ai voulu continuer à leur parler de mes enfants, monseigneur a changé de propos. Je me suis

aperçu qu'ils avaient quelque affliction secrète. Je ne savais comment me tirer assez vite de ce sujet. Je me suis rabattu à leur parler de mes blés, en comptant ce qui pourrait leur en revenir.

MARGUERITE. — Et monseigneur ne s'est pas mis en colère, lorsque tu lui as fait entendre que tu ne pouvais pas le payer ?

THIBAUT. — Non, du tout, au contraire. Écoute, Thibaut, m'a dit ce brave homme, il ne faut pas te désespérer. Retourne vers ta femme. Je vais faire mettre bientôt mes chevaux à ma voiture, et je me rendrai chez toi. Là nous nous accorderons ensemble. Je t'ai regardé toujours comme un homme de bien, et je prendrai tous les arrangements que tu voudras.

MARGUERITE. — Est-ce possible ? Voyons, combien pouvons-nous lui devoir ?

THIBAUT. — Dix-huit cents écus.

MARGUERITE. — Juste ciel ! comme nous sommes loin de ce compte !

THIBAUT. — Il est vrai. Mais si nous avions sauvé notre bétail, si nos foins avaient rendu cette année, nous aurions de quoi payer cette somme, et une autre fois au delà.

MARGUERITE. — Ah mon ami ! qu'allons-nous devenir ?

THIBAUT. — Ne perdons pas courage, ma femme. Nos mains valent de l'or. Tant que nous aurons de la force et de la santé, notre dette peut se payer avec le temps. C'est toute ma consolation. Je mourrais bien vite d'étouffement de cœur, si je croyais qu'en mettant un écu au bout l'un de l'autre, je ne parviendrais pas à la fin à me libérer. As-tu rassemblé tout l'argent que nous avons chez nous ?

MARGUERITE. — Oui, mon ami, je l'ai compté, et je l'ai mis dans le sac. (Elle va tirer d'un coffre un sac de cuir.) Il n'y a pas tout à fait cent écus ronds.

THIBAUT. — Ils y étaient pourtant, je crois ?

MARGUERITE. — Il est vrai. C'est que j'en ai tiré douze francs pour faire aller tant bien que mal notre ménage pendant quelques jours.

THIBAUT, la regardant fixement. — Mais, ma chère femme, pouvons-nous tenir notre ménage avec l'argent d'un autre ? Bonté divine ! ne souffre pas que de pareilles pensées nous viennent jamais dans l'esprit. Mets ces douze francs avec le reste, ma chère Marguerite.

MARGUERITE, avec un soupir. — Oui, tu as raison, les Voilà. (Elle met les douze francs dans le sac, et va l'enfermer dans le coffre.)

THIBAUT, — C'est bien. Nous n'avons plus qu'à rassembler nos hardes et nos meubles, pour les abandonner à monseigneur. Nous ne garderons que les habits que nous avons sur le corps. De cette manière, nous pourrons nous présenter le cœur net devant lui. Voilà le seul parti que nous ayons à prendre pour n'être pas malheureux, (on frappe doucement.)

JEANNETTE, allant à la porte. — Il me semble que l'on vient de frapper. Oui, je vois quelqu'un. (Elle revient, et dit à voix basse :) C'est M. le bailli.

THIBAUT. — M. le bailli ! Que me veut-il ? Nous n'avons jamais eu rien à démêler ensemble.

MARGUERITE. — Je me sens frissonner par tout mon corps. Nous sommes perdus, mon ami, la justice se met dans nos affaires. Je connais le bailli. Il faut qu'il y ait du malheur, puisqu'il s'en mêle.

THIBAUT. — Tranquillise-toi, ma femme, nous n'avons rien à craindre. Emmène tes enfants, et laisse-moi seul avec lui.

MARGUERITE. — Que me dis-tu ? Je ne veux pas te quitter.

THIBAUT. — Non, laisse-nous. Si méchant qu'il soit, il ne m'effraye pas. Tu m'affligerais de rester. Sors, je t'en prie.

MARGUERITE. — Puisque tu le veux, il faut obéir. (Elle se retire, en prenant Jeannette et Louison par la main. Le bailli les rencontre à son passage, et les salue. Les petites filles, saisies de frayeur, se pressent contre leur mère, et sortent avec elle.)

SCÈNE VII

LE BAILLI, THIBAUT

LE BAILLI. — Thibaut, ne t'ai-je pas vu passer tout à l'heure sur le chemin de la ville ?

THIBAUT. — Cela peut être, monsieur le bailli ; j'en reviens effectivement. Je suis allé rendre compte à monseigneur du mauvais état de mes affaires.

LE BAILLI. — Comment ! sans me consulter. Vous êtes-vous arrangés ensemble ?

THIBAUT. — Non, pas encore.

LE BAILLI. — Ah ! tant mieux. Je suis venu t'offrir mes services pour te défendre contre lui.

THIBAUT. — Contre lui ! N'est-ce pas monseigneur qui vous a fait obtenir la place que vous avez ?

LE BAILLI. — J'en conviens. Aussi je ne veux pas agir ouvertement. Mon dessein est de te soutenir en secret, je te donnerai un homme de loi de la ville, qui te ferait gagner, quand tu devrais perdre. Tu m'entends ? ce qu'on appelle un grand coquin. Il te servira bien ; c'est mon ami.

THIBAUT. — Un grand coquin, votre ami ! Voyez la sympathie. Je l'aurais deviné.

LE BAILLI. — On ne prend pas ces choses au pied de la lettre. Je veux dire un homme qui saura te tirer d'embarras. La circonstance t'est favorable. Lorsque l'année se trouve extraordinairement mauvaise, les juges accordent des dédommagements aux fermiers contre leurs seigneurs.

THIBAUT. — Et donnent-ils aux seigneurs des reprises contre leurs fermiers, quand l'année se trouve extraordinairement bonne ?

LE BAILLI. — Non.

THIBAUT. — En ce cas, je n'irai point solliciter vos juges. Si j'avais gagné deux mille écus sur ma ferme, monseigneur n'aurait eu rien à réclamer contre moi. Quand j'y perds deux mille écus, je ne dois rien avoir à réclamer contre lui.

LE BAILLI. — Tu méprises donc la justice, quand elle vient à ton secours ?

THIBAUT. — Je ne méprise point la justice ; mais j'estime encore plus ma conscience. Si j'ai fait un marché qui ne soit pas contre la loi, la loi n'a rien à y voir. Elle aurait beau me décharger de mon engagement, l'honneur me condamnerait à le remplir.

LE BAILLI. — Ton honneur ni ta conscience ne souffrent en rien dans cette affaire. Ce n'est pas ta faute si tu as essuyé une si grosse perte.

THIBAUT. — Qu'en savez-vous ? Peut-être ai-je eu tort d'acheter à la fois tant de bétail. Je n'avais qu'à en acheter seulement la moitié, je n'aurais pas tant perdu ; et il me serait resté de l'argent pour payer mon fermage.

LE BAILLI. — Ta faute ou non, elle est commise. Et sais-tu bien à quoi tu t'exposes, en te livrant à la discrétion de M. de Verville ? il peut te faire emprisonner.

THIBAUT. — S'il a ce droit sur moi, pourquoi voudrais-je le lui faire perdre ? S'il veut me traiter avec humanité, pourquoi lui en dérober le

plaisir ?

LE BAILLI. — Quand il ne te poursuivrait pas avec rigueur, il est mortel ; et ses héritiers ne seront pas si traitables. Au lieu qu'en recourant à la justice, tu peux te mettre à l'abri de tout, au moyen d'une quittance finale qu'elle te fera donner.

THIBAUT. — Quoi ! la justice irait faire accroire à monseigneur qu'il est payé, avant qu'il ait reçu jusqu'au dernier sou ?

LE BAILLI. — Non ; mais après avoir pris connaissance de tes affaires, elle lui témoignera que tu es dans l'impuissance de le payer.

THIBAUT. — Je n'ai pas besoin d'elle pour cela. Je le ferai bien voir aussi clairement à monseigneur. Il sait les malheurs qui m'ont réduit à l'état fâcheux où je me trouve. Il ne peut pas maintenant prétendre plus que je ne possède.

LE BAILLI. — Sans doute ; mais il faut toujours se mettre en règle. D'abord l'homme de loi que je te donnerai te dressera une requête pour me demander un rapport de justice. Alors je ferai avec les experts une estimation de tes blés, puis un inventaire de tes meubles ; et ensuite nous procéderons.

THIBAUT. — Et cela se fait-il pour rien ?

LE BAILLI. — Ce ne serait pas justice. Il y a les droits de ma place. Mais ce n'est pas toi qui les payes. Ils seront prélevés avant tout sur ce qui reviendrait de tes deniers à M. de Verville.

THIBAUT. — C'est donc autant de moins qu'il en recevrait ?

LE BAILLI. — Que t'importe ?

THIBAUT. — Comment, monsieur le bailli, que m'importe ? Je n'irai pas vous laisser palper une partie de mon argent, vous à qui je ne dois rien, pour en fruster monseigneur, à qui j'ai tant d'obligation des bontés qu'il a toujours eues pour moi.

LE BAILLI. — Tu n'en serais pas moins quitte envers lui. Il serait obligé de se contenter, pour sa créance entière, de l'abandon de tes effets ; encore, t'en ferais-je conserver une partie ; et ce que tu pourrais gagner ensuite serait pour toi.

THIBAUT. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Tout ce qui me reste aujourd'hui, je veux le céder à monseigneur ; et tout ce que je pourrai ménager ensuite chaque jour, après avoir nourri ma famille, je le ramasserai pour m'acquitter peu à peu envers lui.

LE BAILLI. — Y penses-tu, de vouloir t'épuiser de travail, sans en tirer de profit ? Veux-tu passer ta vie entière à labourer pour les autres ?

THIBAUT, avec sensibilité. — Ah ! vous ne savez pas le plaisir que l'on ressent à se trouver content de soi-même ! Avec quelles larmes de joie je lui apporterai de temps en temps le fruit de mes sueurs ! Quel bonheur je goûterai de pouvoir lui témoigner ma reconnaissance, de lui montrer qu'il ne s'est pas trompé sur mon compte, en me croyant un honnête homme, et qu'en perdant toute ma petite fortune, je n'ai rien perdu de ma probité !

LE BAILLI. — Je vois, mon pauvre Thibaut, que tu n'entends rien aux affaires.

THIBAUT. — C'est-à-dire que je ne veux pas vous aider à faire les vôtres. Croyez-vous que je sois la dupe de votre avarice ? Vous ne cherchez qu'à m'embarquer dans un procès pour en tirer du profit. Que n'alliez-vous offrir contre moi vos services à monseigneur ? Vous saviez qu'il avait trop de bonté pour vouloir achever ma ruine, en me poursuivant avec rigueur ; et vous avez cru que moi j'aurais assez d'ingratitude pour chercher à lui soustraire ce que je lui dois si justement ? Non, monsieur le bailli, oubliez, si vous voulez, ses services, moi je veux m'en souvenir jusqu'au dernier de mes jours. Je n'ai pas eu besoin de vous jusqu'ici, je saurai toujours m'en passer. Allez chercher d'autres pratiques à ces coquins dont vous faites vos amis.

LE BAILLI. — Quoi ! tu oses m'injurier. Sais-tu que je puis tôt ou tard te faire sentir ma vengeance ?

THIBAUT. — C'est moi qui vous ferais trembler de la mienne, si j'allais découvrir vos sourdes manœuvres à monseigneur.

LE BAILLI. — Ah ! mon cher Thibaut ! je t'en conjure...

THIBAUT. — Sortez, lâche que vous êtes. Je ne suis pas plus capable d'abuser de mes avantages que de vos Conseils. (Le bailli se retire avec confusion.)

SCÈNE VIII

THIBAUT

Les voilà, ces gens qui devraient faire fleurir la paix dans les campagnes ! Ils ne cherchent qu'à y porter le trouble et la division. C'est eux qui sont la ruine du paysan, en le précipitant dans les procès. Au lieu d'entretenir la bonne intelligence entre le pauvre et le riche, ils ne

travaillent qu'à les aigrir l'un contre l'autre. Eh ! quel est le seigneur qui n'aurait pas du plaisir à traiter humainement son fermier, s'il savait que celui-ci le regarde comme son père ! Oh ! monsieur de Verville, soyez le mien ! Je vous abandonne avec confiance bien plus que ma propre destinée, c'est le sort de ma femme et de mes enfants.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT. — Non, te dis-je, Marguerite, nous n'avons rien à craindre du bailli. Je t'assure qu'il a une plus grande peur de moi dans ce moment, qu'il ne m'en fera jamais.

MARGUERITE. — A la bonne heure. Je sais que tu ne voudrais pas me tromper, quand ce serait pour me rendre plus tranquille.

THIBAUT. — Rassure-toi donc. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Je croyais que Gervais avait perdu comme moi tout son bétail ; mais en donnant un coup d'œil à notre jardin, j'ai vu à travers la haie quatre belles vaches qui paissent là-bas dans sa prairie.

MARGUERITE. — Eh bien, mon ami !

THIBAUT. — C'est qu'il y a un accord entre nous, par lequel il me revient deux de ces bêtes.

MARGUERITE. — Et comment donc ?

THIBAUT. — Je vais te le dire. Lorsque la maladie commençait à se répandre sur nos bestiaux, je vis Gervais fort triste. Comme j'étais alors plus fortuné que lui, je lui promis de ne pas le laisser dans la peine. Il me remercia d'une manière si touchante de ma bonne volonté, que je voulus sur-le-champ lui en donner une preuve. Quoique mon troupeau fût plus nombreux que le sien, nous convînmes que nous mettrions ensemble toutes nos bêtes qui réchapperaient de la maladie, et que nous partagerions par égale moitié. J'étais alors bien loin de penser que cet arrangement ne dût pas tourner à son avantage. Aujourd'hui même je ne voudrais pas en profiter, s'il ne regardait que nous seuls ; mais je n'en suis plus le maître. Je me vois obligé de rassembler tout ce que j'ai au monde pour l'abandonner à

monseigneur. Je me croirais coupable d'un vol si je ne réclamaïis à son profit jusqu'à la moindre chose qui doit me revenir.

MARGUERITE. — Et as-tu vu Gervais depuis nos pertes ?

THIBAUT. — Non, mais tout à l'heure je lui ai dépêcher notre fils George par la petite porte du jardin. Tiens, le voici déjà de retour.

SCÈNE II

THIBAUT, MARGUERITE, GEORGE

THIBAUT. — Eh bien ! mon fils, que dit Gervais ?

GEORGE. — Qu'il ne sait de quoi je parle, ni ce que vous avez à demander de ses vaches.

THIBAUT, d'un air surpris. — Il faut sans doute que tu aies fait ton message de travers.

GEORGE. — Non, non, mon père. Je lui ai dit fort clairement la chose comme vous me l'aviez commandé. Il a si bien compris mes paroles, qu'il les a rapportées au bailli, qui venait le voir. Au reste, il va venir vous parler lui-même.

THIBAUT. — Bon ! bon ! les choses s'arrangeront entre nous au premier mot. Gervais sait aussi bien que moi ce que nous nous sommes promis l'un à l'autre.

MARGUERITE. — As-tu quelque assurance par écrit de sa promesse ?

THIBAUT. — Je n'en ai pas besoin, ma femme. Peut-il y avoir d'assurance mieux écrite que notre parole même ? Quand celle-ci ne tient pas, la probité ne tient plus.

MARGUERITE. — Tu t'imagines que tout le monde pense comme toi. Ah ! mon ami, dès qu'il s'agit d'intérêt...

THIBAUT. — Que dis-tu ? Jamais je ne croirai ces vilénies de mon voisin, je l'ai toujours regardé comme un brave homme. Mais le voici, tu verras comme tout va s'expliquer. (A George.) Je n'ai plus besoin de toi, mon fils ; tu peux retourner à l'ouvrage.

GEORGE. — Oui mon père. (Il sort.)

SCÈNE III

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS

THIBAUT. — Tu as bien fait, Gervais, de venir toi-même. Je parie que George aura brouillé toute sa commission.

GERVAIS. — Je le croirais ; car je n'ai rien compris à ce qu'il voulait me faire entendre. Il m'a dit que tu envoyais chercher mes vaches.

THIBAUT. — Non, je lui avais ordonné de te demander les miennes.

GERVAIS. — Tes vaches ?

THIBAUT. — Oui, oui, de celles que j'ai vues dans ta prairie. N'en as-tu pas sauvé quatre ?

GERVAIS. — Sans doute. Mais sont-elles à toi ?

THIBAUT. — Deux de celles-là m'appartiennent. Ne nous sommes-nous pas donné parole de partager en bons amis ce qui nous resterait ?

GERVAIS, d'un air embarrassé. — Mais, Thibaut...

THIBAUT. — Point de détour. Dis nettement si cela n'a pas été convenu entre nous.

GERVAIS. — Je ne puis en disconvenir, mon voisin ; mais on dit bien des choses qui ne peuvent pas ensuite se pratiquer. Considère un peu ma situation. D'un si beau troupeau que j'avais, ne sauver que quatre têtes, et t'en donner deux !

THIBAUT. — Je suis plus à plaindre, moi qui suis forcé de te les demander. Quand nous avons fait notre accord, pour lequel de nous devait-il être le plus avantageux ? N'avais-je pas un plus grand nombre de vaches que toi ? N'était-ce pas un moyen plus honnête que j'employais pour te secourir ? Ne le regardais-tu pas toi-même comme un bienfait de ma part ! Ose le désavouer.

GERVAIS. — Tant s'en faut, mon voisin ; mais après une si grosse perte...

THIBAUT. — Voilà donc à quoi tient ta probité ? Tu es un de ces honnêtes gens qu'on voit marcher d'un pied assez ferme dans le bonheur, mais qui trébuchent à tout pas dans la disgrâce. Marguerite t'avait connu mieux que moi. Je vois bien qu'il ne faut le plus souvent priser la droiture que pour sa propre valeur.

GERVAIS. — Mais le bailli vient de m'assurer que la justice même ne saurait me condamner là-dessus.

THIBAUT. — Je n'ai plus rien à te dire si tu consultes la chicane avant ta conscience. J'étais ton ami, et je m'en souviens encore assez pour ne pas te

citer devant les juges, et te faire déclarer tout haut ta malhonnêteté. Va, je te laisse tes vaches. Je ne te les aurais jamais demandées pour moi-même. Ce n'était que pour m'acquitter envers M. de Verville. J'en travaillerai un an de plus pour lui. Tu peux te retirer. Je te rends ta parole.

GERVAIS, avec l'accent du désespoir. — Ah ! Thibaut, tu me portes le couteau dans le cœur. (Il se retire à pas lents.)

SCÈNE IV

THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT, cachant sa tête dans ses mains. — Il m'a trompé, lui que je croyais mon plus fidèle ami ! Était-ce de sa part que je devais l'attendre ?

MARGUERITE, s'approchant de lui. — Allons, mon cher homme. C'est mon tour de te donner un peu de courage.

THIBAUT. — Ah ! Marguerite, j'en ai contre toutes les pertes de la richesse, mais non contre celles de l'amitié.

MARGUERITE. — Console-toi. Nous trouverons des amis plus sûrs. Tiens, voici le riche Robert. Il a peut-être quelque chose de bon à te proposer.

SCÈNE V

THIBAUT, MARGUERITE, ROBERT

ROBERT. — Bonjour, Tribaut. Eh bien ! comment cela va-t-il ?

THIBAUT. — Fort mal, Robert. Tu dois certainement savoir que je suis ruiné.

ROBERT. — Oui, l'on vient de me le dire ; et c'est pour cela que je suis venu te voir.

THIBAUT. — Je n'ai plus rien.

ROBERT. — Comment donc ? tu as encore un beau champ de blé, dont tu peux faire de plus beaux écus. Si tu veux le vendre, je suis ton homme. Je te l'achète sur pied, tel qu'il est, argent comptant. Qu'en dis-tu ?

THIBAUT. — Est-ce que tu en aurais envie ? Tant mieux. Monseigneur doit venir ce matin ; tu pourras t'arranger avec lui. Je n'irai pas sur ton marché.

ROBERT. — Je n'ai rien à voir avec monseigneur. C'est ton blé.

THIBAUT. — Il m'appartenait il y a quelques jours. Il n'est plus à moi maintenant.

ROBERT, avec surprise. — Comment ! Est-ce que tu le lui aurais vendu ?

THIBAUT. — Non ; mais depuis que j'ai vu mourir mes bestiaux, je suis hors d'état de le payer. Je lui abandonne tout ce que je possède.

ROBERT. — Est-tu fou, Thibaut ? Tant qu'il ne s'est pas pourvu en justice pour se faire adjuger ton grain par forme de nantissement, il t'appartient, et tu peux en faire ce qu'il te plaira. Tu as déjà trop perdu, pour perdre encore le reste. Demande à Marguerite ce qu'elle en pense.

MARGUERITE. — Je pense qu'il nous faut d'abord payer ce que nous devons, à quelque prix que ce soit. Si nous n'avons plus notre bétail, monseigneur n'en a pas profité. Cette perte nous regarde et non pas lui.

ROBERT. — Mais cela ne va pas jusqu'à se mettre sans pain. Il faut garder quelque chose pour remonter au-dessus de ses affaires.

THIBAUT, le regardant d'un air sévère. — Et cela aux dépens de notre bon seigneur ?

ROBERT. — Il est si riche ! Tout ce qui lui reviendrait de votre abandon serait pour lui moins qu'un écu pour vous.

THIBAUT. — Il pourrait s'en passer, je le crois ; mais est-ce à moi de le prendre ? Cela te paraît-il juste ?

ROBERT. — Comme si tu ne savais pas que c'est un homme compatissant et généreux !

THIBAUT. — C'est pour cela même qu'on est obligé d'en user plus honnêtement envers lui.

MARGUERITE. — Parce qu'il traite bien les autres, vous verrez qu'il faudrait le mal traiter !

THIBAUT. — Allons ! Robert, ce serait une infamie.

ROBERT. — Ne sois donc pas si fier, et sois un peu mieux avisé. Il n'y a que la manière de voir les choses. Il te ferait sans doute du bien : pour en être plus sûr, tu te le fais à toi-même. Est-ce un mal de se mettre au nombre des malheureux qu'il soulage ?

THIBAUT. — Il n'aurait pas longtemps à jouir de cette douceur, si tous ses fermiers suivaient tes avis.

ROBERT. — Que tu es obstiné ! Je perds mon temps avec toi. Je n'ai qu'un mot à te dire. Veux-tu me vendre ton blé, oui ou non ?

THIBAUT, avec un sourire de mépris. — Ah ! je comprends à merveille. Je devine ce qui te fait prendre tant de part à mon malheur. Écoute, tu es riche, et ce marché ne serait pour toi qu'une bagatelle. J'ai un meilleur coup à te proposer de faire ensemble.

ROBERT. — Voilà qui est raisonnable. Voyons.

THIBAUT. — Monseigneur est près d'arriver. Il porte toujours sur lui une bourse bien garnie, une montre d'or et des bijoux précieux. Veux-tu que nous allions l'attendre au coin de la forêt, pour lui enlever sa dépouille ? C'est une bonne affaire celle-là !

ROBERT, reculant deux pas en arrière. — Y penses-tu, Thibaut ?

THIBAUT. — Il est si riche ! Ce qu'il perdrait de l'aventure serait pour lui moins qu'un écu pour nous.

ROBERT. — Oui, mais le gibet !

THIBAUT. — Il n'y a donc que cela qui t'arrête. Si j'étais juge, Robert, je te ferais bien voir que ce que tu me proposes ne le mérite pas moins. Prendre à quelqu'un son argent dans sa poche, ou lui enlever les fruits de sa terre, quand on est hors d'état de le payer, je ne sais lequel de ces deux vols est le plus affreux.

ROBERT. — J'y vois une grande différence.

THIBAUT. — Cela peut être, mais donne-toi la peine d'y réfléchir, et tu penseras comme moi.

ROBERT. — Je n'ai garde vraiment. Je ferais de beaux profits avec cette manière de raisonner. Allons, Thibaut, songe un peu mieux à tes affaires. Ton seigneur t'aura de grandes obligations, quand tu te seras réduit à la misère pour lui ! Tu n'y gagneras que des mépris de sa part, et de plus mauvais traitements.

THIBAUT. — Oui, s'il avait un cœur tel que le tien, j'aurais sujet de le craindre.

ROBERT. — Mais dis-moi donc, homme intraitable, quel mal je fais, lorsque je veux empêcher ta famille de souffrir les horreurs du besoin ? C'est toi qui seras coupable de ses souffrances et de sa mort. Je ne demande qu'à te donner la valeur de ton blé, si tu es raisonnable. Et avec cet argent...

THIBAUT, lui saisissant brusquement le poignet. — Robert, j'ai perdu en huit jours toute ma richesse, et je me vois au moment de n'avoir plus une obole. Mais avant que je songe à pourvoir aux besoins même les plus pressés de ma subsistance par quelque moyen déshonnête (Il ôte son chapeau.), je demande au Ciel de me foudroyer de son tonnerre.

ROBERT, avec un sourire moqueur. — A la bonne heure. Que t'importent ta femme et tes enfants ? laisse-les mendier leur pain. Tu auras le plaisir, sur ton fumier, de t'entendre appeler le brave Thibaut, l'honnête homme.

THIBAUT. — Et toi, l'on ne t'appellera jamais qu'un fripon. Malheureux ! tu as plus d'argent qu'il ne t'en faut pour vivre et, dans l'avidité d'en amasser encore, tu veux dépouiller les autres, et me rendre scélérat comme toi ! (Il le prend par les épaules.) Sors à l'instant de ma maison, ou je suis capable de t'assommer. (Il le chasse honteusement.)

SCÈNE VI

THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT. — Je n'ai vu de ma vie un plus effronté coquin. Il sait l'horreur que j'ai pour la moindre injustice, et il vient du premier abord me proposer un vol épouvantable. Il n'en aurait pas eu l'audace, lorsqu'il me savait à mon aise. L'indigence doit être bien affreuse, si elle expose à de pareils affronts ! O Marguerite ! ne nous laissons jamais ébranler par les tourmentes de la misère. Plus nous sommes pauvres, plus il faut nous roidir dans notre probité.

MARGUERITE. — On croirait autrement que nous n'avions de l'honneur que par la richesse.

THIBAUT. — Voilà qui me console des indignités que je viens de souffrir. N'écoutons plus les autres, ma femme. Nous n'avons besoin que de nous-mêmes. (On entend du bruit à la porte.) Qui frappe ? Ne pourrai-je donc avoir un seul moment de repos ?

SCÈNE VIII

THIBAUT, MARGUERITE, PELAGE

PELAGE. — Bonjour, mes braves gens.

THIBAUT, s'avançant brusquement vers lui. — Que nous veux-tu, Pelage ? Viens-tu nous proposer aussi quelque noirceur ?

PELAGE, d'un ton calme. — Moi, Thibaut ? En as-tu jamais entendu de ma bouche !

THIBAUT, se jetant dans ses bras. — Non, non, pardonne. C'est un reste d'indignation qui m'emportait. Si tu savais ce qui m'arrive depuis une heure, tu m'excuserais de me défier de tous les humains. L'homme de la justice veut me faire commettre une iniquité ; mon ami me paye d'un bienfait par l'ingratitude ; et le plus riche habitant du village marchande ma droiture pour un misérable profit.

PELAGE. — Oublie ces malheureux. S'ils ont choisi le mal pour métier, tu es bien bon de t'offenser de leur infamie. Écoute, je n'ai que deux mots à te dire. Je sais que tu es hors d'état de payer M. de Verville. Il me serait impossible, pour le moment, de t'avancer la somme qui te manque. Mais tâche d'obtenir du temps. J'ai de quoi répondre : je serai ta caution, et tu garderas ta ferme.

MARGUERITE, à Thibaut qui reste frappé d'une vive surprise. — Vois, mon ami, quelle bonté ! (A Pelage.) O mon cher voisin ! d'où te vient pour nous une pensée si secourable ?

PELAGE. — Elle est toute simple. Le brave Thibaut, me suis-je dit, a soulagé de son mieux tous ceux qu'il a vus dans la peine. Il serait bien affreux qu'il ne trouvât personne pour l'en retirer à son tour ; et je suis venu.

MARGUERITE, à part. — Il semble que le ciel nous l'envoie.

PELAGE. — Eh quoi ! Thibaut, tu ne dis rien ? (Il lui tend la main.)

THIBAUT, la prenant avec vivacité, et la serrant dans les siennes. — Ah ! mon cher Pelage ! ne crois pas que ce soit par indifférence. Je suis pénétré jusqu'au fond du cœur de tes offres ; mais je ne puis les accepter.

PELAGE. — Pourquoi donc ? Elle ne te seront pas inutiles. Dans quelque bonne disposition que M. de Verville soit à ton égard, il deviendra plus facile encore, en se voyant pleinement en sûreté par ma caution.

THIBAUT. — Mais qui me servira de caution envers toi-même ?

PELAGE. — Ta probité, ton intelligence, et ton amour du travail.

THIBAUT. — Tu vois ce qu'ils m'ont valu jusqu'à présent. Il a suffi d'une mauvaise année pour me ruiner. Une seconde ne ferait qu'ajouter ta ruine à la mienne.

PELAGE. — N'importe, j'en cours les risques.

THIBAUT. — Et voilà ce que je ne veux point. C'est bien assez de souffrir avec ma famille, sans voir que mes amis souffrent aussi pour moi. Je n'aurais plus un moment de tranquillité. Un brouillard, un nuage, le moindre tourbillon de poussière jetteraient l'épouvante dans mon esprit.

PELAGE, avec instance. — Mon cher Thibaut, si tu savais combien tu me désoles par tes refus ! Je ne pourrai donc rien faire pour toi !

THIBAUT. — Tu en as fait assez en soulageant mon pauvre cœur. Il est déchiré ; mais les larmes que je vois dans tes yeux servent de baume à ses blessures. O mon bon ami ! quoiqu'il soit bien triste d'être réduit à la pitié des autres, il y a toujours une grande différence d'être plaint ou d'être maudit. Grâce au Ciel, tu n'auras jamais à regretter de m'avoir connu. En quelque endroit que je te rencontre, je n'aurai pas besoin d'enfoncer mon chapeau sur les yeux, ou de détourner la tête, pour n'avoir pas à rougir de ta présence.

PELAGE. — Plus tu me résistes, plus je sens croître mon amitié. Et toi, cruel, tu ne veux pas me donner la tienne ?

THIBAUT. — Penses-y donc, je t'en supplie. Je sais tes faibles moyens. Serais-je ton ami, en te plongeant dans l'embarras pour m'en soulever ? Non, mon bon voisin, je ne suis coupable de la ruine de personne ; et l'on ne pourra jamais dire que je le sois devenu. Aussi longtemps que je vivrai, je veux m'endormir avec un cœur innocent. C'est alors qu'une poignée de paille vous fait un lit de roi.

PELAGE. — Je ne te presse plus. Je sens que je ne suis pas digne de finir tes peines. Le Ciel sans doute s'en réserve l'honneur. Je ne te demande que la préférence après lui. Et mes bras et ma petite fortune, tu les trouveras toujours à ton service. Adieu. (Il sort. Thibaut le conduit jusqu'à la porte, en lui serrant la main.)

SCÈNE VIII

THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT. — Ah ! Marguerite ! J'ai donc un ami ! je suis pourtant bien aise qu'il s'éloigne. J'allais peut-être céder à ses prières, de peur de l'affliger. Nous voilà délivrés d'une tentation si violente qu'il faut empêcher qu'elle ne revienne. Allons, ma femme, il s'agit de prendre un parti vigoureux. Viens avec moi rassembler jusqu'à nos moindres effets. Que tout soit prêt avant l'arrivée de monseigneur ! Il pourrait croire que nous avons un instant balancé dans notre devoir. (On baisse le rideau.)

ACTE III

Le rideau se relève ; on voit des meubles dispersés de toutes parts, et sur une grande table, un tas de hardes et de linge,

SCÈNE PREMIÈRE

THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT. — Courage, Marguerite, soutiens tes forces autant que tu le pourras, jusqu'à ce que notre besogne soit achevée.

MARGUERITE. — La voilà, je crois, finie.

THIBAUT. — Comment ! c'est là tout ce que nous avons à donner à monseigneur ? Je n'ai jamais tant désiré d'être un peu mieux dans nos petites affaires, qu'au moment de m'en dépouiller. As-tu bien regardé dans tous les coins ?

MARGUERITE. — Oui, mon ami, j'ai renversé chaque tiroir dans l'armoire.

THIBAUT, en prenant haleine. — Je me sens maintenant plus léger. Il me semblait que je portais tout cela sur mon cœur, prêt à l'étouffer.

MARGUERITE. — Tu dois avoir bien de la fatigue ! ne prendrais-tu pas un doigt de vin pour te rafraîchir ?

THIBAUT. — Mets-en pour nous deux dans ce gobelet. Il va prendre sur la table un gobelet d'argent.)

MARGUERITE, en y versant du vin. — Qu'as-tu donc ? ta main tremble.

THIBAUT. — Que veux-tu ? il y a tant d'années que ce meuble était dans la famille !

MARGUERITE. — Il n'en sort pas au moins pour une mauvaise cause.

THIBAUT. — C'était l'usage que le grand-père le donnât en mourant à l'aîné de ses petits-fils. Et moi je ne pourrai pas le donner au mien !

MARGUERITE. — Tu n'y auras pas de regret. Ta bénédiction n'en sera que plus pure.

THIBAUT. — Oui, j'aurai cette consolation, (Il boit, et montrant ensuite le gobelet à Marguerite.) Vois la première lettre de ton nom que j'y avais fait entrelacer avec la mienne.

MARGUERITE. — Eh bien, mon ami, cette image ne nous fait pas de reproches. Nous avons encore été plus unis.

THIBAUT. — Et nous le serons toujours, quoique ce soit la dernière fois que nous y boirons ensemble. Tiens, le voilà, chère femme. (Il donne le gobelet à Marguerite ; et tandis qu'elle le porte à sa bouche avec un soupir.) Allons, il faut maintenant arranger proprement tout ceci. Commençons par mon habit de noces. (Il l'ôte de dessus la table, le déploie, et le considère.) Que j'étais content, Marguerite, lorsque je le mis pour la première fois en te menant à l'église ! Combien souvent il m'a donné d'agréables souvenirs ! Je n'ai jamais ouvert l'armoire sans le regarder, et je ne l'ai jamais regardé sans penser avec joie au jour de notre mariage. Il me rend maintenant joyeux d'une autre manière.



MARGUERITE. — En quoi donc, mon ami ?

THIBAUT. — De l'avoir si bien conservé pour qu'il nous aide à payer un peu plus de nos dettes. Vois comme il se trouve en bon état. On ne fait plus de ces grandes manches et de ces larges plis. Je suis bien aise que dans le temps on n'y ait pas épargné l'étoffe. Il y aurait presque de quoi en faire deux, tels qu'on les porte aujourd'hui.

MARGUERITE. — Voilà aussi le mien. Il faut les mettre l'un avec l'autre. Nous prierons monseigneur de les faire vendre à la fois. J'aurais de la peine qu'il fussent séparés.

THIBAUT. — Ne sois donc pas si superstitieuse. Quand ils le seraient, ma femme, que nous importe ? Nos cœurs en seraient-ils plus divisés pour cela ?

MARGUERITE. — Non, Thibaut, je n'ai pas à le craindre. Ce n'est pas une superstition, mon ami, c'est un.... Je ne sais comment te le nommer. Mais toujours j'aimerais mieux qu'ils restassent ensemble.

THIBAUT. — Allons, tranquillise-toi. Monseigneur n'ira pas contre cette petite faiblesse. (Il trouve sous sa main un petit paquet proprement couvert d'un linge blanc.) Quel est ce paquet ?

MARGUERITE. — C'est celui de Valentin. Tu sais bien ? Ces hardes et ces bijoux que nous trouvâmes avec lui dans son berceau. Cela doit être encore d'un grand prix. Tiens, regarde.

THIBAUT, voyant que Marguerite commence à défaire le paquet, lui retient le bras. — Comment, ma femme ! nous n'y avons aucun droit, et monseigneur ne peut y avoir de prétentions. Il appartiendra toujours à Valentin. Si c'était notre enfant, ce serait une autre affaire. Remets le paquet dans cette cassette. Nous en parlerons à M. de Verville.

MARGUERITE. — Pourvu qu'il se contente de nos paroles !

THIBAUT. — Je n'en suis pas en peine. Il est sensible et juste. Lorsque je lui aurai conté l'aventure, il sera de mon avis.

SCÈNE II

THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON

LOUISON, portant des hardes sur ses bras. — Tiens, mon père, voici mes habits de dimanche, et ceux de Jeannette. Vais-je les mettre sur la table ?

THIBAUT. — Oui, ma fille, auprès de ceux de tes parents.

MARGUERITE, les larmes aux yeux. — O mes pauvres enfants, que je suis affligée pour vous !

THIBAUT. — C'est de la joie, ma femme, et non du chagrin qu'ils nous donnent. Faut-il pleurer de leur Voir de l'honneur ? (Il embrasse tendrement Louison.) Dis-moi donc, est-ce que tu voudrais garder tes habits ?

LOUISON. — Sûrement, si vous pouviez aussi garder les vôtres. Mais puisque vous êtes obligés de les donner à monseigneur, je ne veux plus des miens. Ne lui devez-vous pas tout ce que vous avez ?

THIBAUT. — Tout, ma fille.

LOUISON. — J'aimerais mieux aller avec un sarrau déchiré, que si l'on disait : Voyez Louison, comme elle est pimpante. C'est de l'argent d'un autre.

THIBAUT. — Bien, ma chère enfant. Voilà comme il faut penser. Avec ces sentiments dans le cœur jamais on n'est malheureux. On ne perd ni son estime, ni son courage.

MARGUERITE. — Ton père a raison, ne crains pas de manquer. Nous travaillerons jour et nuit, pour que tu aies tous tes besoins ainsi que ta sœur.

LOUISON. — Et nous aussi, nous travaillerons de notre mieux pour tâcher de vous les rendre.

THIBAUT. — En nous aidant ainsi, j'espère que nous pourrons sortir de l'état fâcheux où nous sommes. Mais quand il nous faudrait y rester, au moins nous n'aurons pas de reproche à nous faire. Aucun homme sur la terre n'osera nous mépriser, ni nous regarder de travers. On pourra vous dire après notre mort : Vos parents étaient pauvres ; mais on ne pourra pas vous dire : Ils étaient de malhonnêtes gens. Vous n'aurez pas à rougir d'aller répandre des larmes sur leur sépulture. Vous n'y trouverez personne qui vous en repousse, pour la fouler avec indignation sous vos yeux.

LOUISON, avec vivacité. — Mon père, je vais voir si je n'ai rien oublié. Quand Jeannette aura fini, nous aurons quelque autre chose à t'apporter encore.

SCÈNE III

THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT. — Eh bien ! ma femme, encore un air abattu ? Nos enfants auraient-ils plus de courage que nous-mêmes. Nous avons toute leur tendresse ; il ne faut pas la perdre, en leur donnant sujet de nous moins estimer. Ils savent que ce n'est pas la mauvaise conduite qui a fait notre malheur ; mais nous pourrions leur en paraître coupables, en nous y laissant accabler par un lâche désespoir. Allons, ne regardons nos peines que pour y voir la consolation que nous donnent ces chers enfants.

MARGUERITE. — Oui, mon ami, il n'en est pas de plus douce pour une mère, Aurais-je dû m'attendre à leur trouver de si bonne heure tant de force et de raison ?

THIBAUT. — Pourquoi non, Marguerite ? Va, je n'ai jamais craint qu'une aussi brave femme ne me donnât pas des enfants comme elle. Ils seront le bâton de notre vieillesse. Nous pourrons nous y appuyer avec assurance, quand le grand âge nous aura courbés.... Mais j'entends la voix de Valentin. J'ai quelque chose d'important à lui dire. Marguerite, si j'osais te prier de me laisser seul avec lui !

MARGUERITE. — Que me demandes-tu ? Tout ce qui le regarde ne me touche-t-il pas autant que (toi-même ? Crois-tu qu'il me soit moins cher qu'à toi ?

THIBAUT. — C'est précisément ta tendresse pour lui que je crains en ce moment.

MARGUERITE. — Tu me fais frémir. Quel est donc ce secret ? Est-ce quelque malheur dont il soit menacé ?

THIBAUT. — Non, ma chère amie ; c'est, au contraire, de son bien-être qu'il s'agit.

MARGUERITE. — Et tu crains de m'avoir pour témoin ?

THIBAUT. — Eh bien, reste, si tu le veux. Mais promets-moi, quelque chose que je puisse dire, de ne pas me démentir. Si tu l'aimes, si tu ne cherches que son bonheur, il faut que tu m'appuies dans ce que je vais lui annoncer.

MARGUERITE. — Pourquoi ne m'avoir pas d'abord confié tes desseins ?

THIBAUT. — Le voici, tu vas les entendre en sa présence.

SCÈNE IV

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN

VALENTIN. — Bonjour, mon père, je suis venu savoir si tu étais heureusement de retour.

THIBAUT. — Oui, mon fils, ainsi que tu le vois.

VALENTIN. — Et comment as-tu été reçu de monseigneur ?

THIBAUT. — Aussi bien que je le désirais. Il n'est pas de ces hommes fiers et insensibles, qui s'imaginent que les pauvres gens de la campagne ont à peine le nom d'homme. Il doit venir ici tout à l'heure pour recevoir mes comptes. Et voilà ce que je suis prêt à lui remettre pour commencer à m'acquitter envers lui.

VALENTIN. — Quoi ! tu vas te voir dépouillé dans un moment de ce que tu as eu tant de peine à gagner ?

THIBAUT. — Ce n'est pas ce qui me coûtera le plus cher aujourd'hui. Je dois essuyer une perte bien plus cruelle.

VALENTIN. — Que te reste-t-il donc à perdre encore ?

THIBAUT. — Hélas ! c'est toi, Valentin, toi que j'ai tant aimé.

VALENTIN. Moi, mon père ?

MARGUERITE, avec une vive émotion. — Que dis-tu ?

THIBAUT. — Puisque le mot est parti de mes lèvres, oui, mon enfant, il faut nous séparer.

VALENTIN. — Et pourquoi donc me renvoies-tu de ta présence ? Est-ce que je t'ai donné quelque sujet de te plaindre ?

MARGUERITE. — Ah ! jamais, jamais. A la face du ciel je lui rendrai cette justice. Tu le sais bien, Thibaut, s'il est un fils au monde qui fut plus soumis et plus tendre envers ses parents ?

THIBAUT. — Je le déclare encore plus hautement que toi Marguerite. Oui, Valentin, tu as fait pour nous cent fois plus que nous n'avions droit d'en attendre. Je t'aime avec tout l'amour d'un véritable père ; mais enfin tu sais que je ne suis pas le tien. Si nous n'avions cessé d'être heureux, tu aurais toujours été notre fils, notre cher fils. Il n'est aucun de mes autres enfants qui ne te croie son frère. Je voulais qu'après notre mort, tu pusses partager avec eux le peu de bien que tu m'aidais tous les jours à leur gagner. Cette espérance, qui faisait la joie de mon cœur, est maintenant détruite. Nous n'avons rien davantage, pas même la perspective éloignée de nous rétablir.

VALENTIN. — Et c'est ce moment que tu choisis pour m'effacer du nombre de tes enfants ?

THIBAUT. — Oui, je le dois. Les devoirs du sang les enchaînent à notre sort tel qu'il puisse être. Si nous souffrons, ils doivent souffrir avec nous. Mais toi, de quel droit voudrais-je t'accabler de ma mauvaise fortune ? Non, Valentin, je te conseille en ami, et s'il le faut, je t'ordonne en père de te séparer d'un malheureux. Il est temps que tu t'occupes de tes propres affaires. Puisque je n'ai pu t'enrichir, je me réjouis du moins d'avoir assez bien instruit ta jeunesse, pour te mettre en état de prospérer.

VALENTIN. — Il ne fallait pas me parler de ces obligations, si tu veux que je t'abandonne. Il fallait que moi-même je pusse les oublier. Tu m'as sauvé la vie dans mon berceau, ta femme m'a nourri de son lait, tu m'as élevé sans attendre de récompense ; et tu me commandes d'être ingrat à tant de bienfaits !

THIBAUT. — Je n'ai fait que m'acquitter envers toi de ce qu'un homme doit à un autre. N'aurais-je pas été un monstre de te laisser périr ?

VALENTIN. — Et tu veux que je le sois, en te retirant aujourd'hui mes secours ?

THIBAUT. — Tu me connais, Valentin, je me ferais une honte de vivre aux dépens de personne.

VALENTIN. — Ma vie, jusqu'à ce jour, a donc été bien honteuse ! Eh ! je n'ai subsisté que par toi.

THIBAUT. — Ne m'en as-tu pas assez pleinement dédommagé par ton travail ?

VALENTIN. — Mes mains ont payé les tiennes ; mais mon cœur n'a point encore assez payé ton amour. O mon père ! rappelle-toi ces premiers temps de mon enfance, où je n'étais qu'un étranger dans ta famille. Combien de fois m'as-tu serré dans tes bras au retour d'un travail pénible, que tu prolongeais pour me nourrir ! Et toi, ma mère, oublies-tu les tendres caresses que tu me prodiguais, alors même que je dévorais le pain de tes enfants ? Vous seuls m'avez recueilli, quand j'étais abandonné de tout le monde ; et maintenant j'irais vous abandonner ! J'étais votre fils pour hériter de vos biens ; et je ne le serais pas pour m'associer à votre disgrâce ! Ah ! si vous avez pu le croire, combien vous devez me mépriser ! (Marguerite veut répondre, mais ses soupirs étouffent sa voix.)

THIBAUT. — Te mépriser, Valentin ! Ah mon fils ! je ne t'en estime que davantage pour ces sentiments. Mais, je te l'ai dit, il est temps que tu songes

à toi-même.

VALENTIN. — Non, je ne songe qu'à toi. Je veux m'accabler de tes travaux, je veux me tourmenter de tes peines. Ma tête, mes bras, tout ce que je suis, je te le donne : je me dévoue à toi tout entier. Pars ou demeure, je ne te quitte plus. Tu peux me fuir, mais tu ne m'empêcheras pas de te suivre. Il faudra bien que tu m'ouvres, quand tu m'entendras gémir toute la nuit, étendu à la porte de ta chaumière.

THIBAUT. — Peut-être que je n'en aurai plus !

VALENTIN. — Eh bien ! je te suivrai dans les forêts, entre les rochers, au fond des cavernes. Partout je serai sur tes pas.

MAGUERITE, à Thibaut, en éclatant d'une voix entrecoupée de sanglots. — Tu l'entends, mon ami !

VALENTIN, s'élançant vers elle avec impétuosité. — Ah ! je le savais bien, ma mère, que tu ne me repousserais pas de ton sein !

THIBAUT, fondant en larmes. — Viens aussi dans mes bras, mon fils, mon cher fils. C'est moi qui te prie de ne plus nous quitter.

VALENTIN. — Jamais, jamais, mon père. Sans parents, sans ami, j'ai besoin d'aimer quelqu'un sur la terre, et je n'ai que vous seuls à qui donner mon amour. Je sens que vous me devenez mille fois plus chers encore depuis que vous avez tout perdu. Je ne vous avais donné que mes sueurs, j'ai mon sang tout prêt à couler pour vous... Mon père, puisque je ne dois plus te quitter, serre-moi donc plus étroitement dans tes bras.

SCÈNE V

THIBAUT, MARGUERITE, GERVAIS

GERVAIS, qui est entré dans les derniers moments de la scène précédente, se précipitant vers Thibaut. — Et moi, Thibaut, vas-tu m'en repousser ?

THIBAUT, le regardant avec indignation. — Encore ici, malheureux ! N'est-ce donc pas assez de m'avoir trahi ? Pourquoi venir troubler de ta présence la joie que je goûte en ce moment ?

GERVAIS. — Ne m'accable pas davantage. Je ne suis que trop cruellement tourmenté par mon repentir. Tu peux me ramener à l'honneur,

ou me faire trouver le plus indigne des hommes aux yeux des autres et aux miens.

THIBAUT. — Que veux-tu donc de moi ?

GERVAIS. — Que tu me rendes ton amitié. Garde-toi de penser, Thibaut, que je fusse capable d'y renoncer pour un vil intérêt ; mais tu sais les pertes que je viens d'essuyer. J'étais aveuglé par la crainte de voir manquer mes enfants. C'était bien mal les servir. J'ai senti déjà que je n'allais plus tant les aimer, après avoir commis pour eux une noirceur. Délivre-moi de ma honte. Rends-moi mon amour pour mon sang, rends-moi mon ami.

THIBAUT. — Ah Gervais ! qu'il est difficile de guérir la plaie que tu m'as faite ! Cependant je suis touché d'un si prompt retour, et je veux oublier ton offense.

GERVAIS. — Fais-la-moi donc oublier à moi-même, en recevant ce qui allait me rendre si coupable.

THIBAUT. — Qu'oses-tu me proposer ? Moi, que je mette à prix notre réconciliation ! Non, Gervais, garde ce qui t'appartient, si tu veux de mon amitié.

GERVAIS. — Je n'en veux point, si tu me refuses. N'as-tu pas assez d'avantages ? Il n'est que ce moyen d'être généreux envers moi. Ne me laisse point sous les yeux un reproche continuuel de mon indignité.

THIBAUT. — Si c'est ainsi, j'accepte tes offres ; mais promets-moi qu'au premier retour de fortune, tu me laisseras libre de me satisfaire à mon tour.

GERVAIS. — Je n'ai plus de volonté que la tienne. Que les biens et les maux, tout soit désormais commun entre nous.

THIBAUT. — Je reprends pour toi mes premiers sentiments. (Il lui tend la main et l'embrasse.) Allons, Marguerite, quelque malheur qui puisse m'arriver dans la journée, j'aurai toujours un grand sujet de me consoler, puisque je conserve un fils et que je retrouve un ami.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNETTE

Elle traverse en courant la chambre, et va crier à la porte de la seconde pièce.

Mon père ! ma mère ! venez donc, venez vite.

SCÈNE II

JEANNETTE, MARGUERITE, THIBAUT

MARGUERITE, qui entre la première. — Eh bien ! qu'est-ce que c'est, petite fille ? qu'avez-vous à crier de la sorte ?

JEANNETTE. — Un beau carrosse qui vient de s'arrêter devant la ferme, avec quatre grands chevaux, des messieurs tout galonnés devant et derrière la voiture, et un autre monsieur dedans ! Oh ma mère ! quelle bonne physionomie il a, celui-ci ! Bonjour, ma chère enfant, m'a-t-il dit avec un sourire. Où est ton père ? (A Thibaut.) Il demande à vous parler.

THIBAUT, avec vivacité. — Oh ! c'est monseigneur, je le parie. Je cours à sa rencontre. (Il sort avec précipitation.)

SCÈNE III

MARGUERITE, JEANNETTE

JEANNETTE, prenant un air triste. — Quoi ! c'est donc là ce monsieur à qui tout ce que nous avons appartient, à ce que dit mon père ?

MARGUERITE. — Oui, ma fille. Nous lui devons beaucoup d'argent ; et comme nous n'avons pas la moitié de ce qu'il nous en faudrait pour le satisfaire, nous lui abandonnons tout ce qui nous reste.

JEANNETTE. — Et qu'est-ce qu'il en fera ? Il a une trop belle voiture pour se servir de notre carriole, et il est trop bien vêtu pour porter nos habits.

MARGUERITE. — Oui, sans doute. Mais il va les faire vendre, et en recevoir l'argent. Nous ne pouvons le satisfaire que de cette façon ; et cela même ne saurait y suffire.

JEANNETTE. — Croyez-vous qu'il soit assez méchant pour nous jouer ce vilain tour ? Il avait l'air de me regarder avec tant d'amitié !

MARGUERITE. — Il n'y a pas de méchanceté dans tout cela, Jeannette ; il n'y a que de la justice.

JEANNETTE. — C'est bien triste pourtant... Que je regarde, pour la dernière fois, mes habits des grandes fêtes. Aurais-tu pu le croire ce printemps, ma mère, lorsque tu me donnas ce juste et ce cotillon, que je ne les porterais que deux ou trois fois ? Dimanche dernier encore, j'avais tant de plaisir de me voir si proprement ajustée ! Et toi, ma mère, aussi, tu en étais si joyeuse ! (Elle baise la main de sa mère en la voyant chagrine.) Allons, ne t'afflige pas ; je ne regrette plus mes beaux babits, nous avons su travailler pour avoir ceux-là, nous saurons bien travailler de plus belle pour en avoir d'autres.... Mais voici monseigneur qui vient ; je vais chercher ma sœur dans le jardin.

SCÈNE IV

MARGUERITE sur le devant de la scène ; dans le fond, M. DE VERVILLE qui entre avec] THIBAUT, et JEANNETTE qui va sortir.

Jeannette, près de la porte, se trouve en face de M. de Verville. Elle lui fait une petite révérence en se rangeant de côté, puis elle continue sa marche.

M. DE VERVILLE. — Eh bien ! où vas-tu, mon enfant ? Est-ce que tu as peur de moi ?

JEANNETTE, se retournant à demi. — Oh non, monseigneur. On n'a plus de peur dès qu'on vous a vu. Attendez-moi seulement ; je vais revenir.

SCÈNE V

MARGUERITE sur le devant de la scène, M. DE VERVILLE et THIBAUT dans le fond.

M. DE VERVILLE, à Thibaut. — Elle a une mine bien éveillée, cette petite fille.

THIBAUT. — Mais oui. Et sa sœur donc ? Elle sont toutes les deux d'une espièglerie charmante.

M. DE VERVILLE, en s'avançant, aperçoit Marguerite qui s'approche de lui et le salue. — Ah ! bonjour, Marguerite : comment cela va-t-il ?

MARGUERITE. — Comme le temps, monseigneur, qui ne va pas au mieux. Et vous ?

M. DE VERVILLE. — A merveille, Dieu merci. J'ai mille choses à te dire de la part de ma femme. Il s'en est fallu de peu qu'elle ne vînt avec moi.

THIBAUT. — Elle n'aurait pas si mal fait. L'air des champs vaut mieux que votre air de la ville, qui sent le renfermé. (Voyant que M. de Verville tient son chapeau à la main.) Mais, monseigneur, pourquoi ces compliments ? Mettez donc votre chapeau. Vous êtes chez votre fermier comme chez vous.

M. DE VERVILLE, lui montrant avec un sourire son chapeau de soie à mettre sous le bras. — Tu vois qu'il n'irait pas sur ma tête. Ce n'est pas l'usage à la ville de nous couvrir.

THIBAUT. — Oh ! tout le monde se couvre ici. Vous permettrez bien, monseigneur ? (Il met son chapeau sur sa tête.) On a bien raison de dire : Autre mode à la ville, autre mode aux champs. (A part.) C'est drôle pourtant des chapeaux qui ne couvrent pas.

SCÈNE VI

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, CHAMPAGNE, PICARD

CHAMPAGNE, qui porte avec Picard, par les deux anses, une grande corbeille couverte. — Monsieur, où voulez-vous que nous mettions ceci ?

M. DE VERVILLE. — Là, dans un coin. Fort bien. Picard, tu diras au cocher de mener les chevaux dans la meilleure hôtellerie, et d'y remiser la voiture.

PICARD. — Avez-vous des ordres à donner à vos gens ?

M. DE VERVILLE. — Qu'ils se fassent apprêter un bon dîner. Je les régale : mais point d'excès de vin. Je ne repartirai que dans la soirée. Vous reviendrez à six heures.

PICARD. — Il suffit, monsieur. (Ils sortent.)

SCÈNE VII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE

M. DE VERVILLE. — Tu vois, Thibaut, que nous aurons le temps de causer ensemble. Mais d'abord je voudrais voir toute ta famille. Tes enfants, où sont-ils ?

THIBAUT. — Chacun à sa besogne : mes fils dans les champs, et mes filles au jardin. Monseigneur voudrait-il visiter ses blés ?

M. DE VERVILLE. — Non pas à présent ; ce soir, quand la chaleur sera passée.

THIBAUT. — Ils sont beaux, au moins. Il y en aura pour cent pistoles comme pour un écu.

M. DE VERVILLE. — Tant mieux, tant mieux. (Il tourne la vue de tous côtés dans l'intérieur de la chambre.) Mais, qu'est-ce donc ? C'est comme si tu avais ici un encan. Pourquoi tous ces meubles et toutes ces bardes en tas ?

THIBAUT — Parce que nous savions que vous deviez venir.

M. DE VERVILLE. — Eh bien ?

THIBAUT. — Je vous ai dit ce matin que nous n'étions pas en état de vous payer notre fermage. C'est pourquoi il est de notre devoir de vous abandonner tout ce que nous possédons, et que vous voyez ici rassemblé. Avec l'argent de nos meubles, de nos habits et de notre grain, nous voulons vous payer aussi loin que cela pourra s'étendre. Ce qui s'en faudra, nous

tâcherons de le gagner à force de travail, pour vous satisfaire jusqu'au dernier sou. J'espère que monseigneur voudra bien se contenter aujourd'hui de cet à-compte. et attendre le reste avec un peu de patience.

MARGUERITE. — Vous nous avez montré jusqu'ici tant de bonté ! Et puis, ce n'est pas notre faute, si nous sommes tombés dans la misère.

THIBAUT. — Vous le savez comme moi, monseigneur, j'avais desséché ces marais là-bas pour en faire des prairies. Elles réussissaient à merveille. Tout ce que nous avions d'argent de reste l'année dernière, nous l'avions mis en bestiaux pour les élever, les engraisser et les vendre. Vingt têtes de gros bétail nous faisaient une petite fortune, qui pouvait nous mettre en état de vous payer au terme. Il ne fallait qu'en mener une partie au marché. La sécheresse est venue. Nos prés n'avaient guère plus d'herbe que ma main. J'ai nourri mes bêtes de la paille de mon lit, du chaume qui couvre ma cabane, et quelquefois de mon pain. Quand j'ai voulu m'en défaire, je n'ai trouvé personne qui les voulût acheter, faute d'avoir de quoi les faire vivre. La mortalité s'est mise dans mon étable : tout a péri. Il ne m'est resté que mes dettes ; mais je ne dois qu'à vous, monseigneur. Allez visiter nos champs, vous y verrez si j'ai négligé leur culture. Vous verrez si mon travail, celui de ma femme et de mes enfants, ne peut pas me mettre un jour en état de m'acquitter. Je ne puis cependant vous en donner d'autre gage que ma parole ; mais si j'ai toujours été jusqu'ici exact à vous satisfaire, j'ose croire que vous y comptez un peu.

M. DE VERVILLE. — Oui, mes amis, je vous connais. Comment ne me contenterais-je pas de la promesse d'aussi braves gens que vous l'êtes ?

THIBAUT. — Je vous remercie, monseigneur. Ces douces paroles me réjouissent encore plus que votre bonté. Il est si rare qu'un créancier dise à celui qui le fait perdre, qu'il est un honnête homme !

M. DE VERVILLE — Il est si rare aussi, mon cher Thibaut, qu'un créancier, trouvant son débiteur dans l'impuissance de le satisfaire, puisse rendre un juste témoignage à sa probité !

SCÈNE VIII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE portant des deux mains une cage à poulets, et LOUISON tenant d'une main des œufs

dans une corbeille, et relevant de l'autre les coins de son tablier, où sont quelques poignées de petite monnaie.

Jeannette pose la cage aux pieds de M. Verville, Louison y met aussi sa corbeille ; puis elle prend le chapeau de M. Verville, et y jette à pleines mains l'argent qu'elle a dans son tablier, et le lui présente.

LOUISON. — Tenez, monseigneur, voilà tout ce que nous possédons : nos poulets, nos œufs et notre argent. Nous n'en avons pas davantage. N'est-ce pas, Jeannette ?

JEANNETTE. — Non, en vérité, vous pouvez m'en croire. Nous n'avons pas autre chose.

THIBAUT, jetant les yeux sur le chapeau par-dessus l'épaule de M. de verville. — Tant d'argent ! Et comment vous est-il venu ?

LOUISON. — Des poulets de ma sœur, de mes œufs et de mes bouquets, que ma mère a vendus pour nous à la ville.

JEANNETTE. — C'étaient mes premières épargnes pour commencer à nous entretenir. Mais nous les donnons bien volontiers pour toi.

LOUISON. — Oh ! oui, c'est de tout notre cœur.

THIBAUT, avec transport. — Je les reçois de même. Jamais argent ne m'a fait tant de plaisir ! Allons, monseigneur, autant de remboursé. (Aux enfants.) Que je me réjouis, mes chères filles, de vous voir penser comme vos parents !



M. DE VERVILLE. — Eh quoi ! c'est de vous-mêmes que vous faites cela ?

JEANNETTE. — Puisque mon père n'est pas en état de vous satisfaire tout seul, il faut bien l'aider de tout notre pouvoir.

M. DE VERVILLE. — Ah ! Thibaut ! que tu es heureux dans ton malheur ! La tendresse de tes enfants te dédommage mille fois de tes pertes. (A Jeannette et à Louison.) Non, mes chères amies, je ne vous dépouillerai

pas de votre première richesse. Reprenez tout ce que vous m'avez offert de si bonne grâce. Je n'ai de comptes à régler qu'avec votre père.

THIBAUT. — Laissez-les faire : elles n'y ont pas de regret.

M. DE VERVILLE. — Et toi, n'en as-tu point de leur voir perdre leur petite fortune ?

THIBAUT. — Comment donc, monseigneur ? Rien de si naturel et de si doux, que de recevoir des secours de ses enfants. Je serais aussi riche que le roi, que tout ce que je posséderais serait à eux. Quand je n'ai rien, tout ce qu'ils ont est à moi. Chacun pour tous les autres, c'est quitte à quitte. (Aux enfants.) VOUS voulez bien toujours payer pour nous, n'est-ce pas ?

JEANNETTE, en lui serrant les mains. — Ah ! mon père !

LOUISON. — Je voudrais que nous en eussions cent fois davantage. Nous donnerions tout avec le même plaisir.

THIBAUT. — Vous les entendez, monseigneur ?

M. DE VERVILLE. — Et moi, je ne le recevrais point, fût-il mille fois plus considérable. (A Louison.) Tiens, ma chère petite, reprends ton trésor, je t'en prie. (Il veut renverser l'argent qui remplit son chapeau dans le tablier de Louison : elle refuse de le recevoir. Enfin, après bien des instances de M. de Verville, elle fait semblant d'y céder, et prend le chapeau, mais elle va le poser sur la table, à côté des effets, et lui dit en s'éloignant :) VOUS le trouverez là avec tout le reste.

M. DE VERVILLE, se retournant vers elles. — Que fais-tu donc ? Attends, attends.

LOUISON. — Je ne veux seulement pas vous écouter. Viens, Jeannette. (Elles sortent l'une et l'autre en sautant.)

SCÈNE IX

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT, poussant la cage et la corbeille sous la table. — Je vous disais bien que c'étaient de petites espiègles. On ne les attrape pas comme on veut.

M. DE VERVILLE. — Mais quoi, Thibaut, est-ce que tu prétends les laisser payer pour toi ?

THIBAUT. — Pourquoi non ? c'est si simple.

M. DE VERVILLE. — Il me paraît que tu ne connais guère les usages de la ville.

THIBAUT. — Il me suffit de connaître que ce que je fais est bien. A la ville, ou aux champs, que m'importe ? Justice et devoir sont pour moi la même chose. Est-ce que cela ne se pratique pas ainsi chez vous ?

M. DE VERVILLE. — C'est précisément le contraire dans la plupart des occasions.

THIBAUT. — Que me dites-vous, monseigneur ?

M. DE VERVILLE. — Oui, mon ami, cela va te surprendre ; mais il n'est que trop vrai. Lorsque par de folles dépenses de vanité, ou par des entreprises avides et ruineuses, on s'est mis hors d'état de payer ses dettes, on cherche à transporter sur la tête de ses enfants les biens avec lesquels on avait surpris la confiance de ses créanciers. Et lorsque ceux-ci se présentent, alors les parents n'ont plus rien ; et tout ce qu'ils paraissaient posséder, se trouve entre les mains des enfants, qui le gardent.

THIBAUT, avec indignation. — Quelle épouvantable friponnerie !

MARGUERITE. — C'est trop affreux !

THIBAUT. — Et les lois ne disent rien à ces manœuvres ?

M. DE VERVILLE. — A force d'artifices, on sait bien les rendre muettes.

THIBAUT. — Vos lois sont aussi corrompues que ceux qui leur ferment la bouche, si elles ne parlent pas. Écoutez, monseigneur, je n'entends rien à la procédure ; mais je dirais en face à cette justice qui se laisse brider, qu'elle n'a plus rien à faire sur la terre, et qu'elle s'en aille aux enfers, où du moins les méchants sont punis. Si j'étais la dupe des pères, j'irais chez les enfants ; et je leur demanderais de quel droit ils s'emparent des biens qui devaient me payer ? S'ils me disaient : Nous les avons reçus de nos parents. Je leur répondrais : Vos parents n'ont pu vous les donner ; ces biens sont à moi. Je leur ferais vendre, sans pitié, jusqu'à leur lit, pour me rembourser.

M. DE VERVILLE. — Les affaires ne se conduisent pas ainsi.

THIBAUT. — Je les ferais bien marcher à ma guise. Ces pères et ces enfants ne sont qu'une bande de voleurs.

M. DE VERVILLE. — Les premiers sont les plus coupables.

THIBAUT. — Non, monseigneur, sauf votre respect, les seconds le sont encore plus. Les uns sont des fripons, mais les autres des monstres. Lorsqu'un étranger nous a tirés d'embarras, ne sommes-nous pas obligés, tant qu'il nous reste une goutte de sang honnête dans les veines, de le

secourir à notre tour, s'il a besoin de nous ? Et les enfants qui doivent tout à leurs pères ! qui leur ont coûté tant d'inquiétudes, tant de dépenses et de travaux ! Je ne puis y penser sans frémir. Si j'avais vu mon père hors d'état de payer ce qu'il devait, il ne m'eût pas laissé une obole, que j'aurais cru devoir remplir tous ses engagements. J'aurais pris pour héritage le devoir d'acquitter sa mémoire, et de conserver la probité de son nom. Quand je n'aurais eu que du pain jusqu'à la mort, quand il m'aurait fallu travailler jusqu'à ce que le sang me sortît des ongles et des cheveux, j'aurais payé toutes ses dettes ; et à la dernière, je serais allé sur sa sépulture, et je lui aurais dit : Tu ne dois plus rien, mon père, tu peux dormir.

M. DE VERVILLE. — Brave Thibaut !

THIBAUT. — Oui, monseigneur, je l'aurais fait. Juste ciel ! peut-on donner le nom d'enfants à ces créatures dénaturées, qui, plutôt que de se priver de quelques douceurs dans la vie, consentent lâchement à ce que leurs pères soient traités comme des fripons ? Je n'aurais pas besoin d'être un des malheureux créanciers, pour les maudire eux-mêmes, ces monstres d'enfants.

SCÈNE X

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, LOUISON

LOUISON, du seuil de la porte. — Mon père, les vaches de Gervais qui sont arrivées. Faut-il les entrer ?

THIBAUT. — Y penses-tu ? Je vais les voir. Permettez, monseigneur ; cela vous regarde. Elles sont encore à vous. Je vous dirai tantôt comme elles me sont venues. (En s'en allant.) Grâce au Ciel, les biens nous pleuvent aujourd'hui de tous les côtés. (Il sort avec Louison, qui n'a pas osé s'avancer, de crainte que M. de Verville ne la pressât encore de reprendre son argent.)

SCÈNE XI

M. DE VERVILLE, MARGUERITE

M. DE VERVILLE. — Ton mari m'étonne, Marguerite. Je savais bien que c'était une bomme plein d'honneur et de droiture ; mais lui trouver des sentiments si élevés dans la profondeur même de l'infortune, je t'avoue que je ne m'y serais jamais attendu.

MARGUERITE. — Je l'ai toujours vu comme vous le voyez, monseigneur. Il ne cherche d'abord dans les affaires que le parti de la justice ; et quand il l'a trouvé, il le prend, pour le soutenir envers et contre tous, à commencer par lui-même. Au reste il n'est que ce qu'il doit être.

M. DE VERVILLE. — Il est vrai. Mais quoi ! dans la position où il se trouve réduit, ne pas balancer un instant.

MARGUERITE. — Oh ! vous ne le connaissez pas. Il nous verrait tous sans pain, plutôt que d'avoir le moindre reproche à se faire ; et il n'en serait pas plus étonné. Jamais son courage ne l'abandonne. Il se joue de la fortune encore plus qu'elle ne se joue de lui.

M. DE VERVILLE. — Tu dois donc bien l'aimer, Marguerite ?

MARGUERITE. — Ah monseigneur ! si je l'aime. Eh ! que serais-je devenue sans ses consolations ? Je me crois toujours à mon aise, en lui voyant un air si serein. Je ne puis me persuader qu'il me manque jamais quelque chose, tant que le ciel voudra me le conserver. Il est tout pour moi sur la terre.

SCÈNE XII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT. — Allons, monseigneur, réjouissez-vous. Les deux plus belles têtes de vaches qu'on puisse voir dans tout le pays ! Oh, laissez-moi faire. J'irai demain, j'irai moi-même au marché. Dix bonnes pistoles de chacune. Pas un sou de moins, quand ce serait pour un prince. Vous pouvez tabler là-dessus. Encore deux cents francs à rabattre de mon compte. Nous allons le régler, s'il vous plaît. Les dettes me pèsent comme une montagne. Il me tarde d'en être débarrassé.

M. DE VERVILLE. — Je ne demande pas mieux, mon ami.

THIBAUT. — Vous savez ce qu'il me reste à vous payer du prix de ma ferme ?

M. DE VERVILLE, le regardant d'un air fixe. — Oui : mais avant tout, dis-moi, Thibaut, est-ce bien sérieusement que tu me proposes de prendre tes meubles, tes habits, ton blé, tes vaches, tout ce que tu possèdes ?

THIBAUT. — Je parle toujours sérieusement, monseigneur, quand il s'agit d'affaires.

M. DE VERVILLE. — As-tu fait mûrement tes réflexions ? Songe qu'il y va de tout ton bien.

THIBAUT. — Mon bien ? Il n'est plus à moi. Il est à vous. Écoutez donc, monseigneur. Vous êtes riche, et je ne le suis pas. Vous sentez à merveille que je n'irais pas faire envers vous le généreux aux dépens de ma famille. Je ne vous remets que ce qui vous appartient. Soyez tranquille : je ne vous l'offrirais pas, si je croyais pouvoir le garder en conscience. Vraiment oui, il me siérait bien de vous faire des cadeaux ! Vous vous moqueriez de moi. Il n'y a qu'un mot en tout ceci. Je ne puis vous payer ma dette en argent comptant ; je vous paye avec tout ce que j'ai, sans préjudice de ce que je vous devrai encore ; et je vous le payerai, oh oui, je vous le payerai. Vous serez en ligne d'abord après les premières nécessités de la vie.

M. DE VERVILLE, d'un air froid. — A la bonne heure ; mais il serait affreux de te dépouiller entièrement. Choisis parmi tous ces effets ceux que tu aimes le mieux. Je me flatte que tu ne refuseras pas un petit présent d'amitié de ma part.

THIBAUT. — Quand vous me parlez ainsi, j'aurais mauvaise grâce de ne pas profiter de vos bontés. (Il s'approche de la table, et prend une bêche et un râteau.) Tenez, voici ce que je retiens, les instruments de mon métier. Avec ces outils et du courage, on trouve toujours à se tirer d'embarras.

M. DE VERVILLE. — Quoi ! tu ne prends rien de plus ?

THIBAUT. — Non, monseigneur, c'en est assez. Que le ciel seulement me seconde, je ne désespère pas de nourrir avec honneur ma femme et mes enfants, et de ramasser encore peu à peu de quoi vous satisfaire.

M. DE VERVILLE. — Fort bien. A toi maintenant, Marguerite. Je ne veux pas faire de jaloux. Il faut que tu prennes quelque chose comme ton mari. Choisis ce que tu voudras.

MARGUERITE. — Moi aussi, monseigneur ? Vous avez trop de bonté.

M. DE VERVILLE. — Point de compliments. Allons, que choisis-tu ?

MARGUERITE. — Puisque vous voulez me donner quelque chose de votre bien (Elle court vers le fond de la chambre et soulevant le rideau.), je

vous le demande en grâce, accordez-moi le berceau de mon nourrisson.

M. DE VERVILLE, avec surprise. — Comment ! est-ce qu'il était compris dans ce que tu me cèdes ? Quoi, tu aurais privé ton enfant de son berceau ?

MARGUERITE, en se rapprochant. — Ne l'aurait-il pas toujours retrouvé dans mes bras ?

M. DE VERVILLE. — Et tu crois que je l'aurais accepté ?

THIBAUT. — Je vous l'ai déjà dit, monseigneur, les enfants doivent payer pour leurs pères. Quand les uns souffrent, de quel droit les autres se refuseraient-ils à souffrir ? Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour mes enfants ; mais il n'est rien aussi que je n'en attende à mon tour. Mon sang est à eux, comme leur sang est à moi.

M. DE VERVILLE, à part. — Quel homme ! comme il est inébranlable dans ses principes ! (Haut.) Oh bien, mes amis, ce que vous avez retenu, je vous l'abandonne. Me cédez-vous maintenant ce qui reste, vos meubles, vos habits, vos grains et votre nouveau bétail ? Me le transportez-vous en toute propriété ?



THIBAUT, d'un ton ferme. — Oui, monseigneur.

MARGUERITE. — Et sans aucun regret.

THIBAUT. — Ah ! plutôt avec une grande joie.

MARGUERITE, tirant la bourse de sa poche et l'offrant à M. de Verville.
— Recevez aussi tout l'argent que nous possédons. (M. de Verville la prend, et la jette sur la table.)

THIBAUT. — Vous ne comptez pas ? Il y a cent écus.

M. DE VERVILLE. — Je t'en crois bien sur ta parole. Ainsi, vous me rendez maître absolu de tout, et vous consentez à ce que j'en fasse tel usage

qu'il me plaira, sans que vous puissiez, en aucune manière, vous y opposer ?

THIBAUT. — Puisque c'est à présent votre bien, nous n'y avons pas plus de droit qu'à votre ferme. Il serait beau vraiment que nous nous donnassions les airs de vous contrarier.

M. DE VERVILLE. — Songe bien à quoi tu t'engages. Mon dessein n'est pas de te contraindre à cet arrangement ; mais s'il est une fois terminé...

THIBAUT. — Oh ! ne craignez pas de me voir revenir contre ma parole. Non, monseigneur, nous sommes déjà trop sensibles à votre grâce, puisque vous daignez nous accorder du temps ! Disposez de tout ceci comme vous le jugerez à propos. Nous nous contenterons de prier le ciel que tout prospère entre vos mains.

M. DE VERVILLE. — Voilà qui est dit. En ce cas, je reconnais, à mon tour, que je n'ai plus rien à prétendre, étant pleinement satisfait, moyennant les effets que vous m'avez remis, de tout ce que vous pouviez me devoir.

THIBAUT, avec vivacité. — Mais non, monseigneur, vous auriez trop à perdre. Cela n'en vaut pas seulement la moitié. Comment donc, ces guenilles quinze cents écus ?

M. DE VERVILLE. — Mais s'il me plaît à moi de les prendre sur ce taux, n'en suis-je pas le maître ?

THIBAUT. — Je n'ai rien à vous dire. Cependant il serait mieux de les faire estimer, pour savoir au juste...

M. DE VERVILLE. — Va, mon ami, elles ont à mes yeux une valeur que personne au monde ne saurait apprécier. C'est le fruit du travail et de l'économie d'une honnête famille. Quand je songe aux sueurs qu'elles vous ont coûtées, je leur trouve un prix bien capable de me satisfaire. Vous voilà quittes envers moi, mes enfants.

THIBAUT, ôtant son chapeau, et baisant avec transport le pan de l'habit de M. de Verville. — Quoi ! Monseigneur !... (Il se retourne, saute au cou de Marguerite, et l'embrasse.) Le Ciel soit loué, ma femme, nous n'avons plus de dettes.

Marguerite. — Bonté divine ! comment reconnaître tant de générosité ?

THIBAUT, lui serrant la main. — Avec notre cœur, Marguerite ; et nous sommes en fonds pour y répondre. (Il s'avance vers M. de Verville.) Si vous vouliez maintenant me dire où nous porterons tout ceci, et quand il vous plaira recevoir les clefs de la ferme ?

M. DE VERVILLE. — Je vais te l'apprendre pourvu que tu te gardes de m'interrompre. (Il leur prend la main à l'un et à l'autre, et leur dit avec un mouvement de joie :) Mes amis, je suis riche, et mes parents m'ont instruit dès l'enfance à faire du bien aux honnêtes gens ; mais jamais je n'en ai goûté si vivement la douceur qu'aujourd'hui. Mon brave Thibaut (Il lui serre la main.), ta conduite m'a pénétré d'attachement et d'admiration. Tout ce que tu viens de me donner pour t'acquitter envers moi de ta dette, je te le donne à mon tour pour m'acquitter d'un devoir que m'imposent ton malheur et ta probité.

MARGUERITE, levant les yeux au ciel. — Quoi ! je n'aurais plus à craindre la misère pour mes enfants ! O notre digne et bon seigneur ! (Elle baise sa main avec vivacité.)

THIBAUT, stupéfait. — Je n'ose en croire ce que je viens d'entendre. Non, monseigneur, il n'est pas possible. Et quand ces paroles vous seraient échappées dans un premier mouvement de bonté, moi, j'aurais l'indignité de m'en prévaloir ! Non, non, je ne souffrirai pas...

M. DE VERVILLE, avec un sourire. — Doucement, Thibaut. Tu viens de convenir tout à l'heure que j'étais maître absolu de ton bien, parfaitement libre d'en disposer à ma fantaisie ; et maintenant tu voudrais me priver de mes droits ?

THIBAUT, se jetant à ses genoux, qu'il embrasse. — Ah ! monseigneur, vous m'avez attrapé ; mais le moyen de m'en plaindre ! Quoi ! je recevrais du prince le pain qu'il me donnerait pour mes enfants, et je ne le recevrais pas de vous, qui êtes bien plus pour moi, vous, mon ange tutélaire ! Oui, je me rendrais digne de vos dons, en les recevant comme vous me les offrez, avec une âme pleine de sentiment et de joie. Mais donnez-moi donc aussi des paroles pour vous remercier. (En versant un torrent de larmes.) Je crains de ne pas vous paraître assez reconnaissant de vos grâces.

M. DE VERVILLE, en le relevant. — Rassure-toi, Thibaut, je vois ce qui se passe au fond de ton cœur, peut-être encore mieux que toi-même, et j'en suis satisfait. Marguerite, appelle tes enfants. Je sais avec quelle tendresse ils vous aiment ; je veux qu'ils voient aussi que je sais vous aimer.

MARGUERITE, s'élançant vers la porte. — Jeannette, Louison, venez, accourez de toutes vos jambes. M'entendez-vous ?

JEANNETTE et LOUISON, du dehors. — Nous voici, nous voici, ma mère.

SCÈNE XIII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE,
LOUISON

MARGUERITE. — Tenez, mes chères filles, regardez bien. Tout ce que vous voyez là, vous savez que nous l'avions donné à monseigneur ? Eh bien ! monseigneur nous l'a rendu. Il ne veut ni de notre argent, ni de notre blé, ni de nos vaches. Il nous donne quittance pour rien de notre dette entière.

LOUISON, allant chercher le chapeau, et le présentant à M. de Verville. — Vous ne voulez donc pas de notre argent non plus ?

M. DE VERVILLE. — Non, mes chères amies. L'ardeur que vous avez montrée à secourir vos parents, m'a appris combien vous méritez les uns et les autres qu'on vous soulage dans vos peines. Reprenez donc ce que vous m'avez donné pour eux ; mais faites-en l'usage que vous avait d'abord inspiré votre tendresse. Par exemple, Louison, ton père a perdu son troupeau, ne serais-tu pas bien aise d'employer tes épargnes à lui en acheter un autre ?

LOUISON, d'un air triste. — Hélas ! il s'en faut que j'aie assez pour cela,

M. DE VERVILLE. — Mais si tu en avais assez, serais-tu bien contente de lui faire ce présent ?

LOUISON. — Ah ! monseigneur ! comme je serais joyeuse !

M. DE VERVILLE. — Je suis curieux de voir la mine que tu aurais, ainsi que Jeannette. Thibaut, comme tu t'y connais un peu mieux que tes filles, je te charge d'aller demain pour elles au marché, et de leur acheter à chacune six jeunes vaches, les plus belles que tu pourras découvrir. Tu en trouveras l'argent tout prêt chez moi. C'est un petit cadeau que je fais à tes enfants, pour qu'ils aient le plaisir de te le faire à leur tour.

MARGUERITE. — Eh ! monseigneur, ne vous lasserez-vous point de nous accabler de vos bienfaits ? Remerciez-le donc avec moi, mes enfants. (Marguerite, Jeannette et Louison tombent aux genoux de M. de Verville, les embrassent, et baisent ses mains, en pleurant de joie, tandis que Thibaut immobile et muet le considère dans une profonde surprise.)

M. DE VERVILLE, détournant la tête pour cacher ses larmes. — Relève-toi donc, Marguerite ; relevez-vous, mes chères amies.

THIBAUT. — Monseigneur, je savais bien que vous étiez un homme, un digne homme, mais je ne vous connaissais pas encore ; et je ne sais plus comment vous traiter. (A Marguerite.) O ma bonne femme, si nous pouvions rassembler dans un mot, en un seul mot, tout ce que nous dit notre cœur ! (Se tournant avec vivacité vers M. de verville.) Monseigneur, je prierai jour et nuit le Ciel, non pas pour vous, car une de vos actions vaut mille de mes prières ; mais pour qu'il paraisse de temps en temps sur la terre des hommes tels que vous l'êtes, afin d'empêcher les malheureux de se désespérer. (il va prendre Jeannette et Louison, et les mène devant une fenêtre.) Mes enfants, voyez-vous cette colline du haut de laquelle on aperçoit la ville où demeure notre bienfaiteur ? Nous y montons tous les dimanches en allant à l'église. Eh bien ! nous n'y monterons plus sans chercher des yeux le quartier qu'il habite, sans y envoyer sur lui nos bénédictions, sans prier le Ciel pour lui, pour sa femme, pour tout ce qui le touche, avant d'aller prier pour nous-mêmes. Vous en souviendrez-vous ?

JEANNETTE. — Ah ! mon père, si jamais je l'oublie !

LOUISON. — Nous commencerons en partant de la maison.

THIBAUT. — Oui, monseigneur, chaque jour, chaque minute, aux champs, dans notre cabane partout où nous serons, nous vous donnerons nos premières pensées. Nous ne sentirons pas un seul instant la vie, sans songer que c'est pour vous que nous en jouissons, sans être prêts à l'offrir à Dieu pour la moindre de vos prospérités. Vous pourrez quand il vous plaira, nous demander notre sang. Il est à vous. Ah ! que ne puis-je en ce moment, verser tout le mien dans vos veines, pour vous donner une double vie !

M. DE VERVILLE. — Sois heureux, Thibaut, fais le bonheur de ta femme, élève toujours tes enfants à penser comme toi. Je viendrai quelquefois jouir de ce spectacle ; et je suis sûr de m'en porter mieux. Mais voici nos affaires terminées : sais-tu bien que je vais te demander à dîner ?

THIBAUT, lui tendant joyeusement la main. — Ah ! tant mieux, tant mieux ! nouvelle fête !

MARGUERITE, d'un air d'embarras et de confusion, — Mais, mon cher homme, que présenterons-nous à monseigneur ?

THIBAUT, d'un air libre. — Le peu que nous avons, ma femme. Je le connais. Un morceau de pain sec lui fera plus de plaisir que s'il avait trouvé chez nous un grand rôti sans l'attendre.

MARGUERITE. — Mais, cependant...

M. DE VERVILLE, avec un sourire. — Ne sois pas inquiète, Marguerite (En lui montrant la corbeille que Champagne et Picar dont apportée.) Tu trouveras là-dedans de quoi nous régaler. Mais allons tous ensemble faire un tour de jardin. Nous avons besoin, les uns autant que les autres, de prendre un peu l'air pour nous remettre. (Il sort en prenant Jeannette et Louison par la main, Thibaut et Marguerite le suivent en levant les yeux au ciel et baisant les pans de son habit.)

ACTE V

Le rideau se relève. On voit au milieu de la chambre une grande table fort proprement dressée, avec une nappe blanche et quelques couverts. A côté, sur le devant de la scène, est la corbeille que les gens de M. de Verville ont apportée. Marguerite vient de l'ouvrir.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, tirant de la corbeille une grosse pièce de viande froide et la portant sur la table, tandis que LOUISON et JEANNETTE, debout, dans une contenance joyeuse, autour de la corbeille, la parcourent d'un œil avide, en passant la langue sur les lèvres.

MARGUERITE. — Voilà ce qui s'appelle un morceau de prince ! On voit bien que monseigneur n'y a rien épargné.

LOUISON, à Jeannette. — Tiens donc, ma sœur, regarde. C'est comme une galette bossue. Cela sera bon, je crois.

JEANNETTE, à Marguerite, tandis qu'elle porte le pâté sur la table. — Sais-tu ce qu'il y a dedans, ma mère ?

MARGUERITE. — Non, ma fille. Les gens de la ville ont tant de choses que l'on ne connaît pas à la campagne !

LOUISON. — Ce doit être un brave homme, ce monseigneur, de nous rendre tout notre bien, de nous donner des vaches, et de nous apporter encore des friandises ! Jeannette, il faudra faire couver nos œufs, et lui porter les poulets.

JEANNETTE. — Ah ! qu'il me tarde ! Je voudrais qu'ils fussent déjà gros et gras. Je ne sais ce que je ferais pour lui, tant je l'aime ?

LOUISON. — Je vais lui cueillir un joli bouquet de mes plus belles fleurs.

MARGUERITE. — C'est bien. Et toi, Jeannette, il faut t'occuper un peu du ménage. Va couper proprement du pain, et tu nous l'apporteras. Je veux

que monseigneur voie que tu t'entends un peu à conduire une maison.

JEANNETTE. — Oui, ma mère. (Elle sort avec Louison.)

SCÈNE II

MARGUERITE ferme la corbeille, la pousse dans un coin, et revient vers la table.

Voyons, rien ne manque, je crois. Les serviettes, les couverts. — Avançons à présent des sièges. (Elle met des chaises autour de la table.) Voilà qui est tout prêt. Monseigneur peut à présent venir quand il lui plaira.

SCÈNE III

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT, jetant un regard étonné sur la table, et frappant dans ses deux mains. — Comment donc, monseigneur ! y pensez vous ? Est-ce que vous nous prenez pour des rois ? Une pièce de viande superbe et encore (En montrant le pâté.) de si belles choses ? Je ne sais pas ce que c'est ; mais cela me paraît bien appétissant.

M. DE VERVILLE. — C'est un pâté que madame de Verville vous envoie.

MARGUERITE. — Est-il possible qu'elle ait songé à nous ?

THIBAUT. — Oh oui, je le crois. Elle m'a si bien traité ce matin ! Je parierais qu'après ma femme, c'est la meilleure qu'il y ait au monde. Allons, Marguerite, vienne le mois de janvier et nous prendrons notre revanche. Vous le voyez, monseigneur ! Je vous défie de trouver sa pareille pour s'escrimer sur un rouet. (En lui frappant sur l'épaule.) Je veux que cet hiver, dans nos veillées, elle file pour vous et pour madame une si belle pièce de toile, que vous n'aurez jamais eu de si beau linge dans toute votre vie, je vous en réponds.

MARGUERITE. — Oh quel plaisir ! je n'y perdrai pas un moment.

M. DE VERVILLE. — Je vous remercie, mes amis, mais cela n'est pas nécessaire. Marguerite a bien assez de ses enfants pour s'occuper ; et ce

serait...

THIBAUT, l'interrompant. — N'en parlons plus. Nous vous avons tantôt laissé faire à votre fantaisie, il faut bien qu'une fois vous nous laissiez faire à la nôtre. Voudriez-vous nous empêcher d'être reconnaissants ? Ce serait nous ravir toute la joie de notre vie et vous êtes trop bon pour cela. Allons, à table. (Il prend en siège et s'assied.) Voilà votre place, monseigneur. Viens t'asseoir aussi, Marguerite.

M. DE VERVILLE, en s'asseyant. — Est-ce que tu n'attends pas tes enfants ? Il faut qu'ils prennent place avec nous. Je veux avoir la satisfaction de manger avec la plus brave famille que je connaisse.

Thibaut. — Nous ne serons pas en reste, monseigneur, et nous pourrons aussi dire que nous avons eu à notre table l'homme de la terre le plus compatissant et le plus généreux ; ce qui vaut mieux encore que de manger avec des rois qui ne le seraient pas. (A Marguerite.) Est-ce que Valentin n'est pas encore revenu des champs.

MARGUERITE. — Non, mon ami, ni Geerge non plus.

THIBAUT. — Et nos filles, à quoi s'amusez-elles, au lieu de venir ?

MARGUERITE. — Tu vas voir que ce n'est pas à baguenauder. Tiens, voici d'abord Jeannette.

SCÈNE IV

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE Jeannette porte un plateau de bois couvert de morceaux de pain en tas.

THIBAUT. — Ah, du pain ! C'est bon. Viens ici, mon enfant. (Il prend avec les doigts deux morceaux de pain, et en jette un à M. de Verville, un autre à Marguerite.) Prenez, monseigneur. Quoique ce ne soit que du pain de fermier, il a bon goût, pourtant. Vous en avez de plus léger à la ville ; mais celui-ci vaut mieux pour nous fortifier dans nos travaux. Par bonheur il est encore tout frais. Mais quoi Marguerite ! tu as oublié quelque chose d'essentiel. (Il sourit en lui pressant la main.) Ce n'est pas ta faute, ma chère femme. Dans un jour comme celui-ci, la joie nous saisit tellement le cœur, qu'on ne s'avise pas de songer à tout.

MARGUERITE, parcourant des yeux la table. — Quelque chose d'oublié ? Qu'est-ce donc ?

THIBAUT. — Du vin, notre ménagère Est-ce que nous ferions faire un repas sec à monseigneur ? cela serait joli.

MARGUERITE. — Où avais-je donc la tête ? Je l'ai mis au frais.

JEANNETTE. — Je vais le chercher, moi. (Elle sort.)

THIBAUT. — Cours vite. Monseigneur, il gratte un peu le gosier, mais il est franc.

MARGUERITE. — Que veux-tu dire ? Est-ce que monseigneur n'en a pas apporté !

M. DE VERVILLE. — Oui, mon ami. Je t'avoue que je le crois un peu meilleur que le tien.

THIBAUT. — Vous avez aussi porté du vin ? Comment, monseigneur, n'était-ce pas déjà assez ? Cela passe par-dessus la mesure. Porter encore du vin pour nous !

M. DE VERVILLE. — Oh ! ce n'est pas pour vous seulement. Je prétends bien en boire ma part. Ce jour est pour nous tous un jour déplaisir ; et le bon vin s'accorde à merveille avec la joie.

THIBAUT. — Il est vrai, j'en avais toujours autrefois d'excellent en réserve du vivant de mon père. Lorsqu'il m'arrivait de faire quelques bonnes affaires à la ville, ma première pensée était d'aller acheter une demi-douzaine de bouteilles du meilleur qui pût se trouver. Le prix ne me faisait rien. Je me gardais bien de le boire ; je le donnais à ma femme pour les jours où mon père venait nous rendre visite ; et alors je le régalais comme il faut. T'en souviens-tu, Marguerite, comme le bon vieillard était joyeux ? Mes enfants, nous disait-il, ce vin me fortifie et me réjouit ; mais votre amour qui vous fait ôter les choses de la bouche pour moi me fortifie et me réjouit bien davantage. Il en était quelquefois si touché que les larmes lui coulaient des joues dans son verre. Je ne puis vous dire combien le vin me paraissait bon lorsque mon père le buvait à mon côté. (Jeannette rentre portant deux bouteilles.)

M. DE VERVILLE. — J'espère que tu ne trouveras pas celui-ci mauvais non plus.

THIBAUT. — Ah monseigneur, il suffirait de votre bonté qui nous le donne, pour le faire trouver excellent.

CÈNE V

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE,
LOUISON

LOUISON, portant un bouquet énorme de roses, de chèvrefeuille et de jasmin, s'avance vers M. de Verville, lui fait une révérence, et lui dit : — Monseigneur voudrait-il me permettre de le mettre à sa boutonnière ?

M. DE VERVILLE. — Grand merci, ma chère Louison : (Il l'embrasse.) mais il est aussi gros que toi. Je parie que tu n'en auras pas laissé pour tes parents. Allons, je vais partager. Je n'ai rien à moi seul aujourd'hui. Tiens, Marguerite ; tiens, Thibaut ; tiens Jeannette ; tiens, Louison. (Il leur distribue des fleurs.)

THIBAUT. — Ce sera donc comme un jour de noces ? chacun son bouquet.

JEANNETTE. — On prendrait mon seigneur pour la mariée. Il donne le repas et les fleurs.

THIBAUT. — Fort bien, voilà ma Jeannette en pointe de gaietés.

M. DE VERVILLE. — Cette petite saillie lui vaudra un trousseau pour le jour de son mariage.

THIBAUT. — Oui-da, monseigneur, il n'y aurait qu'à vous laisser faire, et rester les bras croisés. Son trousseau, il faut qu'elle le gagne elle-même.

LOUISON. — Mon père, et si j'ai plus tôt gagné le mien ?

THIBAUT. — Voyez moi cette petite fille ! il vous sied bien d'avoir de ces choses en tête. Allons, allons, il ne faut songer qu'à dîner. De la joie, de la joie !

M. DE VERVILLE. — Je veux attendre que tes garçons soient de retour. Je ne dînerai point que je n'aie tout mon troupeau rassemblé autour de moi.

MARGUERITE. — Quel dommage, monseigneur, que vous n'ayez pas d'enfants ? Vous paraissez tant les aimer !

M. DE VERVILLE. — Ah Marguerite ! quelle plaie tu rouvres dans mon coeur ! le ciel m'avait donné un fils...

MARGUERITE. — Un fils unique ? et il est mort ? c'est bien cruel ?

M. DE VERVILLE. — S'il est mort, je l'ignore ; mais il n'en est pas moins perdu pour moi.

THIBAUT. — C'est qu'il est peut-être dans une terre étrangère, et que vous ne recevez pas de ses nouvelles. (Voyant des larmes prêtes à couler des yeux de M. de Verville, il prend sa main et la serre.) Ne vous affligez pas, mon bon seigneur, je vous en prie. S'il vit encore, vous le reverrez

sûrement. Quoi ! vous soulageriez les peines des malheureux, et vous seriez malheureux vous-même ! Non, non, le ciel est trop juste. Voyez comme il me traite pour n'avoir fait que mon devoir ; et vous qui allez si loin par delà, il vous abandonnerait ! Cela n'est pas possible. Allons, égayez-vous un peu. Gardons-nous de rien perdre de ce grand jour de plaisir.

M. DE VERVILLE, essuyant ses yeux. — Oui, mon cher Thibaut, je me reprocherais d'empoisonner ta joie.

THIBAUT. — Vous me le devez : ce serait gâter votre ouvrage. Mais pourquoi mes fils sont-ils si lents à rentrer aujourd'hui ? (Il se lève de table et va regarder par la fenêtre.) Je vais voir s'ils viennent. Bon, je vois George qui s'avance. (Il lui fait signe de la main de se hâter.)

MARGUERITE. — Quoi ! George seul ! Est-ce qu'il n'amène pas Valentin ? Il doit savoir que c'est l'heure du dîner. Mille pardons, monseigneur, de vous faire attendre.

M. DE VERVILLE. — Nous aurons le temps, Marguerite, je ne m'ennuie pas dans une si douce compagnie. Une heure plus tôt, une heure plus tard, cela ne me dérange point. Les jours sont longs ; et pourvu que j'arrive à la ville avant la nuit, ma femme ne sera pas inquiète.

MARGUERITE. Voici George, toujours.

SCÈNE VI

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, JEANNETTE,
LOUISON, GEORGE

George ôte son chapeau et s'incline en voyant M. de Verville.

THIBAUT, courant le prendre par la main. — Viens, mon fils, regarde ce digne homme. Après le ciel et tes parents, c'est à lui que tu dois avoir pour la vie les plus grandes obligations. Considère-le bien. C'est notre bon seigneur, à qui nous devons donner tout ce que nous possédons sur la terre, et qui nous l'a rendu.

MARGUERITE. — Et qui donne de plus à tes sœurs un joli troupeau. Aussi longtemps que tu vivras, mon fils, il faut que tu le bénisses chaque jour dans ton cœur. Nous t'en donnerons l'exemple pendant notre vie ; tu le suivras après notre mort, n'est-ce pas ? Me le promets-tu ?

GEORGE. — Comment pourrais-je y manquer, puisqu'il a tant de bonté pour nous ? Mais mon père disait hier que nous allions quitter la ferme : est-ce que nous y restons ?

THIBAUT. — Oui, mon enfant, toujours, toujours. J'espère bien y voir naître mes arrière-petits-fils.

GEORGE, dans un transport de joie, courant vers Marguerite. — O ma mère ! c'est pour vous que j'en suis le plus joyeux. Je puis maintenant vous le dire. Toute cette nuit vous m'avez fait pleurer de chagrin.

M. DE VERVILLE. — Et pourquoi donc, mon ami ?

GEORGE, prenant M. de Verville par la main et le conduisant vers la fenêtre. — Venez, monseigneur, je vais vous l'apprendre. Voyez-vous là-bas, près de la haie, ce vieux pommier presque sans feuilles ? Ma mère disait, ce printemps, qu'elle était bien chagrine de ce que la gelée l'avait si fort maltraité, parce qu'elle n'avait mangé de si bonnes pommes de sa vie, et que l'arbre était en danger de périr. Le lendemain, avant qu'elle se fût levée, j'allai avec mon frère choisir sur ce pommier les bourgeons les plus vigoureux, pour les enter sur d'autres arbres qui sont dans le verger, afin que celui-ci venant à se perdre, ma mère eût toujours de ses bonnes pommes. Si nous avions quitté la ferme, c'était bien triste, un autre y serait venu, qui, avec le temps, aurait mangé le fruit de nos entes.

M. DE VERVILLE. — Rien n'était plus facile que de les enlever en partant. Personne n'aurait profité de ton travail.

GEORGE. — Pourquoi l'aurais-je fait ? Je n'y trouvais aucun profit. Et quand j'y en aurais trouvé, je sais trop bien qu'on ne doit pas chercher à faire son avantage au préjudice de ses semblables. Au contraire, j'aurais désiré qu'ils eussent cueilli de bon fruit sur nos arbres.

M. DE VERVILLE. — Mais tu disais tout à l'heure que c'était bien triste qu'un autre eût mangé le fruit de vos entes ?

GEORGE. — Sûrement, c'était triste pour moi que ma mère en fût privée ; car quoique je souhaite de bonnes pommes aux autres, je les souhaite bien plus à ma mère.

M. DE VERVILLE, lui serrant la main. — Tu es un brave garçon (Voyant que Marguerite meurt d'envie d'embrasser son fils, mais qu'elle se contient par respect) : tiens, Marguerite, je te le livre. (Pendant qu'elle l'embrasse.) Mon cher Thibaut, je suis de plus en plus émerveillé de tes enfants. C'est entre vous combat à qui s'aimera davantage.

THIBAUT. — Eh monseigneur ! il n'est dans les familles que de vivre de bonne amitié. Quand je possédais mon père et ma mère, je rêvais aussi le jour et la nuit comment je pourrais leur faire le plus de plaisir. Je les aurais portés sur mes bras pendant leur vieillesse. J'en suis richement payé. Je vois par expérience que tout ce que vous faites pour vos parents, vos enfants le font pour vous.

MARGUERITE, à George. — Mais où est donc Valentin ? d'où vient qu'il n'est pas avec toi ?

GEORGE. — Il ne viendra pas dîner.

THIBAUT. — Et pourquoi donc ?

GEORGE. — C'est qu'il s'est mis dans la tête de finir son défrichement avant la nuit. Je l'ai pressé de me suivre en lui promettant de l'aider de toutes mes forces cet après-midi. Il n'a pas voulu m'entendre. J'ai du pain de reste, m'a-t-il dit, en me montrant la moitié de son déjeuner. Je ferai mon dîner avec cela.

THIBAUT, avec émotion. — Le brave enfant ! parce que je ne suis pas allé aux champs ce matin, il se charge de ma besogne. Il nous a vu la tête près de se courber sous la misère, et il veut nous la redresser par son économie et par son travail. George, va le retrouver, je t'en prie. Dis-lui que nous lui commandons de venir, et que nous ne mangerons pas qu'il ne soit à table. (En se tournant vers M. de Verville.) Ah monseigneur ! si vous le connaissiez, vous l'aimeriez comme nous de tout votre cœur.

JEANNETTE. — Mon père, veux-tu que j'aille le chercher avec ma sœur et George ?

LOUISON. — Je me charge de le faire bientôt venir, moi.

THIBAUT. — A la bonne heure ; mais ne vous amusez pas en chemin.

LOUISON. — Va, ne crains rien, nous reviendrons en courant.

SCÈNE VII

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE

M. DE VERVILLE. — Je ne puis te peindre, Thibaut, toutes les émotions que j'éprouve en ce jour. Je vois que les enfants sont la plus douce faveur du ciel.

THIBAUT. — Lorsqu'ils sont comme les nôtres, c'est alors une bénédiction ; et les parents possèdent en eux une richesse qu'on ne peut

apprécier. O monseigneur ! vous ne sauriez croire combien les peines de la vie deviennent plus légères, lorsque nos enfants nous aident à les supporter. (En frappant sur l'épaule de M. de Verville.) Prenez seulement bon courage. En quelque lieu que soit votre fils, je crois fermement qu'il rendra vos vieux jours les plus joyeux de votre vie.

M. DE VERVILLE. — Ah ! s'il vivait encore, s'il était d'un aussi excellent naturel que les tiens ! Mais de quelle vaine espérance vais-je me flatter ? Non, je n'ai plus de fils pour me soutenir un jour dans mon dernier âge. Heureux Thibaut ! tu peux vieillir, tu goûteras la douceur de te voir revivre dans les cinq enfants auxquels tu as donné le jour.

THIBAUT. — Cinq, dites-vous, monseigneur ? Non, s'il vous plaît, quatre seulement (Il compte sur ses doigts.) ; ce petit marmot qui repose là derrière le rideau, Louison George et Jeannette. Voilà tous ceux qui sont à moi.

M. DE VERVILLE. — Et celui qui est aux champs ?

THIBAUT. — Il n'est pas notre fils, quoique je l'aime autant que s'il l'était, et que j'aie fait pour lui ce qu'on peut faire pour les siens. Il en est bien digne aussi, ce brave garçon ! il nous chérit comme s'il nous devait la naissance, et il travaille pour le ménage comme s'il était l'aîné de ma petite famille.

M. DE VERVILLE. — Et quelle est donc la sienne ?

THIBAUT. — Nous le savons aussi peu que lui : nous l'avons sauvé de la mort dans son berceau. Ma femme l'a nourri de son lait, et il a toujours vécu avec nous. Au reste il ne doit pas être d'une naissance commune. Il avait à son cou un hochet garni d'or et de pierreries, et son linge était de la plus grande beauté.

M. DE VERVILLE. — Vous l'avez sauvé de la mort ; vous ignorez sa famille ; et il n'est pas d'une naissance commune ! Ah ! mon cher Thibaut ! hâte-toi de m'apprendre comment il est tombé entre vos mains.

MARGUERITE. — C'est une bien cruelle histoire.

THIBAUT. — Nous demeurions alors en Normandie. Je faisais valoir une petite ferme sur le bord d'une rivière. La situation était fort bonne, et la terre rendait bien, quoiqu'il n'y eût pas grand merci à dire à ceux qui l'avaient tenue avant nous.

M. DE VERVILLE. — Passe, je t'en conjure, sur toutes ces circonstances, et raconte-moi seulement ce qui regarde Valentin. Il n'est que cela dont je sois curieux.

THIBAUT. — Eh bien, monseigneur, pour en venir là tout de suite, vous saurez qu'une nuit nous fûmes réveillés par les eaux, qui étaient entrées de tous côtés dans notre maison. Nous eûmes à peine le temps de monter sur le toit pour y attendre du secours. Le matin on vint nous chercher dans un bateau. Tout le pays était inondé. On voyait la rivière couverte de débris de maisons et de meubles, emportés par la violence du courant. J'étais occupé à consoler ma femme qui se lamentait de la perte de notre cabane, et plus encore de celle de son fils, que les ondes avaient étouffé avant notre réveil. Tout à coup j'aperçois un berceau ballotté par les vagues qui l'entraînaient, et qui menaçaient à chaque instant de l'engloutir. Je ne pus tenir à cette vue. Je quittai mes habits, et sans regarder au péril, je me jetai dans la rivière en nageant de toutes mes forces vers le berceau. Je fus plusieurs fois repoussé, j'étais épuisé de fatigue ; mais les cris de l'enfant que j'entendais en m'approchant de lui, me donnaient du courage et de la vigueur. Enfin, après bien des dangers, je parvins à l'atteindre, et je le conduisis assez loin de là sur le bord. Ma femme m'avait suivi en se traînant plus morte que vive le long du rivage. Je lui présentai la petite créature qui ne cessa de crier, que lorsqu'elle se fut attachée à son sein. La pauvre Marguerite crut retrouver dans cet enfant celui qu'elle venait de perdre. Nous fîmes alors toutes les recherches possibles pour découvrir les parents, mais sans pouvoir y parvenir. Nous n'en avons pas été plus affligés ; nous avons continué de le regarder comme notre fils. Je lui ai raconté cent fois son aventure : il n'y a que mes autres enfants à qui je l'aie cachée, pour leur laisser le plaisir de le croire leur frère, et qu'il n'y eût pas de jalousie dans la maison. Je l'ai fait instruire comme les autres. Il laboure aussi bien que moi-même, il parle comme un beau livre, et il sait lire et écrire peut-être mieux que notre magister.



M. DE VERVILLE. — Et combien y a-t-il de cet événement ?

THIBAUT. — A peu près quinze ans et quelques mois autant qu'il m'en souvienn. Attendez donc, je puis vous le dire à la minute, car j'en fis dresser dans le temps un écrit par le juge du lieu, et signé du curé, et attesté par tous les paysans témoins de l'aventure. En quittant le pays, je n'ai pas oublié de l'emporter avec moi : va le chercher, Marguerite.

MARGUERITE. — Il est ici dans cette cassette avec les hardes et le hochet que Valentin avait alors. Nous les avons soigneusement conservés, et nous les avons mis à part ce matin, parce que si vous aviez fait vendre nos effets, il n'était pas juste que ceux de ce pauvre garçon y fussent confondus.

M. DE VERVILLE, se levant. — Ah Marguerite ! ne me fais pas languir, je brûle de les voir.

THIBAUT. — Aveins-les donc, ma femme.

MARGUERITE, courant chercher le paquet dans la cassette, le donne à Thibaut. — Tiens mon ami.

THIBAUT, en l'ouvrant — Voyez-vous, monseigneur ?

M. DE VERVILLE examine le hochet, puis la marque du linge, et après avoir lu l'écrit, il s'écrie : — C'est lui ! c'est lui ! O grand Dieu ! tu me rends donc mon fils !

THIBAUT, dans une profonde surprise. — Que dites-vous ? notre Valentin votre fils ? O mon cher et bon seigneur ! je sens tout votre corps qui frémit. (Il lui prend la main, et le soutient.) Ma femme, vite un siège, il va tomber à la renverse.

MARGUERITE, courant de tous côtés. — Je ne sais ce que je fais. Je suis toute hors de moi. Et notre pauvre garçon, qu'il Va être étonné ! (Elle apporte enfin un siège. Thibaut fait asseoir M. de Verville, et lui tient toujours la main.)

M. DE VERVILLE. — O jour de bénédiction ! retrouver mon fils ! Quelle sera la joie de ma femme ! C'est d'aujourd' hui que nous allons commencer à vivre. Mon cher Thibaut, mène-moi de grâce vers lui. Il faut que je le voie, que je le presse contre mon cœur.

THIBAUT. — Non, non, monseigneur, s'il vous plaît : mon cher Valentin en mourrait de saisissement. Il va revenir tout à l'heure. Passez dans cette chambre jusqu' à ce que je l'aie prévenu. Il sera un peu mieux préparé, et vous un peu plus calme.

MARGUERITE, regardant par la fenêtre. — Le voici qui revient avec sa bêche sur l'épaule. Voyez-le marcher.

M. DE VERVILLE, courant vers la fenêtre. — Il vient ! il vient ! comme le cœur me bat ! je veux courir à lui.

THIBAUT, l'arrêtant. — Non, monseigneur, cela ne serait bon pour l'un ni pour l'autre ; et cette fois-ci vous en passerez à ma fantaisie. (Il entraîne dans la pièce voisine M. de Verville, qui le suit à regret, en tenant toujours ses yeux tournés vers la fenêtre.)

SCÈNE VIII

MARGUERITE, seule.

— Je serai peut-être bien à plaindre de cette aventure. Voilà que Valentin devient tout à coup un grand seigneur. Qui sait s'il nous aimera davantage, s'il ne rougira pas de nous regarder ? (En laissant tomber quelques larmes.) Oh, si cela m'arrivait, je ne m'en consolerais de ma vie. Je l'ai élevé avec

trop de soin ! je l'aime avec trop de tendresse ! c'est comme s'il était un de mes propres enfants.

SCÈNE IX

THIBAUT, MARGUERITE

THIBAUT, à M. de Verville qu'il laisse dans une autre pièce. — Restez, restez. Je viendrai vous avertir quand il faudra. (Voyant Marguerite baignée de larmes.) Eh bien, ma chère femme, qu'as-tu donc à pleurer ?

MARGUERITE. — Ah mon ami ! c'est de plaisir et de tristesse tout ensemble que je pleure.

THIBAUT. — Comment as-tu donc l'habileté d'arranger cela ?

MARGUERITE. — Je suis joyeuse de ce que Valentin retrouve ses parents, et de ce que ses parents le retrouvent. Mais nous allons le perdre, nous autres : voilà ce qui m'afflige. Et s'il allait nous oublier !

THIBAUT. — Quelle vilaine pensée t'est venue dans l'esprit ! Nous oublier, ma femme ! aussi peu que nous pourrons l'oublier nous-mêmes. Tu ne le connais pas encore assez bien, à ce que je vois.

SCÈNE X

THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE, JEANNETTE,
LOUISON

VALENTIN, avec vivacité. — O mon père, ô ma mère que je suis transporté de joie ! (Il pose sa bêche, court à eux, et les embrasse.) Jeannette et Louison viennent de me raconter ce que monseigneur a fait pour nous. Où est ce bon seigneur, que je lui baise les mains, que je le remercie de tant de bontés ?

SCÈNE XI

M. DE VERVILLE, THIBAUT, MARGUERITE, VALENTIN, GEORGE,
JEANNETTE, LOUISON

M. DE VERVILLE, ouvrant impétueusement la porte, et courant se jeter au cou de Valentin. — Me voici, mon fils, me voici ! Oui, tu es à moi, tu es mon sang, mon amour et ma vie.

THIBAUT. — Ne sois pas effrayé, Valentin, c'est la vérité. Monseigneur est ton père. (Valentin dans une profonde surprise, regarde tour à tour d'un œil étonné, M. de Verville, Thibaut et Marguerite. Il voudrait parler et sa langue reste muette.)

MARGUERITE. — Oui, mon cher enfant, tout vient de se découvrir. Il y a quinze ans que monseigneur pleure ta perte. C'est à nous de la pleurer aujourd'hui.

VALENTIN, d'une voix étouffée. — Moi, votre fils ! Vous, mon père ! (Il se dégage de tous les bras qui l'entourent, se précipite aux genoux de M. de Verville, les embrasse et couvre ses mains de baisers. M. de Verville jette ses bras autour du cou de son fils, et laisse tomber sa tête sur la sienne. Ils demeurent un moment dans cette altitude, muets et baignés de pleurs.)



M. DE VERVILLE, relevant un peu tête. — Dieu tout-puissant ! quelles grâces puis-je te rendre pour ta bonté !

VALENTIN. — J'avais demandé mille fois au Ciel de me faire connaître ceux à qui je suis redevable de la vie ; et c'est de vous que je l'ai reçue, vous qui venez de la rendre, par vos bienfaits, à ceux qui me l'ont conservée. Que de raisons pour vous chérir, et pour chercher à mériter votre tendresse par mon obéissance et par mon amour !

M. DE VERVILLE. — Mon cœur me fait déjà sentir combien tu en es digne. Oui, mon fils, mon unique fils, ce cœur a toujours été plein de toi. Mais ta mère, quels vont être ses transports en te voyant !

VALENTIN. — Ah ! je vous en conjure, conduisez-moi vers elle. Qu'il me tarde d'être à ses genoux, et de la serrer dans mes bras !

M. DE VERVILLE. — Viens, mon ami, je me reproche tous les instants que je fais perdre à son bonheur. Courons, volons.

THIBAUT, les arrêtant, et les prenant l'un et l'autre par la main. — Y pensez-vous ? Porter la mort, à force de joie, dans le cœur de cette bonne dame ! Non, non, il n'en sera pas ainsi. Il faut commencer par boire un verre de vin pour nous fortifier le corps et l'esprit, autrement nous ferions tout de travers. Je me charge ensuite d'aller à la ville pour amener les choses de loin à madame, et la préparer à voir son enfant. Ah mon cher Valentin ! que tu seras bien aise de la connaître !

VALENTIN. — Je vais donc la voir aujourd'hui, après avoir craint si longtemps de ne la voir jamais ! Je ne puis dire la tendresse que je sens d'avance pour elle.

MARGUERITE. — Et moi, Valentin, m'aimeras-tu toujours ?

VALENTIN. — Ah ! si je t'aimerai ! je t'appellerai toujours aussi ma mère comme elle. Si elle m'a donné la vie, n'est-ce pas toi qui l'as soutenue de ton lait, après que mon second père me l'eût sauvée ? Que serais-je devenu sans vous deux ? Vous m'avez fait plus de bien qu'il ne sera jamais en mon pouvoir de le reconnaître.

M. DE VERVILLE. — Que dis-tu, mon fils ? Ah ! quand il devrait m'en coûter la moitié de ma fortune, je veux que ces braves gens...

THIBAUT, l'interrompant avec vivacité. — Et moi, je ne veux pas que vous disiez un mot de plus là-dessus. Votre amitié, celle de madame et de Valentin seront notre plus grande récompense. Je vous défie, avec toute votre richesse, de nous en donner une qui vaille pour nous celle-là. Mais, qu'attendons-nous pour nous mettre à table ? Venez, monseigneur ; Valentin, ici, à côté de ton père. Oui, je te comprends, va, Marguerite sera près de toi. La bonne créature, elle t'aime si tendrement ! (Voyant que Marguerite s'essuie les yeux avec son tablier.) Allons, ma femme, point de folie ; pourquoi ces larmes ? Nous ne sommes point perdus les uns pour les autres. S'il était devenu un vaurien, c'est alors que nous l'aurions perdu, et qu'il aurait fallu le pleurer.

VALENTIN, regardant d'un air attendri M. de Verville. — VOUS le voyez, mon père, si je dois les chérir ! — (Il prend la main de Marguerite, qui ne peut retenir plus longtemps ses pleurs, et se cache le visage, pendant que Valentin lui fait mille caresses.)

THIBAUT. — Eh bien, finirez-vous ? Ils sont aussi fous l'un que l'autre. Or ça, Marguerite, pour te distraire un peu, fais placer tes enfants, et apporte-nous des verres. (Pendant que Marguerite s'occupe de ces soins, il se tourne vers M. de Verville, et lui dit :) Tout à l'heure, quand je vous disais, monseigneur, que la vertu ne restait jamais sans récompense ! Vous le voyez pourtant. A peine venez-vous de faire une bonne action, que vous en voilà tout de suite payé. Vous nous donnez des biens qui n'étaient plus à nous, et nous vous donnons un fils que vous croyiez perdu. (Il se lève ; et s'adressant à Georges, à Jeannette et à Louison, qui, pendant toute la scène, ont gardé le silence, en tenant les yeux constamment fixés, tantôt sur M. de Verville, tantôt sur Valentin. Et vous, mes enfants, apprenez à ne jamais désespérer du Ciel, ni de vous-mêmes. Lorsqu'une inondation m'emporta, il y a quinze ans, ma cabane la Providence me donnait au même instant de quoi m'acquitter un jour envers le bienfaiteur qu'elle devait m'envoyer. Aujourd'hui que la sécheresse semblait m'avoir ruiné sans ressource, elle rétablissait au contraire ma petite fortune. Dieu se sert de tout pour récompenser ceux qui font leur devoir. C'est à deux fléaux des plus terribles que nous devons notre bonheur. Que cette leçon vous serve pour toute la vie ! Lorsqu'un homme fait le bien, croyez-moi, que les malheurs le poursuivent, qu'il tonne sur sa tête, que tout s'écroule au tour de lui, tant qu'il n'a rien à se reprocher, il reste ferme comme un roc (En frappant du poing sur la table.) ou s'il tombe un moment, il se relève plus vigoureux... Un coup de vin, monseigneur. (Il saisit la bouteille, et remplit les verres à la ronde.) C'est pour boire tous ensemble à votre santé.

MARGUERITE, — Oh ! avec quel plaisir !

THIBAUT. — Valentin, toi seul, tu peux lui dire de bouche : Mon père ; mais nous le disons tous de cœur comme toi. A votre santé, monseigneur !

Tous A LA FOIS. — A votre santé, monseigneur !

VALENTIN. — A votre santé, mon tendre et respectable père !

M. DE VERVILLE, les larmes aux yeux. — Je te remercie, mon cher fils, Je vous remercie tous, mes enfants. Que le nom de père est un doux nom ! (Il boit.) Jamais vin ne m'a paru si exquis.

THIBAUT, d'un air gai. — Ni à moi non plus. Aussi je recommence. C'est pour toi maintenant, Valentin. Écoute, quoique tu sois devenu un grand personnage, je ne veux pas que personne t'appelle jamais autrement dans ma cabane. En te nommant ainsi, nous sentirons mieux que tu habites encore au fond de nos cœurs.

VALENTIN. — Et moi, en quelque lieu que ce soit, je t'appellerai toujours mon père. (Thibaut lui prend la main, et la serre. On boit à la santé de Valentin.)

THIBAUT. — Ah ça ! monseigneur, je vous ai raconté comme nous avions trouvé votre fils. C'est votre tour de nous dire comment vous l'aviez perdu.

M. DE VERVILLE. — Très-volontiers, mon ami, puisque ce récit ne doit plus coûter de tristesse. Il y avait un an que j'étais marié, lorsque la guerre s'étant rallumée, je reçus l'ordre de partir avec mon régiment pour les Indes orientales. Ma femme, malgré mes instances, voulut me suivre dans une si longue et si dangereuse navigation, après avoir donné le jour à ce cher fils, le seul que nous ayons conservé. J'avais un oncle, prieur d'une abbaye auprès d'Évreux. L'enfant fut confié à une nourrice du voisinage, pour qu'il fût à portée de veiller sur lui, et de nous en donner des nouvelles. Je n'en reçus aucune pendant les trois premières années. Inquiet de ce silence, je m'adressai à des amis que j'avais à Paris. Le plus zélé se rendit sur les lieux, d'où il m'écrivit que, peu de temps après mon départ, une inondation subite avait ravagé la contrée ; que mon oncle était péri dans le désastre, victime de son intrépidité ; que la maison de la nourrice avait été emportée la nuit par les eaux et que mon fils avait perdu la vie avec elle. Ces affreuses nouvelles m'accablèrent de douleur, et ma femme en fut sur le point de descendre au tombeau. A mon retour en France, je n'osai faire des recherches qui me semblaient si superflues, dans la crainte que leur mauvais succès ne réveillât des regrets amers que le temps avait un peu adoucis.

THIBAUT. — Quoi ! monseigneur, depuis six ans que je suis votre fermier, j'aurais pu finir votre tristesse ! J'en me console point de vous avoir laissé si longtemps souffrir. Je vous ai si souvent parlé de mon bonheur, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de vos peines ?

M. DE VERVILLE. — Devais-je imaginer que toi seul pouvais les finir ? Et puis, je te l'avoue, je cherchais à bannir de mon esprit de cruelles pensées. Je craignais surtout de les rappeler en présence de ma femme. Ce

matin même, lorsque tu nous voulais parler de tes enfants, ne te souviens-tu pas avec quelle adresse j'ai détourné la conversation sur d'autres sujets ?

VALENTIN, se jetant dans les bras de M. de Verville. — O mon père ! combien je vais vous aimer pour vous faire oublier tant de larmes !

M. DE VERVILLE, l'embrassant. — N'en parlons plus, mon fils, puisque leur source est épuisée.

THIBAUT. — Ne vous y fiez pas, monseigneur. Il vous en fera répandre toute votre vie ; mais ce ne seront que des larmes de plaisir. Vous êtes loin de le connaître encore. Quand vous aurez vu toutes ses bonnes qualités, il vous en deviendra mille fois plus précieux. Comme j'aime à vous voir si dignes l'un de l'autre !

M. DE VERVILLE, avec attendrissement. — C'est à vos instructions, mes braves amis, que j'en suis redevable. C'est près de vous qu'il a pris le goût de l'honneur et de la vertu. J'ai le bonheur de le trouver tel que j'aurais désiré de le former moi-même. Ah ! de quel prix pourrai-je vous satisfaire ?

THIBAUT. — Nous satisfaire ? Oh ! c'est déjà fait dès longtemps ; et Valentin lui-même y a pourvu. Nuit et jour il a travaillé de son mieux pour notre avantage. Croyez-vous que sans ses soins nos champs auraient si bien prospéré ?

M. DE VERVILLE. — Vous perdrez donc beaucoup en perdant ses secours ?

MARGUERITE. — Hélas ! c'est la satisfaction de l'avoir près de nous que nous aurons le plus à regretter.

VALENTIN. — Non, mon père, je dois vous le dire, parce qu'ils vous le cacheraient peut-être, de peur d'exciter encore la générosité de votre cœur. Je leur devais bien tous mes efforts pour les soins qu'ils avaient pris de mon enfance, et je n'avais aucun mérite à travailler pour eux. Mais quelque laborieux qu'ils pussent être, mes bras leur étaient nécessaires. S'ils perdent mon assistance, c'est à moi de les en dédommager. Il n'en est qu'un moyen. Par bonheur, il dépend de la première grâce que j'ai à vous demander, et que vous ne me refuserez point dans ce moment de joie : n'est-il pas vrai, mon père ?

M. DE VERVILLE. — Oui, mon fils, parle, demande. Il n'est rien que tu n'aies le droit d'obtenir.

VALENTIN. — Eh bien ! je vous en supplie, donnez-leur pour moi ces champs, puisque je ne pourrai plus les cultiver pour eux.

THIBAUT, avec feu. — Que dis-tu, Valentin ?

M. DE VERVILLE. Ce qu'il dit ? Ah ! ce qui porte la joie dans le fond de mon cœur, en me prouvant combien le sien est capable de reconnaissance. Oui, mon fils, je suis sûr maintenant de posséder bientôt ta tendresse, puisque je te vois si sensible à celle que ces braves gens avaient pour toi. Thibaut, reçois cette ferme des mains de notre fils. Je ne veux point lui ravir le plaisir de te la donner. J'y joindrai seulement pour ma femme et pour moi la métairie de Gervais, qui t'appartient aussi dès ce moment.

THIBAUT. — Arrêtez ! monseigneur, arrêtez ! Je vous demande grâce. Ne nous accablez pas davantage. Comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers vous ? Voulez-vous nous rendre ingrats malgré nous-mêmes ?

M. DE VERVILLE. — Ne commence donc pas à l'être, en m'ôtant la joie de reconnaître le don que tu me fais. Un fils ne vaut-il pas mille fois les biens que je t'abandonne ? Parle, donnerais-tu le tien à ce prix ?

THIBAUT. — Vous avez toujours le secret de me confondre ; ainsi je vous laisse faire comme il vous plaira. Ce serait un crime à nous de batailler contre votre bonté, (Il se tourne vers Marguerite.) Ma chère femme, nous étions ce matin hors d'état de payer la moitié de nos dettes, et voilà que maintenant nous regorgeons de richesses. ! O mes enfants ! je puis donc mourir sans être inquiet sur votre sort ! Et toi, Valentin, quand je te perds, je te vois pourvu d'un père tel que tu le mérites ! Je crains que ma pauvre tête ne se dérange de tant de joie.

M. DE VERVILLE. — Tiens, Thibaut, il faut boire un coup pour la raffermir.

THIBAUT. — Voilà un conseil admirable, dont je veux profiter. (Après avoir rempli les verres à la ronde, il se lève, ôte son chapeau, et le fait tourner autour de sa tête.) Allons, ma femme, allons, mes enfants. (Voyant que George, Louison et Jeannette n'osent toucher leurs verres.) Allons, vous dis-je, c'est un verre de reconnaissance. Il faut le vider jusqu'au fond. Oui, Marguerite, tu as beau leur faire des signes, il faut qu'ils en passent par là.

MARGUERITE. — Mais, mon ami, je crains...

THIBAUT, l'interrompant. — Tant mieux, ma femme, je veux qu'il leur en reste une petite pointe dans la tête, pour qu'ils se souviennent à jamais de ce grand jour. Laissons-les boire largement à la santé de notre bienfaiteur. Lorsqu'ils penseront dans la suite à tout ce qu'il a fait pour eux, ils lui rendront pour chaque goutte de vin, mille fois plus de larmes de reconnaissance et de tendresse. Pardonnez, monseigneur, ils ne sont pas

encore d'un âge à comprendre tout l'excès de vos bienfaits ; mais laissez-les grandir. Aussi longtemps qu'ils jouiront de la vie, vous serez béni par eux et par leurs enfants.

VALENTIN. — Oui, j'ose en répondre pour eux, je connais leur bon cœur. O mes chères petites sœurs, et toi, mon frère, jamais je n'oublierai l'amitié que vous avez eue pour moi. (Il les embrasse.) Mon père, vous me permettez de ménager chaque jour sur mes plaisirs, pour leur donner de quoi se faire un établissement.

M. DE VERVILLE. — Doucement, je te prie, ne va pas sur mes droits. Je viens tout à l'heure de m'engager pour le trousseau de Jeannette.

VALENTIN. — Eh bien ! je me réserve George et Louison. Tu le veux, n'est-ce pas, ma mère Marguerite ? (Elle lui serre la main, et ne répond que par ses larmes.) Tu le veux aussi, mon père Thibaut ?

THIBAUT. — Comment pourrais-je te refuser ce qui paraît te faire tant de plaisir ? Oui, je l'accepte pour toi autant que pour moi-même. J'y mets pourtant une condition que je vais proposer à monseigneur.

M. DE VERVILLE. — Voyons, de quoi s'agit-il ?

THIBAUT. — Vous m'avez dit souvent que vous et madame, vous désireriez avoir une petite maison de plaisance dans cette contrée, pour y passer la belle saison. Le champ voisin est à vendre. Vous pouvez l'acheter pour y bâtir un petit pavillon à votre fantaisie. De cette manière, nous vous aurons auprès de nous pendant la moitié de l'année. Je parierais que Valentin prendrait de la mélancolie, s'il lui fallait toujours être emprisonné dans la ville.

M. DE VERVILLE. — Qu'en dis-tu, mon fils ?

VALENTIN. — J'en serais charmé, je l'avoue, je ne respire que l'air des champs.

M. DE VERVILLE, avec un sourire — A la bonne heure. Tu vois, Thibaut, que je me rends plus tôt à ta prière que tu ne l'as fait à la mienne.

THIBAUT. — C'est qu'il y a de la différence. Mais je n'ai pas tout dit. Ce terrain est assez grand pour y planter un joli jardin. Vous me regardez, monseigneur ? Oh, vous ne savez pas encore tout ce que Thibaut peut faire. J'étais jardinier autrefois, et je n'ai pas oublié mon métier. Je me charge de vous arranger votre parterre si joliment, qu'on vienne le voir de tout le pays comme une merveille.

GEORGE. — Je prendrai pour ma part de creuser les canaux et les fossés, de faire les terrasses, et de planter les arbres dans vos allées.

MARGUERITE. — Et moi, je veux, avec mes filles, relever les plates-bandes, et les garnir de fleurs.

JEANNETTE. — Nous y porterons les plus belles de notre jardin.

LOUISON, en sautant. — Oh ! quand serons-nous à l'ouvrage ?

M. DE VERVILLE. — Y pensez-vous, mes amis ? Il faudra donc que j'aille labourer vos champs, tandis que vous vous occuperez de mon parterre ?

THIBAUT. — Ne pensais-je pas que vous auriez encore la malice de me contrarier ? Écoutez, monseigneur, nous en serons plus expéditifs à notre ouvrage. Et puis le meilleur temps pour travailler à votre jardin, c'est justement la saison où il n'y a presque rien à faire dans les champs. Quoique Valentin soit maintenant un seigneur, j'espère qu'il voudra bien nous aider. Ses mains sont accoutumées à manier la bêche ; et travailler pour vous, sera son plus grand plaisir. Laissez-nous faire. Chacun s'emploiera de bon cœur à sa besogne ; et tout sera fini avant que vous ayez eu le temps d'y songer. Mais voici le brave Gervais. Que nous veut-il ? (Il se lève, court à lui, et le prend par la main.)

SCÈNE XII

M. DE VERVILLE, VALENTIN, THIBAUT, MARGUERITE GERVAIS,
GEORGE, JEANNETTE. LOUISON,

GERVAIS. — Je venais voir, Thibaut, si tu es content de tes vaches.

THIBAUT. — Ah ! mon cher voisin, je le suis bien davantage de ce que nous pouvons rester bons amis. Ton retour achève la joie de ma journée. Viens t'asseoir avec nous. Je veux te mettre en présence du meilleur homme qu'il y ait sur la terre.

GERVAIS, en s'avançant. — Que vois-je ? monseigneur ?

M. DE VERVILLE, avec un sourire. — Non, Gervais, je ne suis plus pour toi que M. de Verville. Ton seigneur actuel, le voilà. (En montrant Thibaut.)

GERVAIS. — Comment donc, Thibaut ?

THIBAUT. — Oui, mon ami, je le suis. Mais nous n'en serons pas moins familiers que ci-devant, si riche que je sois devenu.

GERVAIS. — Je ne comprends rien à ce discours.

THIBAUT. — Je le crois, il en embarrasserait bien d'autres. On ne trouve pas deux fois en sa vie un homme aussi généreux que monseigneur. Tant il y a que je suis maintenant, par sa grâce, le maître de cette ferme et de ta métairie.

M. DE VERVILLE. — Il est vrai, je viens de les lui céder en toute propriété.

GERVAIS. — Eh bien, Thibaut, je le félicite de tout mon cœur de cette bonne fortune, et je n'en suis point jaloux. J'espère que tu seras toujours pour moi un aussi bon seigneur que M. de Verville l'a été.

THIBAUT. — Ah ! mon ami, que je me trouve heureux de pouvoir reconnaître la droiture que tu m'as témoignée ce matin ! Vois ce que tu aurais gagné à suivre les conseils d'un méchant homme. Pour deux misérables vaches que tu aurais conservées, tu aurais perdu un bon ami. Ma petite fortune t'aurait fait crever d'envie et de dépit. En me voyant devenir le maître de ta métairie, tu aurais toujours eu la crainte que je ne te misse dehors, pour me venger. Cette pensée aurait rempli ta vie d'amertume. Au lieu de cela, tu trouves un cœur à toi et à toute épreuve. Mon plus grand plaisir sera de t'obliger. Je puis commencer dès ce moment. Je te rends les deux vaches que tu m'as envoyées, et je te tiens quitte pour deux ans de ton fermage. (Gervais, dans sa profonde surprise, ne peut prononcer une seule parole, et le regarde avec des yeux fixes, et la bouche béante.)

M. DE VERVILLE. — Thibaut, je croyais que rien ne pouvait ajouter à la douceur que je goûtais de te faire du bien ; mais l'usage que tu en fais me pénètre encore d'une joie mille fois plus douce. (Il lui prend la main et la serre.)

THIBAUT. — Eh ! monseigneur, il serait bien mal à moi de profiter de vos grâces sans profiter aussi de votre exemple. C'est vous qui m'avez mis en passe d'obliger mon voisin, et je vous remercie de ce nouveau plaisir.

GERVAIS, revenant à lui et se jetant au cou de Thibaut. — Ah ! mon ami, comment pourrais-je me rendre digne de toi ? Rien ne me fait tant de peine que d'être hors d'état de te montrer ma reconnaissance.

THIBAUT. — Que dis-tu, Gervais ? Dieu me préserve de rendre jamais quelque service pour avoir du retour ! Faire le bien est une chose merveilleuse, qui porte en elle-même son meilleur prix.

GERVAIS. — Le ciel te bénira dans ta femme, dans tes enfants, dans toutes tes entreprises, et moi, je ne penserai jamais à toi que les yeux pleins de douces larmes. Je désire déjà ton bonheur plus que le mien. Je ne suis

jaloux que d'une chose, c'est de l'honneur que M. de Verville t'a fait de manger avec toi. Écoute, j'ai un agneau gras que je voulais vendre. Je veux maintenant qu'il serve à renouveler notre amitié. Il faudrait que monseigneur, ainsi que toi, Thibaut, avec Marguerite et tes enfants, vous vinssiez tous en manger demain.

THIBAUT. — Cela me paraît fort bien arrangé, monseigneur. Que vous en semble ?

M. DE VERVILLE. — Je ne refuse rien aujourd'hui.

THIBAUT. — Ni moi, certes. Mais, voisin, je retiens un couvert de plus. Oui, monseigneur, pour madame. Elle manquerait à la fête. Il faut qu'elle s'y trouve ; et je défie alors tous les rois et toutes les reines ensemble de faire un repas plus joyeux. C'est une journée bien étonnante, Gervais ! Nous sommes obligée, Marguerite et moi, d'aller en ce moment à la ville ; mais demain nous te raconterons des merveilles qui te raviront de surprise, et qui te feront mieux voir encore que la vertu qui demeure ferme au milieu du malheur reçoit toujours sa récompense.



*Berquin. Le Petit Grandisson, suivi de : le
Retour de croisière, les Soeurs de lait, les
Joueurs, l'Honnête fermier. Nouvelle édition...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566558v>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr